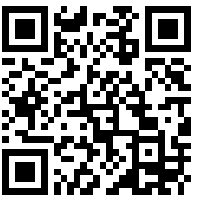
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

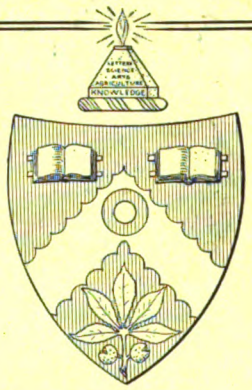
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

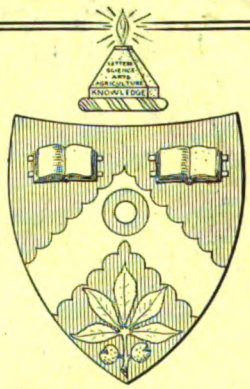
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ERNEST SCHOULS
RELIEUR
6, PLACE DU BÉGUINAGE 6
GAND
SUCC. DE DECKER-LEMAIRE



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google


LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

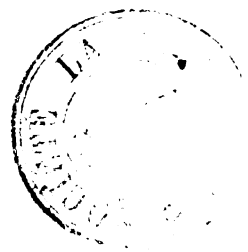
Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE



DEUXIÈME SÉRIE. T. LVII

OHIO STATE UNIVERSITY

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1909

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE

I

UN SIMPLE COUP D'OEIL SUR LES ÉTUDES DE L'ART FRANÇAIS DURANT LA PREMIÈRE PARTIE DU MOYEN AGE.

Lorsqu'on embrasse d'un regard d'ensemble l'évolution de l'histoire de l'art, on arrive à se convaincre combien est grande l'œuvre critique accomplie depuis cent ans. Les monuments ont été soustraits au vandalisme des foules, défendus contre les injures du temps. Les objets qui pouvaient être conservés ont été exposés dans nos musées servant de leçons et d'exemples aux jeunes artistes, aux artisans avisés. Grâce à des travaux qui ont surgi sur tous les points de l'Occident, l'histoire de l'art est sortie de l'ombre. Le gain est immense. On a rendu une plus grande justice au passé, on a montré par des conférences aux habitants des cités, avec quel respect ces villes devaient considérer les monuments, les aimer, y reconnaître une part intéressante et notable de leur propre passé, car ils attestent aux générations futures les commencements lointains de leur civilisation. Les détruire, n'est-ce pas perdre leur âme et la cité n'est-elle pas anéantie, ces ruines disparues? Mais, après cette première période d'inventaire, si nous pouvons dire, il a été nécessaire de classer chronologiquement les œuvres d'art, sous peine de devoir renoncer à écrire un jour l'histoire du développement des arts occidentaux. Les résultats de cette première enquête sont déjà grands. Le goût peut changer, les enthousiasmes varier, les grandes époques de l'art ne seront jamais plus méconnues, dédaignées,

823330 Digitized by Google

et les seules qui s'offrent à nous, géniales et créatrices, seront sans cesse l'admiration des générations futures.

Mais si l'évolution des arts antiques est mieux connue, si l'art du moyen âge n'a plus de défenseurs timides et hésitants, s'il est aimé, apprécié et devient le sujet de nombreuses études, il faut avouer cependant qu'il y a un temps d'arrêt dans les travaux. On dirait même que les archéologues français ont oublié les grandes lignes pour se cantonner dans des recherches d'érudition d'une utilité secondaire. Les archéologues-architectes recherchent avec un soin minutieux la création technique de la voûte d'ogive. Sans se soucier d'établir d'une manière scientifique et par les textes écrits le moment probable de sa naissance, ils discutent à perte de vue sur la priorité de tel ou tel monument, le déplacement de tel ou tel porche. On concentre tous les efforts vers la solution de questions secondaires. Et tandis que s'entassent ces brochures érudites, le plus souvent vaines et inutiles, les manuels se multiplient, leurs auteurs tombent dans des redites sans fin et ne contribuent nullement au progrès de l'histoire de l'art.

Quelles sont les vraies causes de cet arrêt? Nous le devons à notre enseignement supérieur. Celui-ci n'est plus à la hauteur de sa tâche, il répète chaque année ce qui est déjà connu, il ne cherche même pas à augmenter le patrimoine reçu, c'est-à-dire à ajouter aux connaissances acquises. Les historiens de l'art se recrutaient jusqu'à ces dernières années parmi les jeunes érudits, anciens élèves de l'École des chartes. Leurs maîtres leur avaient donné une méthode scientifique sévère, respectueuse du passé. Durant un demi-siècle, on peut même dire jusqu'à nos temps, les travaux d'érudition furent très nombreux et d'un intérêt toujours fécond. Et si l'école historique française est connue à l'étranger, si ses travaux sont appréciés, il faut avouer que c'est à l'École des chartes et à sa sœur cadette, l'École des hautes études qu'on le doit. Et combien rares sont les élèves de cette dernière qui n'ont pas suivi les doctes leçons des savants professeurs de l'École des chartes! La section historique de l'École des hautes études ne brille-t-elle pas en ce moment du plus vif éclat!

Digitized by Google

Il n'en est pas de même pour l'archéologie. Est-ce la mort prématurée de Courajod ou les vicissitudes de la chaire d'archéologie à l'École des chartes? Nous ne pourrions le dire; en tout cas les travaux archéologiques, il faut l'avouer, s'y font de plus en plus rares. Il y a plus. Les élèves de cette école n'ont pu collaborer à la solution des différents problèmes discutés durant ces vingt dernières années. Et tandis que Courajod formait des érudits, qui ont publié un certain nombre de travaux originaux, le maître écouté, là-bas, le comte De Lasteyrie se bornait à écrire un petit essai critique, le plus souvent sur un livre déjà paru. Ce n'était déjà plus le chef reconnu, guidant la cohorte, encourageant les timides, indiquant à tous des études nécessaires, utiles pour la connaissance du développement de l'art français. Et c'est ainsi qu'il s'est fait que des personnalités plus modestes, des travailleurs désintéressés, des *privat-geherter*, comme on dit en Allemagne, ont contribué beaucoup plus au développement de l'histoire de l'art que les maîtres patentés, officiels. Tout le mouvement qui tend à réhabiliter le rôle de la France au XIV^e^ siècle a été l'œuvre d'érudits sans titre officiel encouragés par les leçons et les conseils de Courajod. L'histoire de la décoration de l'époque franque, sous l'influence neo-grecque, a été même niée par M. R. De Lasteyrie!

Les causes de cet arrêt de la science académique sont donc multiples. De Caumont et surtout Quicherat avaient cherché à dégager l'archéologie monumentale de l'empirisme, ils avaient étudié avec soin, aidés plus tard par les travaux de Viollet-Le-Duc, l'évolution des formes, créant une base solide à l'archéologie. Grâce à eux, nous connaissons ce que sont devenus, à travers le moyen âge, les bases, les chapiteaux, le profil des nervures, etc., et ce sont des éléments de datation reconnus par tous. Mais cette connaissance ne saurait suffire pour dater un grand nombre de monuments. Que d'objets industriels, que de sculptures, que d'églises même, etc., qui sont encore datées, suivant le caprice plus ou moins heureux, l'information plus ou moins sûre de l'historien de l'art! Et combien sont peu nombreux encore ceux qui connaissent l'évolution des formes de l'architecture du moyen âge!

Digitized by Google

C'est donc la méthode avant tout subjective qui préside au classement. Et comme nos aînés aimaient à placer à des époques lointaines les œuvres léguées par le passé, il en résulte des méprises, de véritables contre-sens, des erreurs fort graves. Cette méthode offre de sérieux inconvénients; elle ne demande qu'une érudition superficielle, elle permet avant tout le *bluff* et donne la possibilité aux esprits médiocres et aux gens pressés d'être grands clercs dans des études laborieuses, toutes de patience et très compliquées.

On ne saurait s'étonner si de très bonnes monographies analysant avec soin une école particulière, un courant d'art original sont fort rares dans un milieu ainsi préparé. Certes les livres sur l'histoire de l'art en général, sur la vie des peintres, voire même sur les cités célèbres de l'occident et de l'orient ne manquent pas; on peut dire que la vulgarisation artistique a atteint son apogée. Une promenade sous les arcades de l'Odéon est à cet égard instructive; on y voit même les effets littéraires d'un champ qui devrait être encore interdit aux profanes, l'érudition n'y gagne rien et pas même le libraire, car si, le livre aussitôt paru, est prôné par une presse amie, un an après, il se vend au grand rabais, preuve de sa médiocre valeur scientifique.

Et que dire aussi de la critique ! Les œuvres qui exigent de longues études, qui par leur sujet sortent le lecteur du cercle familier, demandent au critique une très grande prudence. S'il veut prendre part au débat, il faut qu'il apporte une conscience scientifique sévère, qu'il ait lui-même vu, accumulé des fiches qu'il se soit fait une doctrine et des opinions particulières. Sa position est difficile, s'il est scrupuleux, car ce n'est pas en un mois ou même en deux qu'il peut dominer un sujet nouveau pour lui et témoigner des connaissances vastes et sûres. Ce n'est pas tout, à côté de cet oubli du respect, du travail honnête et de l'ignorance qui s'étale parfois d'une manière bouffonne, nous trouvons le déchaînement des passions, le désir de plaire à une coterie, à ceux qui peuvent donner des prébendes.

A voir les nombreux manuels de l'histoire de l'art, quelques érudits pourraient croire que le champ d'exploration est épuisé,

Digitized by Google

que nous connaissons assez bien les siècles du moyen âge et que nous n'avons plus qu'à cataloguer les données acquises. Il en est tout autrement. C'est un vaste domaine à peine défriché qui s'étend devant nous. Nos aînés ont cru qu'ils en savaient beaucoup plus et nous ont fait admettre bien des conceptions qui ont besoin d'être revisées. On peut même affirmer que tout doit être repris et soumis à un examen sérieux. Donnons quelques exemples. Toute l'architecture carolingienne est à étudier de plus près, nous devons reviser les opinions de nos prédécesseurs et rejeter leurs conclusions au sujet d'un certain nombre d'églises reconnues carolingiennes. Il est nécessaire d'examiner en détail, les textes en main, celles qui sont situées en France. On verra ensuite si les monuments allemands déclarés de cette période peuvent être acceptés.

Le XI^e^ siècle est à peine entrevu. Il est obligatoire d'analyser avec soin tous les membres architectoniques de nos églises, d'étudier les colonnes, les chapiteaux, les voûtes, les bases de ces édifices, pour voir si ces constructions peuvent se rapporter aux textes légués par le passé. Certes, il faut rassembler toutes les sources écrites qui peuvent éclairer un monument, mais il est nécessaire aussi d'analyser l'édifice lui-même pour voir si la construction correspond aux documents écrits. On verra alors que la plupart des églises ont été refaites et ne sont pas celles dont parlent les chroniqueurs.

Est-il vrai, comme on l'enseigne encore, que l'architecture romane soit déjà constituée au X^e^ siècle et qu'elle ait produit des œuvres purement romanes comme celle de Notre-Dame de la Couture du Mans ? A-t-on écrit avec soin les *Annales des églises de France*, enregistré minutieusement les différentes constructions de ces édifices à travers le moyen âge ? Cette première enquête s'imposait pourtant à tout archéologue soucieux d'une datation exacte, et désireux de se rendre compte du développement architectural. Or, il n'en a pas été ainsi. On n'a pas rassemblé avec méthode les renseignements épars que nous avons sur les monuments d'une région, et sur l'édifice étudié en particulier, on s'est contenté le plus souvent d'identifier cette construction en la faisant remonter à un temple plus ancien

Digitized by Google

dont on avait une mention. On voit bien vite les erreurs commises, les édifices datés d'une manière subjective, le développement historique faussé. Nous devons donc rassembler avec soin les renseignements épars sur nos églises de France; ils nous donneront sans nul doute une vision assez exacte du développement de notre art français du XI^e^ au XIII^e^ siècles et nous permettront de corriger bien des erreurs dues à la méthode encore subjective qui préside à la classification de nos monuments.

Nous avons étudié avec soin les monuments datés par cette méthode du X^e^ et du XI^e^ siècles, et nous avons vu avec étonnement qu'on ne saurait les faire remonter à une date aussi reculée. Prenons, par exemple, un édifice bien connu, Notre-Dame de la Couture du Mans. Quelles sont les parties de ce monument qui pourraient avoir été exécutées au XI^e^ siècle ? Est-ce le chœur avec ses chapelles rayonnantes, de forme rectangulaire, pourvu d'un déambulatoire? On ne pourrait l'affirmer, car on remarque bien vite que les chapiteaux des piliers et ceux des colonnes engagées sont déjà fort étroits, qu'ils ont la même dimension que le fût. Les corbeilles sont décorées d'animaux pris sans nul doute aux étoffes orientales. Les bases de ces colonnes sont déjà déformées: un *tore aplati* avec des moulures menues; quelques-unes même en sont privées. Le pilier est cantonné de colonnes montées par assises et la corniche supérieure est décorée de têtes d'animaux qui indiquent le dernier tiers du XII^e^ siècle. Les chapiteaux qui sont tout autour du déambulatoire voûté d'arêtes, ont *des cariatides* d'un dessin encore grossier, d'autres possèdent des animaux et des feuillages. On ne saurait donc parler d'un âge aussi lointain. Il n'y a rien dans la partie extérieure de l'église, placée en ce moment dans le jardin de la préfecture qui soit du XI^e^ siècle. Ce n'est certes pas l'absidiole qu'on pourrait accepter de cette époque. Ornée très simplement, divisée par des demi-colonnes montant jusqu'à la corniche, supportée par des modillons fort sommaires. Les grandes fenêtres sont même sans ornement. C'est une construction qui ne saurait remonter au delà de 1150. Les églises qui ont conservé, nous dit-on, des parties très anciennes, doivent être soigneusement étu-

Digitized by Google

diées, car les archéologues ont rivalisé entre eux et ont déclaré soit en Italie, soit en Espagne, soit en Allemagne, des monuments pouvant remonter à la première partie du moyen âge. De là des erreurs graves, qui sont encore fort nombreuses. Prenons encore un exemple. La plus célèbre des églises carolingiennes est celle bâtie par Charlemagne, dans son palais d'Aix-la-Chapelle; elle est considérée en partie comme une œuvre des temps carolingiens, par la plupart des archéologues. Ils nous déclarent que la nef appartient à cette période, mais, outre que nous croyons de plus en plus que l'église de Charlemagne n'était pas voûtée, cette chapelle octogonale, qui reproduit le plan simplifié de Saint-Vital de Ravenne, ne saurait prétendre à une si haute antiquité (1).

L'église de Mettlach, imitation de l'église d'Aix-la-Chapelle ne peut être invoquée. Certes nous savons que l'abbé Leofinus (986-1000) fit construire une église sur le modèle de la chapelle carolingienne, mais il n'est rien resté de cette construction. Le temps a fait son œuvre. Et ce n'est pas le porche de l'abbaye de Lorsch qui pouvait prétendre à une si haute antiquité. Après une longue étude de ce monument, nous pouvons affirmer qu'il appartient aux dernières années du XII^e^ siècle. Inutile donc d'invoquer ces édifices pour assurer notre connaissance des édifices carolingiens.

L'Italie est-elle plus heureuse? On le croit du moins mais dans un livre qui va bientôt paraître nous montrerons qu'il n'en est rien. Ce ne sont pas les églises de Cividale, celles de Milan, Saint-Ambroise, etc., qu'on pourrait invoquer.

Ces édifices appartiennent à un passé moins reculé.

(1) Nous étudierons bientôt, dans l'*Art Chrétien*, ce monument. Ce n'est certes pas la chapelle palatine de Nimègue qui pourrait remonter à ce passé déjà lointain. Elle a été rebâtie à la fin du XII^e^ siècle et il n'est rien resté de l'œuvre carolingienne Les renseignements fournis même par les chroniques ne sauraient permettre une date aussi ancienne. Les incendies étaient très fréquents et fort meurtriers, témoin celui de 1225, rapporté par Ægidius de Liége. Pertz SS. XXVIII, p. 119. *Et in sequenti festo Beati Petri ad vincula prima vigilio noctis. Aquisgrani exurrexit ignis vehemens, qui ecclesiam, palatia ac totam civitatem combussit.*

Digitized by Google

La période carolingienne aurait laissé, nous dit-on, un certain nombre de monuments en France. La liste divisée est assez longue, mais il est nécessaire d'analyser avec soin ces différentes églises, de rassembler les textes qui les concernent, pour voir les transformations subies durant les siècles. Celle de Saint-Germiny-les-Prés mérite une analyse très détaillée. Thiolin nous affirme que l'église d'Auriac (Agenais) ressemble beaucoup à ce dernier édifice et appartient à la même époque. Le petit édifice tréflé de l'oratoire de la Trinité de Lerins, l'église disparue de Saint-Riquier dont une représentation nous est fournie par Mabillon seraient aussi des œuvres fort anciennes. Le Midi pourrait fournir quelques exemples. Le chevet de la cathédrale de Vaison avec ses absidioles aurait été élevé au x^e^ siècle par l'évêque Humbert. Saint-Martin d'Angers fondée par Foulques Nerra et Hildegarde, sa femme, appartiendrait comme l'édifice de Beaulieu près Loches au xi^e^ siècle. Et à côté de ces monuments autrefois célèbres viennent se grouper des édifices plus modestes. Ce sont ceux de Courtenay (Deux-Sèvres), de Distie (Maine-et-Loire), de Gourget (Deux-Sèvres), de Suèvre (Maine-et-Loire), sans compter Saint-Généroux, la basse œuvre de Beauvais, etc.

Les basiliques de la Gaule semblables à celles que Rome et les villes italiennes avaient connues, durent se perpétuer durant de longs siècles. On peut voir même avec quelle lenteur l'Italie modifia son architecture. La partie méridionale de la péninsule conserva durant tout le xii^e^ siècle le plan basilical. Nous verrons bientôt par les Annales des Eglises de France qu'il en fut de même en Gaule. L'église ne fut pas voûtée et le pouvoir spirituel n'eût aucun désir d'innover. Et si le nord de l'Italie transforma le plan basilical, s'il chercha à voûter ses églises, il le fit sous l'inspiration des artistes étrangers, sous l'influence des ordres religieux français. Mais si l'Italie reste stationnaire durant des siècles, si nous avons toujours le plan basilical, le clocher séparé de l'édifice, les sources écrites nous montrent qu'il en fut tout autrement en France. Des modifications importantes avaient déjà eu lieu. Dès les vii^e^ et viii^e^ siècles à l'entrée de l'église, deux tours étaient placées qui servaient à des cloches. Une tour lanterne occupait le carré du transept et modifiait déjà

Digitized by Google

la silhouette du monument. Mais on ne saurait parler d'une église voûtée. Les temps n'étaient du reste pas propices à un tel essor. La paix momentanée procurée par le règne bienfaisant de Charlemagne avait eu pour résultat la création d'un plus grand nombre de paroisses, mais le plan adopté fut toujours celui de la basilique. On ne saurait s'attendre de la part du clergé à des transformations nouvelles. Des jours tristes succèdent bien vite à cette renaissance si rapide. Le IXe siècle connaît les invasions, le pillage des hordes. Aux Normands succèdent les Sarrasins, les Hongrois. L'empire carolingien est lui-même déchiré, les nations se forment au prix de luttes sanglantes.

L'Eglise eut à souffrir des maux sans nombre, les prêtres furent chassés, souvent tués et le souvenir seul des monastères ou de l'église disparus, perpétuait ces horreurs. Le Xe siècle n'est pas moins troublé, des guerres intestines rendent bien difficiles tout progrès, des hordes pillent les biens des clercs.

Les Hongrois dévastent le plat pays jusqu'au milieu du Xe siècle. Ce n'est qu'au commencement du XIe siècle qu'une certaine sécurité s'établit. La paix, avec la trève de Dieu, s'organise. Les documents écrits nous attestent un grand nombre d'édifices qui s'élèvent dès le début du XIe siècle pour réparer tous ces désastres sans accuser les modifications importantes apportées par les nouveaux architectes.

Nous devons donc dresser pour l'instant la liste de toutes les églises que la doctrine orthodoxe peut alléguer comme œuvres des Xe et XIe siècles. Il est nécessaire de réunir tous les renseignements épars dans les documents de cette période, il est obligatoire de nous rendre compte du développement architectural dont elle nous a laissé le souvenir et ensuite d'analyser les édifices que la doctrine orthodoxe peut alléguer comme étant l'œuvre des Xe et XIe siècles. Une analyse pénétrante, une étude attentive des différents membres architectoniques de ces édifices nous montreront si ces affirmations sont exactes et si nous devons identifier ces églises avec celles que nous avons sous les yeux. Faire aussi une série de monographies, les grouper par régions, serait d'un très grand profit pour l'histoire de l'art.

Digitized by Google

Nous verrons alors que contrairement à l'opinion orthodoxe nous n'avons pas d'églises voûtées avant les premières années du XII^e siècle, que les seuls monuments indiqués par elle, sont enveloppés de ténèbres légendaires mais qu'une étude préalable de la construction fait rejeter bien vite la date trop reculée du monument. Et si comme nous le pensons les églises voûtées naissent au XII^e siècle, nous avons raison de dire et d'affirmer qu'on pourrait étendre les recherches plus loin encore, tenir compte de l'influence des croisades, c'est-à-dire, nous assurer, si la vue des églises, en appareil régulier et solide, en pierres de taille égales n'incitait pas les maîtres maçons qui se trouvaient parmi les pèlerins, ou plus tard parmi les croisés, à améliorer la manière de bâtir si rudimentaire du XI^e siècle. On pourrait même reculer encore d'un tiers de siècle ces influences orientales sur les architectes romans et reporter le grand mouvement novateur vers les premières années du XII^e siècle. Que de points restent obscurs dans le développement de l'art roman!

La prospérité relative de la France favorisait aussi ce mouvement novateur en permettant une plus grande stabilité aux monastères. Nous savons en effet que les cloîtres favorisèrent dès le milieu du XI^e siècle les études antiques. Une renaissance commençait déjà à se faire sentir dès le début du XII^e siècle; Guibert de Nogent et d'autres clercs nous témoignent le goût très vif des lettres de cette époque, lisant dans le dortoir à la dérobée, à la chandelle, les auteurs latins. Ovide, Horace, Virgile, sont fort prisés et font déjà concevoir une âme tout autre que celle des hommes lettrés du XI^e siècle. Ce désir si naturel de connaître, se développe avec une très grande rapidité, permettant aux artistes comme aux clers de jeter un regard plus pénétrant sur le monde extérieur. Ils remarquent alors les monuments antiques, ils lisent les inscriptions, admirent même leur beau caractère. L'influence de ces études se fait aussi bien sentir sur l'architecture que sur l'épigraphie. L'artiste, le sculpteur surent même profiter des leçons du passé, et vont apprendre à l'école romaine la technique nécessaire, depuis si longtemps oubliée!

Pouvons-nous croire à une création spontanée générale sur tout l'Occident, de l'art roman, comme on l'enseigne en ce

Digitized by Google

moment ? Ou faut-il penser à une contrée privilégiée qui a créé une construction romane encore primitive, dont les différents types sont sortis comme l'art gothique, issu de ces contrées arrosées par l'Oise. Ce n'est que par l'examen critique de toutes nos écoles, par la date exacte de leurs églises que nous pourrons par voie d'élimination arriver à une école plus ancienne qui, aura donné le prototype roman, modifié à mesure qu'il s'implantait sur le sol voisin ou plus éloigné. Ces recherches ont un grand intérêt. Elles nous montreront qu'il y a, vers la même date, deux mouvements parallèles dans le désir de voûter les églises. Le Midi, fidèle au passé gallo-romain, fortement influencé par l'Orient, cherche à arriver à ses fins par les moyens légués par l'antiquité ou par Constantinople : coupole, bas côtés voûtés d'arêtes, nef couverte par des voûtes en berceau. Le Nord, plus novateur avec des architectes plus pénétrés du sens de la construction en bois créa la voûte d'ogive dont l'importance fut immense car elle transforma l'architecture et fit naître une construction organique, la seule sans nul doute avec celle du fer. Nous pouvons constater que vers le second tiers du XII^e^ siècle, les efforts des architectes de la vallée de l'Oise n'ont pas été vains.

Il sera nécessaire de décrire ensuite les transformations de ce style à mesure qu'il s'implante sur le sol étranger; il y subit des modifications intéressantes qui nous montrent les instincts de la race, les différences de milieu.

Avons-nous une connaissance plus précise et mieux ordonnée du mouvement artistique du XIII^e^ siècle? Certes, non. L'histoire de la statuaire reste à faire, elle devra se subordonner à l'étude des différentes régions. Les résultats ainsi obtenus ne sauraient être définitifs et nous devons procéder par travaux d'approche, sérier les problèmes en avançant pas à pas.

Cherchons donc à grouper toutes les forces jeunes qui viennent spontanément aux études historiques. Traçons à nos élèves un programme précis, suivant leur aptitude et leur goût. Car, quelle noble tâche est assignée au maître de l'enseignement supérieur ! Avec quelle joie, après avoir donné aux jeunes gens des notions générales sur l'histoire de l'art du moyen âge et des

Digitized by Google

temps modernes, il devrait communiquer le résultat de ses propres recherches, montrer les points encore obscurs, souligner les périodes difficiles, analyser les théories nouvelles des temps étudiés ! Et chemin faisant, l'élève verrait les monographies à sa portée, il ne s'égarerait plus dans des généralités faciles, il gagnerait cette conscience qui est la loyauté du savoir, il s'apercevrait combien tout est difficile, plus difficile même qu'il ne pensait, mais il ne perdrait pas courage, il aurait la certitude du travail triomphant. Enfin, il puiserait dans cet enseignement à la fois enthousiaste et sincère une probité, une exactitude qui le suivraient dans la vie. Avec une telle discipline, ce ne sont pas des arrivistes que l'on formerait, heureux de posséder quelques vagues notions sur les sciences dont les noms se terminent en *iques* si fructueuses en ce moment, mais bien des esprits élevés, doctes et prudents.

Avons-nous une connaissance plus juste et mieux ordonnée du mouvement artistique du XIII^e^ siècle? Ce que nous savons de ce siècle au point de vue sculptural est complètement à reviser, malgré les écrits de Viollet-le-Duc. Savons-nous comment s'est développé la statuaire aux approches de 1220, c'est-à-dire au moment où s'est produit une très grande transformation dans le faire des artistes. L'art du XII^e^ siècle était arrivé à une froideur, à une sécheresse que certaines statues de Chartres, de Senlis ou d'Etampes peuvent nous permettre de constater. Un nouveau souffle fut nécessaire, une vision différente naquit. Ce ne fut plus l'art si réaliste de la fin du XII^e^ siècle, mais un art synthétique, bien différent du premier. Quelle est la patrie des novateurs? Est-ce Reims, Paris, Amiens ? Aucune étude préparatoire ne nous permet encore de fixer ces étapes, de marquer l'évolution trop rapide de cette statuaire. Certes des monographies excellentes ont été écrites sur la plupart des grandes cathédrales mais nous n'avons aucun travail indiquant les transformations de cette sculpture durant ce siècle *vraiment grand*. Avons-nous des études sur le développement de cette nouvelle statuaire, au moment où elle se répand à travers l'Europe et suscite de nombreux et sincères artistes? Certainement non.

On pourrait en dire autant de la fin du moyen âge. Courajod

Digitized by Google

qui comprenait fort bien ce que devait être l'enseignement supérieur, a étudié avec soin la période du XIVe siècle, mais encore là que de lacunes! Il faut même reprendre l'examen de toutes les questions abordées par ce puissant initiateur, indiquer la date de certaines œuvres, surtout de celles de l'Ecole de Rouen, pour pouvoir comprendre le processus du style de celle de Bourgogne. Et le XVIe siècle qui est à peine défriché, le XVIIe siècle seulement entrevu! Là encore que de nouveaux efforts sont nécessaires! Ecrire une histoire de l'art, comme le peintre impressionniste fait un tableau, analyser l'objet d'art, en faire ressortir la beauté ou les défauts, donner ici et là une photographie d'une œuvre bien connue, c'est une entreprise de vulgarisation louable, mais rien de plus.

Les efforts des jeunes érudits doivent avoir pour résultat d'établir de plus en plus l'histoire de l'art sur des bases scientifiques. Le temps est passé où il s'agissait de trouver des textes mentionnant une consécration, un incendie opportun, qui permettait à l'érudit ignorant le plus souvent l'évolution architecturale, d'indiquer l'âge de la construction. Et comme la date proposée était en général très reculée, on n'avait aucun souci de savoir si elle se rapportait à la construction encore subsistante, on ne se demandait pas si le temple, dont les restaurations et les surcharges sont pourtant visibles est bien le premier, pour lequel l'emplacement ait été choisi ; si, comme ce fut souvent le cas, il ne succédait pas à une série d'édifices du culte s'échelonnant dans le recul historique jusqu'à l'oratoire du paganisme le plus rustique! On était heureux d'assigner à l'église étudiée la date du texte, sûr du reste de flatter ainsi la vanité des érudits locaux. Certes nous ne devons pas oublier et faire fi des renseignements épars dans les chroniques et les chartes, mais les archéologues vraiment érudits savent avec quel tact, avec quelle mesure nous devons les utiliser. Connaître l'évolution générale de l'architecture, puis étudier le monument, faire une analyse minutieuse du décor, le décomposer en ses éléments principaux : colonnettes, chapiteaux, etc., et voir ensuite si ces formes déjà connues, qui se retrouvent ailleurs sur des monuments bien datés s'accordent ou sont en contradiction avec l'année de consécration ou celle de

Digitized by Google

la construction fournie par les chroniques : telle la tâche qui s'impose à un esprit critique.

On pourrait se demander pourquoi les archéologues sont en désaccord sur l'âge d'un monument? Nous croyons, après mûre réflexion, pouvoir en donner la raison. Les archéologues diffèrent essentiellement des autres professionnels de la science; ils n'ont pas reçu tous la même éducation scientifique ; ils n'ont pas tous passé par les mêmes filières éducatives. Les uns ont fait simplement de l'archéologie monumentale, ils ont étudié avec soin les différents genres de construction durant le moyen âge, ils sont au courant de l'évolution progressive des chapiteaux, bases, moulures, profils des nervures, mais c'est tout. Certes ce sont des éléments d'appréciation, nous l'avons dit, très précieux, mais ils ne sauraient suffire à une datation rigoureuse, car ils permettent des écarts assez grands, et ils reposent sur cette vue erronée que les transformations d'édifices ont été rapides et partout les mêmes. Il n'en faut pas davantage pour entraîner à des méprises graves l'historien de l'art sans qu'on puisse l'accuser de mauvaise foi. D'autres archéologues s'en tiennent aux sources écrites; ils cherchent à s'appuyer sur un témoignage mais n'attachent guère d'importance au monument. Nous verrons bientôt les graves effets d'un tel système. Mais disons tout de suite qu'il mène à des discussions sans fin, entre ces spécialistes et les autres qui, ignorant les sciences auxiliaires de l'archéologie, dédaigneux de tous ceux qui ne sont pas architectes, soutiennent avec hauteur ce que leur disent les éléments de construction décomposés tandis que les gens d'érudition, avec une connaissance aussi exacte de l'archéologie monumentale, considèrent, au contraire, ces éléments comme très insuffisants et désirent avant tout des preuves plus tangibles.

Dans l'état actuel de la science, la vraie méthode à employer, si l'on veut arriver à un résultat satisfaisant, c'est de chercher à trouver, à l'aide des sciences auxiliaires de l'histoire, une indication précise, un détail de costume, une inscription qui peuvent fournir par leurs caractères la date approximative du monument. En un mot, il nous faut *atteindre à une preuve extérieure au monument lui-même qui puisse grouper tous les doctes.* Les sciences

Digitized by Google

auxiliaires, c'est-à-dire *l'épigraphie, l'iconographie, l'histoire du costume, la littérature* de cette époque, etc., doivent être utilisées pour mener à bien une pareille enquête.

Mais ces disciplines, ces sciences auxiliaires, ont été délaissées jusqu'à nos jours. Certes des chaires ont été fondées assez nombreuses mais non les plus utiles. N'est-il pas étrange que nous ne possédions en France aucun enseignement de l'épigraphie du moyen âge, c'est-à-dire d'une discipline aussi intéressante que l'épigraphie gréco-latine. Rassembler les calques de toutes les inscriptions éparses dans les musées de province, les grouper par régions, pour indiquer le plus ou moins de retard de l'écriture dans ces contrées plus ou moins éloignées, copier avec soin celles qui nous ont été conservées par les grands recueils de Peiresc et de Gaignières, etc., établir ensuite les résultats d'une étude sévère : voilà qui serait indispensable à l'histoire de l'art.

N'est-il pas étrange qu'aucun historien de l'art n'enseigne les transformations du costume à travers le moyen âge, ne marque avec soin les différentes étapes de ces changements ? Ses connaissances doivent être basées sur l'étude approfondie des sceaux, des sources écrites, des miniatures bien datées.

N'est-il pas étrange que le musée du Trocadéro n'ait pas la collection des sceaux complète? Les érudits pourraient la consulter chaque jour. Certes le musée des moulages en possède un certain nombre, mais, en les choisissant, les anciens conservateurs n'ont voulu montrer au public que des spécimens, véritables objets d'art, pouvant révéler la technique des différentes époques du moyen âge. Mais c'est une collection complète qui serait nécessaire; les doctes pourraient juger des transformations rapides du costume en France et apprendre à connaître les données indispensables que cette science auxiliaire peut fournir à l'archéologie. Il n'en faudrait pas davantage pour faire tomber du coup et sans polémique toute une série de faux raisonnements, pour dissiper des malentendus fâcheux et éclairer la science archéologique sur bien des points. L'étude attentive de ces sceaux nous prouverait aussi l'influence de la mode française à l'étranger jusqu'en 1450, surtout en Italie où elle fut si longue et si persistante. Et cette constatation est importante car

Digitized by Google

les emprunts au goût français, à la mode toute puissante régnant chez nous, déterminaient aussi les artistes *à copier les plis triangulaires, les sinus de nos sculpteurs.*

N'est-il pas étrange que nous n'ayons pas, comme en Autriche, comme en Allemagne de grands recueils provinciaux donnant des fac-similés des inscriptions, des objets, la description précise des œuvres d'art. On ne saurait trop louer ces grands recueils qui sont en même temps des inventaires précieux des richesses des cités germaniques. Certes nous avons bien les revues savantes de province, mais les objets d'art y sont perdus au milieu d'études si diverses et d'une valeur si inégale; les inscriptions y sont très mal publiées, le plus souvent en caractères romains et ne peuvent être d'aucun secours. Nos aînés avaient mieux compris l'utilité de ces travaux. La Société archéologique du Midi publiait déjà, en 1836, les inscriptions recueillies principalement dans le midi de la France, elle y joignait les fac-similés. La nouvelle édition de l'histoire du Languedoc nous offre à un prix par trop élevé, dans un supplément, les inscriptions antiques de ces provinces, mais elle omet avec intention celles du moyen âge qui sont aussi du plus haut intérêt pour les études historiques.

Ces omissions graves prouvent assurément une mauvaise direction dans les études historiques. On pourrait même se demander, en le constatant avec regret, si ceux qui président à la direction du haut enseignement ont une idée nette de leur tâche. Les lacunes sont très grandes qui prouvent que les jeunes érudits travaillent sans direction précise.

Donnons quelques exemples. Des cartulaires de recueils de chartes importants ont été publiés de toutes les provinces. Effort louable. Mais à quoi bon identifier quelques noms de lieux, à quoi bon réunir quelques notions sur l'histoire d'une abbaye, si la vraie question, la plus importante et la seule intéressante est laissée de côté : l'histoire des classes agricoles durant la seconde moitié du moyen âge. Si nous n'avions pas les travaux encore si intéressants de Guérard, si nous ne possédions pas le livre de M. L. Delisle, la traduction de M. Lamprecht sur l'état économique du XI^e^ siècle et quelques rares

Digitized by Google

publications comme celle de M. Pirenne sur le polyptyque de Saint-Trond, nous ne pourrions nous rendre compte de l'évolution des villages et des fermes et des non-libres en France. Ce n'est pas le livre de M. Séc qui pourrait nous l'enseigner.

N'est-il pas étonnant que nous ne possédions pas une chaire où serait enseignée l'histoire de la monnaie française? Certes on a créé d'autres enseignements de tous les côtés, sans grand discernement dont l'intérêt est discutable. Des cours ont été multipliés qui n'ont le plus souvent pour auditeurs que des femmes désœuvrées et des colonels en retraite, mais a-t-on songé un seul instant à nous donner quelques notions précises sur l'histoire de la monnaie française à travers le moyen âge. Il est triste de devoir répondre par la négative.

Il y a plus. Toutes les nations ont raconté les faits de notre histoire. On peut même dire que pour la période franque des travaux excellents ont été composés en Allemagne et il en est de même pour les premiers Capétiens. Tout ce qui a trait aux Croisades a été là-bas l'objet d'une analyse minutieuse. Avons-nous même la traduction d'un manuel, ne serait-ce que celui de Brunner si connu et si apprécié, avons-nous celle du livre de Mayer sur nos institutions? Non, certes. Il est inutile de dire que nous avons un grand intérêt à connaître le passé germanique. Pouvons-nous mettre entre les mains des érudits une histoire intéressante de ce grand pays? Ce n'est pas, à coup sûr, l'ouvrage de M. Zeller. Non, certes, pas même la traduction d'une histoire générale de ce grand pays. L'érudit français, s'il sait l'allemand, est obligé de se servir d'un livre écrit en cette langue; s'il l'ignore, il prendra ça et là les données de quelques chapitres, rapidement traduit par un intermédiaire pour l'étude dont il a besoin, mais ne pouvant pas lire lui-même critiquement toutes les sources, il ignorera le développement de l'histoire de ses voisins.

On pourrait citer d'autres exemples, mais il est temps de conclure sur ce point. Nous avons affaire à un état d'esprit regrettable, il accuse une certaine frivolité de pensée, une absence trop évidente de suite et de méthode dans le travail d'érudition, le manque même de sens historique. Les chaires créées pour

Digitized by Google

nous raconter l'histoire de la propriété dans la Haute-Égypte, celles sur l'art byzantin et sur les monnaies aux époques ante-romaines ou grecques pourraient être acceptées si les sciences dont les résultats sont très importants parce qu'ils intéressent notre passé, notre culture, étaient étudiées. Mais ce n'est pas en ce moment le cas. On dirait même qu'on considère encore les études historiques comme un délassement, comme un thème à grands discours et non comme un travail nécessaire, sérieux et d'une importance incontestée. Ne sommes-nous pas gouvernés par l'esprit des morts et nos conceptions ne sont-elles pas tout d'abord l'héritage des ancêtres?

(*A suivre.*) A. MARIGNAN.

Digitized by Google

PIERRE LE SACRISTAIN

(PETREA DASCĂLUL)

NOUVELLE ROUMAINE

La guerre de Crimée était finie; les troupes autrichiennes étaient sorties du pays et la paix de Paris nous promettait l'union des principautés, l'agrandissement du territoire d'une partie de la Bessarabie, l'indépendance politique et beaucoup d'autres choses qui enflammaient les esprits.

Pendant ce temps de beaux souvenirs, deux lords anglais, qui avaient pris part au commandement suprême des armées alliées de Crimée, ayant entendu dire que la Moldavie était un pays encore primitif, avec des mœurs patriarcales et des montagnes bien peuplées d'ours, vinrent expressément de Sébastopol à Galatz dans le but de se divertir en faisant la chasse aux ours, ce que, depuis longtemps, les habitants de l'Angleterre ne pouvaient plus faire dans leurs îles. Ils étaient riches, car les livres sterlings gonflaient leurs poches; sérieux, car ils ne se parlaient pas; fiers, car ils marchaient la tête haute, et c'était à peine s'ils baissaient les yeux pour regarder un visage humain. Grands, maigres, toujours bien mis et soigneusement coiffés, ils regardaient le monde avec gravité, à travers leurs lunettes, comme s'ils voulaient mettre une distance entre eux et les autres hommes.

Ils partirent dans une voiture attelée de huit chevaux de poste,

Digitized by Google

préparée par le *parcalab* (1) de Galatz, et se dirigèrent, dans la montagne, vers la ferme d'un propriétaire pour lequels ils avaient des lettres de recommandation. Qui ne se rappelle l'état de nos routes à cette époque? Mais, malgré tout, les postillons claquaient du fouet et ne s'inquiétaient nullement ni du chemin ni des chevaux; ils les excitaient de toutes leurs forces, ayant flairé un bon pourboire, et roulaient à une allure telle que des étincelles jaillissaient sous les sabots des coursiers.

Les Anglais, cahotés dans la voiture, qui ressemblait à un canot balloté par les vagues, n'avaient plus ni leurs belles coiffures ni les lunettes droites sur leur nez.

« How original? » dit un des lords à l'autre, après un grand silence.

« How original! » répondit l'autre comme un écho. Puis ils se turent tous les deux en reprenant leur air sérieux.

Ils continuèrent ainsi toute la journée par des chemins inconnus, traversant des rigoles, des rivières, et passant sur des ponts dont les planches disjointes dansaient sous les roues de la voiture, jusqu'à ce qu'enfin, vers le soir, ils arrivèrent à la ferme désirée.

Le propriétaire, prévenu par le *parcalab*, les reçut avec tous les honneurs que méritent des hôtes distingués. Les *doultcheatzas* (2), les cafés, les *chiboucs* (3), défilèrent tour à tour devant eux selon la coutume du pays, et, peu après, l'hôte les introduisit dans la salle à manger, où les attendait une riche table sur laquelle figuraient en honneur les fromages de montagne, les truites fumées, les râbles de chevreuil, les *cataïfs* (4), les vins d'Odobeste et de Cotnar et quantité d'autres produits du pays.

Aux lords, tout paraissait étrange; les mets, les coutumes, la forme de nos maisons de campagne avec leurs toits pointus, les haies en ronces, les brimbales des puits et surtout nos chars à bancs dont ils ressentaient encore « l'originalité »; mais ils n'en

(1) Anciennement percepteur communal.
(2) Confitures.
(3) Sorte de pipe.
(4) Sorte de gâteau à la crème.

Digitized by Google

laissaient rien voir, car c'eût été contraire à leur dignité. Seulement, de temps en temps, ils disaient un « how original », et ceci encore avec modération.

Après le souper, le propriétaire fit venir son chasseur, Petrea Dascàlul, et lui donna l'ordre de conduire dès le lendemain les deux lords à la chasse.

« Compris ! » répondit celui-ci, d'un ton qui signifiait que l'ordre de son maître serait accompli sans faute.

Il allait à la chasse aux ours comme à une chasse sans importance. Il en avait tant tué de sa vie que, n'ayant plus assez de doigts aux mains et aux pieds pour les compter il en avait perdu le nombre; mais son maître qui s'était fait divers manteaux et descentes de lit de leurs fourrures, en tenait lui-même le compte.

Durant sa longue carrière de chasseur il était parvenu à savoir l'âge de chaque ours, le nombre de leurs petits, dans quel repaire ils gîtent, à quelle rivière ils s'abreuvent; et quand son maître lui disait : « Petrea, je voudrais que tu m'apportes un ours », il partait, sûr de lui-même. Et pourtant il n'était nullement imposant ni distingué ce Petrea Dascàlul. Au contraire, il était petit; il avait un visage doux et quelque maladresse dans ses mouvements. En présence de son maître, c'est à peine s'il osait lever les yeux.

Il avait été élevé par son père pour devenir sacristain; mais il faisait tout à l'envers dans l'office divin. Au lieu de moucher les bougies, il les soufflait, et il balançait si maladroitement l'encensoir qu'il en répandait les braises par terre. Seulement, à la distribution de la *coliva* (1), il demandait une part disproportionnée avec ses mérites de sacristain. Un jour s'en allant par blague, avec un vieux fusil détraqué, à une chasse d'ours que son maître avait organisée dans la montagne, il se fit qu'il eut la chance de tuer l'ours, et, depuis lors, en prenant goût à tuer de telles bêtes, il s'adonna au métier de chasseur d'ours et abandonna celui de sacristain, en ne gardant de ce dernier que le nom.

Quand les Anglais le virent à travers leurs lunettes si petit et

(1) Sorte de gâteau fait de blé et de noix.

Digitized by Google

malingre, vêtu de son *souman* (1) et avec ses *opintchi* (2), tournant le chapeau devant son maître, comme un sot qui ne sait pas où mettre ses mains, ils se montrèrent fort défiants.

« Mais, enfin, qui sait! se dirent-ils; ici tout est drôle! »

Le lendemain, de grand matin, pendant que les lords dormaient de leur mieux, rêvant peut-être à l'étrangeté de nos mœurs et de nos *postes*, Petrea frappa à leur porte les invitant à s'apprêter. Mais eux, malgré toute l'envie qu'ils avaient de rencontrer les ours, n'ouvrirent pas avant de s'être rasés et peignés avec leur méticulosité habituelle. A la fin, affublés de pied en cape de deux nouveaux costumes de chasseur, ils s'engagèrent avec lui dans le sentier de la montagne, accompagnés de quatre autres chasseurs du village.

Il faisait beau; l'air était frais, et sur la plaine, le soleil se levait dans le ciel embrasé. Les Anglais gravissaient la côte d'un pas régulier et sans mot dire. Ils avaient l'air sérieux comme des hommes qui commencent quelque chose de grave. Seulement Petrea le sacristain échangeait de temps en temps une plaisanterie avec ses compagnons de village. Pendant trois longues heures ils marchèrent péniblement, et plus d'une fois les Anglais se buttèrent contre les blocs de pierres épars sur le chemin étroit et raboteux de la montagne; plus d'une fois leurs chapeaux ornés de plumes d'autruche s'accrochèrent aux branches des sapins; plus d'une fois ils furent obligés de tendre la main à Petrea aux endroits où le chemin longeait le ravin de trop près. Mais ce n'était pas étonnant, étant donné que des lords n'étaient pas habitués à marcher dans des lieux aussi *durs*, comme disaient nos paysans.

Vers midi il les fit arrêter à un endroit touffu où il y avait quantité de blocs de pierres et de branches mortes qui paraissaient avoir été amassées par des torrents.

« C'est ici qu'est l'ours », dit Petrea.

Alors les figures longues et solennelles des lords devinrent encore plus longues et encore plus solennelles; car leur désir

(1) Le paletot des paysans.

(2) Chaussures d'un seul morceau de cuir qui s'attachent à l'aide de lacets.

Digitized by Google

était sur le point d'être réalisé. Ils allaient enfin voir l'ermite des Carpathes et avoir à raconter une lutte avec lui quand ils seraient rentrés dans leur pays. Ils chargèrent leurs fusils non sans quelque émotion, encore qu'ils ne craignissent pas les dangers, et attendirent quelques instants; mais l'ours ne se montra pas. Alors ils jetèrent à Petrea des regards interrogatifs. Celui-ci, devinant leur pensée, leur montra, parmi les branches mortes, un trou dans lequel un homme aurait pu à peine se glisser à quatre pattes. — C'est là qu'il est, répéta-t-il, en montrant l'entrée du repaire. Puis, avec les autres chasseurs, ils prirent chacun une gourde à la main et commencèrent à faire du bruit :

« Hop Catherine! ... tiens ferme Gavril! . . diha Martine! criaient-ils continuellement; mais, malgré tout le vacarme qu'ils faisaient, l'ours ne voulait pas se montrer.

— Il fait sa sieste, observa le sacristain. Enfumons-le un peu pour le ranimer! »

Alors, regardant attentivement autour du repaire, il découvrit, caché par des branches et des feuilles, un second trou que les ours ont toujours pour se sauver en cas de danger. Il le dégagea des branches et des feuilles, et alluma un feu aux environs, de façon que la fumée y entrât et forçât l'ours à sortir par l'autre côté. Mais ce second moyen fut aussi infructueux que le premier; car, à cause du vent, la fumée se dispersait au lieu d'entrer dans le repaire.

Cependant les flegmatiques Anglais commencèrent à s'impatienter, croyant que Petrea, qui, dès le commencement, ne leur avait pas inspiré grande confiance, était un farceur et se moquait d'eux.

« O! le fainéant! dit Petrea un peu fâché. Il ne se dérange pas. Mais je vais lui faire son compte! » Et il mit la main dans sa sacoche, tira un cierge blanc, le colla au bout des canons sur le viseur, l'alluma, disant qu'à la messe il faut des cierges, se mit à quatre pattes et, le fusil en avant, entra bravement dans le repaire.

Le plus grand et le plus méfiant des deux lords, qui ne s'attendait pas à voir une chose semblable, était resté immobile, et, les yeux grands ouverts, regardait comment le sacristain se

Digitized by Google

faufilait dans le repaire, comment il introduisit d'abord la tête puis les épaules, ensuite les pieds ; et, quand il ne vit plus rien, s'écria : « how orignal », mais d'une voix altérée, comme cela ne lui était plus arrivé depuis la prise de la tour de Malakoff ; l'autre lord, poli comme toujours, essuyait de son mouchoir la transpiration causée, bien sûr, par la chaleur du soleil, mais ne répéta plus cette fois-ci les paroles de son compagnon, comme d'habitude.

Après quelques minutes d'effrayante attente, pendant lesquelles les cœurs seulement avaient gardé leur mouvement, on entendit tout à coup une détonation suivie d'un rugissement sauvage et d'autant plus terrible qu'il venait d'en-dessous de la terre où il était évident que la mort seulement pouvait décider entre homme et bête. Puis il se fit de nouveau un silence profond de tombeau, pendant plusieurs minutes démesurément longues, durant lesquelles les lords ne purent qu'à peine conserver leur calme. — C'est le moment décisif ! pensait chacun. Mais ce qui était encore plus effrayant, c'était que le silence durait toujours ; aucun bruit ne se faisait entendre. Que se passait-il ? Évidemment rien de bon puisque Petrea ne sortait plus ; car, s'il était vainqueur, pourquoi y restait-il encore ?...

Quand, tout à coup, on entendit à l'entrée du repaire un bruissement étrange, plus fort que celui qu'un homme aurait pu faire, et les pierres et les branches sèches commencèrent à remuer.

Le moment était en effet suprême. Les lords, stupéfaits et les regards fixés sur le repaire, attendaient, les fusils en joue, prêts à faire feu sur le fauve qui s'annonçait ; leurs tempes battaient tellement fort que les lunettes leur dansaient sur le nez. Mais, à leur très grand étonnement, à la place de la bête, ils aperçurent les pieds du sacristain, puis ses épaules, puis sa tête ; et, quand il fut tout à fait dehors, ils le virent tenant le fusil dans une main et dans l'autre une corde dont il jeta le bout aux quatre autres, en leur criant : « tirez fort ! »

Alors tous les cinq commencèrent à tirer de toutes leurs forces, et un énorme ours mort, tiré au front et lié au cou, apparut à leurs yeux.

Digitized by Google

L'ébahissement des Anglais fut tel, à la vue de son exploit, que, cette fois-ci, oubliant leur dignité et la distance sociale qui les séparait de Petrea, ils se mirent à lui serrer la main avec une chaleur peu naturelle au tempérament anglais, si calme d'habitude.

Quant à l'ancien sacristain qui, pour la première fois, avait fait la connaissance des livres sterlings de la Grande-Bretagne, il regardait confus tantôt les bank-notes qui tombaient dru dans sa main, tantôt les deux lords avec leurs figures d'un mètre, ayant l'air de vouloir leur dire : « Moi, je prends votre argent de bon cœur ; mais vous, qu'est-ce qu'il vous prend de me regarder comme ça, car il me semble que ce n'est pas la première fois que je vais dans la tanière ! »

Puis, quand la bête fut mise de côté, le sacristain se gratta la tête en disant :

« Le compte n'est pas fini; j'ai encore un client là-bas : le petit chéri à maman ! »

Et de nouveau il ralluma le cierge qu'il colla sur son fusil, de nouveau se faufila à quatre pattes dans le repaire, de nouveau on entendit une détonation; et, après quelques minutes, cette fois-ci moins longues et moins terribles, Petrea sortit avec un ourson et le déposa près de sa mère.

« Ça y est », dit-il en s'asseyant sur un tronc d'arbre pour se reposer, et ce n'était que juste, car il avait bien travaillé.

Et les lords, qui étaient venus de si loin pour chasser les ours chez nous, eurent la chance de les voir tuer par un autre et retournèrent sans avoir tiré un seul coup de feu, en emportant au milieu des frissons de terreur le souvenir de l'étrange manière dont on chasse l'ours dans notre pays patriarcal.

Avec une partie des livres sterlings, Petrea dota sa fille et se réserva le reste pour les jours de vieillesse.

Peu de temps après, le propriétaire de la ferme recevait une lettre de Londres, le priant de remettre au fameux chasseur, comme souvenir de la part des lords, leurs portraits accompagnés de deux fusils très chers, de la meilleure fabrication anglaise, et aussi un numéro du journal *The illustrated London News*, où était reproduite avec beaucoup de ressemblance

Digitized by Google

l'émouvante scène de l'entrée de Petrea Dascâlul dans le repaire de l'ours.

Mais la plus importante conséquence de cette petite aventure fut que les deux lords, grands amateurs de chasse, défendirent chaleureusement à la chambre des lords d'Angleterre, les droits des étranges pays du Danube, et que leurs voix contribuèrent pour beaucoup à ce que l'union si désirée des principautés roumaines et la double élection du colonel Alexandre Cuza fussent reconnues.

Des choses sans importance ont quelquefois de grande conséquences, et personne ne saurait dire où aboutissent les fils qui relient les actions humaines.

NICULAE GANEA.

(Trad. par AUREL DINU.)

Digitized by Google

UN POÈTE WALLON

Le réveil des nationalités se dessine avec des courbes capricieuses, et il offre des surprises dont nous avons quelque peine à nous remettre. Tantôt il se fait à coups de fusil, et de récents événements attestent que dans l'est et le sud-est de l'Europe, il se poursuit en un travail lent et sourd, entrecoupé de convulsions violentes et d'explosions meurtrières. Tantôt il est souriant, harmonieux, plein de soleil et de rythmes populaires. Un poète surgit, trouve les mots ailés et colorés qu'il fallait dire, incorpore en ses vers l'aspiration encore vague de tous. C'est Mistral en Provence; en Wallonie, c'est Defrecheux et plus tard, Joseph Vrindts.

Les dialectes gallo-romans ont tous, ou quasi tous, connu la gloire littéraire. Il fut un temps où le Midi dictait au Nord ses leçons d'art, où toute la lyrique courtoise allait à l'école des troubadours. Ceux-ci étaient d'Auvergne ou de Limousin ou de Poitou, avant même qu'ils ne fussent des rives du Rhône; *son poitevin*, aux XII^e^-XIII^e^ siècles, désigne l'accompagnement musical d'une poésie en langue d'oc; *lemozi* est synonyme de provençal.

Dans le grand siècle de la littérature du moyen âge (le siècle de *Tristan*, des chefs-d'œuvre de Chrétien de Troyes et des meilleures chansons de geste, à commencer par *Roland* et la *chancun de Willame*), la Normandie d'abord, puis la Picardie et la Champagne comptèrent plus de monuments de nos lettres que Paris et l'Ile de France. Champenois est Chrétien, qui rima les plus

(1) Quelques fragments de cette étude ont servi de préface à l'un des recueils de Vrindts ou d'appréciation de tel de ses écrits dans des journaux. Mais ils ont reçu ici une toilette synthétique, comme il convenait.

Digitized by Google

beaux romans en langue d'oïl; Thomas est un Anglo-Normand, l'auteur de *Raoul de Cambrai* est un Picard, celui d'*Aucassin* est né sur les frontières du Hainaut; celui du *Poème moral* est Liégeois.

Ces temps-là sont révolus, et Paris a connu d'éclatantes et décisives revanches. Mais il ne pouvait se faire qu'avec le retour à la vie et à l'activité de l'esprit provincial, malgré les progrès maintenus de la centralisation intellectuelle et politique, des manifestations isolées du sentiment local ne vinssent greffer sur de chimériques revendications le rappel moins dangereux de traditions poétiques propres.

On a donc entendu, sur la rive mosane comme sur la rive rhodanienne, des poètes qui chantaient en leur dialecte des héros qui n'étaient ni Grecs, ni Romains, ni même Français dans le sens historique du mot. On s'est pris à pleurer avec Vincent, à aimer avec Mireille. A Liége, dès 1839, Simonon mettait en branle la grosse cloche de l'ancienne église cathédrale, c'est-à-dire toute la volée des chers souvenirs d'antan; il réclamait pour son patois le droit à l'existence; il en célébrait l'antiquité et il disait, avec un naïf orgueil, que si les successeurs de Charlemagne n'avaient pas déserté les lieux où ce prince, fidèle aux goûts de ses aïeux, vécut dans l'auguste solitude des grands bois, chassant et rêvant à ses réformes et à ses conquêtes, peut-être le wallon fût devenu la langue de l'occident :

Nos ancien maiss', les grand-papa
D'l'impèreur Charlémagne
Avît (*avaient*) à Joupeille, à Hesta (1)
Et palâs et campagne.
Si leu successeûr y avît t'nou (*tenu*)
Todis (*toujours*) leu cour rwèyal',
Li Ligeois sèreut âjourd'hou
In' grand' langue national'...

Simonon ne fut ni le premier en date, ni le meilleur des poètes liégeois du XIX^e^ siècle; mais il eut la très lucide con-

(1) Jupille et Herstal, dans la banlieue de Liége. Le livre de vers de Simonon parut en 1845, précédé d'un essai sur le patois de Liége. Comme Mistral, Simonon fut un linguiste averti.

Digitized by Google

science de la mission dévolue, en Belgique, à ceux qui sauraient exprimer, en leurs vers, les sentiments confus d'un peuple. Ce peuple n'était pas, comme celui de France, préparé à sa nouvelle tâche par la communauté d'un long passé, par l'unité de mœurs et de langage. Faut-il être surpris si ses poètes, à Gand comme à Liége, ont tout d'abord chanté les gloires et les souvenances locales? Leur particularisme fut tantôt agressif, tantôt bénin. Mais il correspondit toujours à un vieil instinct et il plut au grand nombre.

Défrecheux, qui vint après Simonon, fut un bon Liégeois, écrivant en dialecte des chants où les échos de la grande littérature romantique se répercutaient en vibrations soutenues et harmonieuses. Son originalité consista, outre une sensibilité délicate et, par instants, douloureuse, dans son imitation même, qui l'isola parmi les rimeurs locaux. D'autres avaient plagié ou parodié; lui, se souvint.

Joseph Vrindts [1] est le premier poète wallon — et le seul jusqu'ici — qui ait échappé à cette pénétration française, qui est comme une prise de possession pour tous ceux qui la subissent, Russes, Scandinaves, Germains ou... patoisants. Il parle médiocrement la langue de Victor Hugo, il ne la lit guère. Il médite, muse ou travaille.

Je me rappelle les premières impressions que me causa son art tout à fait initial. C'était en 1892. J'avais lu son *Vix Molin* (*Vieux Moulin*), et je venais de découvrir, enfouie dans un almanach populaire, sa poésie sur l'*Heure :*

C'est leie, c'est todi leie, qui nos sût tot costé.
A pône esse qui l'joû tape sos nos autes si clârté,
Qu'elle nos prind d'vins ses bresse.

. . . . . .

L'heûre si moque di nos lâmes, elle ni lait rin â dri.
Li pâhûle messèg'resse di to çou qu'a stu scrî
E l'espâce rotte si vôïe

[1] *Bouquets tot faits*, œuvres choisies, avec préface de Joseph Defrecheux, Liége, Gothier, 1893. *Pâhûles rimais*, avec préface de M. Wilmotte, Liége, Gnusé, 1897. *Vix Lige*, Liége, Bénard, 1901. *Lingage et akseignance des fleûrs*, Liége, Gnusé, 1898.

Digitized by Google

. . . . . .

Et les joûs chergîs d'heûres qui nos avan compté
Onk après l'aut, è fond dè l' longue éternité,
Epwertèt nos pinsêies (1).

Ce me fut une surprise de reconnaître avec quelle souplesse, sous une main experte, le patois se prêtait à l'expression d'idées abstraites qui avaient toujours paru lui être interdites.

Bientôt Vrindts publie *Bouquets tot faits*, le premier recueil de ses vers, où les plus hautes suggestions coudoient les observations les plus humbles. Car, par une singularité attrayante de sa nature même, celui qui a su retrouver ces hauts accents sur la fragilité de notre destinée, s'est appliqué avec une patiente prédilection aux sujets les plus humbles. Il a crayonné les *Tâvlai dè l'rowe* (*Tableaux de la rue*), qu'il pouvait observer de sa fenêtre, de la petite baie ouverte au-dessus de son établi d'ouvrier, dans un carrefour populaire, non loin du lacet de chemins tortus, qui font ressembler le centre d'Outre-Meuse, ce vieux quartier de Liége, à un bourg du temps passé.

Rares les passants de qualité sur cette voie écartée, mais à chaque heure des spectacles changeants de bonne gaîté, d'émotion douce, d'intime naïveté. Tantôt des enfants se groupent pour une grosse partie de billes ou quelque jeu de « puce » animé, puis ils se dispersent de tous côtés comme s'envole une troupe de moineaux, dérangés dans leur piaillante curée. Tantôt c'est un vieux cheval qui succombe à demi sous le harnais trop lourd, sous les coups trop redoublés d'un charron brutal et toujours ivre; vienne à choir sous ses pieds le tyran de ses derniers jours, la bête s'arrête net, plus humaine que son maître. Ailleurs, un *cârpai* (enfant) est malmené par un sergot qui lui dresse sentencieusement le classique procès-verbal; un autre s'en va, d'une

(1) C'est elle, toujours elle, qui nous suit partout. A peine le jour nous envoie sa clarté — Qu'elle nous prend dans ses bras....

L'heure se moque de nos larmes, elle ne laisse rien derrière elle. La tranquille messagère de tout ce qui a été écrit. — Dans l'espace va son chemin.....

Et les jours chargés d'heures que nous avons comptés — L'un après l'autre, dans le fond de l'éternité — Emportent nos pensées.

Digitized by Google

allure vive de confiance enfantine, pour s'assurer sa part des œufs de Pâques qu'apporte le légendaire *bâtai d'woizire* (le bateau d'osier, venant de Rome).

Plus loin encore, sur le seuil d'une bicoque, un môme s'amuse

Li dimègne tot timpe â matin,
. . . . . .
Comme on p'tit roïe, contint,
Dè veie riv'ni sï-ouhai so l'crosse (1).

tandis qu'à deux pas de là, des commères du quartier se content les derniers potins, s'attardent à la fontaine qui emplit leurs seaux, et que le mari s'impatiente au logis, en attendant l'heure de la soupe.

Suivons Vrindts dans ce logis; il nous y réserve la surprise amusée d'autres tableaux, qu'il esquisse en quelques traits aussi simples et aussi rapides, mais qui créent des joies d'âme plus profondes par cette contagion nécessaire de toute émotion ressentie.

Des bambins qui se querellent, un petit garçon qu'on débarbouille — pour la quantième fois? — et qui reste d'excellente humeur lorsqu'on le tance pour sa malpropreté; surtout cette adorable réplique du sournois, qui a liché toute la bouteille de lait réservée au petit frère :

Quimint, dihez-m', avez-v' polou
Beûre d'on côp dè lèçai po'n cense?
« Ci n'est nin mi, là, c'est l'minou » (2).

Et comme ce n'était assez d'être partie dans ces petits drames de la vie enfantine, voilà que le poète nous invite à des spectacles plus corsés, qu'il trahit dans un effort douloureux quelques-unes de ses misères intimes. Les jours de chômage et les jours de deuil viennent assombrir l'humble demeure. C'est comme un voile de tristesse résignée qui s'étend sur les êtres et sur les objets fami-

(1) Le dimanche de bon matin . . . comme un petit roi, content — De voir revenir l'oiseau sur le bâton (où il est attaché par une longue ficelle).

(2) Comment, dites-moi, avez vous pu — Boire d'un trait pour un demi sou de lait? — Ce n'est pas moi, c'est le *minou* (le chat)...

Digitized by Google

liers. Sur le fond plus opaque, on voit passer lentement le cortège silencieux des morts, et de ce cortège se détache la maigre silhouette de l'enfant qu'on a perdu, de la communiante enlevée brutalement, le lendemain du grand jour où elle fut menée au festin mystique :

Nosse belle crolaie pâquette, qui l'leddimain d'ses pâques
Clignive ses pâpires d'ange po n'jamâïe si r'dovier,
Si p'tite âme, comme l'èçinse qu'on broûléve hîr por leie,
Comme li brut d'ses pâters, pus lègir qui l'air-diet,
A pris l'vôïe qui, chaque joû, l'ange prind qwand l' s'ènaireie
Po-z-èpwerter d'vès l'air nos pinseies et nos r'grets (1).

Puis, après cette envolée lyrique, qui le soustrait un moment à la matérialité cuisante de ses douleurs, le poète retombe sur cette terre si dure pour lui et pour les siens; il promène un regard résigné autour de lui, il profère un cri étouffé, un cri de fataliste plutôt que de chrétien :

On a bai sayi, fer des fwèce,
Li ci qu' n'a nin des longs vanai
Sèrè battou par li timpèsse,
Et qwand i r'toumrè so l' pasai,
Qu'il ârè qwitté d'on côp d'tiesse,
Li guignon li djettrè s' fârdai (2).

Dans cette âme, où survit comme le faible lumignon de l'autel, une lueur consciente de foi religieuse, une pensée plus philosophique semble s'être peu à peu fait place. Le poète a lavé son cœur des souillures qu'y avait laissées, aux heures de désespérance, le dégoût de son humble vie, si mal partagée entre les

(1) Notre belle communiante, toute bouclée, qui le lendemain du grand jour — A clos ses paupières d'ange pour ne plus jamais les rouvrir — Sa petite âme, comme l'encens qui brûlait pour elle — Comme le bruit de ses *paters*, plus léger que l'arc-en-ciel [*étrange transposition, qui a son charme*] — A pris le chemin que suit l'ange, lorsqu'il s'envole — Pour emporter là-haut nos pensées et nos regrets.

(2) On a beau essayer, s'efforcer — Celui qui n'a pas le pas rapide (*littér.* de longues jambes) — Sera toujours battu par la rafale — Et quand il retombera dans le sentier — Après l'avoir quitté d'un coup de tête — Le malheur déchargera sur lui son faix.

Digitized by Google

peines et les joies terrestres. Dans les *Heures*, on devine la résignation d'une âme vaincue, on ne sent point la quiétude d'un cœur apaisé. Elle n'est plus, la belle assurance de jadis qui se marquait dans la démarche de l'homme, dans son humeur, dans ses inspirations elles-mêmes. Il n'est plus, ce ton de malicieuse bonhomie, qui égayait les premiers *tâvlais* et les premières comédies de Vrindts.

La cruelle atteinte des grandes douleurs et des amères déceptions a engendré en lui une mélancolie, qu'adoucit sans doute un reste de foi et qui se teinte délicieusement d'une vision de poète. Poète bien moderne, dans son humble philosophie, poète de la pitié, comme tel autre en fut le métaphysicien.

Mais ce repliement, qui vaut un tour si particulier aux moindres vers de Joseph Vrindts, n'implique pas l'oubli du monde extérieur; il n'entraîne pas l'artiste loin de son champ d'observation coutumier. La nature garde pour lui un charme décoratif; elle a plus de prix encore à ses yeux clairvoyants : elle est la mère qui couve tous les enfantements, qui préside à la génération des êtres comme à leur fin matérielle.

Tot z-admirant le prétimps (printemps) Li Rasquignou (le rossignol). Pitite Pâquette (Communiante) Les Ardispennes (Aubépines) sont des pièces remplies d'un beau sentiment de la vie générale des êtres; et dans *Le vix Molin (Le vieux Moulin)*, n'a-t-on pas l'épopée en demi-teinte de ce vieux serviteur de bois, de fer et de tuile, comme dans *Li vîle aîte (Le vieux Cimetière)*, une glorification émue des souvenirs, qui s'attachent au coin d'enfouissement?

C'est après la publication de *Bouquets tot faits* que j'ai connu personnellement le poète liégeois. Il y aura donc bientôt seize ans que je le suis du regard dans cette voie ardue, où l'artiste, qui n'a ni la fortune, ni la grande notoriété, ni le souple instrument d'une langue véhiculaire, avance avec lenteur, parfois avec indécision. Toujours je l'ai trouvé bien le même, avec ce sourire un peu triste qu'éclaire un rayon de joie enfantine à de certaines heures, avec cette démarche qui révèle aussitôt un contemplatif, dont le regard *louke à d'vins*.

Sa note préférée, en 1893, était grave et sa voix semblait lourde

Digitized by Google

de sanglots; il y a encore, en 1897, des larmes dans sa voix et du deuil dans son rêve; il n'y a que la phrase qui ait changé, qui ait acquis plus de relief et plus de sinueuse ampleur, qui s'image de lueurs moins ternes et moins unicolores. Le poète est autre, l'homme n'a pas mué.

Toujours deux hantises apparaissent, lancinantes et cruelles, à fleur de cette poésie si intensément vécue : la misère de ce monde et la pensée de l'au-delà. Vrindts, qu'il le veuille ou non, est pessimiste, mais un pessimiste vaguement religieux et sans système. Il ne croit pas à une nature aveuglément ennemie, devant laquelle l'homme reste nu et désarmé; il ne dira pas avec Léopardi :

Ma perchè dare al sole,
Perchè reggere in vita
Chi poi di quella consolar convenga?
Se la vita è sventura,
Perchè da noi si dura?

Au contraire, la naissance d'un enfant est pour lui une cause d'allégresse, et cette allégresse se renouvelle, s'accentue encore au premier sourire du petit être, aux premiers pas qu'il fait, à ses premiers mots. Car nul n'a peut-être, dans un balbutiant patois, trouvé comme Vrindts les mots d'enchantement et de candeur pour exprimer cette surprise émerveillée, que cause aux natures droites et bonnes le geste indécis d'un petit enfant; nul, non plus, n'a de tels accents pour nous émouvoir de ses larmes et de ses mystérieux regrets d'exilé :

Et si l'pâpâ qui vint dè v'ni
Poreut nos parlé d'à l'copette,
Nos fris des lâg's oûïes. Mais nèni,
Po qu'rin di d'là cial ni s'rèpette
Aux p'tits anges Diew metta l'filet,
Et d'vins leus oûïes si bleux, si téres,
I n'a qu'des lâmes qui nos pârlet (1).

(1) Et si le nouveau-né — Pouvait nous parler de là-haut — Nous ouvririons de grands yeux. Mais non! — Pour que rien de là-bas ne se répète — Aux petits anges Dieu brida la langue — Et dans leurs yeux si bleus, si tendres — Il n'y a que des larmes qui nous parlent...

Digitized by Google

En quoi consiste donc la vision du poète?

Il faut la chercher dans les sujets où il se complaît, et qui sont tous empruntés à son milieu populaire.

Il aime les mendiants, il nous les montre en longue théorie, qui s'avancent le front humilié, le vêtement noir et les mains vides. Pour eux ni joie, ni répit; qui les consolerait?

Qu'a-t-on d'keûre s'il est d'vins les transes,
Li pauve — qui prind fous di s'chapai,
Tot tronlant, quéquès p'titès censes? (1)

Nulle aigreur, mais, on l'a déjà dit, un sentiment de résignation chrétienne, parfois une sorte de fatalisme, borné d'ailleurs à la vie terrestre. Car l'équitable rémunération reste intacte là-haut :

Piède l'espèrince, c'est r'noyi l'grâce di Diu, (2)

Et l'espérance ne va pas sans le repentir, qui nous vaut le pardon de nos fautes :

Et l'mâ, qwand l'ci di d'seûr el veut,
N'est pus qu'ine fleûr chergeie di lâmes,
Ca les priyîres des bonnès âmes
Ravalet l'hisdeûr qu'il aveut. (3)

Nous voici rentrés dans le dogme, du moins dans le temple. Mais ce temple, c'est la petite église de village, humble et muette, où la veilleuse de l'autel projette seule sa lueur blafarde. La religion qu'on devine ici, n'est ni celle de la grande dame, ni

(1) Qu'importe s'il est dans les angoisses — Le pauvre homme qui retire de son chapeau, — En tremblant, quelques petits sous?

(2) Perdre l'espérance, c'est renier la grâce de Dieu.

(3) Et le mal, quand celui d'en haut le voit, — N'est plus qu'une fleur lourde de larmes — Car les prières des bonnes âmes — En atténuent la hideur.

Digitized by Google

celle de la bigotte; c'est la foi du vieux temps, familière et profonde, celle de la mère de Villon :

> Femme je suis povrette et ancienne,
> Qui riens ne scay; oncques lettre ne leuz;
> Au moustier voy, dont suis paroissienne,
> Paradis saint, où sont harpes et luz,
> Et ung enfer où dampnez sont boulluz :
> L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.

Cette crainte du mauvais esprit, de « l'ange à cwènes », de « l'ange àx ouies di houlotte », comme il l'appelle, le poète la ressent avec l'âpre intensité d'un trouveur du moyen âge, d'un Gautier de Coinsy ou encore de ces héros et héroïnes, que les tableaux et les contes pieux nous montrent sans cesse exposés aux entreprises du noir tentateur. A chaque heure du jour, à chaque détour de la route, l'ennemi du genre humain est là, qui épie nos mouvements d'âme, nos désirs encore indistincts. Puis lorsque l'impulsion funeste est donnée, lorsque nous dévalons la pente du Mal, apparaît, évoqué par la prière du pauvre pêcheur, un ange de pitié, quelque messager d'En Haut, qui nous tend la corde du salut et s'efforce de nous retirer de l'abîme.

Dans les *Deux sèmeus* cette antithèse des deux principes est particulièrement caractéristique. A chaque création de son rival, funeste à l'homme, Dieu oppose une nouvelle sauvegarde. Et ce Dieu, qui nous est montré dans des attitudes familières

> so l'sou di s'pwète (1)

ou encore, à la façon du personnage brossé par les vieux maîtres de la peinture,

> ...riluhant comme li Baité,
> so 'n'nuleie pus tenne qu'in' pèlotte (2)

(1) Sur le seuil de sa porte.

(2) Reluisant d'un éclat lunaire — Sur une nuée plus légère que la pelure d'un fruit.

Digitized by Google

ce Dieu qui d'un bras robuste

...fôrgea l'solo d'ine caresse
Et foûs d'on p'tit boquet d'baston
...fat surdi roses et botons (1)

nous le voyons s'atteler, sans dégoût, à des tâches plus vulgaires et emmaillotter les enfants, comme la Vierge des Miracles du moyen âge acceptera l'office d'accoucheuse, sans que ses doigts divins portent trace d'impureté.

Dans les récits auxquels j'emprunte ces vers, exquis de réalisme familier, dans d'autres encore (*Li nute dè Noyé* (La nuit de Noël), *les Roïes* (les Rois), *li mâ d'dints* (La rage de dents), *li nivaie* (La neige), le merveilleux se superpose à la superstition, il en sauve la laideur et en dissimule la sottise. C'est ainsi que les légendes des XII^e^ et XIII^e^ siècles ont gardé pour nos yeux sceptiques la grâce de leur récit naïf. C'est ainsi que s'explique encore l'apparente contradiction qu'il y a entre le pessimisme sentimental de Vrindts et sa conception anthropomorphique de la divinité. Ce pessimisme lui est infligé par la tristesse foncière de sa nature, avivée encore par le spectacle des maux qui accablent les humains. Certes la Bonté infinie veille sur ceux-ci et les aide sans relâche dans leur course vers l'éternel Bonheur. Mais le génie du mal veille aussi, non moins activement; il s'attache à leurs pas, il leur souffle des desseins funestes, il leur découvre des perspectives obliques pour égarer leur marche accidentée et laborieuse.

De là vient aussi que la Mort n'a, dans les vers du poète, aucune laideur; qu'elle s'associe plutôt à des idées très douces de délivrance et d'absolu repos. Non qu'elle soit, semble-t-il, notre dernier relais. Ceux que nous avons perdus gardent certaines communications mystérieuses avec le monde des vivants. Au passé appartient encore cette conception bien logique et bien naïve de Vrindts. De même que nos lointains aïeux sacrifiaient des coursiers et même des serviteurs au guerrier défunt, qu'ils

(1) Forgea le soleil d'une caresse — Et d'un petit morceau de baguette — ...Fit jaillir roses et boutons...

Digitized by Google

lui offraient ses mets favoris et lui laissaient ses armes et à sa femme ses bijoux, de même notre poète recommande de solenniser les anniversaires de nos chers morts afin de leur épargner l'angoisse de l'oubli.

Li ci qui personne ni vint r'veie,
Li ci, mon Diu, qu'tot l'monde rouveie,
Li timps deut bin li sonlé long (1).

En somme, pour peu qu'une pensée pieuse vous suive sur les funèbres bords, la mort est le repos enfin conquis; c'est le terme des souffrances du plus grand nombre et l'anéantissement du vain orgueil de quelques-uns. Ici encore nous retrouvons l'inspiration du passé, cette naïve métaphysique des poètes chrétiens, que le doute n'effleure jamais. Mais que d'autres analogies il faudrait encore passer en revue, si l'on voulait mener le parallèle jusqu'au bout!

Je ne citerai plus qu'un seul exemple du cousinage entre Vrindts et les trouveurs naïfs de notre moyen âge. A une époque où le sentiment de la nature a fait du poète un peintre et du peintre un poète, notre auteur n'a guère d'yeux que pour l'au-dedans. Sans doute il coule de sa plume des vers délicieux, où les joies ensoleillées d'une clairière, d'un coin de village, sont dites d'un trait alerte et sûr, mais le plus souvent la nature n'éveille en lui que des pensées morales, qu'un symbolisme plutôt froid et figé.

La vue d'un bouton rose lui suggère une comparaison avec l'amour; si les oiseaux chantent, c'est pour plaire à une femme; dans un joli couplet sur l'été, le poète fait dire à la rose que c'est pour la joie des humains que Dieu lui a donné :

Li douce sinteure qui ji rispâde (2).

Et quand la nature palpite dans sa sauvage solitude de mère des hommes avant l'enfantement, c'est encore par des rappels

(1) Celui que personne ne visite — Celui que tous oublient, mon Dieu, — Le temps à celui-là doit paraître bien long.

(2) Le doux parfum que j'exhale.

Digitized by Google

imagés de nos actions et de nos souffrances, que Vrindts essaie d'animer de mouvantes ombres les bosquets déserts. La terre d'automne est « veuve »; elle

Va gèmi d'sos les côps trop deurs
Dè mâva timps (1).

Le ruisseau « caresse » le gazon; les rosiers « sèment » la joie, et les fleurs qui les parent se déclarent heureuses — bonheur quasi sacrilège — de voir les enfants

Tos les p'tits èfants qui l'térre pwète
Vini côpé leus rôses droviettes (2).

Ailleurs, les oiseaux, comme dans l'allégorie de la fable, nous semblent travaillés des mêmes passions que nous, mordus des mêmes regrets mélancoliques. Dans *li cloki dè covint* (le clocher du couvent), l'un deux, touché de la grâce en entendant les oraisons des nonnes, confesse une faute que l'amour lui a fait commettre; son langage est bien le nôtre, il verse des larmes comme nous :

Et si c' n'esteut l'nute qu'el rafûle,
I mah'reut ses chansons-st-avou
Les âvès Mariâ qu'il ôt dire
Divins l'chapelle qu'est là tot près (3).

La poésie a de ces licences, que le talent couvre et fait presqu'aimer. Il en est d'autres que la vision réaliste du chantre-ouvrier excuse à demi, et qu'en somme, il a bien fait de tolérer dans ses œuvres; elles ont ainsi de l'humanité quelques tares, contrastant avec leur ordinaire noblesse de pensée et d'expression. Les *Tâv'lais dell' rowe*, dont j'ai analysé certains, ne vont pas sans un rien de vulgarité qui ne nuit, d'ailleurs, ni à la netteté de l'empreinte, ni au mordant du trait.

Mais, en revanche, et parmi ces *tâvlais* et dans les morceaux

(1) Va gémir sous les atteintes trop fortes — Du mauvais temps.

(2) Tous les petits enfants que porte la Terre — Venir cueillir leurs roses écloses.

(3) Et n'était la nuit qui le voile — Il mêlerait ses chants — aux *Ave Maria* qu'il entend — Dans la chapelle voisine.

Digitized by Google

de plus long souffle, que de vers heureux, bien frappés, que d'images fortes ou gracieuses, peignant l'être entier, qu'il soit supra-terrestre ou humain, peignant l'idée ou le sentiment; ainsi lorsque la bonne femme, abordée par un petit quêteur, le jour de l'an, se souvient de l'an passé où l'étrenne d'une petite fille lui a porté malheur :

I lî sôna qui c'esteut l'main
Li main d'ine pitite âme dâneie
Qui li a stichi l'punition
Avou l'nule qui tourmève è n' blèce (1).

On voit distinctement les malheurs qui, dans un autre récit,

Si fâfilit d'vins l'haut di t'mère (2)

et les souvenirs qui

Atoumet comme des pleumes d'ouhais
Fous d' l'éternité (3).

C'est bien là le privilège de la vraie et instinctive poésie, d'animer toute la nature et jusqu'aux synthèses nées de l'observation réfléchie des hommes, d'échauffer jusqu'au marbre où se grave la pensée des philosophes. Il n'est pas de morceau où Vrindts n'ait eu des révélations de la divine origine de son art. Fils des siècles abolis par sa philosophie, il est, en même temps, le fils du nôtre par la nuance de sa sensibilité; au milieu d'une époque où le repliement, souvent égoïste, a tout gangrené, il est resté le chaste et doux rêveur instinctif que nous nous efforcerions en vain d'être, nous à qui il reste souvent le choix entre l'intellectualisme meurtrier et le snobisme dégénéré. Son choix, lui n'eut pas à le faire : la nature, dans sa magnificence, avait décidé pour lui.

M. WILMOTTE.

(1) Il lui sembla que c'était la main — La main d'une petite âme damnée — Qui lui a infligé le châtiment — Avec l'hostie qui se brisait...

(2) Se glissaient dans le giron de ta mère.

(3) Tombent comme des plumes d'oiseau — Hors de l'éternité.

Digitized by Google

AUTOUR DE LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

Les grandes régions forestières s'éclaircissent et la vie végétale va s'engouffrer dans le machinisme qui transforme la cellulose en papier. La rapidité de la destruction éveille l'anxiété, et déjà l'on se préoccupe des substitutions possibles : alfa, tige de maïs, bagasse, cotonnier, etc. Et pourquoi cette déforestation lamentable que les humains paieront en cataclysmes météorologiques, pathologiques, agricoles et industriels? Pourquoi cette spoliation qui détourne du sol la matière qui doit y faire retour et entretenir son activité par l'humus? Pour couvrir de méchantes pages avec des pensées et des bavardages stériles qui reflètent la civilisation de l'époque.

On n'a jamais plus écrit, on n'a jamais autant imprimé : on n'a jamais aussi peu lu, ni aussi mal lu. Il faut à la génération surmenée par les affaires, la brochure qu'on ne lit pas, le papier brillant qui séduit, l'illustration abondante où se retrouve le facies de notre intellectualité, la reproduction fidèle mais morne des instantanés, la composition de chic où se dévoile l'ignorance de l'artiste (chevauchée de Huns sur des chevaux de trait modernes, etc.), le cabotinage de toutes les notoriétés se déroulant en une galerie d'effigies de timbres poste. Comme le remarquait Rochefort, la célébrité s'acquiert de nos jours avec une aisance remarquable; il est vrai qu'elle n'a pas de lendemain : elle doit satisfaire la curiosité badaude du jour, elle ne répond pas à la sympathie des convictions.

Éditeurs et auteurs spéculent sur les sensations violentes, les

Digitized by Google

suggestions mauvaises qui excusent la démoralisation, provoquent le nervosisme par leur répétition, conduisent à la folie, au crime. Ils font aux déchets sociaux et aux assassins les honneurs de leur cimaise, dans une peu honorable confusion avec les prix de vertu, les artistes du théâtre ou de la politique, la célébrité acquise par la réclame ou le décès, et ce n'est pas sur les hommes de valeur que le lecteur prolonge son attention. Jamais un rayon de soleil consolateur dans cette littérature décadente, la vie simple, égayante, sans histoire, et par le fait même tout entière livrée à la vraie littérature imprégnée d'ambiance. On se vêt en gala et on se livre à des dépenses pour faire entendre aux femmes et aux enfants des propos de théâtre, des libertés de mauvais lieux, qu'on ne souffrirait pas chez soi. La plume ne s'attarde qu'aux outrances de la vie sociale, aux désespérances des névropathes, à tout ce qui est faux, exagéré, maladif.

L'illustration remplace la lecture et nous retournons à l'enfance qui aime l'image; elle prévient tout effort de pensée dans le long commentaire qui l'accompagne et qui dispense de consulter le texte. Même pour le travail en cours de publication, la lecture devient inutile, un sommaire récapitulatif met les choses au point. Mais l'attention se reportera sur des jeux d'esprit, prétexte à tombola et à réclame. Et s'il en est ainsi pour les œuvres d'actualité ou pour la littérature d'imagination, faut-il se demander si on lit les œuvres de sciences?

Les lisait-on quand le mercantilisme se montrait moins exacerbé? On nous parlait récemment de nos gloires nationales et l'on jouait en virtuose du cliché banal des noms propres en enfilade : *les* Houzeau, *les* Quetelet, Van Beneden, Melsens, Gramme, De Paepe, etc. Ces célébrités flattent notre amour-propre national, notre médiocrité s'abrite à leur ombre; mais on oublie toutes les avanies qu'on leur a infligées de leur vivant, la méconnaissance traditionnelle des gouvernements, la jalousie des confrères, l'ignorance de la masse, et l'on ne dit pas que ceux d'entre eux qui ont publié leurs œuvres n'ont pas écoulé 500 exemplaires dans un pays qui comporte 500,000 personnes plus ou moins instruites (le $^1/_{14}$ de la population — 7 millions 300,000 habitants) — sans compter le coefficient de deux géné-

Digitized by Google

rations. Sur les 500 exemplaires vendus dans le pays, s'est-il bien trouvé 50 lecteurs *sérieux?*

On se plaint de la mévente des livres de sciences. L'auteur incompris s'isole dans un mutisme dédaigneux, répugnant à la réclame honnête, pourtant plus nécessaire pour les choses inconnues de l'esprit qu'aux surabondants produits des marchés. N'est-ce pas dans la science que se rencontrent les ferments de l'activité industrielle et commerciale, lesquels diminuent la concurrence en suggérant la variation dans les moyens d'action? Le savant n'a pas l'esprit pratique. Combien pourrait être féconde, tout à la fois pour la science et pour la société, l'application mise au point d'une idée ou d'une observation d'apparence secondaire? Des horticulteurs font fortune en commercialisant les diverses théories se rapportant à la fécondation.

La faute en est à la science elle-même. La vente — nous ne disons pas la lecture — de 250 exemplaires d'un livre scientifique — constitue un gros succès en Belgique. Nous laissons évidemment de côté la bibliographie scolaire, aux manuels classiques nécessairement médiocres dans l'étroitesse de leur plan, qui appartient tout à la fois au mercantilisme et à la politique. Le roman, qui combine les faits divers dans le style du genre, se disperse à 100,000 exemplaires, et il est lu et relu de la préface à l'épilogue. Il semble que ce soit encore une découverte de reconnaître que, en assouplissant la science au langage courant du roman, on facilite son expansion. De rares savants, français surtout, l'ont compris : ils ont même conquis la vogue au point de créer des groupes de prosélytes (cercles Flammarion) dans tous les pays, but suprême de la science puisqu'elle lutte contre l'ignorance, qu'elle vise à émanciper l'humanité des superstitions ataviques.

Les connaissances humaines ne répondent pas à la paperasserie désordonnée où elles se noient, inaccessibles à la masse par leur forme revêche, l'imprécision du fond, le prix élevé des publications à débit limité et problématique, le temps qu'absorbe leur prolixité, la fatigue et l'ennui des superfétations, le malaise qu'éveillent les discussions de personnes là où les faits sont seuls pertinents.

Digitized by Google

On peut s'élever avec raison contre les qualifications de sciences nationales, où l'on oppose volontiers la science française à la science allemande, négligeant les autres pays. La science est la science sans plus, la fixation d'un phénomène d'ordre universel; mais il existe incontestablement une expression nationale de la science qui en favorise plus ou moins la diffusion. L'harmonie de cette expression avec le caractère national explique le protectionnisme des pays au large débouché, tels que la France et l'Allemagne. En Belgique, au contraire, on se montre volontiers xénophile, surtout germanophile, et belgophobe pour tous ceux qui ne se sont pas dépaysés. Imitateurs, ayant même une vilaine réputation de plagiaires, nous n'acceptons que les réputations consacrées, mais alors nous savons nous en servir comme réclames, sans pour cela nous condamner à nous assimiler leurs œuvres.

La science ne donne pas l'éducation, et le savant, tout comme un autre, sera la résultante des milieux traversés. L'enseignement démocratisé puise ses meilleurs éléments parmi les énergies de tous les milieux, mais surtout des milieux modestes où la vie est rude et peu propice aux délicatesses de la forme. D'autre part, la jeunesse entretient une fraternité volontiers vulgaire, aux tradition surannées, et son esprit, devenu plus pratique, semble s'être refroidi des enthousiasmes spontanés pour les grandes causes humanitaires. Les professionnels de la science et des arts manquent davantage encore de vraie confraternité. Très absolus, ils n'acceptent qu'une méthode de travail et qu'un mode d'expression, tous deux secs, froids, lourds, antipathiques, parce que exclusifs et émanant de milieux plutôt humains que naturels.

La science est une, et pourtant on la travestit sous un vêtement différent pour chacune de ses divisions, et on lui prête une langue à part : plan, méthode et style diffèrent du tout au tout pour les sciences mathématiques, historiques, naturelles, médicales, pédagogiques, etc., avec des modifications équivalentes aux dialectes pour leurs subdivisions.

Pourquoi la langue-mère doit-elle être déformée par les idiomes morts ou étrangers? Pourquoi l'abus d'une barbare ter-

Digitized by Google

minologie, alors que le savoir réel rentre dans le grand cadre de la nature en lui empruntant sa simplicité et ses séductions? Faut-il nécessairement torturer le cerveau et la mémoire pour une œuvre saine et méritante? Ne pourrait-on, au contraire, reprocher au fond abstrus des obscurités de forme qui tiennent à l'obscurité des prémices, et le langage conventionnel qui les traduit ne manque-t-il pas de charmes parce que l'exposant manque d'amabilité? *Bromatologie* ne veut rien dire de plus que *étude des aliments*, et le mot est affreux; *amylogenèse*, ou formation de l'amidon par la feuille vivante, détourne l'attention du beau phénomène physiologique pour la fixer sur l'analyse du vocable. Et combien d'autres qui surmènent la mémoire pour dire moins que la savoureuse langue du peuple. Si la religion, la justice et la législature n'usaient d'un langage et de pensées d'un archaïsme perdu, leur sort serait promptement réglé, et elles succomberaient sous le ridicule, et aussi sous l'indignation provoquée par leurs puériles tromperies.

La forme littéraire que le savant rebute et qu'il condamne dédaigneusement, n'est autre pourtant que l'émission d'une pensée claire, loyale dans sa faiblesse, aimable dans sa propagande, cordiale, prête à apprécier, dans son propre intérêt, la valeur d'une contradiction.

* * *

On considère comme un progrès marqué une forme dissociatrice qui, s'emparant des intelligences, les écarte les unes des autres, et les conduit vers l'anarchie. C'est le spécialisme. Les problèmes physiques ou sociaux étudiés en dehors de leur milieu naturel, dans l'isolement des laboratoires — dans le sens le plus étendu – lâchent la bride à l'imagination. Rien de plus décevant que d'entendre alors les notoriétés à piédestal interpréter les phénomènes naturels : chaque spécialiste exhibe sa formule (1).

(1) Des journalistes naïfs, parce que ignorants, à chaque crise de la nature (séismes, éruptions, etc.) vont consulter les savants de marque, lesquels ne savent que ce que ces mêmes journalistes leur ont appris par les quotidiens. Ces interviews font toujours beaucoup de tort à ceux auxquels on les inflige.

Digitized by Google

Il suffit de l'expertise juridique pour nous montrer la valeur réelle de ces formules, le peu de solidité des connaissances qui paraissent le mieux établies : nous enseignons *ex-cathedra* quand nous ne sommes pas bridés, mais que la vie d'un homme dépende de notre affirmation consciencieuse, nous nous dérobons et nous devons loyalement nous dérober. L'ahurissement du juge en présence des contradictions de l'expertise, vaut bien celle du public en présence de l'archaïsme de la justice.

Le spécialisme outrancier ne s'écarte pas d'un plan initial, sa vue est faussée, ses déductions orientées à son insu, par une habitude devenue reflexe; il a son style, son credo, son rite. On le reconnaît à son interminable longueur, à sa monotonie, à sa froideur, à son intransigeance. D'une insupportable vanité, sous une fausse modestie, il devient un énervant Coquelin de l'art ou de la science.

C'est à lui que l'on doit l'abominable surmenage de l'enseignement, ces leçons fastidieuses qui ne sauvent d'une tuante tension d'esprit, que par l'inattention dans une somnolence réparatrice. Tout ce qu'il y avait d'essentiel dans l'exposition de une ou deux heures, pouvait être exprimé simplement en 15 minutes, encore n'est-il pas certain que ce substratum soit conforme à la vérité.

L'étudiant assommé n'a plus le temps de la réflexion, de l'analyse personnelle, il devient un phonographe vivant dont le ressort poussé à l'examen, et plus tard dans la vie, répètera éternellement le même air. Pour le spécialiste tout est essentiel, et l'amas en lequel il noie le peu de vérité indiscutable qu'il enseigne s'augmente des développements qu'il découvre et qui deviennent par le fait plus essentiels encore. Et cela se répète pour une dizaine de cours, sans le vrai cours, le seul réellement utile, celui qui synthétiserait les vérités dispersées et répandues par dix intellectualités sans relations pour leurs conceptions, celui qui ne ferait pas de la science ou de l'art une machine à spéculation d'argent, une machine développant la cupidité de l'animal humain, mais l'ordonnance des principes qui doivent éveiller l'intelligence, les sentiments élevés, accuser la supériorité morale de l'homme sur la bête, ce qui ne l'empêcherait nullement de

Digitized by Google

réaliser les côtés pratiques de l'existence, mais au contraire lui permettrait d'y mettre plus de raison que de passion égoïste.

Et l'on s'étonne que la réaction, dérivant de l'action, les fruits secs l'emportent; que l'étudiant, par une hygiène instinctive, cherche des distractions basses, grossières, de mauvais goût, s'épanouissant aux idioties de café-concert; qu'il estime que la vraie vie de l'étudiant comporte une régression vers les matérialités animales, plutôt que la féconde préparation aux jouissances de l'intellectualité droite et saine.

Nous arrivons à nous demander si cette prédominance grandissante du spécialisme — une méthode nécessaire, mais un dogme nuisible — n'aboutirait pas à une certaine faillite de la science. Non pas celle de Brunetière, certes. L'Église est ici en aveu.

Quand un cardinal éminent, pédagogue distingué en théorie, en vient à déclarer que la presse cléricale est plus efficace que la religion elle-même, alors que, en général, cette presse ne sort d'une didactique ignorante et puérile, que pour verser dans l'outrage et la diffamation ; quand une religion abandonne ses armes spirituelles pour le mensonge, la corruption et la falsification électorales ; qu'elle exerce une pression politique sur les vieillards qui demandent une pension et les indigents ; quand on pousse l'Église à *s'infiltrer* dans tous les domaines administratifs, selon l'expression d'un prélat; quand on voit l'Église se faire représenter dans l'organisation laïque par des créatures ignorantes et sans scrupules, s'insultant elle-même et insultant ses doctrines par le choix de ses représentants, on ne peut nier l'éclatante faillite de l'église devant la science. S'infiltrer cauteleusement, user reptilement de l'ombre et du mystère, abuser d'une confiance captée par la comédie des idées larges, c'est évidemment reconnaître la haute supériorité de l'adversaire. Entre le duel loyal et l'astuce de l'apache, le choix justifie la cause.

On ne demande pas aux prélats de ne pas être de leur religion, mais la conscience publique veut de la sincérité et de la lumière; elle abhorre les discours pédagogiques au miel qui ne servent qu'à masquer les perfidies de la pratique. L'enseignement

Digitized by Google

clérical ou cléricalisé, tel qu'il se montre, développe les hérédités mauvaises de l'humanité et amorce sa corruptibilité.

Le dogmatisme religieux accuse encore sa faiblesse par sa guerre maladroite à la science, guerre systématique dans l'enseignement et diplomatique avec la haute science. Erudit, il s'écoute dans une oiseuse dialectique; savant, il ne sort pas de l'outillage mécanique, du côté prosaïque et matériel ; de la nature il ne voit rien, il ne comprend rien, autant par volonté, par dédain de la matière périssable, que de la radicale déformation professionnelle. N'est-il pas un théologien qui donquichottise contre l'évolution et les grandes conquêtes de la science philosophique, en s'attaquant aux opinions des savants ? Interroger la nature, qui est tout pour le litige, on n'y songe pas, mais on contredira des théories individuelles qui ne sont pas la science, mais les jalons provisoires de son alignement.

Ce n'est pas de cette faillite-là que nous voulons entendre. Mais nous disons que le haut enseignement a formé les législateurs, les édiles, les chefs d'industries, le professorat, le clergé, etc., etc. Jamais l'enseignement n'a pris plus d'extension et ne s'est plus spécialisé. Et pourtant la morale publique et privée baisse de plus en plus; l'énergie, l'estime de soi-même s'effondre en proportion de l'élévation en altitude mondiale (1).

L'enseignement a un autre mobile que de monnayer l'intelligence; il doit chercher à combattre nos instincts mauvais par la force de volonté et l'élévation du caractère; il doit nous apprendre les relations de l'ambiance, les lois de la nature et leur répercussion sur la vie sociale; il doit nous sortir de la basse animalité par le respect de nous-mêmes, le souci de l'honneur par la droiture; il doit préparer les citoyens, les époux, les parents, les enfants au vrai rôle qui leur est dévolu.

La science se déshonore par le mercantilisme et elle déshonore ses adeptes. Tous les ans le haut enseignement dissémine parmi les classes sociales des milliers de diplômés dont la mis-

(1) Notre époque accepte sans scrupule, même en provoquant la jalousie, les legs Chauchard. Jadis les libéralités imméritées eussent reçu, pour leur totalité, une destination philanthropique. Pour un docteur Roux combien de charlatans, de talent du reste !

Digitized by Google

sion est de présider au perfectionnement physique, moral, hygiénique de la population ; ils composent une élite répartie dans la population travailleuse ; de chacun d'eux doit rayonner la vérité scientifique et morale, l'altruisme rationnel qui s'impose à la vie collective.

Eh bien ! ce sont les éternelles revendications qui s'ajournent d'une élection à l'autre, revendications d'une équité si élémentaire, que l'on s'étonne de ne pas les voir conquises de force. Ce sont toujours les mêmes lâchetés devant les devoirs sociaux.

De même que la mise en scène est d'autant plus fastueuse que le livret est plus inepte, de même notre ambiance de satisfactions matérielles endort nos facultés intellectuelles de sensibilité artistique. Le mercantilisme à l'américaine étouffe tout idéal, il dore la bêtise et se pimente dans le vice. Il crée l'homme d'engrais : après avoir tiré la charrue pendant une longue vie de torpeur mécanique, il s'engraisse à la réforme dans un repos stérilisant et mortel, confiné dans des conceptions religieuses qui dispensent de voir, de réfléchir, et surtout d'agir.

Il n'y a pas de science libérale ou cléricale, il y a la science simplement. Que l'on professe une philosophie scientifique ou métaphysique, rien de plus naturel : c'est là le domaine de l'individualité et le résultat de ses conceptions sincères. Autre chose est de les introduire dans la vie sociale pour les imposer despotiquement aux faibles et aux subordonnés. Le droit commun ne reconnaît aucun privilège et condamne les forfaitures. Or, ce sont les dirigeants qui maintiennent ces forfaitures contre les revendications de la masse lésée. Ces dirigeants ont passé par les hautes études. Quelle conception leur a-t-on donnée du droit de chacun ? On a embroussaillé leur intelligence d'une foule d'attendus moliéresques, on a pendant des heures greffé des équivoques, alors que la vérité toute simple se concevait sans peine, sans de fastidieuses discussions issues de prémices malhonnêtes. L'instruction élémentaire obligatoire, le vote simple, le service personnel, l'impôt proportionné aux ressources individuelles, la juridiction des professionnels par les professionnels, le contrôle sévère des chefs, la justice simplifiée et gratuite, sont de droit et d'une neutralité confessionnelle qui

Digitized by Google

devrait unir les intelligences libérales et religieuses pour leur réalisation immédiate.

L'enseignement supérieur catholique a dû bénéficier du progrès des idées, sauf évidemment dans l'immuable dogme, pourtant il a abaissé également le niveau moral de ses disciples. Jadis son parti avait des hommes de valeur, patriotes intègres malgré la partialité de leurs nominations. La déchéance est lamentable, et le haut clergé, d'une bravoure suspecte dans son anonymat, se fait représenter par des sous-ordres qui ont de la capacité, de l'honneur et de la droiture, la conception sceptique et amorale des civilisations décadentes. Il en est qui mettent à détruire des œuvres fécondes, une ardeur et des procédés qui devraient être passibles des tribunaux dans un état civilisé.

***

Quand une évolution sociale s'enfièvre ainsi, l'agitation de ses membres ne leur permet plus le repos et la réflexion comparative. Les milieux se succèdent avec leurs suggestions annihilantes du peu de libre arbitre dont nous pourrions disposer. Nous ne sommes plus nous, nous devenons un reflet de l'ambiance, assimilant des vices qui n'en sont plus parce que devenus normaux. Bien loin de posséder la connaissance de chacun des milieux traversés hâtivement, le léger vernis qui s'en détache nous illusionne sur la profondeur de notre ignorance.

Parler de gens et de choses superficiels, c'est transporter dans le monde les ragots qui sont toute l'existence des esprits frustes. Mais où est l'observation attentive, la lecture méditée, qui font la qualité et l'intensité de notre intelligence? On n'a pas le temps, et puis c'est vieux jeu ! Notre vie nous coûte cher en argent et en déceptions, pour des distractions fictives et peu de joies. La vie sociale nous procure des jouissances qui n'en sont plus dès qu'on les possède; la nature, au contraire, ne nous procure ces jouissances qu'à force d'analyses et de répétitions.

Artistes et poètes ne savent pas ce qu'ils perdent en satisfactions intimes et en talent, à ignorer la nature. Certes ils s'y complaisent aux jours de désœuvrement, mais c'est pour la voir au travers de leurs préjugés. Les artistes de la lumière la voient

Digitized by Google

pâle ou fumée, lourde ou brumeuse, plaquées en croûte ou fondue, blanche ou violette, en tons variés ou dans les transitions d'une gamme; les poètes, le regard perdu en eux-mêmes, ne la voient même pas. Les bons élèves la copient dans la fidélité du dessin, mais le sentiment borné à la reproduction passive. Le tableau doit évoquer la vie, l'air frais, ce qui échappe à la matérialité de l'œuvre, mais ce qui doit faire ressortir son interprétation, ce qui ne s'apprend à aucune école, ce qui s'élève avec l'intelligence et le savoir, mais aussi ce qui désespère le véritable artiste, toujours mécontent — avec sincérité — de l'effet rendu, si éloigné de l'effet senti. La compréhension de la nature par son analyse scientifique devient l'aide le plus puissant de l'artiste; elle permet de remplacer le truc du métier par l'inspiration du phénomène physique, et l'eau coule, bruit, jaillit, la lumière filtre réellement à travers le feuillage, le vent souffle, l'air est chaud ou froid, parce que le phénomène des choses, saisi dans sa mécanique matérielle, inspire les moyen d'exécution au peintre ou au poète *naturaliste*.

Ici encore le mercantilisme a exercé sa puissance corruptrice. L'enfièvrement de la vie moderne s'étend aux arts, lesquels tournent au métier. L'œuvre manque de profondeur, un *chic* superficiel et individuel s'y substitue, et tend chez certains vers le cabotinage. Une reconnaissance officielle concourt à la dépression. L'allure, le langage à la terminologie peu relevée, établissent un courant d'idées; le talent est conspué, l'extravagance est portée aux nues, les anciens sont de la .. vieille école. Pour qui sait s'assimiler une œuvre ancienne, sans y voir ce que leurs auteurs n'ont même pas soupçonné, mais en appréciant le labeur patient, loyal et désintéressé, avec le sentiment très matériel de l'art, ce jugement concernant les anciens suffit à juger les présomptions des modernes. L'art n'est que de la science et de la sincérité, vertus que le modernisme, dans sa hâte de conquête facile, méconnaît de plus en plus.

L'ignorance est la grande maîtresse d'un siècle qui parle de tout et touche à tout. Quand le spécialiste — que son spécialisme doit rendre peu sûr de lui, comme toute science qui se creuse découvre la profondeur de l'inconnu — sort de sa spécialité, il

Digitized by Google

accuse une ignorance déplorable. L'art, aux conventions purement sociales, parle de la nature à bouche que veux-tu, mais au fond reste attaché aux conceptions puériles. Le poète dévoile sa myopie dans d'éternelles répétitions de choses insenties, de vocables consacrés, de cascades de sons incohérents. Le lettré au pied des ruines d'Afrique ne voit que le passé historique. L'isolement de ce grand geste humain dans une nature redevenue silencieuse, le laisse déçu pour le fond, mais il éprouve la vanité du parvenu, du voyageur à l'anglaise ou à l'américaine : c'est bien lui qui est là en présence de ces vestiges archéologiques; et il note sa vision pour la détailler dans ses découvertes futures, d'un air détaché et faussement modeste.

Il n'a vu que la tombe. Mais la fraîcheur de l'aurore, la lumière croissante, le jeu furtif de ses rayons qui anime la pierre, le chant des choses, la vie des êtres, vie pullulante insoupçonnée où apparaissent les scarabées, les scorpions, les vipères, les lézards (parmi lesquels un géant, le varan), les vautours, les gerboises, les fenecs, le chacal, l'hyène ; çà et là une plante adaptée à la fournaise méridienne ; l'incessante mobilité des impressions de l'aube au fulgurant coucher, de l'azur voilé à l'intense indigo, du ciel roussi par le vent poussiéreux, ou de la décevante nébulosité d'automne, tout cela échappe par inattention pour laisser la place à la vision imaginaire des mœurs disparues. La réminiscence était, au surplus, le mobile du voyage. Partout nous vivons avec notre imagination, une imagination déformée par les suggestions d'antan.

La suggestion ! Nous en sommes constamment victimes. C'est elle qui, dans l'expansion des idées, nivelle le savoir et l'intelligence; c'est elle qui, par conséquent, dans le domaine moral rend plus difficile la lutte pour la vie. De là l'incitation au nouveau, la poussée vers le faux, l'éclat, l'étalage bruyant, la falsification mentale, comme les mêmes motifs suggèrent la fraude du domaine matériel. Notre époque démolisseuse attaque toutes les croyances, les légendes, les biographies, l'histoire. En science elle combat d'autant plus l'expérience des professionnels du grand air, qu'elle même vit plus renfermée. En bas, des populations vivent de la fausse documentation historique; en haut, on cherche *l'épate* dans les écarts de l'imagination.

Digitized by Google

C'est dans une perpétuelle agitation que nous traversons la courte période de notre existence, voyant les cheveux s'argenter et le visage se plisser, en se disant :

« Déjà ! Mais je n'ai pas encore vécu ! J'ignore tout de la vie vraie ! »

La nature a été contemplée dans les geôles zoologiques, les collections mortes, l'image ou la photographie ; la physique est mise en formules ou étudiée en cages, la chimie observée en pots ; la plante examinée en serre, en vases ou hypertrophiée pour l'alimentation. On industrialise toutes les productions, en provoquant d'inévitables déchéances. L'homme, l'être le plus illogique et le plus absolu, se prend à part lui pour un Dieu, un être d'exception, le but de la nature, tout en ayant une vie sociale moins confraternelle que celle des associations animales. Pour peu que l'on entrave sa cupidité il devient féroce. Au nom de son Dieu il commet mille infamies qui en prouve péremptoirement la non-existence.

Plus que jamais nous adorons le veau d'or, nous lui demandons la réalisation du bonheur. Il n'est pas là. Gardons-nous des lieux communs qui se débitent sur la matière.

La vitesse n'est pas un progrès, elle ne satisfait jamais ; le vertige de l'allure se proportionne à son intensité, proportionnant aussi l'inévitable catastrophe finale.

Le piéton à l'aise voit, observe, médite, émet un jugement en rapport avec sa pondération, en même temps que ses muscles s'assouplissent, que son sang se vivifie, que ses sens s'affinent, dans un parfait équilibre de tout son être.

Il serait plus sage à nous de parcourir la vie en piéton raisonnable, qui ne court aucun danger et n'en fait pas courir aux autres, harmonisant sa vie matérielle et morale, qu'en déséquilibré ou en roublard, dont la vie n'est faite que de convoitises inassouvies.

Quel beau rôle pour la science aimable et séductrice que de façonner pour la vérité des choses, l'attirance de leurs beautés, les neurones acquises aux mensonges conventionnels du monde, à son ignorance dorée, à son snobisme artistique. Mais pour cela la science ne doit pas se laisser engluer par le milieu

Digitized by Google

qu'elle doit convertir : elle doit à la vérité et à l'honneur de ses disciples de résister à toutes les corruptions. On apprécie mal la nature et ses manifestations avec un cerveau embrumé par le mercantilisme, et la joie des acquisitions fraîches et salutaires en est quelque peu ternie.

La propagande par la parole ne vaut pas la lecture amicale et intime. Le succès porte au cabotinage, la forme l'emporte sur le fond, la méthode manque souvent, beaucoup de temps est perdu en allées et venues au détriment du perfectionnement individuel. Les écoles s'affirment plus absolues que dans le livre, qui exige des preuves péremptoires.

L'*Université populaire* se proposait un but d'extension, mais non de simplification; elle versait dans cette erreur que la science progresse par addition, alors qu'elle ne peut progresser que par revision, par la refonte des canevas d'exposition. Quelque peu mécontente des résultats obtenus, elle songe à donner un coup de gouvernail vers l'amusement plutôt que vers l'instruction. C'est la méthode, inspirée du haut enseignement, qui ne vaut rien. La méthode permet d'instruire en amusant le cerveau, et non seulement les yeux; tous les phénomènes sociaux ou naturels sont captivants pour qui sait les faire valoir. Mais il ne faut pas de spécialisme étroit, alors que toutes les formes du savoir humain s'entr'aident et s'éclairent mutuellement. Les spécialistes outranciers se placent tous au sommet de l'échelle, ils sont dédaigneux de ce qu'ils ignorent et ils en deviennent béotiens; leur attitude justifie le béotisme des autres à leur égard et l'insuccès de leurs essais.

La conférence trop étendue et reçue passivement, sans permettre l'assimilation raisonnée, laisse peu de traces. Le livre, d'une acquisition plus posée, accorde le temps de la controverse mentale et ne s'en imprime que plus profondément dans la mémoire. Quelques expansionnistes ont reconnu cette ancienne vérité. Et à ce propos nous nous permettons une courte digression. Ce n'est pas aux dirigeants qu'il faut demander des réformes; c'est de l'intelligence individuelle que naît le progrès. Les hommes en vue ne restent en vue qu'en courant les réunions publiques, ils n'ont plus le temps — ni le goût, ni la capacité —

Digitized by Google

d'étudier, et pourtant les actes pour lesquels ont les choisit doivent avoir une influence sociale considérable. S'ils n'ont pas un mandat impératif de ceux qui étudient les réformes et de ceux qui entendent les subir, leur rôle devient décoratif, plutôt néfaste, car ils se montrent les apôtres des atermoiements, des solutions louches, des calendes grecques.

La science est captivante et moralisatrice. Mais le savant ne développera ces vertus que si lui-même est convaincu de son haut rôle moralisateur, lequel ne veut aucune compromission avec les vices mondains. Tolérant et aimable par équité scientifique, confraternel, simple et méthodique en raison de sa capacité, le savant ne fera plus peur, il pourra transformer la société, son domaine s'étendant sur toutes les formes des nécessités vitales.

* * *

La faiblesse du haut enseignement résulte également de sa dilution. Il est trop analytique pour former de bons synthétistes; il est trop théorique pour exercer de bons praticiens; il est trop polisseur de cerveaux pour créer l'originalité vraie ; il est trop diffus pour enseigner la claire sobriété des méthodes rationnelles; il est trop à formules pour guider la vision nette et non prévenue. Aussi, s'il a échoué dans sa mission — qu'il l'accepte ou non — de moralisation, son pourcentage de vrais savants est également très inférieur.

A vouloir tout apprendre par lui-même, il déforme l'intelligence; il n'a plus son rôle de directeur des études, celui qui laisse à l'étudiant, avec les éléments sommaires, le temps de lire et le choix de ses lectures parmi les auteurs conseillés. Le néophyte n'ayant pas même le temps de se former par la lecture méditée — laquelle exige plusieurs lectures de la même œuvre — l'a encore moins de s'instruire par la pratique personnelle. On a réalisé contre lui l'étouffement systématique du *self help*.

L'hypertrophie maladive des cours nuit au professeur lui-même. On opère des scissions soulageantes, on nomme d'autres intellectualités, nominations où l'intérêt de la science est compromis par des mobiles politiques ou autres, on rompt la cohé-

Digitized by Google

sion des cours similaires, on éparpille les efforts au détriment de la synthèse des conceptions.

A ce travers s'ajoutent la popularité des universités, le préjugé du caractère honorifique des professions libérales, et la fréquentation désordonnée des cours. L'auditoire intime peut seul s'assimiler la pensée du maître; des centaines d'auditeurs nuisent, matériellement et moralement, au succès réel des cours; par la force des choses, le professeur devient un vulgaire marchand de leçons. L'intimité indispensable à la diffusion des idées, par les échanges didactiques, fait place à la froideur, et parfois à l'hostilité par fatigue nerveuse : maître et élèves sont devenus des étrangers, même des adversaires à l'examen.

Aucun enseignement ne peut être complet et il s'accuse d'autant plus incomplet qu'il prend plus d'envergure. On a complété l'enseignement primaire par les cours d'adultes; on cherche à développer l'enseignement post-scolaire pour parfaire les enseignements primaire et moyen. L'enseignement supérieur a, plus que tout autre, l'exigence d'un enseignement post-universitaire, pour réaliser une originalité scientifique individuelle qui justifie sa raison d'être et le sorte des concurrences banales. Mais c'est moins à l'enseignement public, sinon pratique, qu'à l'étude individuelle qu'il en réclame les moyens d'exécution. L'enseignement collectif conférenciel est suggestif pour les masses profanes, et ce qui vaut sa qualité pour ce genre d'auditoire, devient un défaut grave pour celui qui entend se perfectionner par l'analyse personnelle : le panurgisme ne convient pas aux bergers.

L'enseignement supérieur, pas plus que les enseignements primaire et moyen, ne doit avoir des visées professionnelles. Il doit former des hommes et non pas des marchands. Il n'y a pas lieu de le confondre avec l'enseignement professionnel, qui succède à l'enseignement général, et qui, très rationnellement, doit comprendre les gradations élémentaires (artisans), moyennes (artistes) et supérieures (maîtres). On débarrassera l'enseignement général des détails superflus et tendancieux, pour s'en tenir aux généralisations qui éveillent les idées, façonnent le cœur et l'intelligence. Les cours en seront réduits d'autant,

Digitized by Google

et le temps gagné appartiendra à l'enseignement professionnel (arts et métiers, mécanique, commercial et linguistique, industriel métallurgique, industriel organique, agricole, horticole, zootechnique, administratif, militaire, etc.).

Pour l'enseignement supérieur, on pourrait admettre logiquement qu'il termine, au lieu de précéder, l'enseignement spécial des facultés, avec une année de cours et l'intelligente dispense de l'examen et du diplôme.

La dilution de l'enseignement existe donc aussi bien dans sa confusion avec les branches professionnelles que dans ses méthodes; la subdivision des branches, le trop grand nombre de professeurs, les auditoires trop bondés, lui sont foncièrement nuisibles. Bien loin de préparer des intégrités pour orienter la civilisation, il provoque plutôt à la corruption en accordant les apparences du mérite.

L'enseignement supérieur, actuellement, répond mal à son but fondamental, et on peut lui reprocher de se laisser entraîner peu à peu par le courant mercantile. Préparateur du fond social, par les bases pédagogiques, morales et professionnelles, il doit l'exemple de la simplicité, de la virilité et de l'incorruptibilité; il doit avoir la prétention d'être l'expression du droit et du devoir, et il se doit aux intérêts matériels des peuples par la défense de leurs intérêts moraux.

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT INTUITIF [1]

Oserons-nous tenter une *classification des excursions scolaires?* On pourrait distinguer :

L'Excursion-leçon ;
L'Excursion-promenade ;
L'Excursion-voyage.

L'*Excursion-leçon* est celle que l'on fait pour l'intuition directe ou pour une meilleure intuition indirecte ou comme *exercice d'observation systématique.*

C'est la leçon donnée hors de l'école.

Elle a un caractère essentiellement didactique. On sait ce que l'on fait, où l'on va; tout y est prévu et préparé comme pour les leçons données en classe; on y fera toutefois bon accueil à l'imprévu et l'on y fuira plus qu'à l'école même l'ennuyeux pédantisme.

L'Excursion-leçon dure de préférence, une heure seulement et deux ou trois au maximum, quand il faut courir à quelque distance.

***

L'*Excursion-promenade* demande plusieurs heures, un demi-jour (matinée ou après-midi et même souvent une journée entière).

Elle se fait hors ville, pour les écoles urbaines et quelquefois en ville, pour les écoles de la campagne.

(1) Suite, voir *Revue* de juin, juillet et août 1909.

Digitized by Google

La promenade scolaire n'a pas nécessairement comme l'Excursion-leçon une allure didactique. Mais si l'on n'y donne pas un enseignement proprement dit, réglé, préparé et prévu, elle n'en reste pas moins fort éducative et même instructive.

On y fait un peu de tout selon les incidents et les hasards du chemin. Agriculture, folklore, archéologie, botanique, zoologie, géologie, minéralogie, météorologie voisinent, se mêlent et se croisent dans le laisser-aller et la familiarité empreinte d'affection et de respect des professeurs et des élèves.

La Ville de Bruxelles a fait remettre aux membres du personnel enseignant de ses écoles deux brochures de Léon Neyrinck intitulées : *Vingt-cinq promenades scolaires aux environs de Bruxelles.*

Ces itinéraires et notes de Neyrinck sont précieux pour l'organisation de l'Excursion-promenade surtout au point de vue topographique et historique.

* * *

L'*Excursion-voyage* sans être pour cela impraticable, est plus difficile à organiser. Il faut découcher et dépenser de l'argent. Ces deux conditions rendraient peut être l'Excursion-voyage antipathique aux parents. Quoi qu'il en soit, la valeur éducative du déplacement assez prolongé et de ses reposantes distractions exige qu'on en tente l'expérience.

Je ne puis me rappeler sans une douce nostalgie les voyages de Pentecôte à la section normale moyenne de Gand. Ils étaient, au milieu du long et épuisant trimestre d'été, vide et aride comme le désert, l'oasis attendue et rafraîchissante.

L'École normale de Bruxelles, organise chaque année un voyage de plusieurs jours.

La plupart des écoles normales de France, de Suisse et d'Allemagne en font autant.

Les *Voyages en zigzag* de Töpffer sont donc depuis longtemps passés dans les mœurs normaliennes.

Dans un beau livre intitulé *Cempuis* qu'il consacre à l'œuvre pédagogique de son maître, Gabriel Giroud expose dans un chapitre attachant comment Robin organisait ses voyages scolaires.

Digitized by Google

Giroud distingue trois sortes de voyages :

Voyage en pleine campagne, déserte ou inconnue ;
Les touristes sont accompagnés d'une voiture ou d'un fourgon;
Voyage ou séjour dans grandes ou petites villes.

On est charmé et touché par l'ingéniosité que le grand éducateur méconnu, qui disposait de si peu de ressources pour faire voyager ses orphelins, déployait dans l'organisation de ses excursions.

* * *

François Guex, directeur des Écoles normales du canton de Vaud, professeur de pédagogie à l'Université de Lausanne a écrit dans *Éducation et Instruction*, rapport présenté au haut conseil fédéral sur le groupe I de l'exposition universelle de Paris en 1900, une page définitive sur les avantages de ce qu'il appelle *courses d'études, voyages scolaires* ou encore d'*instruction*.

« Le profit de ces courses est indéniable. Il l'est déjà au point de vue intellectuel. On a dit que l'élève apprend davantage par un voyage scolaire de huit jours que par un enseignement régulier de dix semaines. Excellente discipline de l'esprit, les voyages d'instruction développent le sens de l'observation, ouvrent à l'élève des horizons nouveaux et éveillent en lui un intérêt à la fois multiple et varié. Toutes les branches du programme retirent de ces excursions un profit direct ou indirect.

Il est inutile d'insister longuement sur l'influence bienfaisante de ces voyages au point de vue de l'éducation physique. Venant après de longues semaines de travail elles sont un des meilleurs remèdes contre la fatigue intellectuelle.

Pour la formation du cœur et de la volonté, les courses d'études ne sont pas moins utiles.

Elles constituent une véritable éducation en plein air. Les élèves apprennent à y faire acte de force et de volonté. C'est là que les caractères se montrent sous leur véritable jour. Mieux qu'à l'école, mieux qu'à la pension ou même que dans la famille, les élèves y apprennent le prix du dévouement, des soins affectueux de part et d'autre.

Digitized by Google

Que d'occasions où il faut faire acte d'énergie, d'initiative, de décision, de persévérance, de volonté! A tout cela vient s'ajouter la prévoyance pour sa propre personne et celle pour ses camarades et pour ses maîtres.

Les récits de courses faits par les élèves dénotent la faveur dont ces voyages jouissent auprès d'eux, ainsi que la haute valeur scientifique et éducative de ces voyages pédestres. Il y a dans les notes de ces jeunes touristes des choses charmantes : cette joie du mouvement et du grand air, qui se manifeste à tout propos, cette surprise de nouveautés qui surgissent à chaque pas, cet étonnement à tout voir d'un seul coup, en un mot tout un bagage de souvenirs précieux.

Mais le voyage scolaire, pour être utile, doit être sérieusement préparé. C'est à nos yeux une condition absolue de succès.

Il y a d'abord la préparation dans les leçons elles-mêmes. Le mieux est que cette préparation fasse partie intégrante du programme scolaire.

C'est bien ainsi qu'on l'envisage aujourd'hui.

Le but du voyage découle tout naturellement de l'enseignement lui-même. Par exemple dans la leçon d'histoire si, après avoir parlé des scènes de la vie de Tell, de la domination romaine en Helvétie, de la féodalité, on peut dire aux élèves : maintenant nous irons visiter les contrées où se sont déroulés ces événements, ici le lac des Quatre-Cantons, Avenches, par exemple, tel château du moyen âge, Chillon, Vufflens ou Grandson, on peut être sûr que l'intérêt sera éveillé chez eux.

Une expérience de près de douze ans à l'école normale de Lausanne, où ces voyages d'instruction ont lieu chaque année, nous a montré que cette préparation doit se faire aux divers points de vue suivants : géographique, scientifique, historique, récréatif (jeux, chants, déclamations, etc.) physique (par des exercices de gymnastique et d'entraînement), matériel (vêtements, chaussures, pharmacie, formation de sections avec un chef pour chacune d'elles, négociations avec les hôteliers, repas et quartiers de nuit). En résumé, les voyages d'instruction sont considérés aujourd'hui comme faisant partie intégrante du programme ordinaire des cours et doivent, par conséquent, être préparés en

Digitized by Google

classe, d'une part au point de vue géographique, scientifique, historique et récréatif, et d'autre part, au point de vue physique et matériel. »

J'ai tenu à faire cette longue citation parce qu'elle esquisse un programme et une méthode pour l'*Excursion-voyage*.

Guex parle pour l'Ecole normale, mais ce qu'il dit peut s'appliquer parfaitement à l'Ecole moyenne et à l'Athénée si on veut y organiser de temps en temps un voyage scolaire sur une base sérieuse.

***

Je me suis attaché précédemment à établir que les excursions peuvent contribuer largement à l'éducation intégrale (physique, intellectuelle, morale, esthétique, technique).

J'ai montré l'heureuse influence des excursions sur les rapports de condisciple à condisciple et de maître à élèves, en d'autres termes, au point de vue de la discipline et de la solidarité.

Je voudrais maintenant insister sur quelques points qui relèvent de la technique pédagogique : Pour que les excursions scolaires donnent les résultats qu'on peut en attendre, il faut que les instituteurs et professeurs qui les dirigent *les préparent* très sérieusement.

Il est plus facile, plus conforme à la loi du moindre effort... stérile, de donner en classe une éducation livresque, théorique, que de donner, hors de la classe, une éducation réelle et vivante.

L'explication pratique et directe des choses requiert plus d'énergie et plus de vrai savoir.

Pour faire de l'enseignement utile par l'excursion, il faut renoncer à la routine que d'aucuns appellent leur « expérience personnelle » et auxquels s'applique cette juste mais sévère apostrophe de Paul Lacombe :

« Monsieur, je vois bien que vous avez fait vingt ans, trente ans une même chose, sans rien changer à vos procédés. Si vous avez longuement pratiqué, vous n'avez à aucun moment expérimenté. Cela vous absout tout à fait d'être resté dans l'ornière,

Digitized by Google

mais ne vous excuse peut-être pas de prendre la durée de la routine pour de l'expérience. » (1)

Tout en s'efforçant d'acquérir dans les branches qu'il enseigne une honorable compétence, chaque professeur — ceci regarde surtout les régents et les professeurs des écoles moyennes et des athénées — doit posséder une culture générale non superficielle mais profonde. C'est à cette condition qu'il sera non seulement un bon conducteur d'excursions, mais aussi un véritable éducateur.

Mais l'instituteur, le professeur ne doivent pas être seuls à préparer les excursions scolaires.

Il ne faut pas que, le jour de l'excursion arrivé, les élèves soient invités par le maître à se ranger sans qu'ils sachent où ils vont ou ce qu'on leur veut.

« Où est-ce qu'on va? »

Cette question en dit long! Ils ne savent pas même où on les *mène ;* nous ne disons pas où on les *conduit.*

Et ils le sauraient que ce serait loin d'être suffisant, à moins qu'il ne s'agisse de tout petits bambins.

Il est à conseiller de faire appel le plus tôt possible et dans la plus large mesure, à la *collaboration des élèves* pour tout ce qui regarde la préparation des Excursions-leçons, des Excursions-promenades, et les projets des Excursions-voyages : itinéraires, horaires des trains, cartes, gravures, photographies, etc., tout cela peut être laissé aux soins des élèves, sauf, bien entendu, contrôle et discussion.

Pour ce qui concerne la rédaction française, description, narration, dissertation facile, nous laissons, autant que faire se peut, à nos élèves, la faculté de choisir, de projeter des excursions. De temps en temps, chaque écolier y va de son petit projet écrit. On lit, on discute, on améliore et l'on décide.

C'est vivant, éducatif. Cela hausse les consciences, cultive les sentiments de liberté et de responsabilité, cela forme le sens

(1) *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant.* — Paris, Armand Colin.

Digitized by Google

critique, et pousse à l'initiative, à l'action réfléchie, méditée, ordonnée et voulue.

* * *

Chaque instituteur ou chaque professeur doit être juge du *nombre*, du *choix*, de *l'objet*, du *moment*, de *l'opportunité* des excursions qui regardent sa classe ou ses cours.

Imposer aux maîtres des excursions hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles est encore admissible — vu l'inertie de certains d'entre eux —, mais assigner d'autorité, un *jour* et une *heure* à ces excursions est une tyrannie et une absurdité. Que l'on veille à ce que les instituteurs et les professeurs pratiquent l'excursion d'une manière intelligente, rien de mieux; mais il est inutile pour les écoliers et vexant pour leurs maîtres que d'être obligés de s'en aller à point nommé, rôder loin ou près de l'école, à un moment inopportun et sans préparation parce qu'il a plu au colonel de dire : « Demain, on va-t-en excursion! Tous les professeurs et toutes les classes! C'est plus simple *pour moi, car je ne dois y penser qu'une fois.* En avant... arche ! »

Quant à la fréquence des excursions, les prescriptions réglementaires indiquent, je crois, un minimum et non un maximum.

Pour les écoles moyennes, deux excursions par mois en section préparatoire et une en section moyenne n'ont rien d'excessif.

Je pense qu'il n'y aurait pas lieu de tenir rigueur à un professeur qui ferait peu d'excursions en hiver quitte à récupérer l'arriéré dans la bonne saison et surtout à la fin de l'année scolaire, quand les programmes sont vus, revus et que le séjour dans les classes est devenu déprimant à cause des fortes chaleurs. Pour résumer ces quelques observations, je dirai que le *moment d'une excursion ne doit avoir aucun rapport avec l'arbitraire ou l'incompétence d'un chef d'école, mais bien avec les nécessités du programme.*

Aux maîtres et aux directeurs de comprendre leur devoir; les premiers, en faisant — sans tomber dans l'exagération — les excursions qui sont utiles ou nécessaires, les seconds, en encourageant, en guidant leurs collaborateurs.

Digitized by Google

Ce n'est pas en multipliant les ordres, surtout les ordres écrits, affichés ou vus et signés dans un registre, que l'on persuade et que l'on pousse à l'action féconde les hommes que l'on dirige, c'est en les voyant, en leur parlant de confiance, avec conviction et en leur donnant l'exemple du travail, de la recherche désintéressée et du dévouement.

* * *

Dans les écoles primaires et dans la section préparatoire des écoles moyennes, chaque instituteur dans sa classe respective peut consacrer à une excursion le temps qu'il convient, sans apporter de perturbation dans le travail de ses collègues. A chacun de ne pas gaspiller, non le temps des autres mais son propre temps.

Il n'en est pas ainsi dans la section moyenne où les régents « donnent des cours » et ne « tiennent plus une classe » et où il importe pour chacun de faire ses excursions en dérangeant le moins possible l'horaire de ses collègues. L'excursion scolaire est utile; il ne faut pas la déconsidérer en s'en servant mal. Dans la mesure du possible, les régents feront leurs excursions et particulièrement *leurs Excursions-leçons* sans modifications aux horaires ou avec un minimum de modifications.

Mais si les besoins l'imposent, on doit sans hésitation déroger à cette règle. Et ici, je dois signaler une tendance particulariste et égoïste qui ne devrait pas exister chez des professeurs intelligents et conscients de leur rôle. Tel régent récrimine et il note les leçons qu'il n'a pu donner à l'occasion des excursions d'un de ses collègues. Si c'est de l'animosité, c'est lamentable; si c'est du zèle, ce zèle est au moins gâté par une étroitesse de vue.

Nombre d'hommes d'école sont victimes de la déformation professionnelle et finissent par juger très mal des choses mêmes de leur profession. Qu'à cause d'une excursion faite par un professeur de français une leçon d'histoire ne soit pas donnée, quel désastre n'est-ce pas? Eh! quelle conséquence cela peut-il avoir? Aucune. Les élèves n'ont pas perdu leur temps ; ils ont marché,

Digitized by Google

respiré, vu, noté, dessiné; cela vaut bien la légende du cheval de Troie. Il en serait d'ailleurs de même si une excursion faite par le professeur d'histoire empêchait le régent de grammaire d'expliquer l'accord du verbe ayant pour sujet un collectif suivi de son complément!...

* * *

Si les classes du matin étaient consacrées aux cours les plus fatigants et celle de l'après-midi à la gymnastique, aux jeux, à la natation, aux travaux manuels, au dessin, à la musique, aux *Excursions-leçons* et même aux *Excursions-promenades*, l'inconvénient que je viens d'indiquer disparaîtrait.

Il est vrai que je soulève là un gros problème.

Théoriquement il est résolu; la pédagogie n'a aucune peine à souscrire même au régime du demi-temps, qui est passé dans la pratique à Stockholm et dans plusieurs villes d'Allemagne. Mais dans notre pays, cette réalisation est retardée par un double écueil, d'ordre économique et sociologique.

Le régime qui consisterait à donner les cours *épuisants* le matin et les cours *reposants* l'après-midi (et qui serait une amélioration du régime du demi-temps pur et simple) nécessiterait des installations scolaires coûteuses (bassin de natation, plus d'un gymnase par école, laboratoires, ateliers, salles de jeux, salle de conférences, etc...). Or, proposer dans notre pays de dépenser pour l'école *plus d'argent, beaucoup d'argent* et *encore de l'argent* c'est être souvent téméraire et c'est toujours ignorer notre caractère national « modéré », « de demi-mesure »... s'il faut en croire Edmond Picard!!...

Avant donc de songer à une réforme qui demande des sacrifices financiers, il faut — et ceci est l'écueil sociologique — *convertir l'opinion* à l'excellence d'icelle. Et s'il est un domaine où l'on propage malaisément une idée nouvelle, une idée de progrès, n'est-ce pas celui de l'éducation et de l'école? Souvent les gens mêmes « de la maison » sont têtus, routiniers, néophobes, réfractaires à l'effort de pensée nécessaire pour comprendre une innovation et y consentir.

Digitized by Google

Il en est ainsi *a fortiori* du gros public qui se désintéresse des choses de l'esprit et surtout des questions scolaires — sauf les chicanes grossières et les affaires d'intérêts...

***

Puis-je terminer par quelques conseils pratiques?

Nous les énoncerons sans les commenter parce que le commentaire en est contenu dans les chapitres précédents :

Faites le MAXIMUM *d'enseignement hors de l'école avec le* MINIMUM *de temps ou conciliez l'intuition directe hors de l'école avec l'économie de temps.*

Préparez les excursions comme une leçon et même mieux qu'une leçon.

Observez LE PLUS POSSIBLE *et le* PLUS PRÈS POSSIBLE *de l'école.*

Adaptez bien l'objet et le but de l'excursion à l'âge, au degré d'avancement intellectuel et moral des élèves.

N'est-on pas consterné de voir des instituteurs conduire des enfants du degré inférieur au Musée Wiertz?!...

L'enfant ne doit-il pas comprendre ce qu'on met quelquefois des heures à aller lui montrer?!...

N'abusez pas des devoirs écrits relatifs aux excursions; remplacez-les quelquefois par des causeries, discussions, croquis, dessins, collections, photographies.

Animez, diversifiez les excursions; semez-y l'enthousiasme et évitez le retour au formalisme.

N'abusez pas des discours, mais ne craignez pas non plus de parler aux élèves où que ce soit et devant qui que ce soit.

***

Le travail que je livre à la critique du lecteur reflète un peu succinctement ma pensée. J'espère toutefois qu'on y verra l'expression d'une conviction sincère et profonde.

Il faut que l'école déborde son enceinte, qu'elle s'évade souvent de la tristesse de ses locaux, qu'elle retourne à la vie à la préparation de laquelle elle est censée servir.

Digitized by Google

Mais si l'école doit aller à la vie réelle, la vraie vie doit aussi entrer à l'école.

Les maîtres et les élèves végètent encore trop dans cette erreur désastreuse de l'âge scolastique, que la vie réelle ne doit pas franchir le seuil de l'école et que celle-ci, confinée et recluse, doit traîner ses jours ternes et gris loin du monde, loin de son activité, loin de sa vérité virilisante.

En entrant chaque matin dans leurs classes respectives, les écoliers et leurs maîtres dépouillent leur personnalité. On met un masque, on chausse le brodequin étroit, arbitraire, pédantesque et l'on joue la comédie « ahumaine » de la vie scolaire...

En m'efforçant de mettre en relief les mérites de l'éducation « hors de l'école » ou de l'école itinérante, je propose, en somme, d'élever l'école buissonnière dont le pédagogue Diesterweg usa tant dans son enfance, à la hauteur d'une institution, je veux avec une conviction très nette, l'*habilitation de l'école buissonnière!*

BENOÎT BOUCHÉ.

Digitized by Google

LES POÈTES

JULES ROMAINS, *Le Livre de Prières*. — Paris, *Vers et Prose*.

Avant que s'inventât le Futurisme, un jeune poète français, parti de ce vivant groupe de l' « Abbaye » avait, sans manifeste, sans tapage, sans réclame et sans exagérations d'orgueil, créé l' « Unanisme ». Il n'avait publié qu'un recueil de poèmes *La Vie Unanime* et il se révélait particulièrement personnel. Son livre eut un certain succès, puis, petit à petit, d'heure en heure, ce succès fut enflé par les voix des poètes, et voilà, qu'avec l'apparition d'une plaquette de cet auteur, *Le Livre de Prières*, voilà que le nom de Jules Romains s'impose à nous, presque triomphant !

Ce poète avait trouvé une nouvelle formule pour exprimer la vie. Il comparait le monde à un enfant perdu qui pleure ; l'un cherche à *savoir* ; l'autre cherche son père, et il s'écriait :

Comme on serait content si l'on avait un Dieu.

Il rêvait d'un Dieu vivant car les dieux abstraits qu'on n'a pas vus, ceux que la raison seule inventa, ceux qui ne sont pas morts pour la cause humaine, qu'importe leur existence, puisqu'il n'en faut plus !

Les gens qui se reposent au-devant des maisons, prenant l'air, font croire qu'une âme s'est mise, tout le long du trottoir, à exister aussi. La foule elle-même semble une mentalité en marche, l'air qu'on respire a comme un goût de pensée, et, dans la chambre, solitaire, l'atmosphère sépare le corps des réalités ambiantes et l'attache aux réalités du monde : les forces du dehors — joie, peine — s'enroulent à nos mains, et le poète sent confusément que « jamais il ne pourra grandir son unité vivante jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle ». Et pourtant, rien ne cesse d'être intérieur, intime : le passant s'agite et passe en nous ; nous croyons qu'il nous entend quand nous parlons ; nous l'entendons penser :

Mon corps est le frémissement de la cité.

Digitized by Google

La vie est unanime ; chacun de nous est « unanime » en ce sens qu'il vit de la même vie que son voisin, et que la cité est faite de la vie rassemblée, identiquement, de lui-même et de tous ses prochains. Le dieu, dès lors, ne serait-il pas trouvé ? Ne serait-il pas la réalité de nos rêves telle que nous l'avons voulue ?

Les hommes sont liés par leurs rythmes confus, et des groupes se sont institués, ont pullulé et se transforment. La caserne, par exemple, a une âme unique et douloureuse. Chacun des êtres dont elle se compose a une liberté individuelle qu'elle détruit et « unanimise ». Le théâtre travaille à forger la grande joie ou la souffrance unique où nul ne pense au petit brin de chair et d'âme qu'il était. Et l'Univers lui-même brûle de l'infini vouloir d'être réel, comme la foule dans le théâtre. L'Eglise, où Dieu descend parmi son groupe aujourd'hui diminué, l'Eglise a la conscience de contenir Dieu tout entier et sa foule, oubliant la réalité, rêve tout haut que Dieu c'est elle. L'exemple unanime s'étend au café, tout le long du trottoir, et dans la ville elle-même, car une illusion d'espoir persiste.

Une fraternité rejoint les cœurs
Et fait se rencontrer les regards.

Le soleil fait évoquer le passé de la cité, la pluie la fait chanter, faussement joyeuse ;

Pendant une semaine elle reste occupée
A ranger dans son cœur la chanson qui lui plaît.
La ville est gauche ; elle se trompe de couplet,
Tord les sons par mégarde et casse la mesure.

Mais elle recommence ; et, quand elle est bien sûre
De la tenir, dans sa mémoire, emprisonnée,
La ville chante sa chanson toute l'année.

La puissance et la force des dynamos et des machines, dans les usines, fait vibrer le présent des rayons qu'on ne voit pas ; le fluide nerveux qui impulsionne l'activité abstraite des éléments ne s'arrête pas de secouer chaque parcelle vivante, malgré les distances et les séparations. L'exactitude de cette conception de la vie s'exprime encore en le repos hebdomadaire du dimanche. Les groupes isolés, enfin, d'où qu'ils puissent venir et monter vers la ville, s'y buteront et s'y tueront, car la cité domine l'horizon de la vie environnante et l'unanimité des sensations, se concentre, victorieuse, en elle.

Cette vie unanime que synthétise Jules Romains et qu'il exprime en

Digitized by Google

phrases lyriques et âprement puissantes, comment se fait-il qu'elle ne vibre pas des guerres lointaines? Le poète nous le dit :

Quand nous aurons fini de manger le désert.
Quand nos chairs se fondront en une seule chair
Indivisible, impérissable,
traversée
Par le même tunnel de force et de pensée ;
Lorsqu'ayant assouvi son désir d'exister,
D'être soi, de sentir qu'elle est, l'humanité,
Etendue à plat ventre et collée à la terre,
Suçant le jus du globe qui la désaltère,
Rongeant la pulpe du globe qui la nourrit,
Semblera la chenille enroulée à son fruit,
La chenille affamée et tenace du monde ;

Alors, dans un frisson et dans une seconde,
La terre sentira d'un pôle à l'autre ; et nous,
De la cervelle au cœur, des paumes aux genoux,
Nos nerfs s'ébranleront pour que la terre sente

Il faudra bien qu'un jour on soit l'humanité.

Le *moi* prendra d'assaut l'âme des hommes ; chaque homme sera un peuple en fête ou en joie, une multitude ; chaque âme sera un dieu ; chaque dieu reconnaîtra un autre dieu ; son rêve s'effacera devant celui de la ville ; la vie intérieure s'écoulera dans le corps immense de l'univers et tout exilé passager, ne recevant point de nouvelles, se sentant inquiet, subit l'émotion qu'aura l'« unanime » devant la crainte que le sang de de la cité de se retire de lui ; la conscience individuelle ira jusqu'où se propagent les pulsations de l'humanité.

Parfois l'homme, dressé sur un socle de vie, grandira sa taille d'homme solitaire et délivré du joug unanime, il aura froid d'être en ville celui qui ne peut s'en aller ; l'espoir du départ le rendra léger et ce sera comme un évadé des prisons qu'il reconquerra sa liberté. Mais le panthéisme de la nature l'asservira à son tour et, devant la vie des troupeaux, des moissons et des villages, il s'écriera, à nouveau :

Je suis leur union soudaine et leur baiser !

Mais,

On ne leur a pas dit aux maisons du village
Que les hommes, déjà plus graves et plus sages,
Voudraient tant se chérir qu'ils se haïssent moins,
Et qu'en ouvrant les bras ils desserrent les poings.

et cependant, petit à petit, le frisson unanime y pénètrera ; avant cela, l'évadé des villes d'univers, sera rentré, de sa propre volonté dans l'abné-

Digitized by Google

gation de la fièvre multihumaine, et le désir des hommes, hautainement s'affranchira d'être *lui* afin que l'univers puisse s'écrier *Moi*.

Jules Romains rime alors ses prières. Il ne veut pas d'un Dieu tremblant devant sa force. Il désire que sa famille, aux noms multiples, lui fasse croire, afin qu'il puisse l'aimer, qu'elle est l'*univers*. Il craint d'être entraîné aux mensonges des groupes dissidents de la vie unanime, et, fervemment, les mène vers l'existence où tout homme est dieu. Souhaitant échapper à l'isolement funeste de sa maison, il sacre le village, où grouille la foule des fêtes, dieu également de la vie unanime et, *il semble* qu'en l'écho de ses prières, spiritualistes uniquement, il ait pressenti que la vie unanime va s'imposer à lui par le corps de la femme.

Ce poète a donc trouvé un nouveau frisson. Il l'a exprimé en une langue imagée et presque puissante J'ai longuement, et pas à pas, suivi la chevauchée lyrique de sa pensée et ne l'ai vue, nulle part, se ralentir. Certes, je ne prétends pas que Jules Romains soit déjà arrivé à la maturité de son talent. Mais il me plaît d'attirer l'attention des poètes et des artistes sur son effort. La pensée, actuellement, a tant de peine à se renouveler que l'on ne peut assez estimer ceux qui, la faisant leur, la métamorphosent. L'« Unanisme » est formulé. Jules Romains doit à présent nous en donner le livre suprême. Je crois que cela ne tardera guère : son lyrisme et sa pensée sont vibrants, sonores, pleins et comme encore trop fécondés par une pléthore de sève.

* * *

STUART MERRILL, *Une voix dans la Foule*. — Paris, *Mercure de France*.

Stuart Merrill est un poète généreux et riche : ses vers sont d'une sonorité remarquable; on y entend les fanfares des clairons et des trompettes, l'écho des belles fêtes, toutes en or et en rythmes qui, jadis, accompagnaient les rois magnifiques et superbes, les princesses et les courtisanes royales, aux environs des palais, dans les parcs majestueux de la couronne. D'autrefois, il semble y retentir les grands spasmes des douleurs violentes et volontaires, les chants étranges et cruels des tristesses maladives, des désespoirs intarissables et les frénétiques appels des printemps que leur destin hallucine... Et tout cela paraît mourir avec les derniers adieux d'un passé renié, rejeté, détesté, repoussé sans cesse et haï. L'amour chante ses romances en l'âme du poète et, s'il les chante parfois avec des éclats aigus, c'est que certaines cadences de fastes et de joie, ou d'autres phrases de remords et de tristesse résonnent encore aux oreilles de Stuart Merrill.

Digitized by Google

Petit à petit, lentement mais sûrement, les paroles de l'amour, en lui, se font plus tendres, plus virginales, plus caressantes et ne s'épanouissent en rires et en cascades qu'aux heures, où, devant d'anciennes visions revenues, tout l'amour sursautant, soudain, désire narguer la mort. Puis l'apaisement des sonorités de rythme se fait mieux précis, plus égal, plus uniformément doux ; seule, l'évidence nette des clartés, des soleils et des fleurs, chante l'aveu du bonheur et de la foi. Les poèmes de Stuart Merrill sont alors comme de petites filles en robes blanches, descendues de tous les côteaux, en se donnant la main, vers la plaine où leur sourire s'élargit, et qui, tout doucement, joyeuses, mais bien élevées, se mettent, avec des grâces ingénues et des gaucheries impubères, à danser, des heures durant, dans le soleil...

Les premiers poèmes de ce livre, les poèmes qui évoquent le passé d'un poète, sont, ainsi que je l'ai dit, sonores. Ils sont également pessimistes, désabusés, navrants et hallucinés. Un roi *au manteau d'or* y vient avec, devant lui, les chants d'espoir, qui se taisent assez tôt, et derrière lui, les pleurs de la mort, suiveuse infatigable. Le même roi, *au manteau d'or*, y traîne son effroyable folie. La vision claire et pure de l'or, d'un or insolent et dominateur s'oppose là, continuellement, au pâle désenchantement des déceptions ; une royauté se meurt, avec la tristesse d'un beau paon dont les plumes seraient tombées et qui disparaîtrait dans l'orgueil endolori de ne plus pouvoir faire la roue, une royauté se meurt, renversée, déchue et exilée.

Ce roi, symbole de la fierté d'un poète, reste seul en face de la nuit. Stuart Merrill dit :

J'erre à pas vagues *comme un fou :*

Il écrit :

Amour, j'oublie
La folle à qui je fis accueil ;

écoute :

Le chuchotement des fantômes
Qui vont rôdant autour *des fous ;*

gémit :

O mon Dieu, toujours cette femme
Que ce fou voulut tant avoir ;

note que la peur le reprend :

Comme une amante aux yeux mauvais reprend *un fou ;*

implore :

Prends-moi par la main, *Folie ;*

soupire :

Je râle entre tes bras, *Folie ;*

Digitized by Google

Et toujours, toujours, l'horrible hallucination de la folie scande sa tristesse, ses lamentations, jusqu'à ce que, dans un magnifique poème, il s'écrie :

C'en est-il bien fini de la vieille folie
Et d'outrager les dieux après avoir trop bu,
Et de hocher, mi-mort, une tête avilie
Entre la putain nue et l'ivrogne barbu ?

As-tu, debout, brisé sur la table la coupe
Où tu puisais l'envie affreuse de déchoir!
As-tu frappé la danseuse qui tord sa croupe
Et qui, la langue entre les dents, rit au miroir ?

T'es-tu, lâche — la fuite étant ton seul courage —
Enfui loin de la ville aux mauvaises maisons ?
As-tu, front bas, à bout de luxure et de rage,
Compris le sens secret des vieilles oraisons ?

Ah ! réponds que c'en est fini de cette orgie
Où tes pas titubants traînaient toute la nuit
Du cabaret puant à l'âcre tabagie.
Réponds qu'après cela c'est Dieu qui te conduit!

Quoi ! tu restes muet, homme aux lèvres mauvaises !
Tu cherches le chemin du retour à la mort?
Vois donc, l'aube renaît. Je veux que tu t'apaises.
Des enfants aux yeux frais te chantent réconfort.

Sois bon, sois doux, sois sage, ô toi, mon pauvre frère.
Laisse-moi te guider, puisque ton cœur est las,
Vers l'asile de paix et de calme prière
Où viendra s'achever la trace de tes pas.

...Dites, ce fragment de poème, pur comme un des plus vigoureux « Baudelaire » n'est-il pas d'une saveur étrange et particulière et d'une émotion profonde et essentielle ?

Mais la voix de Stuart Merrill sait se velouter et contenir en elle des douceurs tendres et précieuses :

Ton âme est un verger d'avril au clair de lune;
Et n'être qu'un sanglot sur tes lèvres écloses !
Mire ta face pâle à l'onde des fontaines,
O sœur, dans ces jardins consacrés à la mort.

Parfois, le rythme que le poète met en ses vers est gaîment accentué et semble évoquer un vrai souvenir de musique :

Dedans la clairière du bois
Des fillettes dansent la ronde,
La brune liée à la blonde
Et chantant de toutes leurs voix.

Digitized by Google

Stuart Merril est un poète qu'on apprécie davantage à chaque nouvelle lecture et son art particulier, personnel et musical, avec ses étrangetés voulues et ses sonorités spéciales, ne laisse, en nous, qu'un souvenir d'harmonie, de pureté et de fierté artistique.

* * *

FRANCIS EON, *Trois années*, 1905-1908.— Édition du *Divan*.

Attention! Voici un doux, un mélancolique, un souriant, un délicat, un délicieux poète! Souvenez-vous, ô poètes et lecteurs, des purs Georges Rodenbach, Albert Samain, Charles Guérin... trinité de la grâce mélancolique dont chacune des trois voix fut immortelle.

Eh bien, Francis Eon a un peu de toutes ces façons de s'exprimer. Il est aussi un mélancolique :

Ne t'en va pas, ô ma douleur, je t'en supplie
Comme je serais seul si tu allais mourir !

Il aime sa peine ; elle est douce à son cœur, bonne à son désir ; il s'était, jadis, enfermé avec elle, dans sa maison et dans le jardin pauvre et flétri qu'il leur fallait. Si, à certaines heures, elle l'incita à quitter l'humble logis et à fuir vers Paris, il n'en sentit que mieux le lien qui l'unissait à son huis familier, pudiquement clos.

Ma pensée est à vous, beau soleil, cieux bénins,
Matins jaunes d'abeilles !
Je veux le puits, le banc, l'allée aux pommiers nains,
Les ifs, les buis, les treilles,

Le village noyé de brume bleue au soir,
Les prés en douces pentes,
Les tuiles rouges, les murs blancs, les celliers noirs,
Et les roses grimpantes.

Il connut la douceur de la foi religieuse et l'exquise navrance un peu souriante des souvenirs d'ancienne époque de bon amour... Et fut-ce aux bords de la Vienne que jadis son cœur s'était donné ? Toujours est-il qu'il ne quitta la vallée qu'elle arrose, pour aller vers la ville, qu'avec un grand serrement de cœur. La nature éblouit partout ses grands yeux émerveillés et la simplicité de la vie put alanguir tout doucement son âme chantante. Il mêla, en ses vers, le chant des syllabes mineures aux sanglots d'une femme. Il observa le jeu des mouvements du plein air. Il fut inquiet d'entendre de la musique et chantant selon un rythme essentiel, son verbe atteignit la gloire de son rêve. Puis, à un sursaut de l'ancien amour revenu, ne sachant plus même, en vérité, si son cœur souffrait, il relut l'*Homme intérieur* de notre grand ami Guérin...

Digitized by Google

Et après la mélancolie revint le sourire de l'amour :

O voix neuve pourtant moins jeune que ta voix,
Et tu venais, ô grave enfant déjà promise,
A moi qui me hâtais vers cette vie, à moi.

...Et ce livre est comme un petit carnet d'heures, écrit de loin en loin, au cours d'une vie humblement paisible par un poète qui a pu s'écrier, parlant aux autres :

Si je foule tout seul un maigre gazon nu
Ou le gravier d'une autre rive,
A votre gloire oblique, à votre nom connu,
Ne comptez pas que je souscrive.

Et Francis Eon a un art poétique tout simple et pur. Il descend, un matin, par les prés, jusqu'au village. Il contourne le verger, s'enfonce au cœur des oseraies, marche sans penser comme va le sentier, à travers les genêts et les joncs, jusqu'à ce que, arrivé sur une hauteur, il puisse regarder le silence de la vallée. Puis, le soir, rentré chez lui, il travaille et sait, la tâche terminée :

Ce qui reste d'azur dans le poème écrit.

* * *

ADRIEN ARENNES, *La Route Douloureuse*. — Paris, Sansot et Cie.

Quelque peu l'âme de Baudelaire et quelque peu aussi celle d'Albert Samain, voilà ce que rencontre, sur sa route douloureuse, le nouveau poète Adrien Arennes... Non pas qu'il n'ait pas une âme proprement à lui, qui s'émeut et s'endolorit volontiers, mais les rêves de cette vierge sont encore impressionnés par des paroles entendues hier et qu'elle n'a pu oublier. Elle est, ainsi, poursuivie par les mélodies, les harmonies, les rythmes, les cadences et les frissons musicaux d'une douleur qui n'est pas tout à fait sienne. Nerveuse et sentimentale, inclinée vers la langueur des soirs ou des aubes grises, elle ne peut réagir contre l'ombre ou la grisaille envahissantes. Elle ne leur résiste même pas ; elle les subit, comme une femme, en la minute où ses sens sont plus forts que sa raison, se livre aux baisers d'une étreinte ; elle se complaît en leurs décors déprimants et son sourire s'efface petit à petit. Elle demeure uniquement pessimiste, d'un pessimisme exagéré, maladif et dont il est temps de délivrer nos sensations, nos joies, nos rêves et nos heures, si courtes, de vie.

Cette âme de poète est jeune. Elle ne dédaigne l'étreinte préférée de la douleur que les soirs de luxure, d'amour et de fêtes charnelles.

Digitized by Google

Et c'est là que je la préfère, quand, dénouant son lourd manteau d'orgueil, de prétention, de fatuité et de fallacieuse majesté triste, nue, sur quelque corps de femme, amante ou maîtresse, simplement, elle se contente de vibrer. — Pourtant :

C'est le soir et tu dors. L'œil de la lampe est las.
J'écoute mon cœur battre et je ne bouge pas.

C'est le soir. Au dehors, la ville, sous l'averse,
Frissonne dans le bruit qui l'apaise et la berce.

C'est le soir. Le feu meurt. Je souffre de t'aimer.
Je m'accuse d'être un homme et d'avoir blasphémé.

C'est le soir. Dans mon souvenir, des midis brûlent.
Le présent est un pauvre éconduit qui recule.

Ton corps voluptueux d'éternelle Thaïs,
Mes paumes l'ont frotté de lavande et d'iris.

Et quand j'ai ri de tes paroles enfantines,
Je comprimais de lourds sanglots dans ma poitrine...

Et pourtant, dis-je, l'habitude de la douleur est à ce point entrée en cette âme qu'elle peut difficilement s'en délivrer. Ah! je sais bien que ce sens particulièrement développé inspira au poète des strophes où, heureusement, il put noter la tristesse de la plainte marine, des vers où il évoqua la splendeur magnifique des jardins automnaux, des poèmes où sa peine implorait en de suaves litanies Notre-Dame la Nuit, je sais bien qu'en des pièces comme *Les vieux mendiants*, *Les maisons abandonnées*, *Les petits bateaux* l'auteur, curieusement, s'approcha du profond et curieux mystère de la vie, qu'en *Le fleuve* et *La barque* il synthétisa assez habilement son spleen, mais, que diable! le sang français perd-t-il sa belle couleur vermeille? ne court-il plus librement, sauvagement, dans les veines des jeunes gens? les dieux païens et panthéistes sont-ils, ô jeunesse qui m'étreins encore, morts ou déchus, misérables?... Ah! crions l'espoir, lançons notre défi aux étoiles, aux malédictions, à la mort, aux déboires et aux malheurs? Redressons-nous! Soyons jeunes, sincèrement, cruellement, âprement jeunes et joyeux, et, croyez-m'en, poètes amis, la gloire, ainsi défiée, courbera plus tôt sa tête ornée de fleurs devant notre audace! Nous n'aurons point certains de ces blasphèmes comme ceux qu'Adrien Arennes a gardés dans son recueil! Nous aurons les sonorités peut-être excessives de la joie : le rire cependant s'amenuise en sourire, et le sourire est souvent plus ému qu'un désespoir s'exprimant en la vanité creuse

Des mots majestueux que nul ne comprendra!

Digitized by Google

ALFRED MORTIER, *Le Temple sans Idoles.* — Paris, *Mercure de France.*

. . . . . .
J'ai vu des ciels brûlés de fièvres,
Qui m'ont fait penser à tes yeux,
Et des coraux voluptueux
Qui m'ont fait songer à tes lèvres.
J'ai goûté par delà la mer
Des fruits pulpeux comme ta chair
Et cueilli des fleurs inconnues,
Lascives comme tes mains nues.
. . . . . .

et, je le devinai, Alfred Mortier, allait chanter, au cours de son livre, l'Amour, le bel Amour, dominateur des sens et de l'âme humaine; mais... il allait, en effet, chanter l'amour avec des airs ironiques et mordants, un peu sceptiques sous leur raillerie bénévole, un peu cruels aussi. Errant de la route de la vie, vagabond jamais las de marcher, de rire, d'aimer et de ne croire à rien, Alfred Mortier n'est, au fond, qu'un desservant quotidien et volontaire du doute et de l'ironie; sa verve gouailleuse éclate d'un rire sonore mais, sous les bruits de cristal et les harmonies en cascades de cette joie, je sens comme un cœur angoissé, comme une âme endolorie; oui, Alfred Mortier, en somme désabusé, dérobe une vraie mélancolie sous la factice légèreté de ces irrespectueuses chansons; il rit, et je croirais plutôt, à l'entendre, qu'il est sentimental, enthousiaste et fervent; il se déclare sincère et, s'il est possible qu'il se l'imagina, il est hors de doute qu'il ne parvint pas à extérioriser telle quelle, sa franchise et sa sincérité. Il a mis sur sa face un masque de bouffon spirituel et c'est ce triste masque qui fait la nique à sa belle souffrance..., souffrance d'orgueil, peine d'amour, chagrin des désillusions, désespoir des échecs..., que sais-je? mais une sorte de douleur lancinante et qui, affaiblissant la force et le caractère, *ne doit pas* être divulguée.

Ainsi, je connais peu de phrase plus âpre, plus cruellement significative que celle qui mène, d'un bout à l'autre du poème *Mon frère, mon ami...* son ironie froide et méchante :

J'ai souhaité parfois qu'un hasard ennemi
Troublât ta vie heureuse et ton cœur magnanime,
Car je ne suis pas bon, mon frère, mon ami.

Maintes fois tu m'aidas quand l'heur me fut contraire,
Mais loin de te bénir, ô mon ami, mon frère,
J'ai senti lourdement le poids de tes bienfaits,

Digitized by Google

phrase où se dévoile la corruption moderne de la divine amitié. Ainsi, les laudes à la courtisane :

Vierge à la débauche immolée,
Pleine de grâce calculée,
O ! vierge trois fois maculée,
Je te salue,

sous leur baudelairisme, rappelant aussi les *Litanies à la Luxure* d'Albert Samain, accentuent encore l'impression répulsive qui étreint Alfred Mortier quand il contemple *la vie* :

L'espoir est comme un temple où l'agonie humaine
S'agenouille et supplie un Dieu toujours absent.
Un jour le Dieu paraît. Alors, ô phénomène,
Le temple croule en un fracas retentissant,

dit-il, alors qu'ailleurs il achève sa pensée :

Le néant, oui, peut-être... A coup sûr le repos !

et je crois qu'on ne pourrait mieux exprimer l'allure et le ton général de ce recueil, un peu facilement écrit, de-ci et de-là, un peu négligé, trop fantaisiste, qu'on ne pourrait, dis-je, mieux le définir que par ces mots : « Saltavit et placuit ! » Il dansa, chanta, fut joyeux et heureux ; il mourut : image humaine de la vie !

* * *

Jacques Nayral, *A l'ombre des marbres*. — Paris, Gastein-Serge.

J'eus l'occasion, dernièrement, de parler, ailleurs, dans une trop courte chronique des romans, du livre particulièrement vivant que, sous le titre *Le Miracle de Courteville*, Jacques Nayral publiait chez le même, nouveau et très éclectique éditeur « Gastein-Serge ». J'avais remarqué en ce roman d'un nouveau venu, une originale facture et un style élégant. J'ai retrouvé ici, *A l'ombre des marbres*, sinon la même originalité, en tout cas la même pureté d'écriture. Certes, l'inspiration de Jacques Nayral n'est pas absolument parfaite et son art parnassien, souvent trop touffu comme une forêt dont maintes branches et plus d'un fût devraient être coupés, ne peut soutenir l'essor d'un lyrisme trop fougueux et trop exalté. Mais, en son ensemble, voici une œuvre qui promet un beau talent poétique, et, pour ma part, quoique je préfère de beaucoup la prose de Jacques Nayral, je crois à son succès de lyrique.

Digitized by Google

Ce que je reprocherai, avec véhémence, au poète de *A l'ombre des marbres*, c'est son pessimisme outrancier, sa mélancolie forcée et son désespoir auquel, désabusé des livres et des sanglots feints, je ne puis, je ne veux pas croire. Certes, je sais que la joie n'est pas toujours aisée à rencontrer; je n'ignore pas que les poètes, souvent, sont écrasés sous le poids et le rêve de leur tristesse; mais je sais aussi que toute larme est passagère, qu'un sanglot s'étouffe et que nulle part sur la terre, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, nul n'a vu, chaque jour, aux heures de découragement s'ajouter le spleen de la tristesse. Poète, oui, mais poète veut dire rêveur, moissonneur d'or et de clarté; glaneur de tristesse, soit, parfois, mais en la rapide et fugitive minute où la vie matérielle surplombe trop l'esprit.

O! Jacques Nayral, poète, c'est surtout quand vous oubliez Prométhée et le Christ, symboles de la douleur atavique, que vous m'émouvez. Je me rends compte pourtant qu'à ces moments-là votre tempérament de romancier semble prendre l'avantage sur votre effort poétique, j'entends la musique de vos vers, alors, sombrer un peu dans la rhétorique de la prose... Mais cela n'épuise pas le souffle de votre lyrisme. Croyez-m'en : il vaut mieux comme vous l'écriviez :

> Dire : La vie est bonne et la souffrance est vaine, —
> Et ne tenir pour vrais que les biens qu'on enchaîne;
> Attendre, sans effroi, l'inéluctable mort;
>
> Ne se point attarder aux rêves éphémères,
> Et cueillir simplement, en étendant la main,
> La fleur qui s'offre à toi sur le bord du chemin;
> Ne poursuivre jamais les trompeuses chimères;

et il n'est pas besoin d'avoir le cœur sec, froid et orgueilleux pour connaître le bonheur!

Jacques Nayral est un parnassien lyrique, au souffle jeune et franc; son panthéisme et sa fougueuse indépendance d'esprit lui donnent souvent la beauté et l'accent vibrant de la majesté inspirée. C'est vers la maturité de ces deux maîtresses qualités des grands lyriques éternels que doivent tendre, désormais, ses efforts. — Il est poète : l'horizon est large!

* * *

Nelson Couytigne, *La Légende de l'Homme*. — Paris, *Le Beffroi*.

Cette plaquette est intéressante. Elle comporte trois chants : *Le Vautour; En Marche; Au Ciel*. Dans le premier de ceux-ci, le poète voit sur son horizon un roc se profiler. L'homme y pense cependant qu'un vautour,

Digitized by Google

énorme, de son bec recourbé fouille dans son cerveau. La douleur de l'homme fait toute sa science. Il pense. Tout lui est pénible et rude. Pourtant il était venu sur le rocher, non pour y trouver la mort, mais pour demander au ciel plus proche, le secret de la vie, le germe d'amour que l'existence a mis dans son cœur. L'oiseau rapace ne peut trouver la flamme de son esprit, car l'homme envie la force entière du ciel et rêve de voir s'épanouir, en lui et hors de lui, la création de la lumière, avant de soupirer son dernier mot d'amour. Parfois l'homme regarde vers la terre l'humanité en guerre, en haine, en douleurs :

Il faut qu'il voie, il faut qu'il sente, il faut qu'il souffre.

Il assoupit sa douleur, car il s'est fait le trait d'union entre la terre et le ciel.

Le second chant nous montre l'homme, méprisant toute souffrance humaine, s'efforcer vers le pur savoir, l'action et l'effort vers l'Idéal, vers la Beauté et vers la Science, en se lançant pour toujours dans l'espace. Il se glorifie bientôt car plus rien n'échappe désormais au pouvoir des yeux de l'humanité : il marche, marche de l'avant, touche dans sa vie à tous les infinis et sème sur la terre une graine féconde. Nelson Couytigne imprime ici deux clairs principes qui sont miens aussi :

..... Jouissez de la vie
Et n'abandonnez pas l'image poursuivie.

et

Que chaque jour apporte à vos âmes ardentes
Une force de plus, et que vos mains prudentes,
Retiennent chaque soir une autre vérité.

Et, dans le chant final, le Prométhée délivré a pénétré l'éternel paradis de son rêve : le ciel ! Il s'y dresse contre l'Apollon ; nul Marsyas ne peut intervenir :

L'antique force aveugle et brutale n'est plus.
Les dieux sont morts.

Les siècles ont passé. L'espace est conquis. L'âme humaine est libre et nul dieu ne la peut détourner de son essor !

Ces trois poèmes sont, ainsi qu'on doit en juger, d'une belle inspiration. Le lyrisme de Nelson Couytigne, parfois, est un peu obscur, embroussaillé et sa pensée ne jaillit pas en métal clair du creuset de son cerveau. L'heure de ce poète, s'il sait persévérer, viendra bientôt et sûrement : je l'attendrai !

* * *

Digitized by Google

PAUL CASTIAUX, *La Joie Vagabonde.* — Paris, *Mercure de France.*

Une joie discrète d'abord, un peu nonchalante, un peu alanguie. Une joie plus claire, souriante et animée — ensuite. Une joie toute païenne, une joie d'ægypan, de faune, de Dieu, une joie sonore, d'or et de vacarmes claironnants, avec des éclats de rire, et des bonds de folie, et des extases bruyantes — une joie qui est de la vraie joie — enfin! Telle est cette joie vagabonde du poète un peu précieux qu'est Paul Castiaux. (Précieux? oui, car l'abus des mots nouveaux, des mots recherchés — *anonchali; clangueur; hibernant; déhiscer; intriquer* — alourdissent plus d'un de ses vers.)

Paul Castiaux, s'il a parfois de beaux vers comme

> Et l'on croirait qu'un vent d'invisible douceur
> Promène ses doigts clairs au cœur secret des branches

ou comme

> Regarde mon regard. Donne-moi tes mains nues
> Que je les presse sur mes yeux comme deux fleurs

a parfois aussi des vers mal rythmés, boiteux même :

> L'immobile pagode en aiguilles d'un pin ;
> Hibernant en la toute torpeur coutumière.

Il fait de la poésie de peintre impressionniste. Il note les images au long des routes. Il aime les plaisibles silences des parcs de la Hollande, la somnolence des petites villes de la Zélande, la pluie du jour et du soir aux alentours des vieux moulins; il recherche en les crépuscules de septembre la langueur d'aimer, en les canaux flamands les rêves de départs calmes, en les nocturnes doux, tièdes et silencieux une exquise sensation de paisible songerie. Il passe des cieux gris de la Zélande aux azurs purs de la Provence. Après l'averse dont les fusains estompent l'horizon, il chante le soleil embrasé d'or du midi! Puis il rythme des paroles musicales de lieds crépusculaires avant de peindre, à larges touches ou à rapprochés pointillages, les fusées dorées de la joie.

Son rire nietzschéen s'exprime en un langage mythologique qui élargit d'un frisson voluptueusement païen, sauvage, libre et sensuel la sonorité de sa jeunesse chantante. Il pleut du soleil en ces derniers poèmes; une mer smaragdine et où tout l'or d'une fête solaire se plonge y étale sa splendeur infinie.

Paul Castiaux est un poète original et personnel. Il a l'orgueil de ne dégager que sa propre impression. Il oblige les strophes, les vers et même

Digitized by Google

les images et les mots à répondre immédiatement à sa sensation. Il a la sensation nerveuse, très vive, mais très mobile, très légère, très fuyante et changeante : elle vagabonde! et je dirai que Paul Castiaux vit non seulement chaque poème mais qu'il vit jusqu'au moindre verbe, jusqu'au plus simple mot qu'il emploie.

* * *

ALOYS-E. BLONDEL, *Poésies*. — Paris, Plon-Nourritt et Cie.

Mort à 25 ans, Aloys-E. Blondel ne verra pas, son livre paru, l'étonnement qu'aura suscité son talent poétique fait de délicates impressions familiales. Car son livre — imparfait, inégal et souvent abîmé par des redites — est significatif. On y sent une âme éveillée, pure et noble, se donner à l'amour, à la vie, à l'art, avec cette généreuse flamme, cet enthousiasme particuliers aux êtres intelligents que le destin a marqués pour les moissons de la mort. De ses impressions à Genève, sa ville natale, à Londres et à Paris où il prolongea ses études, il sut faire jaillir de très beaux poèmes, bien rythmés, bien composés, et où, plus d'une fois, d'admirables vers se rencontrent.

J'ai dressé dans mon cœur un temple en marbre blanc;
Il faisait nuit et dans mon cœur et dans les bois;
Fais ton devoir, souffrance, et je ferai le mien;
Heureux, heureux, ceux qui sont morts;

Si Aloys-E. Blondel eût vécu, je ne doute point qu'il fut devenu un beau, sinon un grand poète élégiaque et intérieur. J'aurais voulu le connaître. Il devait être doux, bon et loyal. Ses vers fleurent bon ces qualités du cœur et de l'âme. Il est mort ayant vécu l'amour, l'éternel amour amoureux de lui-même qu'ont seul vécu les adolescents. Ses vers ont été publiés. Edouard Rod leur a donné une belle préface. On préfacie volontiers les poètes qui sont morts et on a raison quand ils sont aussi bien doués que celui-ci. Aloys-E. Blondel, je te salue, mort, comme je t'eusse salué, vivant, venu à moi — sans préfaces et sans fleurs prétentieuses en marge de tes poèmes — tes beaux et fiers poèmes... — Et que de disparus ! Que de disparus parmi nous !

* * *

JACQUES NOIR, *L'Ame inquiète*. — Paris, *Le Beffroi*.

Une âme inquiète de jeunesse, de fougue et d'espoir s'exprime ici. Les vers qu'elle rythme sont loin d'être toujours admirablement polis et sonores; il en est de très faibles, de très boiteux; et, cependant, ils ont

Digitized by Google

tous un grand et fervent accent de sincérité réelle et belle. Jacques Noir ne s'attarde point à la recherche des graves problèmes sociaux, moraux ou philosophiques. Son âme vibre : il lui suffit de l'écouter. Il en sort ainsi des chants très divers, ou mélancoliques, ou souriants, mais toujours soutenus par un souffle pur de lyrisme vrai. Si la jeunesse, plus souvent que de raison, inspire à Jacques Noir des poèmes endoloris, blasphémant la vie ou l'avenir, d'autres fois, elle lui dicte l'orgueil et la fierté de croire en lui-même, et de gravir, à l'aide de sa propre et vivifiante force, la côte de l'existence. J'ose espérer rencontrer bientôt Jacques Noir parvenu, enfin, à la cime de sa volonté et de son idéal, devant l'azur et le soleil de son aurore. Il a les dons indispensables au poète conquérant : le tout est d'en profiter, sagement, poétiquement et librement.

* * *

SYLVAIN BONMARIAGE, *Poèmes.* — Paris, Société française d'éditions modernes.

Quelle délicieuse prose, quelle admirable pureté, quelle délicatesse d'expression le poète Albert Giraud a su enclore en la préface de ce livre. Une édition en tous points admirable et que rehausse à nos yeux la plume d'Albert Giraud. Ah! N'en voilà-t-il pas suffisamment pour nous plaire? Certes je voudrais qu'il ne fût plus jamais question de la querelle intensément oiseuse et ridicule, du vers libre et de celui qui ne l'est pas, mais je ne puis m'empêcher d'épingler cette jolie réflexion du poètes des *Héros et Pierrots*. Albert Giraud écrit :

Au surplus, si le prétendu vers libre n'était que l'instrument préféré d'une foule de jeunes gens qui se conforment à la loi du moindre effort, je dirais avec simplicité que rien n'empêche un poème en prose ou en vers libres d'être beau, et j'ajouterais, avec plus de simplicité encore, que sous les doigts d'un écrivain de goût délicat la forme du prétendu vers libre est celle qui convient le mieux au poème impressionniste.

Et ailleurs, à propos du conte, cette définition :

Narrer simplement, en laissant les mots primesautiers s'écarter et se rejoindre comme pour un sourire; trouver une prose rapide et diverse comme l'action et la vie elles-mêmes; avoir dans le délié de l'écriture je ne sais quel adorable et insolent retroussis de moustache à la Van Dyck; divaguer, baguenauder au tournant d'une incidente; animer cela de sa ressemblance morale et aussi de sa ressemblance physique;... songer aux symphonies de Mozart.

Digitized by Google

Quelle belle préface, ah! quelle délicieuse préface Albert Giraud a écrite là! Ajoutez à cela la fraîcheur d'une édition tout à fait artistique, et ce livre tout entier passera par-dessus le marché! C'est la grâce que je lui souhaite. Amen!

* * *

G. WALCH, *Anthologie des Poètes français contemporains.* — Paris, Ch. Delagrave (3 volumes).

M. Walch, professeur de littérature française dans un grand établissement d'Amsterdam, est un lettré très fin, très au courant et très éclectique. Il passe ses heures de loisirs à étudier nos poètes d'expression française, et, comme il est doué d'une exquise indulgence en même temps que d'un sens critique très personnel, il peut aimer certains de ces poètes parce que, les ayant nettement compris, il ne peut guère se tromper en les jugeant.

L'*Anthologie* qu'il publie en trois volumes remis à jour jusqu'à 1909, est l'histoire complète, de la poésie française de 1866 à nos jours. Aucun nom n'y a été négligé et les notices bibliographiques qui accompagnent chacun d'eux sont rigoureusement significatives et explicatives en leur concision ferme. Enfin, les choix d'extraits sont très heureusement faits et donnent, le plus souvent, à côté des poèmes connus et célèbres, des pièces absolument typiques du talent des auteurs — lorsque faire se peut. Car, forcément, un livre de ce genre devait rencontrer parfois la banalité courante de certains écrivains médiocres. Mais le génie des autres n'en ressort que mieux évident de la comparaison...

L'*Anthologie* de M. G. Walch est un livre que tout historien des lettres d'aujourd'hui devra compulser et tout amateur de poésie désirera le lire.

* * *

RENÉ LYR, *Brises.* — Bruxelles, *Belgique Artistique et Littéraire.*

René Lyr me rappelle extraordinairement certains airs naïfs et ingénus, qu'un soir, au bord de la mer, là-bas, très loin, l'aimée me chantait... La mer scandait l'âme rythmée de son infinie majesté. Les plages éloignées dont la banalité semblait avoir disparu avec la mort des clartés quotidiennes, les plages souriaient, illuminées, comme des vierges en robes claires. Il y avait un peu de lune dans les cheveux de mon amie. Il y avait une étoile, comme un oiseau, au-dessus de la mer... La voix, voisine de moi, chantait, sans savoir quoi, par simple câlinerie musicale et berceuse,

Digitized by Google

uniquement parce que son rêve était doux, caresseur et informulé. J'écoutais sans comprendre car cela n'avait aucun sens. Je subissais l'enlacement mélodieux des rythmes un peu monotones, oui, vraiment, monotones... mais de la monotonie pareille à celle de l'Infini, de l'Amour ou du Monde...

Il semble bien que ce soit des airs, naïfs et ingénus, inconsistants et uniquement rythmés que René Lyr pianote, de jour en jour, dans ses vers, ses chants du rêve, ses rimes dans le silence et ses noctuelles que paraphrase Ch. Mélant. René Lyr est exquis Il charme. Il grise. Il enivre. On le subit; on sait qu'on ne retiendra rien qu'un peu de rythme, qu'aucune idée ne survivra à la chute blanche du vers... et on écoute... comme on écoutait Verlaine, sans doute.

* * *

JOACHIM GASQUET, *Les Printemps*. — Paris, Perrin et Cie.

Je crois qu'il y aurait beaucoup à dire à propos de Joachim Gasquet. Je ne connais de lui que ce dernier recueil et je suis surpris d'y avoir découvert un aussi puissant souffle lyrique et néanmoins classique. Joachim Gasquet est un poète qui a su se pénétrer du sens divin et magnifique de l'amour humanitaire et social. Son œuvre n'est pas composée de confidences sentimentales et personnelles. Son « moi » s'est effacé devant la sensation de la vie et son âme, multipliée à l'infini, a chanté toute la vie et tout l'espoir humain dans l'idéal printemps.

Joachim Gasquet a voulu revivre par le souvenir, le rêve ou l'évocation des périodes mystique et païenne des printemps humains et il a clos son chant des saisons d'aubes et d'aurores par une succession d'impressions funèbres et mortelles.

La philosophie du poète est simple et claire. La terre enlace la lumière et l'âme des morts pénètre tous les sens, cependant que la vie amoureuse et ardente fait renaître tout un ciel sous les pieds des héros. Tout se tient, tout s'enchaîne dans le monde. Les torrents, les pierres, les fleuves, les arbres et les hommes s'unissent en l'âme universelle du monde. La nature domine les êtres et les choses de sa magnifique toute-puissance. Panthéiste voluptueux et farouche, Joachim Gasquet poursuit sa recherche du bonheur et de l'espoir, — car l'humanité se réfugie en lui, — et il découvre la beauté et la splendeur du monde. Il ne veut être, même devant la souffrance qu'une parcelle de la vie naturelle et puissante, et, après avoir pleuré, il s'écrie :

Et je me sens honteux d'avoir un cœur humain.

Digitized by Google

Le recueil de Joachim Gasquet m'a révélé un poète selon mes vœux et en dehors de l'unité de son lyrisme, j'ai aimé ces poèmes où il évoque la rencontre de Magdeleine avec Jésus de Nazareth, ces autres où il décrit la douleur d'Œdipe et l'avertissement secret d'Antigone, et cette merveille, presque symbolique à force de perfection classique *La Messe des Sèves*.

* * *

PIERRE RODET, *La Dame en Noir*. — Paris, *Le Beffroi*.

Les poètes sont des êtres insensés qui rêvent toujours d'un éternel amour. Une nuit ils rencontrent Celle qui ne se donne qu'une fois et dont le souvenir revient tout le long de la vie. Cette femme idéale leur livre une folle tendresse qui se fane cependant, comme un sourire de fleur, au feu de sa propre ivresse. Elle est Celle qui verse le Désir dans l'âme et qui s'en va, celle qu'ils poursuivent en vain, car elle est inapprochable. Plus jamais on ne doit désormais la ressaisir. Elle est insoumise, indomptable. C'est la Beauté, l'Idéal, la Chimère, le Baiser perdu, le Bonheur impossible, la Femme attendue, le Pouvoir, la Popularité, l'Argent, la Gloire, l'Universel-Savoir, les Temps meilleurs... selon ceux qui s'obstinent à marcher sur ses pas... Et, au tard de la Vie ou de l'Espoir, la Dame en Noir semble se laisser approcher, mais se dérobe à l'instant de l'étreinte et sa sœur, la Mort, scelle seule aux lèvres son baiser ivre de sang.

C'est ce mirage de la vie des poètes que Pierre Rodet a exprimé en vers musicaux et aimablement agréables. Il y a mis une sorte de volupté aiguë, une sincérité de jeune et une exaltation de vrai poète.

* * *

ESTIENNE, *Variations*. — Paris, Sansot et Cie.

Je parlais, dans une de mes chroniques, du recueil *Phrases* qui m'avait révélé le talent et l'harmonieuse pureté musicale du poète Estienne.

Voici une œuvre nouvelle de cet écrivain. Une tendance plus prononcée, plus déterminée s'y imprime. Le poète conçoit « musicalement » sa poétique; non pas qu'il rêve d'une annotation de musique sur le vers, mais il se préoccupe bien d'écrire uniquement de la musique, à en illustrer son poème tout en lui donnant une interprétation rythmique.

Estienne, dans cette conception d'une union intime entre l'audition verbale et l'orchestre, réussit à symphoniser ses moindres vers, à leur donner une fluidité, une limpidité de cristal ou de flûte champêtre. Ah! mais

Digitized by Google

qu'on ne juge pas ce poète comme un bucolique ; non, sa simplicité est une douceur, une grâce, une modestie, une qualité humble et sérieuse : et je salue ici un poète qui, le premier, a dépouillé, me semble-t-il, l'orgueil, et la vanité intellectuelle propre aux hommes de lettres modernes.

Oh ! la voix entendue et qui revient, le soir,
Le plaindre dans l'air calme et l'absolu silence,
La voix de souvenance et qu'un haut désespoir,
Un désespoir, en tout semblable au nôtre, immense
Fait chanter, lamentablement, en ce silence !

Memento. — Florian Parmentier, *Entre la Vie et le Rêve.* — Paris, Gastein-Serge. — « J'ai parlé, ici même, de la première édition de ce recueil de vers. L'auteur l'a un peu dépouillé de son orgueil follement impulsionniste. Il y rime ses impressions douces d'enfance, d'adolescence, et son cœur s'y abreuve de vérité. — Henri Delisle, *L'Ecclesiaste.* — Paris, *Le Beffroi.* — Plaquette hautaine et belle, fortement pensée et colorée, j'épingle ici ces vers :

C'est poursuivre du vent que poursuivre la gloire ;
Sache que le bonheur est un ordre divin ;
Jeune homme, aime la joie et goûte le plaisir. —

Cian-Pietro Lucini, *Carme di Angoscia e di Speranza.* — Milan, Édition de *Poésia.* — Poèmes italiens musicaux et limpides, ces vers disent le charme entier de l'angoisse et de l'espoir. — Henry-Marx, *Les Heures Ferventes.* — Paris, Gastein-Serge. — Une ferveur jeune et qui promet s'imprime ici en vers fluides. — Jean Morel, *Pour l'Ame Errante.* — *Le Divan.* — Très douce, très harmonieuse plaquette de poèmes délicats et sensuels, voluptueux et idéalistes : un poète cherche sa voie. — G. Demnia, *Le Voyage d'Afrique.* — Paris, Gastein-Serge. — Je voudrais que l'Afrique inspirât des poèmes moins conventionnels mais aussi vécus. — Georges Rens, *L'Homme en Noir.* — Bruxelles, *Belgique Artistique et littéraire.* — Poème étrangement maladif et contourné. Je pense à Bruges-la-Morte, ce chef-d'œuvre. — Henry de Fleurigny, *La Course aux Chimères.* — Paris, Ollendorff. — Amusants, spirituels, risqués, audacieux... certes... mais le *Flirt* ne paraît plus qui vous eut, je vous assure, mieux pu admirer que moi.

M. G.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Il serait prématuré de vouloir donner, à cette date, un bulletin de nos principales scènes. A peine les unes sont-elles rouvertes à l'activité régulière, tandis que d'autres, après une campagne d'été, se hâtent en préparatifs pour une exploitation plus sérieuse que la représentation quelconque de vieux mélos.

Le théâtre royal de la Monnaie a seul repris son service régulier, avec sa vraie troupe et son vrai répertoire. *Sigurd*, *Manon*, *La Bohème* et *Faust*, si nous n'avons pas à y chercher des révélations d'art, furent, en somme, d'excellents choix. On y retrouva, avec les habitudes d'un public qui n'est, d'ailleurs, que partiellement le vrai public, un orchestre et des artistes déjà familiers depuis longtemps aux dilettanti bruxellois. M^me^ Pacary, que l'Opéra de Paris nous enlève, M^lle^ Lucey, M^lle^ Dupré, si consciencieuse et si sûre d'elle-même, MM. Verdier, Laffitte, Decléry, Bourbon, Artus, etc., sont des artistes qui n'ont plus grand'chose à nous révéler sur leurs moyens vocaux et la singularité estimée de leur jeu dramatique. En revanche, dans le rôle de Marguerite, qui a été le triomphe de tant de cantatrices à Bruxelles, il y avait intérêt à suivre attentivement le début de M^lle^ Béral. Elle a, un peu à la façon de M^lle^ Seroen l'an passé, causé une agréable surprise par des dons de juvénilité et des accents de tendresse passionnée. La voix de soprano est belle et étendue, et un tempérament de théâtre a paru se manifester.

D'autre part, M^lle^ Zorah Dorly a été une Manon vraiment séduisante, sinon peut-être par une compréhension exceptionnelle des finesses toutes françaises de ce rôle, qui comporte bien des demi-teintes peu perceptibles pour une mentalité méridionale, du moins par l'élan passionné avec lequel elle a joué les scènes d'amour.

Voilà d'agréables perspectives de talent et de succès pour les prochains soirs.

J. de W.

* * *

Quelques livres sur le dix-septième siècle.

J'ai un petit arriéré de compte bibliographique qu'il m'est agréable de régler enfin. Il s'agit d'œuvres par lesquelles plusieurs de nos critiques

Digitized by Google

estimés, et aussi un ou deux écrivains étrangers se sont ingéniés à renouveler notre connaissance de tel ou tel personnage du XVII^e siècle, soit en le considérant de biais, soit en détournant l'attention sur son entourage, ce qui est encore une manière d'ajouter des précisions à notre savoir actuel.

C'est ainsi qu'après deux volumes de M. Rigal, qui ont été signalés ici, la personne et l'œuvre de Molière viennent d'être étudiées dans des livres moins copieux, dont l'un est dû à M. Lafenestre, tandis que l'autre nous vient de Danemark (K. MANTZIUS. *Molière, Les théâtres, le public et les comédiens de son temps.* Colin, in-8°, illustré).

M. Lafenestre a donné un *Molière* à la collection bien connue des « Grands écrivains français » (Hachette, à 2 francs le volume). C'était une entreprise ardue, qui exigeait de l'érudition, du tact, une familiarité exceptionnelle avec le temps où vécut le célèbre comédien, une discrétion dans la critique de ses devanciers égale à l'indépendance où doit se retrancher et où peut seule se manifester, à défaut de découvertes nouvelles, un esprit de haute et belle culture, non satisfait de généralisations faciles et banales sur le plus usé des thèmes littéraires. M. Lafenestre s'est fort galamment tiré de cette épineuse affaire. Historien de l'art, il était en apparence — et malgré un très joli volume sur La Fontaine dans la même collection — moins désigné que bien d'autres pour cette systématisation, rigoureuse en sa délimitation et un peu bien uniforme en son programme que la maison Hachette impose à ses collaborateurs; il est malaisé, il est même périlleux de faire un *Molière* ou un *Voltaire* en deux cents pages, où la biographie, l'analyse littéraire et quelques autres points de vue soient dosés impitoyablement comme ils le sont pour Malherbe ou Vauvenargues.

C'est pourtant ce à quoi M. Lafenestre me paraît avoir réussi et le premier éloge qu'il mérite est celui d'une extrême dextérité. Ce n'est pas le seul, car, dans la deuxième partie du livre, il a su, sinon renouveler la matière, du moins en régler avec ingéniosité la distribution, tout en restant clair et ordonné jusque dans le menu détail. Il y a, notamment, un parallèle entre Shakespeare et Molière, une défense très poussée du « réalisme » relatif de ce dernier, dont on a exagéré l'indifférence pour toutes les formes de ce qui devait s'appeler un jour le pittoresque, un joli couplet sur l'objectivité du peintre de caractères, à qui nous devons Alceste et Don Juan — un Don Juan si différent, je l'ai moi-même écrit, de ses prototypes italien et espagnol — d'exquises statuettes féminines et surtout d'immortels tableaux d'ensemble de la bourgeoisie du temps. On sent chez M. Lafenestre moins encore le souci de relever au passage et d'utiliser légitimement maintes observations faites d'ores et déjà, que la volupté un peu complaisante de nous confier des souvenirs de lectures répétées assidûment; c'est le suc délicat d'une familiarité vieille et soutenue avec le plus grand de nos dramaturges, qu'il nous offre en ce volume. Nous aurions mauvais gré d'exiger davantage.

Digitized by Google

Le livre de M. Mantzius ne fait point double emploi avec celui de M. Lafenestre, qu'il a d'ailleurs précédé non seulement dans son texte original, mais dans sa version française, annoncée ici avec quelque retard. C'est moins une étude sur Molière qu'une analyse consciencieuse des conditions de la vie du théâtre à son époque. M. Mantzius, qui est Danois et peut-être le premier comédien de son pays, a une façon d'envisager les problèmes de la scène qui le classe à part dans la bibliographie moliéresque. Dès la première ligne, il nous intéresse par une conception vraiment personnelle d'un sujet trop rabattu. Il nous montre « l'humilité » du théâtre français vers 1600, lorsqu'on le compare aux scènes italiennes, anglaises (et il aurait pu ajouter : espagnoles) et voilà déjà de quoi piquer notre curiosité et déranger nos habitudes d'opinion.

Dans la suite, après un historique du théâtre jusqu'à Molière, historique qui offre cette nouveauté de négliger entièrement les œuvres pour s'attacher aux interprètes, à la mise en scène et au public, vient ce qu'on pourrait appeler une histoire externe du théâtre, dont Molière prit la direction et des ouvrages qui y furent représentés. M. Mantzius se montre excellent critique dans cette longue et difficile revue, mais il ne se montre pas moins excellent écrivain, et son traducteur, M. Pellisson est fondé à dire, dans sa préface, que son livre se lit tout d'un trait. On lira, en effet, avec grand intérêt les détails abondants et précis concernant les gages et les « feux » des acteurs, leurs frais de costumes, la tenue souvent déplorable du public, les rapports entre auteurs et comédiens, les querelles entre troupes rivales, etc.

*
* *

Trois familiers du Grand Condé, tel est le titre alléchant d'un volume que MM. J. Lemoine et A. Lichtenberger ont publié récemment. Ce sont trois études auxquelles la figure centrale de Condé donne plus qu'un semblant d'unité historique. Mais ce qui en fait la véritable unité, celle qui importe, c'est une connaissance parfaite du temps où vécurent ces minces héros de l'entourage du grand général, l'abbé Bourdelot qui fut une sorte de bouffon, attaché d'abord à sa personne, puis à celle de la reine Christine, dont l'humeur capricieuse en fit une sorte de confident et même de négociateur avec Mazarin, enfin, qui revint en faveur chez les Condé et y exerça ses talents de médecin capable de dérider les plus moroses ; le Père Talon, jésuite érudit, mais très plaisant, allant jusqu'à la turlupinade, enfin le Père Tixier, qui eut l'intimité du prince et la mérita, semble-t-il, par sa discrétion, son tact et un entier dévouement.

Il est difficile de faire la part de chacun des auteurs de cet agréable livre ; mais on peut, sans risque d'injustice, supposer que c'est à M. Lichtenberger qu'il doit sa dernière toilette, la joliesse ironique de plus d'un trait, la finesse d'une observation qui reste légère et gracieuse sans perdre le pied de l'exactitude, un art de toucher sans appuyer, laissant quelque jeu

Digitized by Google

à l'imagination du lecteur. De tels ouvrages sont d'utiles guide-mains dans les enquêtes auxquelles le grand siècle nous invite maintenant plus que jamais, car si les quatre volumes de M. Lavisse ont prouvé qu'il n'était pas de matière historique qui, dans sa généralité, fût épuisée, des travaux comme ceux-ci, en corrigeant le détail de nos idées sur un temps aboli, ne signifient pas moins clairement la tâche de revision, imposée au critique des mœurs et des caractères.

Il est amusant de retrouver la trace du véritable héros de MM. Lemoine et Lichtenberger, comme aussi une allusion prolongée à Molière, dans un autre livre dû à un de nos collaborateurs occasionnels, M. Ch Gailly de Taurines. On a lu ici même de ce livre : *Père et fille* (Paris, Hachette, in-12), un chapitre consacré aux débuts de Philippe de Champagne. Or, à propos de Port-Royal, dont un coin d'histoire est abordé par l'auteur, apparaît la silhouette de M^me^ de Longueville, chez qui Molière allait lire son *Tartufe*, le jour même où M. de Péréfixe procédait à l'expulsion des religieuses de cette célèbre maison. Mais ce n'est pas là l'essentiel de l'œuvre. M. Gailly de Taurines s'est surtout complu à nous narrer les douloureuses vicissitudes de ces saintes femmes et des pieux solitaires, en y mêlant, il est vrai, quelques développements sur cette sœur Catherine de Sainte-Suzanne qui, frappée de paralysie, fut guérie par un prodige, dont son père, Philippe de Champagne, grava le souvenir en un tableau fameux. Certes, la vie religieuse de Port-Royal est mêlée à ces événements, mais il faut bien reconnaître que l'auteur a dû s'efforcer un peu pour garder les proportions historiques, et qu'il n'y a pas toujours réussi, entraîné qu'il était à raconter, après bien d'autres, les persécutions dont Port-Royal fut l'objet, et aussi à ne pas négliger, par d'habiles coupures, la dramatisation un peu factice d'une série de faits, qui connurent des préliminaires et des lenteurs capables d'énerver un lecteur bienveillant.

En revanche, c'est au cœur même de son sujet que nous mène M. Strowski, lorsque, dans le troisième volume de *Pascal et son temps* (Paris, Plon, in-18), il nous montre l'activité littéraire de ce grand écrivain. Ce volume, venant après des études d'histoire philosophique sur les prédécesseurs de Pascal, est à la fois biographique et historique; l'évolution des doctrines et les conflits humains y sont également envisagés. Si Pascal en est le centre, néanmoins nous voyons se mouvoir autour de lui toute une théorie de penseurs et de disputeurs; sa forme de vulgarisation n'abdique point la personnalité, et on suit avec intérêt le développement d'une pensée, où se systématisent avec aisance des vues sur la nature humaine, sur l'âme, sur le salut du chrétien, etc., un peu diffuses dans les polémiques du temps auquel on nous reporte.

M. W.

Digitized by Google

La Légende d'Orphée et le Drame Musical

A mon ami Jos. CHOT,
enthousiaste et érudit dilettante,
je dédie cette petite étude.
A. H.

I. — La légende.

Autrefois, la Thrace était une contrée mystérieuse, peuplée de barbares, dont les auteurs grecs et latins parlent avec effroi. Le vent balayait sans trêve ses plaines désolées, les glaces alourdissaient le cours de ses fleuves déserts, et, sur ses montagnes, s'immobilisaient des neiges éternelles.

L'antique géographe Strabon confine la Thrace dans des frontières assez étroites, mais il est à présumer qu'aux temps antéhomériques, elle comprenait l'ensemble des régions inexplorées qui s'étendaient au nord de la Grèce. Nul pays n'était plus propice à éveiller des visions fantastiques, nul théâtre ne convenait davantage aux exploits des personnages extra-humains enfantés par l'imagination populaire. Aussi bien est-ce là que les Hellènes ont placé le berceau et les aventures de plusieurs de leurs héros miraculeux.

C'est en Thrace qu'Orphée vit le jour, environ treize cents ans avant notre ère.

Digitized by Google

La tradition la plus accréditée lui assigne pour père le roi Oéagre et pour mère Calliope, la plus noble des neuf muses, celle-là même qui présidait à l'éloquence et à la poésie. D'humeur nomade, Orphée ne séjourna point toute son existence dans sa patrie. Il descendit en Grèce et les mythographes s'accordent même à penser qu'il visita l'Égypte et l'Asie mineure (1). Il aimait surtout errer au bord des fleuves et rêver sur les hautes cimes. Souvent, il se rendait dans les forêts de l'Olympe et, suivant Euripide, c'était là, sous le feuillage ténébreux des grands arbres, qu'il initiait ses adeptes aux « mystères », c'est-à-dire aux arcanes d'une religion qu'il avait apprise, étudiée et adoptée au cours de ses nombreuses pérégrinations.

Deux épisodes marquèrent la vie d'Orphée et contribuèrent à illustrer son nom. Ce fut d'abord sa participation à l'expédition des Argonautes, allant conquérir la Toison d'Or.

Apollonius de Rhodes a relaté, dans un long poème, les péripéties de ce fabuleux voyage. Orphée y joue un rôle rempli de grâce et de poésie. Il sait, par les accords de sa lyre, adoucir les rigueurs de la solitude en mer. Du haut de la poupe du navire, sa voix harmonieuse fait oublier les soucis et la fatigue, apaise les querelles, efface le regret de la patrie lointaine. Tantôt il donne des conseils pleins de sagesse, tantôt il conte des histoires merveilleuses.

C'est Orphée qui détourne l'*Argo* des symplégades, c'est lui qui endort le dragon qui veille jalousement sur le Trésor de Colchide, facilitant de la sorte, l'enlèvement de la précieuse Toison. Au surplus, il initie ses compagnons aux mystères, dans l'île de Samothrace où l'*Argo* fit escale, après avoir essuyé les plus épouvantables tempêtes.

(1) Cf. Burette, *Dialogue de Plutarque sur la musique*. Remarques, p. 153 et 154.

Digitized by Google

Le second épisode de la vie du héros est connu de nous tous : c'est sa descente aux enfers pour y réclamer Eurydice, sa femme. Virgile [1], Ovide [2], bien d'autres encore, ont consacré, dans leurs œuvres, des pages superbes à cet exploit.

Quoique beaucoup plus brève que celle d'Ovide, la version de Virgile l'emporte en beauté, autant par le lyrisme qui y règne que par la somptueuse harmonie des vers. Elle a inspiré l'abbé Delille qui en a donné une traduction française rimée. Ce poème ne dépasse malheureusement pas la mesure d'un excellent devoir de versification. Virgile a introduit dans son récit un élément qui en augmente le pathétique : le roman d'Aristée. Ce berger, fils de la nymphe Cyrène, s'était pris d'une grande passion pour Eurydice. Comme, certain jour, il la pressait plus que de coutume, elle s'enfuit. Dans sa course, elle marcha, par mégarde, sur un serpent venimeux qui la piqua cruellement. Elle mourut des suites de cet accident et, à quelque temps de là, Aristée perdit ses abeilles, c'est-à-dire toute sa fortune. Il pleurait auprès des sources du Pénée sa profonde détresse, lorsque sa mère vint à son secours. Elle lui conseilla de consulter Protée, devin infaillible, mais fort capricieux. Toutefois Aristée s'en rendit maître. Alors le monstre :

> Nam quis te juvenum confidentissime, nostras
> Jussit adire domus? Quidve hinc petis? Inquit.

« Tu le sais toi-même, réplique Aristée, car nul ne peut te tromper. Ne cherche plus à t'échapper! Ce sont les dieux qui m'ordonnent de te faire visite et de venir implorer ta science afin de relever ma fortune anéantie. »

Le devin, tout en maugréant, parle enfin de la sorte :

« Aristée, la vengeance des dieux te poursuit. Tu expies

(1) *Géorgiques*, livre IV.
(2) *Métamorphoses*, X et XI.

Digitized by Google

de grands crimes! Le malheureux Orphée est la cause des souffrances dont seul, le destin pourra t'alléger. Il venge durement son Eurydice perdue. Fuyant devant toi, elle courait éperdue, le long du fleuve, c'est ainsi qu'elle ne vit pas l'hydre cachée sous les herbes du rivage. Soudain les Driades, ses compagnes, remplissent au loin les monts de leurs cris de détresse. Eurydice n'est plus! .. Les cimes du Rhodope, les sommets du Pangée, la terre de Rhésus, les Gètes, l'Hèbre et l'Orithie en pleurèrent. Cependant Orphée consolait sa douleur amoureuse en jouant de la lyre. Il ne chantait que toi, chère Eurydice, toi quand venait le jour, toi encore lorsque descendait la nuit! Il osa même descendre au royaume des enfers et parcourir ses forêts remplies d'horreur et de ténèbres! Il vit les mânes et Pluton, leur maître redoutable... Cependant, grâce à ses accents, des ombres des spectres sortaient des profondeurs de l'Erèbe. Ils se rassemblaient aussi nombreux que les oiseaux sous le feuillage des bois, après que Vesper ou l'orage les a chassés de la montagne. C'étaient des mères, des époux, des héros, des vierges, des enfants éplorés... L'enfer, oui, l'enfer en fut charmé! Les Euménides, à la chevelure de vipère, en demeurèrent troublées, Cerbère en retint ses trois gueules béantes et la roue d'Ixion s'immobilisa dans les airs!...

« Échappé à tous les dangers d'un aussi périlleux voyage, Orphée s'en revenait vers la lumière. Eurydice qui lui avait été rendue, le suivait sans qu'il la vit. Ainsi le voulait Proserpine. Mais, ô folie d'un amant insensé (bien digne de pardon, si l'enfer savait pardonner), déjà presque aux portes du jour, Orphée s'arrête, et, vaincu par l'amour, il oublie les ordres infernaux, se retourne et regarde son épouse! C'en est fait! Tous les efforts sont anéantis! Trois fois les marais de l'Averne retentissent d'un fracas épouvantable. Eurydice est perdue pour toujours!

« Quel malheur m'accable, dit-elle, infortunée que je

Digitized by Google

suis, ton délire m'est fatal, ô mon Orphée! Voici que les destins me rappellent à eux. Je sens mes yeux nager dans les ombres de l'éternel sommeil. Adieu! la nuit m'environne et m'entraîne. Je te tends encore mes mains défaillantes. Hélas! je ne suis plus à toi!... »

Aussitôt, pareille à la fumée qui s'évapore, elle se dissipa dans les airs. Vainement Orphée tenta de saisir cette ombre et de lui parler encore. Caron ne permit plus que le marais infernal fut à nouveau franchi.

Que va devenir Orphée! Où va-t-il porter sa douleur? A deux reprises sa compagne lui a été ravie... Par quels pleurs, par quels chants attendrir à nouveau les divinités des enfers?... Déjà Eurydice inanimée vogue sur le Styx!

On raconte que durant sept mois entiers, il pleura au pied des grands rochers de la Thrace, ou bien sur les rives désolées du Strymon... Il chanta ses souffrances aux antres glacés; les tigres mêmes étaient attendris, les chênes séculaires s'approchaient, émus. Plus d'amour, plus de joie pour Orphée! Le voici qui parcourt, solitaire, les glaces hyperboréennes, les neiges du Tanaïs, les plaines du Riphée qu'enveloppent les frimas éternels.

Cette conduite irrita les femmes thraces; se voyant méprisées, elles s'emparèrent d'Orphée au cours d'une bacchanale et dispersèrent dans la campagne ses membres déchirés. L'Hèbre roulait dans ses flots la tête du chantre divin, qu'on entendait encore la langue articuler d'une voix éteinte le nom d'Eurydice. « Ah! malheureuse Eurydice » disait-elle. Et, sur toute la rive, les échos répétaient : « Eurydice! Eurydice !... »

Les paroles du devin et les conseils de Cyrène incitèrent Aristée à des sacrifices, et ses abeilles lui furent rendues.

Telle est la version de Virgile. Ovide donne sur la mort du héros des détails terrifiants. Il raconte que les femmes

Digitized by Google

Thraces — les Ménades — l'attaquèrent brutalement, armées de thyrses. Elles lui jetèrent des pierres, mais vaincues par les sons de la lyre, elles tombaient inertes aux pieds du prêtre d'Apollon tandis que les oiseaux, les serpents, les bêtes sauvages s'approchaient, enchantés. Ces miracles mirent les Bacchantes au comble de la fureur. Elles se réunirent pour donner l'assaut. Devant elles, les laboureurs fuyaient épouvantés. Alors, ivres de vin et de colère, elles arrachèrent les cornes d'un taureau et c'est avec cette arme qu'elles portèrent à Orphée le coup mortel...

« Désormais, ajoute mélancoliquement Ovide, il pourra, au séjour des morts, regarder son Eurydice, sans crainte de la perdre. »

*
* *

Quelque deux cents ans après que les poètes latins eurent, de la sorte, chanté les tragiques amours d'Orphée et d'Eurydice, Pausanias, un érudit contemporain de Marc-Aurèle, fit un minutieux voyage en Grèce. Il ne se contenta pas seulement, dans ses relations, de décrire les sites, les monuments et les œuvres d'art qu'il rencontra, mais encore il nota soigneusement les diverses fables ou légendes qui avaient créance. Aussi consacre-t-il plusieurs pages, fort documentées, au chantre de Thrace [1]; ce n'est plus un poète, c'est un savant qui parle :

« Les Grecs croient beaucoup de choses fausses, dit-il, et notamment qu'Orphée est le fils de la muse Calliope et non pas de Calliope, fille de Piérus. Ils croient aussi qu'il entraînait sur ses pas, grâce à ses chants, les animaux sauvages et qu'il descendit aux Enfers pour y réclamer sa femme .. Quant à moi, je crois qu'Orphée fut un poète qui surpassa ceux qui l'avaient précédé par la beauté de ses vers et qu'il

(1) *Description de la Grèce*, chapitre xxx.

Digitized by Google

acquit une très grande réputation parce que, pensait-on, il avait inventé les mystères, les expiations pour les grands crimes, des moyens pour guérir les malades et apaiser la colère des dieux. Ceux qui ont fait des recherches sur la poésie n'ignorent pas que les hymnes d'Orphée, qui nous restent sont en petit nombre (1). Les Lycomèdes (2) les savent par cœur et les chantent dans leurs cérémonies. Ils ne peuvent se classer que seconds après ceux d'Homère, pour la beauté des vers, mais ils leur sont supérieurs, en tant qu'hymnes religieux. »

En dehors de la vengeance des femmes Thraces, Pausanias fait plusieurs récits différents de la mort d'Orphée. « Il se pourrait, écrit-il, qu'il ait été foudroyé par les dieux, parce qu'il avait appris aux hommes des choses qu'ils ignoraient. » On dit également que, s'étant rendu à Aornos, où il y avait un oracle des morts, il s'imagina que l'âme d'Eurydice le suivait. S'étant retourné, il s'aperçut de son erreur et, de chagrin, se suicida.

L'auteur de la « Description de la Grèce » nous apprend aussi que le tombeau d'Orphée se trouvait non loin de la ville de Libèthre. Il consistait en une colonne supportant une urne de marbre. L'oracle de Bacchus avait prédit que, si les os d'Orphée voyaient la lumière, Libèthre serait détruite par un sanglier. Les habitants de cette ville se moquaient beaucoup de cette prophétie. Ils eurent tort. En effet, certain jour, un berger s'endormit, adossé à la colonne funéraire et, en dormant, il chanta si agréablement, que ses compagnons s'assemblèrent autour de lui pour mieux l'écouter. A certain moment il arriva que, se poussant les uns les autres, ils renversèrent la colonne. L'urne se brisa en tombant à terre et les os d'Orphée virent la lumière. La nuit suivante, il tomba

(1) Orphée n'a pas écrit une ligne. Ces hymnes sont apocryphes.
(2) Célèbre famille d'Athènes.

Digitized by Google

une pluie abondante qui gonfla à tel point un torrent de l'Olympe, nommé « Sus » ou « Sanglier », que Libèthre fut envahie par une grosse inondation, et périt corps et biens. Après cet événement, les restes d'Orphée furent recueillis par les habitants de Dium et inhumés dans cette localité.

Une tradition veut que la tête d'Orphée, transportée sur les flots de la mer vint échouer à Antissa, dans l'île de Lesbos, où, plus tard, elle rendit des oracles si renommés qu'Apollon lui-même en devint jaloux.

Enfin, Salomon Reinach, suggère une explication au moins inattendue de la mort d'Orphée et qui pourrait-il, semble-t-il, ressortir de certaines relations que nous possédons de cet événement. Au surplus, elle aurait eu quelque créance dans l'antiquité. Orphée aurait été non seulement tué, mais dévoré par les Ménades, au cours d'une orgie ! Il serait ainsi devenu la victime d'anthropophages auxquels ses enseignements interdisaient une pratique odieuse ! Il n'aurait pas eu meilleur sort en Thrace que plusieurs de nos missionnaires au Congo ! Peut-être eût-ce été par fanatisme qu'Orphée serait tombé sous la dent des cannibales. C'était en effet une coutume antique que de manger les chairs de l'animal immolé à tel ou tel dieu, dont il semblait une vivante représentation ; peut-être, primitivement, dévorait-on le dieu lui-même, si l'occasion s'en présentait, aux seules fins d'ailleurs de s'assimiler ses vertus. Il est certain toutefois, que l'anthropophagie n'a jamais existé en Thrace, même aux temps antéhomériques. « C'est une illusion d'optique, conclut M. Reinach, et les Grecs se sont calomniés eux-mêmes ! [1] »

* * *

Durant sept siècles, Orphée parut dormir dans la mémoire des Hellènes. Homère et Hésiode semblent l'ignorer absolu-

[1] S. Reinach, *Cultes et religions*.

Digitized by Google

ment. Aucun mot ne trahit, dans leurs ouvrages, l'existence du chantre de Thrace. Ibycus est le premier qui en fasse mention. Dès lors, il se popularise rapidement et les poètes lui dressent des autels. Pindare, Eschyle, Euripide en parlent avec les plus grands éloges Aristophane signale qu'il condamna le meurtre et qu'il apprit aux hommes à préparer leurs aliments (1). Platon, tout en l'admirant, parle en termes très sévères de son expédition dans le royaume de Pluton. « Les dieux, dit-il, renvoyèrent Orphée inexaucé du fond de l'Hadès après lui avoir montré le fantôme de la femme pour laquelle il était venu. Ils jugèrent qu'en l'occurrence il s'était conduit comme un vulgaire joueur de cithare qu'il était, qu'il n'avait pas eu le courage de mourir par amour comme Alceste, mais qu'il avait réussi à pénétrer vivant dans les enfers. C'est pourquoi ils lui infligèrent cette peine et firent en sorte qu'il mourut par la main des femmes... »

Cicéron nie l'existence et la divinité d'Orphée. Tâchons plutôt de nous en faire une idée raisonnable : Il dut être sublime, puisque le peuple le plus intelligent qui ait jamais existé, s'est complu à le vêtir de récits merveilleux. Il importe peu que nous ayons une preuve matérielle de la réalité du personnage. De fortes présomptions nous induisent à penser, avec Hellanicus et Pansanias, que dans les temps reculés, il exista en effet un poète Orphée qui fut avec plus de talents que ses émules Linus, Musée, Thamyris, Philamon, Eumolpus, un précurseur de la grande poésie grecque. Faute d'admettre cette hypothèse, nous devrions conclure que les poèmes homériques furent les premiers-nés et ils paraissent, en effet, trop parfaits pour qu'il en soit ainsi. Ils durent avoir des modèles. Rien ne prouve qu'Orphée, auquel toute l'antiquité a cru, ne fût pas un ancêtre d'Homère.

(1) Il s'abstenait de manger de la chair et il avait en horreur les œufs en qualité d'aliments, étant persuadé que l'œuf était plus ancien que la poule et le principe de tous les êtres (œuf cosmique). Burette, ouvrage cité.

Digitized by Google

Orphée apparut d'abord, non comme musicien, mais comme civilisateur. C'est lui, dit-on, qui importa en Hellas des lois humanitaires, c'est lui encore que l'on désigne comme créateur de la théogonie grecque. Son génie musical ne fut qu'une adjonction postérieure. Eschyle et Euripide en font, pour la première fois, le panégyrique. Plus tard, lorsque la musique se sépara de la poésie et tenta de devenir un art indépendant, Orphée devint le dieu de la musique. Mais les doctrines qu'on lui attribuait, l'avaient depuis longtemps élevé au rang des prophètes. Elles eurent un tel retentissement que dès le VI^e^ siècle avant Jésus-Christ, elles provoquèrent l'éclosion de l'*Orphisme*.

Le sens de cette philosophie, n'apparaît pas encore bien clairement, malgré les multiples travaux auxquels elle a donné lieu. La question de l'Orphisme reste, en somme, ouverte, mais ce qui est certain, c'est que les écrits dits orphiques sont tous apocryphes (1). Peut-être leur fond est-il constitué par des traditions lointaines, flottant dans la mémoire populaire et dont le chantre Thrace serait l'auteur. Mais, comme ses disciples lui sont postérieurs de sept siècles, il est difficile, sinon impossible d'établir en quoi, à l'origine, consistaient les mystères.

D'après Maury (2), les écrits orphiques remontent à Onomocrite, prêtre qui vivait à la cour d'Hipparque, fils de Pisistrate (3). Onomacrite puisa dans les doctrines orientales de Pythagore le plus clair de ses compositions, qu'il rendit publiques sous le nom d'Orphée, afin d'en assurer le succès.

(1) Leconte de Lisle a traduit quatre-vingt-trois poèmes orphiques, intitulés *Les Parfums*. Il s'en dégage une poésie intense. Ces hymnes sont beaux comme des prières. L'hymne 52, *Aphrodite*, est vraiment superbe. De tous les écrits orphiques, il reste l'*Argonautique*, la *lithique* et les *hymnes*.

(2) *Religions de la Grèce antique*, t. III.

(3) Cinq siècles avant Jésus-Christ.

Digitized by Google

Ce faux eût des conséquences remarquables. Bientôt se crèèrent des cercles d'Orphiques qui multiplièrent les poèmes. On y retrouve un amalgame de dogmes puisés aux sources les plus diverses, en Perse, Inde, Egypte, Phrygie, etc... Comme chaque loge avait ses doctrines particulières, il est malaisé de les coordonner. De toute façon, l'Orphisme fut avant tout une religion qui, pour être comprise, réclamait une initiation préalable. Son sens abstrait devait nécessairement échapper à la grande masse.

Rien n'est plus disparate, plus compliqué que le panthéon orphique, dont l'expression la plus puissante paraît être Chronos, le temps, celui qui n'a ni commencement, ni fin, l'infini, c'est-à-dire Dieu, qui enfanta Aether et Chaos.

A côté de Chronos, se place Phanès, la lumière, l'intelligence.

Voilà, à l'origine, les divinités principales autour desquelles évoluent une foule de dieux de seconde catégorie. Le plus populaire d'entre ceux-ci est Dionysos, c'est-à-dire Bacchus, non pas l'ivrogne et le libertin, mais le bon, le pur. Il est qualifié Zagreus, l'infernal. Sa légende est bizarre : Fils de Zeus, son destin était de gouverner le monde après son père. La jalousie arma la main des Titans, qui le tuèrent, le découpèrent en morceaux et le firent bouillir dans un chaudron. Zeus punit les Titans. Apollon recueillit les membres de Zagreus et les ensevelit au pied du Parnasse. Son cœur fut apporté à Zeus qui en fit présent à Sémélé. Et Zagreus ressuscita sous la forme de Dionysos.

Par la suite, le culte de Dionysos-Zagreus, c'est-à-dire, en somme, de la vie sans cesse renouvelée malgré les désastres et les souffrances, finit par tenir la première place dans les rites orphiques. Il donna lieu à des orgies, à des démonstrations obscènes qui indignèrent les Pères de l'Église, bien que saint Augustin ait félicité Orphée d'avoir connu la « Doctrine du Verbe, la distinction du père et du fils ».

Digitized by Google

Qu'on se garde pourtant de prendre les Orphiques pour de hideux débauchés. Tout au contraire, l'ascétisme, la bonté, la piété furent leurs moindres qualités (1). Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à son essence divine, à un péché originel. La vie pour eux était un châtiment. L'âme expiait sa faute sur la terre. Avant de gagner les sphères idéales de la parfaite félicité, il fallait une purification. Aussi bien, après la mort, l'âme voyageait-elle à travers le monde. Elle faisait un séjour aux Iles fortunées, ou bien elle se localisait pour un certain temps, dans le corps d'un animal. Elle ne gagnait le bonheur qu'après avoir accompli le cycle complet de son évolution (2).

Ce que l'on enseignait beaucoup dans les loges orphiques, c'était le moyen de se bien guider aux Enfers. Il s'agissait d'éviter prudemment tel ou tel chemin, de boire seulement à certaines fontaines. Grâce à ces précautions, le séjour dans l'Hadès devenait presque désirable.

Comme un Orphique vantait à Antisthène la puissance de ses formules magiques :

— A ta place, répondit le disciple de Gorgias, je mourrais tout de suite !

II. Orphée dans l'opéra. Péri et Monteverde.

La légende d'Orphée erra durant la plus grande partie du moyen âge dans les ténèbres de l'oubli (3). Mais dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, elle fit sa réapparition publique dans la

(1) « Je chante Éros grand, *chaste* et charmant » (hymne orphique 55, *Parfum d'Éros*, trad. Leconte de Lisle).

(2) Ces doctrines, où apparaît la métempsycose, sont empruntées à Pythagore et à son école. De nombreux Pythagoriciens faisaient partie des loges orphiques.

(3) Il nous reste un *Lai d'Orfée*, version fort altérée de la vieille légende grecque.

Digitized by Google

première pièce de théâtre classique écrite en italien. Politien ne prit, dit-on, que deux jours à la composer en s'inspirant de l'harmonieux récit de Virgile. Enfin, elle devint le sujet des trois œuvres qui caractérisent trois grandes époques de la tragédie lyrique.

Le miraculeux chantre de Thrace domine ainsi de sa douce et poétique figure, toute l'histoire de la musique dramatique. C'est lui qui paraît dans les premiers essais de Péri-Caccini (1600), dans l'opéra révolutionnaire de Monteverde (1607), dans la belle partititon de Gluck (1762) (1).

La Grèce, cette terre à laquelle nons devons tant de merveilles, n'était pas seulement destinée à fournir le livret qui inspira les premiers compositeurs de drames musicaux, il fallait encore, par surcroît, qu'elle leur indiquât la bonne route à suivre pour le mettre en musique. C'est bien la

(1) En outre, la légende d'Orphée a donné lieu à de nombreuses interprétations musicales. Il existe :

L'*Orphée et Eurydice*, de Rossi (poème de Rospigliosi), représentée à Paris le 2 mars 1647. Pour l'exécution de cette pièce, Mazarin fit venir des musiciens d'Italie. Ce fut le premier opéra représenté à Paris. Il n'eût aucun succès (Voir *Documents du Congrès musical de Paris*, 1900, publiés sous la direction de J. Combarieu. — Communication de M. Rolland.)

L'*Orphée*, de Lagrange-Chancel, tragédie lyrique en cinq actes avec chœurs, écrite sur le conseil de Racine pour le mariage de Louis XV.

Bertoni a tenté un *Orphée* sur le poème de Calzabigi.

Orphée a servi de sujet au premier acte du *Triomphe de l'Harmonie*, de Grenet (9 mai 1737), à la *Grande Journée des Machines* (Paris 1648), au quatrième acte du *Carnaval de Venise*, de Campra (1699), à une cantate de Pergolèse.

Les compositeurs suivants ont tiré d'Orphée une pièce lyrique, savoir : Louis Lully, frère de J.-B. (8 avril 1690), Keizer a traité deux fois le sujet (1702 et 1709), Le Valois (1742), Graun (Berlin 1752), Nauman, en danois (1785, à Copenhague), Benda (1789), J. Haydn (Londres 1794), inachevé et non représenté), Bachmann (Brunswick, 1798), Cannabich (Munich, 1800), Winter (Londres, 1805), Kanne (Vienne, 1810). Enfin, pour clore la série, la spirituelle fantaisie d'Offenbach, représentée en 1858.

Digitized by Google

Renaissance qui a fait ce prodige, comme tant d'autres, et Florence, l'Athènes toscane, en possède la gloire.

Au XVI^e^ siècle, la musique traversait, en effet, une crise particulière. Elle agonisait, étouffée par les règles de la scolastique. De plus en plus, les compositions devenaient des problèmes compliqués, des jongleries savantes. Sans son lumineux génie, Palestrina se serait égaré dans la ténébreuse forêt des règles du contrepoint. Il faut bien le dire, les Flamands furent, pour une grande part, responsables de cet état de choses. Descendus en Italie, fort riches d'études, mais assez pauvres d'idées, ils surent vite conquérir une renommée, dans un domaine où le public n'avait qu'un accès fort limité. Les Ockeghem, les Cyprien de Rore, les Adrien Willaert, etc., qui gagnèrent de prestigieuses renommées, renfermèrent la musique dans les frontières les plus étroites, en firent ce que Caffi, l'historien de la Chapelle de Saint-Marc, appelle ironiquement *une architecture sur papier*. Durant des années, la musique vécut par la seule puissance des complications harmoniques.

On ne chercha même plus le moindre dessin mélodique, on prit au hasard des thèmes populaires, parfois les plus vulgaires et, après les avoir scientifiquement contrepointés, ils servirent à la composition de messes solennelles. C'est ainsi qu'il y eut la messe « des nez rouges », celle de la « femme calomniée par son mari » [1] ! ! etc. Pour parer à la pauvreté des idées, on alla jusqu'à inventer de vrais procédés

(1) Lorsqu'on prenait pour thèmes de messes des chansons populaires, pendant que la majeure partie des voix prononçaient les paroles *Kyrie eleisson* ou *Sanctus Dominus*, une autre ne débitait pas des paroles françaises ou italiennes, telles que *L'ami Baudichon, madame*; *Baisez-moi, ma mie*; *L'ardent désir*; *O venere bella*; *Mon mari m'a diffamée*; *Che fa oggi, mio sole*; *Adieu, mes amours*; mais on adaptait des paroles pieuses sur des mélodies destinées originairement à des poésies qui ne l'étaient guère. (Cf. ADRIEN DE LA FAGE, *Extrait du Catalogue critique et raisonné d'une petite bibliothèque musicale.* Rennes, H. Vatar.)

Digitized by Google

mécaniques pour fabriquer des semblants de mélodie, comme si ce que Gevaert appelle « l'expression la plus élevée de la musique », pouvait se fabriquer et n'était pas, à coup sûr, le reflet même du sentiment et de l'émotion.

Toutes les règles du contrepoint simple ou double, des théories confuses, trouvèrent malheureusement pour les sauver un instant de la ruine inévitable, un codificateur éminent dans la personne de Zarlino. Cet érudit qui tint, avec autorité, l'emploi de maître de chapelle de Saint-Marc, à Venise, renferma sa science dans un gros livre intitulé : *Les Institutions harmoniques* (1562). Cet ouvrage devint la bible des musiciens qui passaient leur temps à l'étudier, et y conformaient impitoyablement leur inspiration. Démolir ce monument, c'était saper la base même des saintes coutumes. Mais Zarlino était de taille à se défendre et pour monter à l'assaut de la citadelle, il fallait un homme décidé, un de ces caractères fougueux qui, une fois convaincu, n'hésite pas à dire tout haut ce que la multitude des pusillanimes pense tout bas. Vincent Galilée, le père du créateur de l'Astronomie, fut cet homme et ce caractère.

La révolte se fomenta dans les salons du signor Geo Bardi, comte de Vernio, un protecteur des arts, dont il importe de ne pas oublier le nom. Ce gentilhomme avait, à Florence, un salon où se réunissaient les meilleurs poètes, musiciens et philosophes. « Je l'ai fréquenté », écrit le compositeur Caccini dans la préface de ses « Musiques nouvelles » (1), et je puis déclarer que j'y ai plus appris qu'en trente années d'étude du contrepoint. Les hôtes distingués de Bardi m'ont toujours incité, par des raisonnements très clairs, à ne pas estimer cette musique qui se passe du sens des paroles, gâte le sujet et les vers, soit en allongeant, soit en coupant les syllabes et le rythme, afin de les accommoder aux lois har-

(1) Caccini, *Nuove musiche*, Florence, Marescotti, 1601.

Digitized by Google

moniques, mais bien plutôt de m'en tenir à la manière de chanter, louée par Platon et les autres philosophes, si je voulais que ma musique fût comprise et produisît ces effets merveilleux qu'admiraient les écrivains... »

C'est assez dire que chez Bardi, le mérite seul avait accès. On y voyait Péri, le digne émule de Caccini, le jeune poète Rinuccini, prédécesseur de Métastase (1), Mei, le philosophe polyglotte (2), Vincent Galilée et une foule d'autres personnages renommés pour leurs talents ou leur science. Le maître de céans était d'ailleurs lui-même un des esprits les plus avertis d'Italie. Artiste, il sut conquérir l'estime des artistes; lettré, il fut reçu membre de la Crusca (3); même il eut l'honneur d'être appelé au service du pape Clément VII.

Ce qu'il fallait c'était une rénovation de la musique qui demeurait enserrée dans l'étau des traditions ecclésiastiques, aussi morne qu'une statue de Saint peut l'être, malgré ses draperies et ses bijoux. Elle rappelait par trop les temps sombres du moyen âge, l'existence claustrale des moines s'ingéniant, par des travaux méticuleux et des recherches minutieuses, à faire passer le temps qu'ils ne consacraient pas à Dieu. Elle s'inspirait encore du rêve perpétuellement le même, de l'extase figée des illuminés et des visionnaires, alors que la sculpture avait eu son Michel Ange, la peinture son Raphaël, l'architecture son Bramante. Certes, il fallait, en toute justice, reconnaître la part de profonde science dont l'Eglise avait doté le domaine musical. Mais à côté de cette science, froide et compassée, il y avait le sentiment, la passion, la vie enfin, ce que les Grecs ont admirablement personnifié par Dionysos. Le sens de cette rénovation, de cette renaissance musicale ne pouvait échapper à des esprits distingués.

(1) Librettiste célèbre, né à Assise en 1698, mort à Vienne en 1782.

(2) Auteur d'une dissertation en faveur de la musique antique, imprimée à Venise en 1602.

(3) Célèbre académie florentine qui rédigea le dictionnaire italien.

Digitized by Google

Les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, véritables drames lyriques, offraient de prestigieux modèles (1). D'autre part, la lecture des musicographes de l'antiquité, tels qu'Alypius, Nicomaqne, Aristoxène, Bacchius, Ptolémée, Didyme, Boèce, livrait en quelque sorte le secret de la musique grecque.

Aussi bien, est-ce armé d'une telle connaissance, exalté en outre par l'apologie que les anciens faisaient de leur art lyrique, que Galilée partit en guerre. C'était un homme de science et de talent. Dans les salons de Bardi, ses madrigaux, conçus dans un esprit neuf, qu'il chantait en s'accompagnant du luth (2), instrument dont il jouait en virtuose, obtinrent de retentissants succès. Il avait, en outre, mis en musique l'épisode d'Ugolin du Dante et des fragments des lamentations de Jérémie. Il n'était donc pas le premier critique venu. Il ouvrit le feu contre l'auteur des *Institutions harmoniques*, par un ouvrage intitulé : *Dialogo della musica antica e della moderna* (3) qui pourrait n'être qu'un vaste pamphlet. Il le dédia au signor Bardi, dont il fit le principal de ses interlocuteurs, celui qui se montre sans pitié pour la musique de l'époque.

Au cours de cent cinquante pages in-folio, Galilée étale son érudition remarquable de l'ancienne musique, ce qui ne l'empêche pas parfois d'interpréter médiocrement les textes grecs, et souvent de se montrer d'un pédantisme outré, au

(1) Gevaert a fort bien mis ce point en lumière (*Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*).

(2) Le madrigal était une piécette profane, qui, d'après l'usage, n'était pas accompagnée par un instrument. Elle traitait souvent un sujet érotique. On l'écrivait à trois, cinq et six voix. Ce genre de musique a disparu. Galilée a publié en 1584 une méthode de luth.

(3) Florence, Marescotti, 1581. L'édition publiée par Filippo Giunti en 1602, porte : *Dialogo della musica antica e della moderna di V. Galilei, nobile fiorentino, in sua difesa contra Ioseffo Zarlino.*

Digitized by Google

moment même où il blâme le pédantisme non moins grand de Zarlino :

« Ah! s'écrie-t-il, qu'elle était belle la musique grecque ! Elle conservait la chasteté, rendait bons les cruels, excitait à la bravoure les âmes peureuses, apaisait les esprits troublés, aiguisait le génie, faisait disparaître la discorde, engendrait des relations policées entre les hommes, restituait l'ouie aux sourds, ranimait les esprits malheureux, éloignait les calamités, rendait joyeuses les âmes inquiètes, apaisait les démons pernicieux, guérissait de la morsure des serpents, chassait les soucis et la fatigue, libérait l'humanité de la mort..., sans préjudice de tous les autres faits dont sont emplis les livres qui font autorité[1]. »

Il est certain que Galilée n'avait jamais entendu de la musique antique, par la bonne raison que, de son temps, on ne savait pas la lire, ou tout au moins on la lisait mal [2], sans quoi son enthousiasme, emprunté aux anciens, aurait

(1) Cf. Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XV. — Polybe, *Histoire*, liv. IV. Cette énumération reproduit les vertus que les Grecs attribuaient à la musique fabuleuse des temps antéhomériques.

(2) Galilée a pourtant donné, dans son *Dialogo* (p. 97), notamment le texte et la notation grecs des hymnes à la muse Calliope, à Hélios et à Némésis, qu'il tenait — à ce qu'il raconte — d'un gentilhomme florentin, lequel les avait copiés d'un texte fort ancien, retrouvé à Rome dans la bibliothèque du cardinal Saint-Ange. V. Galilée n'a pas fait la transcription en notes vulgaires de ces hymnes. En 1602, Ercole Bottrigaro (*Il Melone*, p. 10) a transposé incorrectement en notes vulgaires l'« Hymne à la Muse » .. En somme, on ne lit assez exactement la musique grecque que depuis les travaux de Fortlage (1847), Bellermann (1847) et Westphal (1867). La lecture du premier et du deuxième hymne delphique a pourtant encore donné lieu à controverse au Congrès de musique tenu à Paris en 1900 (MM. Tiersot, Poirée et Th. Reinach). Enfin, dans une intéressante étude parue dans le numéro de mars-juin 1909 de la *Revue des Études grecques*, M. Francisque Greif conteste d'une façon formelle la valeur des travaux de Bellermann et de F.-A. Gevaert, approuvés par tous les musicologues, en ce qui concerne l'interprétation des signes de la musique antique.

Digitized by Google

été moins grand et peut-être aurait-il modéré l'éclat de son panégyrique. Il avait d'ailleurs dépassé la mesure du vraisemblable et Zarlino le lui fit bien voir. Après un échange d'écrits aigres-doux, la vieille musique semblait avoir vaincu les idées nouvelles. Ce n'était qu'un leurre. Zarlino pouvait faire taire Galilée, il ne pouvait pas entraver la marche du progrès. Le coup de bélier était porté. Le « dialogo » allait porter ses fruits.

Emilio del Cavaliere avait déjà fait une timide tentative de musique dramatique. Sa « Rappresentazione di anima, e di corpo » eut les honneurs d'une exécution à Florence en 1588. Malheureusement il savait trop bien que son poème devait être en rimes plates (1), que les vers ne pouvaient avoir que cinq à sept syllabes — parfois huit, — que leur nombre pour l'œuvre complète, ne pouvait excéder sept cents (2). On comprend facilement que, bridé d'un côté par les règles draconiennes du poème, étranglé de l'autre par les lois du contrepoint, il était difficilement en état de composer une œuvre intéressante. Emilio del Cavaliere eut pourtant le mérite d'avoir, un des premiers, pratiqué le monodie ou chant accompagné, et d'avoir usé de la basse continue, mais son « stilo recitativo » n'a qu'une valeur archéologique.

Il fallait davantage. J. Corsi, successeur de Bardi, dont la maison devint le palais des Muses, encouragea Péri, Caccini et Rinuccini, à tenter l'effort définitif (3).

Ces trois talents s'unirent et, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV de France, firent représenter *Euridice* fruit de leur collaboration.

(1) Ronsard prétendait qu'un poème français n'était susceptible d'être mis en musique que s'il était écrit en rimes plates.

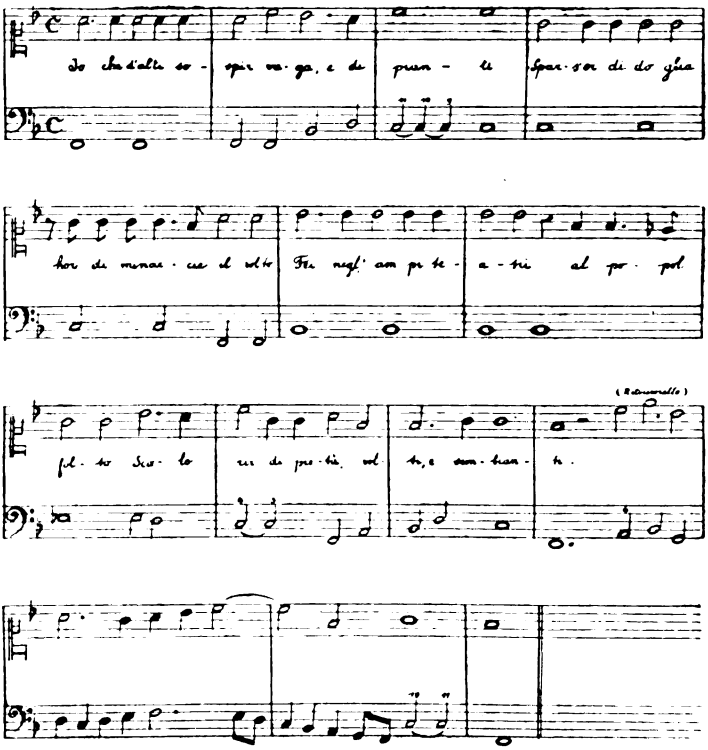
(2) Doni, *Lyra barberina etc...*, t. II, et « Avertissement » en tête de la partition de E. del Cavaliere.

(3) Auparavant, Corsi avait écrit en collaboration avec Caccini, une pièce lyrique sur le poème de Rinuccini : *Dafne* (1594).

Digitized by Google

La pièce, montée avec un grand luxe, obtint la faveur du public. Elle comprenait trois actes et un prologue, que voici :

La Tragédie :



Au premier acte, les nymphes, les pasteurs célèbrent à l'envi l'union d'Orphée et d'Eurydice : « Venez nymphes, ornez vos chevelures, il n'y a pas d'aussi beaux amants sous le soleil ! » Mais voici qu'Eurydice s'est égarée dans un bosquet. Daphné raconte sa mort inopinée par suite de la morsure d'un serpent. Orphée, atterré, est inconsolable : « Je ne pourrais pas pleurer, chère morte, ma douleur est trop grande, je vais te rejoindre. »

Digitized by Google

Le second acte montre Orphée aux Enfers. Il réclame son épouse. Vénus et Proserpine intercèdent en sa faveur. Pluton se laisse convaincre et Orphée obtient gain de cause.

Eurydice et Orphée réapparaissent au troisième acte radieux et pleins de tendresse. Danse. Apothéose.

Rinuccini — il s'en excuse du reste — s'est écarté de la tradition : « Les meilleurs auteurs se sont permis ces licences. » Personne d'ailleurs ne songera à lui en faire reproche. Monteverde et Gluck ont également modifié l'horrible fin du chantre thrace.

L' « Euridice » fut publiée à Florence en 1600 (1). Son « avertissement au lecteur » contient d'intéressants détails au sujet de la musique à tendances nouvelles, ainsi que les noms des acteurs et instrumentistes qui collaborèrent au succès de la pièce. Nous savons ainsi que la signora Vettoria Archilei, cantatrice célèbre, fut l'ancêtre des tragédiennes lyriques et, à en croire Péri, elle remplit le rôle d'Eurydice avec un talent merveilleux.

*
* *

Au point de vue actuel, que peut valoir l'œuvre du compositeur florentin ? Certes, nous n'en savourerions plus les naïves beautés. Ce n'est plus à présent qu'un précieux document, une archive rare, un tableau de primitif, et son exécution ennuyerait sans doute profondément les auditeurs (2). L'auteur n'avait, il faut bien le reconnaître, que beaucoup d'audace, un bon bagage de science et du talent. Pour provoquer une révolution de l'art musical, il ne s'agissait pas seulement de

(1) La partition n'est pas gravée, elle est imprimée visiblement d'après les procédés d'Ottaviano dei Petrucci da Fossombrone, qui passe pour l'inventeur de la typographie musicale. L'*Euridice* a été réimprimée à Florence, chez Guidi, en 1863, sur les conseils de Fetis.

(2) Fétis, dans un concert historique (1832), a fait chanter des fragments de l'œuvre de Péri.

Digitized by Google

donner une pâle copie des mélopées grecques, et d'enfreindre les règles proclamées sacro-saintes par Zarlino, il était nécessaire de rendre l'art musical compréhensible pour la foule, et d'émouvoir enfin l'âme populaire. Il était urgent de se libérer, autant que possible, des tonalités liturgiques encore en usage dans la musique profane artistique et de réformer la science des accords, c'est-à-dire, l'harmonie elle-même.

Si la grammaire et la syntaxe d'une langue s'opposent aux principes nouveaux introduits dans cette langue, comment exprimer clairement sa pensée? Or, les modes, les tonalités sont la grammaire de la musique; l'harmonie, le contrepoint, sa syntaxe. Un génie seul pouvait concentrer en lui toutes les tentatives révolutionnaires antérieures et se mettre hors des lois universellement reconnues et appliquées.

Dans cet ordre d'idées, Claude Monteverde fut vraiment un Michel-Ange. Il sut concilier les exigences du style dramatique nouveau avec les principes de l'ancienne mélopée.

(*A suivre.*) ARTHUR HUBENS.

Digitized by Google

DEUX ESSAIS DE GRÈVE GÉNÉRALE

ARGENTINE ET SUÈDE

Dans presque tous les pays industriels, la grève générale reste un des articles essentiels du programme des partis ouvriers avancés. Au fur et à mesure que se sont développées les organisations ouvrières, la mise à exécution de cette mesure de guerre, considérée comme une utopie il y a quelque cinquante ans, est devenue une chose possible, réalisable et réalisée.

Il a fallu, pour en arriver là, une centralisation de plus en plus puissante de toutes les forces ouvrières. Les mutualités et syndicats se sont unis dans des fédérations d'industries et de métiers; celles-ci à leur tour se sont réunies pour fonder des confédérations générales du travail; enfin des groupements internationaux, aux relations de plus en plus étroites, ont vu le jour.

Parallèlement à ce mouvement d'organisation matérielle, se créait et se développait une doctrine nouvelle : la doctrine syndicale.

Elle vise nettement, aujourd'hui, au remplacement de l'ordre social existant par un ordre nouveau, et a pour but de mettre aux mains des travailleurs la propriété des moyens de production.

Elle recommande comme méthode l'action directe et la grève générale, espérant, à la faveur d'une désagrégation totale et soudaine du système social actuel, s'emparer de ces moyens de production, ou tout au moins pouvoir diriger la production à sa guise.

Faut-il donc s'étonner si, presque au même moment, dans l'ancien et dans le nouveau monde, deux manifestations importantes de grève générale viennent de se produire : l'une en Suède, l'autre dans la République Argentine.

Mais si leur origine et leurs antécédents ont des traits identiques, elles présentent dans leur développement et leur conduite des caractères de diversité et d'opposition curieux à mettre en lumière.

Autant le mouvement suédois a été calme, organisé, correct, témoignant chez ceux qui y participaient de la parfaite connaissance de ce qu'ils voulaient et de la façon dont ils le voulaient, autant le mouvement

Digitized by Google

de Buenos-Ayres a révélé l'absence de toute organisation et de toute volonté sérieuses.

Différence naturelle entre le tempérament des peuples du Nord, froid, réfléchi, volontaire, méthodique, et celui des peuples de sang latin, turbulent, léger, facilement entraînable et irrésolu.

Une étude documentée qu'un écrivain de talent, M. Pierre Millet, a consacrée dans la *Revue politique et parlementaire* de septembre dernier, aux grèves générales de Buenos-Ayres, — car il y en eut plusieurs avant celle de 1909, et il est impossible de faire l'histoire de la dernière sans reprendre les précédentes — nous fournit sur le mouvement argentin des indications précises. Elle en attribue les causes à l'état de misère dans lequel vivent les populations ouvrières de Buenos-Ayres, bien que les salaires soient assez élevés. Cette misère, due certainement au prix exorbitant de la vie, relève toutefois d'une cause économique : la croissante inégalité des classes en Argentine. Les salaires n'y augmentent, en effet, que dans des proportions infimes, alors que des bénéfices énormes — produits de la richesse du sol — sont absorbés par une minorité de propriétaires argentins ou d'actionnaires étrangers.

L'organisation des travailleurs fut créée en Argentine par un certain nombre d'immigrants marxistes — allemands pour la plupart — qui fondèrent, le 1er mai 1890, la « Fédération ouvrière argentine ». Ce groupe socialiste, très peu nombreux au début, se refusait à employer la violence et en particulier la grève générale. Mais le socialisme argentin vit bientôt surgir « le syndicalisme », dû à l'arrivée en Argentine d'un nombre considérable d'Italiens et d'Espagnols, comprenant quantité d'anarchistes.

Ceux-ci se glissèrent dans les groupements ouvriers pour les amener à abandonner leurs convictions et à épouser les théories nouvelles dont l'action directe forme la base. Une scission s'opéra dans la Fédération ouvrière, devenue syndicaliste à outrance; les éléments neutres et purement socialistes constituèrent un organisme rival : l'Union générale des travailleurs.

La grève générale fit sa première apparition en 1902, aux fins de soutenir les revendications des ouvriers de magasin, « les barraqueros », avec qui les charretiers et les portefaix firent cause commune. L'occasion parut bonne à la Fédération ouvrière syndicaliste de décréter la cessation du travail le 20 novembre, alors que les socialistes de l'Union générale hésitaient à déchaîner la révolution. Mais le gouvernement veillait et, le 22 novembre, il faisait voter la loi de résidence, qui permettait

Digitized by Google

l'expulsion de tous les meneurs étrangers. Surpris d'avoir été joués, les anarchistes proposèrent aux socialistes l'union contre la loi nouvelle. Mais les deux partis ne parvinrent pas à s'entendre, chacun voulant prendre la tête et accaparer la popularité de l'opposition, d'où bagarres, confusion et impuissance générale.

Alors que la discorde régnait parmi ses adversaires, le gouvernement réagit avec vigueur, proclama l'état de siège, expulsa les plus remuants, saisit les journaux révolutionnaires, ferma les locaux. La première manifestation de l'action directe avait échoué : la grève générale expirait lamentablement et les petits « barraqueros » payaient les frais de la guerre dont ils avaient été le prétexte.

Comme le dit M. Millet, « cette première expérience eut suffi à dégoû
« ter des ouvriers réfléchis de la fameuse action directe. A Buenos-
« Ayres, comme à Paris, il en fut autrement, et l'on assista pendant six
« ans à une série de concessions de plus en plus lâches faites par le
« parti socialiste et la majorité neutre à une poignée de braillards ».

Plusieurs congrès condamnèrent bien en effet la méthode néfaste, mais ils ne le firent qu'avec la plus typique subtilité et, après avoir démontré l'absurdité de la grève générale *comme but*, en l'admettant toutefois *comme moyen* à employer au besoin.

De nouveaux essais en furent tentés, — tels que petites grèves générales de quarante-huit heures — mais, en 1905, un grand effort fut de nouveau résolu pour arrêter tout travail dans les ports. Il s'agissait pour les fédérations ouvrières de se débarrasser des « jaunes » groupés par des patrons avisés en une « Union protectrice du travail libre », car les armateurs, depuis quelque temps, s'étaient prémunis contre la grève générale des ports argentins et assuré un personnel de choix peu nombreux, mais fidèle, défendu par des inspecteurs courageux et suffisant pour briser n'importe quelle grève, non seulement dans les ports, mais dans les industries principales et les chemins de fer.

Le résultat de cette grève générale fut encore désastreux : les troupes suivirent d'ailleurs leurs chefs sans cohésion aucune ; l'Union du Travail libre resta maîtresse du port ; le gouvernement maintint l'ordre avec énergie ; quinze jours ne s'étaient pas écoulés que tous les grévistes en étaient à accepter les conditions patronales.

Cette nouvelle leçon ne servit à rien, et le Congrès de l'Union générale des Travailleurs, tenu fin 1906, n'en approuva pas moins la grève générale sans restriction d'aucune espèce.

« Personne, d'ailleurs, constate M. Millet, ne songea à perfectionner
« l'organisation de combat, à organiser la propagande et à lever des

Digitized by Google

« cotisations : comme en France, ce Congrès perdit le reste de son temps « à flétrir le militarisme et la police, à réformer l'éducation des filles « et à séparer l'Église de l'État. »

Rien d'étonnant donc à ce qu'en 1907 et 1908, chaque essai de grève générale finit par un échec retentissant. Cela n'empêcha point qu'au mois de mai de cette année, une nouvelle grève générale était décidée. Il y eut à nouveau des bousculades, des arrestations, des attentats vrais ou simulés : les socialistes recommencèrent à suivre les anarchistes, jusqu'au moment où survint l'inévitable brouille qui permit à la police de faire place nette.

Ces manifestations ne manqueront pas de se renouveler dans l'avenir; mais, conclut M. Millet, le bilan des grèves générales de Buenos-Ayres, n'en est pas moins clair dès maintenant :

« Ces dix années d'agitation montrent en effet combien il est difficile « à l'ouvrier latin de résister à l'entraînement d'une minorité violente. « Une minorité de ce genre existe dans tous les pays; elle n'a peut être « nulle part plus de force réelle qu'aux États-Unis par exemple; mais « tandis que dans les pays anglo-saxons ou germaniques, la majorité « modérée sait imposer sa volonté aux turbulents, en France, et dans « les pays de sang latin, ce sont les turbulents qui font la loi. Cette « différence a sans doute des causes complexes; elle tient sans doute, « en France comme à Buenos-Ayres, à la crainte de ne pas paraître « assez avancé, à la paresse devant l'effort ingrat qu'exige tout groupe- « ment sérieux, à un défaut d'intelligence pratique. Ce qui est incontes- « table, c'est que, mis en présence de l'absurde idéal anarchiste, l'ou- « vrier latin n'ose le réprouver franchement et croit pouvoir s'en tirer « par des distinguos et par la casuistique; que cette défaillance initiale « l'entraîne à des concessions de plus en plus éloignées de ce que lui « commande le bon sens, et, qu'en dépit de sursauts passagers, il finit « toujours par retomber sous la coupe des meneurs.

« Mais les grèves générales de Buenos-Ayres donnent une leçon plus « nette encore. De l'aveu même des intéressés, elles n'ont fait que « diviser les ouvriers organisés et dégoûter la grande majorité de toute « forme d'association. Tel paraît bien être le résultat fatal de la méthode « latine, puisqu'elle a pour système d'exaspérer les esprits modérés qui « forment partout la masse de la classe ouvrière. »

Les chiffres d'ailleurs sont frappants.

Buenos-Ayres seule comptait, en juin 1908, 214,370 ouvriers, et les associations ouvrières ne comprenaient que 23,438 cotisants, soit un

Digitized by Google

dizième. Toutes ces associations réunies ne possédaient que 370,000 fr. environ.

La plupart des métiers sont désorganisés; plusieurs sociétés qui en étaient arrivées à grouper plus de 8,000 cotisants ont totalement disparu et l'aveu d'un journal socialiste, la *Vanguardia*, est intéressant à recueillir : « Cette désorganisation n'est pas due à la crise du travail, ni à l'afflux de l'immigration, mais à la déplorable tactique préconisée par la Fédération ouvrière, c'est-à-dire à la grève générale et à l'action directe. »

A la méthode latine, il convient d'opposer maintenant la méthode du Nord. La grève de Suède est non seulement un des conflits sociaux les plus importants des temps modernes, mais encore la première véritable grève générale qu'il nous soit donné d'observer en Europe Elle mérite à ce titre d'être étudiée d'une façon spéciale, et, l'on ne peut mieux le faire qu'en résumant et en complétant l'exposé publié en août dernier par l'officiel *Post-och in rikes Tidningar* de Stockholm sous le titre de « La grève générale en Suède, ses préliminaires et son développement. »

Ce travail nous renseigne tout d'abord sur l'organisation ouvrière en Suède.

C'est vers 1880 seulement, sous l'influence du mouvement socialiste, que se formèrent, dans les plus importants centres suédois, des groupements d'ouvriers par profession. On les dénomma unions professionnelles. La coopération s'imposa rapidement aux unions, eu égard à la nécessité où elles se trouvaient d'opposer aux patrons une résistance unique et plus homogène. C'est ainsi que naquit l'Organisation internationale des syndicats professionnels. Celle-ci possède un pouvoir considérable, évidemment au détriment des associations subalternes, et tous ses efforts tendent à augmenter encore sa puissance. Elle ne laisse pas de rencontrer de l'opposition, car les associations professionnelles jouissent toujours d'un droit de détermination individuel qui rend surtout difficile une politique uniforme à l'égard des patrons. Un projet, émanant de la direction de l'Organisation nationale et visant une réorganisation décisive et centralisatrice, est actuellement à l'ordre du jour d'un Congrès qui va bientôt tenir ses assises.

L'Organisation nationale groupe actuellement 27 syndicats divers, avec environ 2,200 sections locales et un chiffre de 160,000 membres. Étroitement unis à cette organisation, bien que n'en faisant pas partie, se trouvent d'autres syndicats professionnels comptant 60,000 membres; parmi ces derniers, celui des préposés aux chemins de fer privés ou de

Digitized by Google

l'État possède 30,000 membres, celui des imprimeurs et compositeurs 6,000. Enfin, certaines petites réunions de corps de métiers, non inféodées à la démocratie sociale, existent de ci de là, ce qui permet de fixer le total des ouvriers suédois organisés à environ 240,000. Presque tous appartiennent à l'industrie, y compris celle du transport; 7,000 environ sont attachés aux exploitations agricoles.

En réalité 50 p. c. du nombre total des ouvriers suédois sont syndiqués, ce qui fait de l'organisation ouvrière de ce pays, toutes propositions gardées, une des plus puissantes de l'Europe.

En face d'elle se dresse l'*Organisation patronale*. Les patrons commencèrent à se grouper dès 1890, quand ils virent les ouvriers s'unir aussi nombreux, mais leurs groupements restaient isolés, sans relation aucune. La grève politique de 1902, organisée en vue de l'obtention du droit général de vote par une centaine de milliers d'ouvriers, fit mieux comprendre encore aux industriels la nécessité de leur entente. Alors se constitua d'abord le Syndicat des fabricants de machines, qui comprend aujourd'hui 175 patrons occupant 27,000 ouvriers; peu après se forma l'Union suédoise des patrons, qui groupe 28 syndicats industriels différents avec environ un millier de patrons occupant 160,000 hommes. En 1903 l'Union centrale des patrons réunit les patrons des différentes branches de l'industrie du bâtiment; ils sont aujourd'hui 2,000 employant 45,000 ouvriers.

Le régime intérieur de chacune de ces trois grandes unions est différent, mais, contrairement à ce qui se passe dans les organisations ouvrières, la centralisation des pouvoirs y est parfaite, ce qui donne à la politique patronale plus d'unité, plus de force et d'efficacité.

A côté des Associations que nous venons de citer, existent encore l'Union suédoise des imprimeurs, l'Union patronale des chemins de fer privés, l'Union des patrons agricoles; mais, au point de vue de la lutte, leur organisation intérieure laisse à désirer.

Les groupements patronaux et ouvriers entrèrent bientôt en rivalité, et d'assez fréquents conflits partiels précédèrent la crise de 1909.

Le premier éclata lors de la réglementation des conditions du travail par contrats collectifs. Notons en passant qu'il existe actuellement 2,000 contrats de ce genre entre environ 12,000 patrons et environ 300,000 ouvriers. Les patrons cherchaient à baser sur des principes identiques les conditions de travail de toutes les branches d'une même industrie, et à instituer pour tous les travailleurs d'une même industrie des tarifs nationaux. Les ouvriers, par contre, préféraient des ententes locales, afin de pouvoir lutter plus facilement et avec plus de succès en cas de grève partielle et régionale. Les patrons l'emportèrent.

Digitized by Google

Mais, battus sur ce point, les ouvriers n'en tentèrent pas moins d'imposer leurs prétentions dans une série de différends locaux dont la multiplicité finit par amener l'Union suédoise des patrons à la menace d'un lock-out général si les ouvriers ne reconnaissaient pas explicitement le droit pour les chefs d'industrie de diriger seuls le travail dans leurs usines et d'employer indistinctement tous les travailleurs, syndiqués ou non.

Ces droits furent reconnus par les ouvriers, qui obtinrent en échange que les patrons reconnussent à leur tour leur droit de coalition.

Toutefois, et notamment dans certaines industries du transport, les engagements pris par les ouvriers ne furent pas tenus.

Une commission extraordinaire, nommée par le gouvernement, parvint à applanir momentanément le conflit dans le sens exigé par les patrons.

Mais les difficultés mêmes que la Commission d'État avait rencontrées, autant pour accomplir sa tâche que pour faire accepter sa sentence, laissaient prévoir que l'apaisement ne serait que passager. Il semblait que chacune des deux parties en présence fût impatiente de mesurer ses forces et de s'assurer la victoire dans une lutte décisive. Toutes deux aussi avaient avisé aux moyens financiers de soutenir celle-ci. L'occasion souhaitée ne tarda pas à se produire et la crise économique de 1908 vint la fournir.

Jusque-là, l'essor industriel de la Suède avait été constant et considérable ; il avait permis aux patrons d'accorder aisément à leurs ouvriers des hausses graduelles de salaires. Le malaise et la dépression rendirent fatale au contraire la réduction progressive de ces salaires, et les grandes organisations patronales se mirent d'accord pour décréter tout d'abord qu'aucune majoration ne serait plus consentie.

La direction de l'organisation nationale ouvrière était trop intelligente pour ne pas se rendre compte des conséquences de la stagnation des affaires, et ses efforts tendirent en premier lieu à faire comprendre à ses affiliés les nécessités imposées par les circonstances. Elle n'y réussit pas. Les unions locales, sourdes à ses raisons, continuèrent à réclamer des augmentations de paie, et, une fois de plus, on vit les chefs du mouvement, de crainte de compromettre leur prestige et leur popularité, appuyer en fin de compte les prétentions d'une masse réfractaire à toutes les idées de conciliation et d'entente. La politique agressive prévalut donc. Elle commença par faire éclater de nouveau cent conflits partiels entre employés et employeurs, où presque toujours ceux-ci eurent le dernier mot ; elle popularisa de plus en plus dans les esprits

Digitized by Google

aigris le projet d'une grève générale qui briserait enfin la force patronale.

Telle fut la cause générale des hostilités ; leur cause directe fut le refus opposé à la demande de majoration des salaires présentée par les ouvriers de l'industrie du bois, de la construction des routes et des travaux hydrauliques. En vain les conciliateurs nommés par l'État tentèrent-ils de ramener la concorde.

Les taux des salaires proposés par eux devant servir de base à la confection des tarifs nationaux : il en résulta fatalement des abaissements dans certaines régions précédemment plus favorisées ; de là naquirent des dissentiments auxquels il ne put être mis fin.

L'organisation nationale ouvrière se montra rebelle à toute concession ; elle crut le moment venu d'écraser dans un mouvement d'ensemble les unions patronales et de détruire à tout jamais cette arme du lock-out à laquelle elles avaient dû leurs succès.

L'union suédoise des patrons, de son côté, pour répondre aux grèves locales, avait, le 24 mai déjà, ordonné le lock-out pour l'industrie de la confection en gros pour hommes. La même mesure fut prise le 5 juillet pour la confection en détail, et le 12 juillet pour les entreprises de constructions.

L'attitude d'hostilite persistante des organismes ouvriers allait décider les patrons vers la fin de juillet, à étendre le lock-out à toutes les industries appartenant à leurs groupes. Ils furent devancés par l'organisation nationale qui, dès le 27 juillet, lança pour le 4 août son appel à la grève générale. Tout espoir d'une trêve dut être abandonné. Presque tous les affiliés obéirent aux ordres reçus : à la date fixée du 4 août, 285,000 ouvriers chômaient, Stockholm seul en comptait 42,000 (1).

Le travail continuait pourtant dans certaines industries dont l'arrêt, même passager, eût été chose dangereuse, car l'appel à la grève générale prévoyait des exceptions clairement stipulées en ce qui touche les travaux d'éclairage, de nettoyage des rues et de distribution d'eau, ainsi que pour les soins à donner aux malades et aux animaux.

Malgré cette consigne, les ouvriers interrompirent le travail dans certaines entreprises communales d'éclairage, mais l'exploitation y fut immédiatement continuée par des employés et des ouvriers *volontaires*.

(1) Le nombre des ouvriers occupés dans l'industrie, le commerce, le transport, est évalué à 460,000 ; il faut y ajouter environ 40,000 hommes formant le personnel des chemins de fer.

L'agriculture occupe près de 800,000 personnes, en y comprenant les enfants au-dessus de 15 ans habitant chez leurs parents.

Digitized by Google

C'est de la même façon que fut rétabli le service des tramways électriques, des fiacres et des bateaux à vapeur, un moment suspendu au début de la grève, et jusqu'au service des inhumations de la capitale.

Malgré son extension considérable, la grève ne parvenait cependant pas à arrêter ni à entraver même le cours normal de la vie.

Les résultats espérés n'étant point atteints, le comité directeur tenta les plus grands efforts pour amener les groupements ouvriers qui n'avaient pas adhéré à la grève, à se joindre aux chômeurs. C'est sur ses instances et presque sous sa pression que la grande majorité des imprimeurs et compositeurs du pays abandonna le travail.

Le *Journal officiel* néanmoins continua de paraître dans sa forme accoutumée, et les grands organes quotidiens, grâce à la virtuosité de leurs rédacteurs, transformés en typographes, purent être édités chaque jour en un format réduit.

Bâillonner la presse nationale, réduire le public aux seules communications sortant de ses bureaux, c'était son idéal, et il fut bien près de l'atteindre.

L'agitation gagna bientôt aussi le syndicat des ouvriers agricoles, dont un millier de membres sur 7,000 se mirent en grève le 16 août. Mais ce ne fut là qu'un appoint sans importance, à raison même de la faiblesse numérique de ce syndicat.

Le Comité entreprit, enfin, l'embauchage des préposés des chemins de fer privés et de ceux des chemins de fer de l'État.

Les premiers ne sont, à vrai dire, pas fonctionnaires, mais ils se considèrent et sont considérés à peu près comme tels et mis sur le même pied que les seconds ; tous hésitèrent à se lancer dans le mouvement.

A la demande des grévistes, un referendum fut organisé parmi eux ; il prouva que les ouvriers des chemins se refusaient à quitter leurs postes et à violer leurs engagements (1).

Durant le mois d'août, le nombre d'adhérents à la grève générale resta donc sensiblement le même qu'au début et, dès lors, il fut aisé de prévoir l'avortement final du mouvement.

Nous le disions plus haut, le cours normal de la vie sociale ne fut pas sensiblement altéré par la grève générale. Les grands approvisionnements faits en prévision du chômage empêchèrent, en effet, qu'un renchérissement trop sensible se produisit sur le prix des denrées usuelles et l'alimentation, à aucun moment, ne fût sérieusement entravée.

(1) Voir au sujet du contrat de travail de ces agents le *Bulletin du Comité Central du Travail industriel*, fascicule du 1er juillet 1909, page 636.

Digitized by Google

L'ordre le plus parfait ne cessa, d'ailleurs, de régner et les meneurs, en toute occasion, insistèrent sur l'importance d'une attitude digne et tranquille de la part des ouvriers.

Le Ministre de l'intérieur, qui avait usé sans retard des pouvoirs qui lui sont donnés d'arrêter la vente des spiritueux, avait engagé les grévistes à seconder les autorités pour le maintien de la sécurité publique; aussi, dans la plupart des grandes localités, vit-on des corps spéciaux d'ouvriers faire eux-mêmes la police des meetings et des manifestations.

Les autorités locales s'adressèrent aussi aux organisations bourgeoises pour assurer le fonctionnement de certains services indispensables et rencontrèrent de leur part le concours le plus empressé.

Les pouvoirs publics ne durent donc, à aucun moment, avoir recours aux troupes pour rétablir l'ordre, quoiqu'ils les tinssent prêtes à tout événement

Ils ne laissaient pas au surplus de se préoccuper des moyens de mettre fin à un état de choses si anormal.

La situation juridique des ouvriers n'était pas la même pour tous. Dans les contrats collectifs conclus par eux avec leurs travailleurs, trois grands organismes patronaux — l'Union suédoise, l'Union centrale des patrons et le Syndicat des fabricants de machines — avaient inséré une clause permettant la suspension du travail même pendant la durée du contrat.

Les ouvriers ressortissants à ces groupes ne faisaient donc qu'user de leurs droits.

Mais pour les autres — et ils étaient extrêmement nombreux — les contrats collectifs ou privés interdisaient formellement toute suspension du travail pendant le cours du contrat. Il y avait donc de la part de ces ouvriers violation incontestable des engagements librement consentis. Une telle situation mettait obstacle à toute tentative de conciliation, avant la reprise du travail, et les premières déclarations du gouvernement suédois le constataient. L'opinion publique, du reste, était généralement hostile aux ouvriers à raison de la désinvolture avec laquelle ils avaient laissé protester leur signature, et l'*Aftonbladet*, dès le 18 août déjà, n'hésitait pas à dire que « le résultat le plus tangible de la grève « était de souder ensemble dans un bloc compact tous les éléments non « socialistes, c'est-à-dire les cinq sixièmes du pays, désormais tournés « de toutes leurs énergies hostiles contre le danger socialiste ».

L'armée gréviste vit fondre peu à peu ses effectifs. Fin août les chômeurs n'étaient plus que 255,000, soit 30,000 de moins qu'au début, et

Digitized by Google

l'attitude énergique du gouvernement, protégeant partout la liberté du travail, ne pouvait que hâter les défections. Des ouvriers étrangers, appelés par divers patrons, prenaient du reste la place des déserteurs et menaçaient de la garder après la grève.

Des instances furent donc faites à nouveau auprès du gouvernement pour intervenir dans la lutte; elles émanèrent notamment d'un certain nombre de dames, apôtres du féminisme.

Le gouvernement répondit le 1er septembre par un communiqué où il était dit : « En préconisant la violation des contrats, les grévistes ont « détruit la foi dans l'inviolabilité des engagements, et en demandant « aux employés de chemins de fer de s'associer à la grève, ils ont « cherché à contraindre les fonctionnaires de l'État à manquer à leurs « devoirs. »

Dans ces conditions, l'État ne pouvait que refuser sa médiation.

Cette décision fut unanimement approuvée, et l'on vit les journaux exhorter les ouvriers qui avaient rompu leur contrat de travail à rentrer dans leurs ateliers pour favoriser et faciliter la médiation du gouvernement. Beaucoup de travailleurs suivirent ces conseils; le 4 septembre la grève était virtuellement finie. Officieusement désigné comme négociateur par le gouvernement, le Dr Cederborg engagea aussitôt des pourparlers avec les groupements ouvriers et patronaux. La reprise du travail fut décidée pour le 7 septembre.

Le 5, une proclamation du Comité de la grève aux ouvriers leur faisait connaître que l'on avait décidé de limiter la grève générale à ce qu'elle était avant le 4 août, c'est-à dire aux travailleurs sans obligations contractuelles. En même temps, le Comité remerciait les ouvriers qui allaient reprendre leurs occupations de la part qu'ils avaient prise à la lutte et de leur persévérance.

Bon nombre de ces ouvriers n'avaient pas attendu cette autorisation et s'étaient réembauchés. Beaucoup de ceux que l'on engageait à continuer la grève annoncèrent leur intention de se remettre également à l'ouvrage. Une semaine plus tard, le 14 septembre, le gouvernement suédois put prendre la résolution d'intervenir officiellement. Il nomma comme médiateurs MM. Cederborg, Carlston, Kvarnzelius, députés, et le baron Djurklon, avocat Cette commission a été chargée, en outre, d'élaborer un mode de négociation destiné à prévenir dans l'avenir, autant que possible la cessation du travail.

L'œuvre ni les conclusions de ces médiateurs ne sont encore connues à l'heure actuelle.

Il serait difficile de le contester, le résultat le plus clair de cette si

Digitized by Google

sérieuse manifestation, c'est l'échec complet de la grève, la capitulation sans réserve des grévistes.

Les corporations qui, pour faire « grève de sympathie » ont renié leur parole, telles que celles des employés de tramways, typographes, etc., se trouvent maintenant abandonnées à la merci de leurs patrons.

Les syndicats des typographes, notamment, sont l'objet de procès intentés par les directions des journaux, qui leur réclament des dommages-intérêts. Ils se sentent si bien dans leur tort qu'ils ont transféré en Danemark leurs caisses sociales pour échapper aux conséquences certaines de ces procès. De plus, nombre de grévistes ne retrouveront pas aisément du travail, car la plupart des journaux ont annoncé qu'ils ne congédieraient à aucun prix les hommes de bonne volonté qui les ont tirés d'embarras aux jours difficiles de la grève.

La perte en salaires est énorme. Si l'on évalue la paie journalière à 4 francs en moyenne, cela fait par jour 1 million de francs. On n'est donc pas loin de 25 millions pour le mois de chômage.

La situation des ouvriers semble du reste plus mauvaise qu'auparavant, et l'avenir leur réserve probablement de pénibles surprises, car une répercussion se fera évidemment sentir durant un espace de temps impossible à déterminer sur toutes les branches de l'activité économique de la Suède.

D'autre part, l'opinion publique réclame du Parlement des lois sévères, assurant le respect des engagements pris, et il se pourrait très bien que dans le futur, avant la signature de tout nouveau contrat collectif, on exigeât le dépôt par les syndicats ou les corporations ouvrières d'une caution, égale au moins aux dommages-intérêts éventuels en cas de rupture illégale.

La conclusion de cette étude se dégage nettement, aussi bien pour l'Argentine que pour la Suède et malgré toutes les dissemblances que nous avons notées entre les deux mouvements : c'est d'abord l'impossibilité absolue d'organiser une « vraie grève générale », c'est-à-dire la cessation brutale de la vie économique d'un pays ; en second lieu, c'est le danger qui résulte pour les classes ouvrières elles-mêmes de semblables coups de dés.

Loin d'améliorer leur situation, ils l'empirent, et en leur aliénant la sympathie publique, en provoquant la coalition des intérêts généraux et permanents de la société contre leurs intérêts particuliers, ils rendent d'autant plus ardue la réalisation de leurs aspirations.

Le comprendront-elles ?

J. Lecocq.

Digitized by Google

VERS

INVISIBLE.

Un doux être mystérieux
Hante les rêves de mon âme,
Le jour pâle est l'or de ses yeux
Qui m'enveloppent de leur flamme.

Quand le vent me frôle, léger
Avec des murmures sans nombre
On dirait l'écho messager
Des soupirs qu'il répand dans l'ombre.

J'ai vu ses doigts capricieux
Luire sous les brumes vermeilles,
Et se dérouler ses cheveux
Dans les boucles fauves des treilles.

Il marche près de moi, sans bruit,
Vêtu d'impénétrables voiles,
Ange ou sylphe, foulant, la nuit,
La neige blonde des étoiles.

Et je sens planer chaque jour
Sur mon âme ardente et troublée
La douceur de sa main voilée
Ainsi qu'un invisible amour!

Digitized by Google

LE CHANT DU CLAIR DE LUNE.

Le frais rayon de lune est comme un chant serein
Que murmurent les lèvres d'or d'un séraphin.
Dans le bleu demi-jour, sous la verdure brune
Entendez-vous le chant pâle du clair de lune?

Le frais rayon de lune est comme un son tremblant
Que sur un luth d'azur égrène un archet blanc,
Et son souffle frémit sous les arbres étranges
Et semble avoir passé par la bouche des anges.

Le frais rayon de lune est comme des doigts bleus
Courant sur le clavier des chants silencieux;
Sa voix berce mon rêve et lentement s'effeuille
Effleurant chaque nid, glissant sur chaque feuille,

Et sous ses doigts légers dont la chair blonde luit
Court en calmes frissons le sang bleu de la nuit.

SOIR A LA CAMPAGNE.

Pas de bruits! c'est le soir qui s'en vient à pas lents
Avec des mots d'azur, sous les arbres tremblants
Berçant la lune pâle ainsi qu'une colombe ;
Comme il est doux le soir qui tombe!...

Pas de souffles! tout rêve en un frais clair-obscur,
L'avoine aux doigts rosés palpite sur le mur
Du cimetière blanc que dépasse une tombe,
Comme il est doux le soir qui tombe!..,

L'oiseau n'a plus de chants, ni l'abeille de miel;
Avec ses lèvres d'or baisant le bord du ciel
S'efface le coteau qu'un vieux chêne surplombe,
Comme il est doux le soir qui tombe!...

Digitized by Google

Et je vais, contemplant la blonde Immensité
Où la nuit qui répand son sourire argenté
Berce la lune pâle ainsi qu'une colombe,
Comme il est doux le soir qui tombe!...

FLEUR AU SOLEIL.

La fleur mélodieuse étale
Son cratère empourpré,
Et creuse son luisant pétale
Sous le frelon doré.

Frissonnante au baiser d'une aile
Sous le grand ciel en feu,
Son calice est une prunelle
Où le soleil est bleu.

A travers le feuillage sombre
Au creux d'un ruisseau d'or,
Elle penche pour voir son ombre
Sur le sable qui dort.

Mais la source fraîche l'entraîne
En son pli transparent,
Et doucement la fleur s'égrène
Avec le flot courant.

Glisse fleur! le courant t'emporte
A son fil de rayons
Et là-bas, sur ta tige morte
Pleurent les papillons.

NEIGE.

O Neige! blanches étincelles
Pureté rayonnante et fraîche du ciel clair
Qui glisse et frissonne dans l'air
Comme un cygne qui bat des ailes!

Digitized by Google

Les bourgeons inquiets sentant avril vermeil
Palpiter sous leur voile sombre,
Dans l'or velouté du sommeil
Ecoutent le printemps s'épanouir dans l'ombre.

Cendres de papillons, frémissante blancheur
Qui poudrez l'azur des collines,
Il semble que des cieux en fleur
Neige un écrin de perles fines.

Silencieuse dans l'air blanc
L'aube sort à demi de la nuit demi-close
Et jette, timide, en tremblant
Sur l'horizon nacré sa caresse de rose.

ARC-EN-CIEL.

Il plut doucement ce soir-là
Dans l'air lisse comme l'ivoire,
Et le ciel frais avait l'éclat
Des lèvres qui viennent de boire.

A travers leurs rouges sentiers
Le long des berges éternelles,
Comme de grands cygnes mouillés
Les nuages battaient des ailes.

Et l'averse douce posait
Sans bruit, avec ses lèvres blanches
Dans l'ombre couleur de baiser
Une perle au doigt frais des branches.

O doux arc, ceinture de feu !
Humide flamme au ciel immense !
Aussi doux que le parfum bleu
Du clair de lune et du silence,

Digitized by Google

Tu vins d'un invisible essor
Te poser aux cimes écloses
Tendu comme une coupe d'or
A la soif immense des roses.

O rosace du firmament
Grand vitrail, céleste verrière,
Où dans un rouge enlacement
Glissent des anges de lumière!

Je les vois d'un souffle mouillé
Me tendre leurs ailes vermeilles,
Je vois leurs robes tournoyer
Comme les fleurs sous les abeilles.

..... O foule d'ailes rayonnantes
Quand il a plu dans l'air de miel
Vous m'apparaissez, ruisselantes,
Sous la brume de l'arc-en-ciel!

VŒUX.

Je voudrais être tout, tout âme, toutes choses
Flotter dans l'air immense et doux comme l'espoir,
Me sentir tour à tour étoile, ciel et roses
Et ne rien posséder afin de tout avoir!

Car mon cœur est un vase où l'onde est prisonnière
Qui voudrait s'épancher sur l'univers mouvant,
Et je voudrais trouver mes yeux dans la lumière
Et rencontrer mon âme éparse dans le vent!

Je voudrais respirer les haleines fécondes
Des grands bois premiers-nés, sous la terre enfouis,
Planer dans tous les cieux, vivre dans tous les mondes
Et me bercer au son des jours évanouis!

Digitized by Google

Les bourgeons inquiets sentant avril vermeil
Palpiter sous leur voile sombre,
Dans l'or velouté du sommeil
Ecoutent le printemps s'épanouir dans l'ombre.

Cendres de papillons, frémissante blancheur
Qui poudrez l'azur des collines,
Il semble que des cieux en fleur
Neige un écrin de perles fines.

Silencieuse dans l'air blanc
L'aube sort à demi de la nuit demi-close
Et jette, timide, en tremblant
Sur l'horizon nacré sa caresse de rose.

ARC-EN-CIEL.

Il plut doucement ce soir-là
Dans l'air lisse comme l'ivoire,
Et le ciel frais avait l'éclat
Des lèvres qui viennent de boire.

A travers leurs rouges sentiers
Le long des berges éternelles,
Comme de grands cygnes mouillés
Les nuages battaient des ailes.

Et l'averse douce posait
Sans bruit, avec ses lèvres blanches
Dans l'ombre couleur de baiser
Une perle au doigt frais des branches.

O doux arc, ceinture de feu !
Humide flamme au ciel immense !
Aussi doux que le parfum bleu
Du clair de lune et du silence,

Digitized by Google

Tu vins d'un invisible essor
Te poser aux cimes écloses
Tendu comme une coupe d'or
A la soif immense des roses.

O rosace du firmament
Grand vitrail, céleste verrière,
Où dans un rouge enlacement
Glissent des anges de lumière!

Je les vois d'un souffle mouillé
Me tendre leurs ailes vermeilles,
Je vois leurs robes tournoyer
Comme les fleurs sous les abeilles.

..... O foule d'ailes rayonnantes
Quand il a plu dans l'air de miel
Vous m'apparaissez, ruisselantes,
Sous la brume de l'arc-en-ciel!

VŒUX.

Je voudrais être tout, tout âme, toutes choses
Flotter dans l'air immense et doux comme l'espoir,
Me sentir tour à tour étoile, ciel et roses
Et ne rien posséder afin de tout avoir!

Car mon cœur est un vase où l'onde est prisonnière
Qui voudrait s'épancher sur l'univers mouvant,
Et je voudrais trouver mes yeux dans la lumière
Et rencontrer mon âme éparse dans le vent!

Je voudrais respirer les haleines fécondes
Des grands bois premiers-nés, sous la terre enfouis,
Planer dans tous les cieux, vivre dans tous les mondes
Et me bercer au son des jours évanouis!

Digitized by Google

A travers l'aube rouge, à travers la nuit brune
Je voudrais moissonner dans les sillons du ciel,
Et boire avec mes yeux au nectar de la lune
Dont les abeilles d'or font un céleste miel!

Et je suis triste à l'heure où croît ta douce flamme
O jour que nul mortel ne pourra retenir,
De n'avoir qu'un soleil pour éclairer mon âme
Et qu'une vie, hélas! pour apprendre à mourir!

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

LA GUIRLANDE DES MAINS FRAGILES

[D'un ensemble où sont narrées les histoires de deux petites filles : Hilda la taciturne et sa sœur cadette Suzon, adorablement égoïste, dite « Suzon de l'Académie Française » pour l'élégance de son babil, ainsi que d'un petit garçon, leur voisin et ami, nommé Tuthur, esprit déjà touché par la religion de l'Inconnu, et dont on peut prédire qu'il deviendra artiste-peintre.]

On comptait, dans le paisible faubourg qui voyait le règne de Suzon, plusieurs dames assez riches et complaisantes. L'une d'entre elles avait mis sa bonne Gabrielle à la disposition des mamans sans servante ; et, chaque matin, vers huit heures, cette bonne allait de maison en maison, sonnant aux portes des mioches en âge d'école.

Dans un claquement de bottines minuscules sur le trottoir, et avec ce joli babil flûté des buissons remplis d'oiseaux, une troupe grossissante de petites filles et de petits bonshommes déambulait par ce correct faubourg de fonctionnaires.

Ils déambulaient vers le Jardin d'Enfants, tous propres comme des poupées neuves, et les mains se joignant en guirlande. Gabrielle, en tablier blanc et tête nue, suivait à la distance canonique ; et tout en portant le mince bagage scolaire du bataillon, elle veillait à ce que la chaîne enfantine ne se disloquât pas.

De naïves affections circulaient à travers la docile guirlande des mains jointes. Suzon, entre tant d'amis dont sa coquetterie discernait les convoitises, avait choisi l'innocente

Digitized by Google

main de Tuthur pour y nouer la sienne, et Tuthur en concevait une obscure fierté; car un tempérament d'artiste l'incitait en des rêves de conquête.

Sans doute, son âme curieuse, encline au sentiment de l'inconnu et un peu craintive, vivait de préférence dans le repliement d'elle-même. Mais lorsqu'il trottinait vers l'école aux côtés de Suzon si capricieusement belle, Tuthur se donnait tout entier au bonheur muet de tenir la main de son amie.

Quant à Hilda, elle se trouvait toujours à l'extrême bout de la guirlande, et gardait la main restée libre de Suzon. Elle frôlait sans bruit le mur des façades.

Et tout ce petit monde gazouillait, musait, semblait heureux. On songeait aux exercices difficiles et alléchants de bâtonnets, de papiers festonnés, que leur proposerait l'institutrice. On imaginait les parties de plaisir, exécutées en chantant, les galopades et les culbutes où l'on récolte plaies et bosses, sans s'en apercevoir. Ce sont les mères, qui, le soir, en font le compte.

Jean Leroy, que possédait l'esprit de ruse, rallierait ses partisans aux cris scandés et répétés :

Et au muche-cabat!
Et au muche-cabat!

ce qui désigne en bon picard le jeu de cache-cache.

Louis Fauconnier, venu d'un autre point de la ville, et de tempérament martial, couvrirait l'effort de Jean Leroy par un appel retentissant :

Et au vo-leur!
Et au vo-leur!

redit à ses côtés par vingt bouches belliqueuses.

Jules Voitout, le chef des mauvais garnements, essayerait de nuire à Sidonie Lequeu, parce que Sidonie Lequeu avait de burlesques pantalons d'étoffe noire trop longs, sous une

Digitized by Google

robe trop courte, et qu'elle se mettait à hurler aussitôt que la meute de Jules aboyait à ses trousses.

Ainsi, chacun écoutait son démon particulier; et l'idée hiérarchique, comme celle de caste, comme la personne du chef, trouvait déjà une sanction parmi ces enfants.

Le plus unanimement respecté était Robert Jacquemain, dit Bérot, que sa mère amenait elle-même jusqu'au seuil de l'école, et dont le génie inventif comblait d'aise ses fervents. Sa dernière trouvaille était appelée à une longue carrière. A l'aide de ficelles abondantes, Bérot avait combiné une sorte d'immense attelage : plusieurs voitures figurées par des cordes et habilement reliées; à chacune, deux chevaux conjugués par une main, et la main opposée, ou plutôt le bras opposé pris dans un nœud coulant; entre les rênes ainsi déployées, un ou plusieurs voyageurs; tout cela précédé ou encadré de quelques toutous bruyants qui menaçaient les jambes des chevaux, tout cela manié à l'arrière par Bérot lui-même qui tenait le faisceau des guides,

Et c'étaient des courses vertigineuses autour du grand « jardin » : chevaux, toutous, voyageurs et conducteurs emportés dans une même folie; piétinements, piaffements, hennissements, bonds et sauts, cris de hue et dia, nuages de poussière, mouvements de trot et de galop, faux pas, ornières, rênes qui serrent de trop près les bras, ou qui s'embrouillent, ou qui se cassent, conflagrations et culbutes générales, tels les quadriges antiques frôlant de leurs roues brûlantes la borne du cirque dont parle Horace.

Tuthur se mêlait volontiers à ce jeu épique renouvelé des Hellènes ou des Latins. Il ne dédaignait pas non plus d'être le gendarme traqueur de voleurs, ni de jouer à cache-cache, bien qu'on trichât. Mais il n'éprouvait aucune volupté à poursuivre de ses huées les pantalons d'étoffe noire qui discréditaient la peureuse Sidonie Lequeu.

Par exemple, il se livrait, lui aussi, à une industrie de

Digitized by Google

goût, par quoi il cultivait les suffrages des petites filles. Car il subissait une étrange destinée : une force délicieuse infléchissait, selon des courbes agréables, les mouvements de ses doigts précoces et malhabiles. Déjà même, il cherchait les ingrédients dont il avait besoin pour ce métier obscur de peintre. Et c'est pourquoi, aux heures de récréation, il râpait la brique des murailles avec un morceau d'ardoise ou un caillou. Dans la poussière sèche ainsi obtenue, il conviait garçonnets et bambines à venir cracher leur salive ; il en résultait une pâte rouge qui tenait à la fois de la couleur pour tableaux, du potage pour dînettes, et du fard pour toilettes féminines.

Mais à présent, une nouvelle et vaste ambition le rendait soucieux ; et Tuthur y réfléchissait en suivant le chemin de la ville basse en compagnie des autres enfants.

D'abord, il voulait, le premier, réussir cette fameuse salière de papier, à quatre compartiments, dont l'institutrice leur avait enseigné, vainement jusqu'ici, les plis abominablement laborieux.

Ensuite...

Ah oui, voilà ! C'était le noble instinct de gloire inné au cœur de l'homme qui avait induit Tuthur à exécuter bientôt, tout de suite, également avant tout autre, cette action difficile, héroïque, malpropre et charmante.

Depuis qu'il arborait l'insigne de la force et de la dignité masculines : des culottes, Tuthur souffrait de recourir encore et toujours au subterfuge primitif de certain vase pour une certaine sorte de gênante satisfaction.

Certes, le danger était grand de répudier ce vase. Tuthur pouvait tomber, disparaître tout entier dans ce trou béant au-dessus duquel les hommes faits s'installent avec une inconcevable sérénité... Mais quoi, la séduction était forte ! Et si l'on usait de précaution ! Et si l'on se tenait modestement, pour commencer, au bord de la planche à lunette !

Digitized by Google

Plus tard, on s'enhardirait, on se reculerait peu à peu de façon à couvrir tout l'orifice, — oui, plus tard, quand on aurait assez grossi pour cela.

L'essentiel était donc de commencer; et Tuthur, assis comme sur un trône, Tuthur, muet et grave ainsi qu'un roi, verrait massée devant lui, par la porte restée ouverte, la foule admirative des bambins où Suzon apparaîtrait avec la palme ravissante de son sourire.

Telle était la seconde ambition de Tuthur...

Pour sa part, Suzon ne méditait point de lointaines tentatives. Elle ignorait toujours, en traversant le faubourg, le programme de ses divertissements quotidiens. Sa fantaisie butinait les heures propices comme des fleurs; et l'on évitait de cette sorte la fatigue des calculs, comme aussi celle plus inutile encore de bouder à un jeu mal réussi. La constance est une si encombrante vertu; et quelle joie y a-t-il à se dire que demain ramènera les plaisirs savourés hier? et quel art existe sans le caprice ondoyant ?

Ainsi, passait-on devant la confiserie du *Bébé friand*, Suzon que ce terme de bébé ne pouvait plus offusquer, mais qui vénérait l'art sybillique des friandises, entrait parfois acheter deux sous de sucre d'orge; et parfois elle ne tournait même pas les yeux vers les merveilles de la montre...

Avec une coupable aisance de raisonnement, Suzon en était arrivée à mépriser toute discipline. La discipline est si monotone. Et quand Tuthur, son ami, refusait l'offre d'un bonbon par un égard obstiné pour les injonctions d'en haut, Suzon en éprouvait une surprise mêlée d'ironie, et l'on continuait son chemin, l'attention bientôt occupée ailleurs.

Les uns chantaient. La petite Mariette chantait toujours la même chose.

Le Petit Jésus s'en va-t-à l'école,
Emportant avec lui
Des billes et des bonbons...

Digitized by Google

La mélodie naïve se propageait en sautillant, sur un rythme de marche. Suzon avait des inflexions de syllabes adroitement nuancées, et sa voix sonnait comme sonne une coupe de cristal où l'on fait pleuvoir des perles. Mais, au Petit Jésus qu'on ne lui avait pas encore présenté, elle préférait la poésie sylvestre et les rondes de fleurs :

> Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés;
> C'est la fille du roi qui les a tous coupés.

Justement, elle les préférait, ces rondes, parce qu'on les jouait en même temps qu'on les chantait. Parmi la grande cour sablée du Jardin d'Enfants, sur les paroles de fraîche légende, les danses déroulaient leurs savantes harmonies; et Suzon adorait les évolutions de groupes, les chaînes qui se rompent et se ressoudent avec mesure aux endroits marqués de la ritournelle. Suzon adorait la danse autant que la musique... Et c'est pourquoi elle avait si bonne grâce, — la grâce d'une fleur que le vent incline en lui enlevant ses parfums, — tandis que la troupe enfantine traversait la ville dans un pépiement de buisson rempli d'oiseaux.

Sur la rivière. Le passage des ponts. Une simple demi-minute, mais combien critique et combien redoutée. De fréquentes bourrasques tentaient de disloquer la chaîne des mains unies sur qui veillait Gabrielle. Les jupes claquaient. Les coiffes oscillaient.

Lucette, toute mince et plus humiliée que ses compagnons, s'arrêtait, comme cernée de tous côtés par le vent hargneux. Une lamentable et molle cariatide lui pendait sur la lèvre supérieure, menaçant d'envahir la bouche. Et régulièrement, avec l'angoisse d'un naufragé que le dernier flot submerge, Lucette adressait à la bonne gardienne cette supplique touchante :

« Madaselle Dalibelle, soufflez mon nez, si-ou-plaît. »

Les ponts traversés, la sérénité reprenait tout son empire.

Digitized by Google

Une hâte nouvelle animait les petites jambes; car l'image des jeux se faisait plus précise à mesure qu'on approchait; et la pensée de Louise pénétrait les cœurs.

Louise, la vigilante Louise! la bonne du Jardin d'Enfants, honorée autant que les maîtresses, et plus directement aimée à coup sûr! Louise, qui resterait Louise toute leur vie, s'ils ne l'oubliaient pas, comme leur maman resterait *maman*, sans plus! Louise, leur seconde maman, et qui atténuait en eux le chagrin d'avoir quitté la première, la vraie, pour de longues heures...

C'était elle, la vieille et bonne fille venue de la campagne, qui déshabillait et rhabillait tous ces jolis anges, cadeaux frêles de la ville. C'était elle qui avait la garde des menues douceurs, brioches, citronnades, apportées pour l'agrément des récréations. C'était elle qui, par une musique des lèvres propitiatoire, la même dans tous les pays, encourageait l'effort des plus petits à arroser le sable du jardin plutôt que leurs trop frais jupons blancs. C'était elle dont les mains réparatrices soulageaient les pauvres derrières victimes des prisons d'étoffes.

Et tous, au mirage toujours plus proche et alterné de Louise et des jeux, sentaient un lien commun les rattacher les uns aux autres à travers la guirlande fragile, tandis qu'ils déambulaient dans un claquement éveillé de bottines minuscules.

A midi, et surtout le soir, quand on revenait après une journée de cris, de courses, de parties amusantes, d'application et de luttes studieuses, la belle ordonnance des chevelures était bien dérangée, les attitudes bien lasses, le pli des costumes et des robes bien effacé, les étoffes et les mains et les frimousses bien salies.

Si fraîche et si souple d'allégresse le matin, la guirlande n'était plus poussée que par un vent de fatigue. Quelques

Digitized by Google

mains, plus vigoureuses, tiraient encore à grand'peine la remorque des plus molles. Mais tout gazouillement flûté des voix s'était tu ; l'on entendait çà et là une plainte larmoyante ; et le battement traînard des bottines sur les grès sonnait la débandade...

Toute la vie, cette odyssée.

UNE IDYLLE A HUIT ANS

Le « joli mois de mai » développait l'appareil multiple de ses douceurs. Le ciel s'ouvrait au triomphe des oiseaux ; et des frissons nouveaux modelaient les jeunes pousses. C'était l'époque où l'on déclôt portes et fenêtres, pour que les maisons respirent.

Suzon et Tuthur conversaient dans la salle à manger tout aérée, où des flèches de soleil touchaient aux murs les cadres dorés et, dans un coin, l'ébène sévère du piano. Tuthur, étalant sur la table toute une collection de ses dessins originaux, déclara :

« Voilà, c'est pour toi, Suzon. »

Et il laissa éclater son orgueil, qui n'était pas, à vrai dire, une attitude savamment composée, mais une parure naturelle de son affection. Il songeait bien moins à son talent, dans la présente dédicace, qu'à la vertu de son intention.

Or, parmi les dessins étalés, figuraient quelques soldats, des maisons où l'on accédait par des chemins verticaux, un toutou, un dada, et la frimousse esquissée de Suzon. Tuthur prévint :

« Çà, c'est toi. »

Et Suzon sentit se gonfler son cœur ; une bouffée de sang anima ses joues et son front. Mais Suzon, comme il sied, mêla à sa reconnaissance un grain de coquetterie ; et tempé-

Digitized by Google

rant les vivacités de sa joie par les réserves souriantes qu'elle devait à sa gloire, elle commença : « Tuthur, je t'aime... » ; puis, mettant ses mains en visière juste au-dessus de l'arcade sourcilière, elle traça le degré de sa tendresse, ni trop humiliante, ni trop encourageante non plus : «... jusque là. »

Tuthur fut ravi, emporté. Et pris d'une subite émulation, voulant chanter son vaillant amour, il posa sa main sur sa tête bien droite, et cria :

« Et moi, je t'aime jusque-là ».

Sur quoi, charmée et piquée à son tour, Suzon atteignit à plus d'éloquence ; et l'index tendu, elle renchérit :

« Et moi, je t'aime jusqu'au plafond ! »

Ils unirent leurs rires. Ce fut une musique de perles. L'air soufflait des parfums vers eux. Par la baie large ouverte entrait l'invite du jardin fleuri. Ils quittèrent la salle à manger, descendirent le perron qui mène à la cour de céramique blanche, et se trouvèrent au milieu des choses printanières. Suzon humait avec force les parfums épars ; Tuthur promenait des yeux éblouis sur les couleurs vivantes ; et il éleva son amour dans une apothéose.

« Moi, énonça-t-il, je t'aime jusqu'au plafond du ciel. »

Leurs mains se prirent, comme le matin lorsqu'ils gagnent l'école, et ils s'avancèrent sur les pelouses lumineuses vers la tonnelle qui termine la grande allée.

La tonnelle était si basse que de grandes personnes auraient dû courber la tête pour en franchir le seuil ; les deux accordés y entrèrent comme des oiseaux dans un nid.

Ils s'assirent sur un banc vermoulu, propice aux idylles. Du toit mobile, filtraient des rayons de soleil, des taches d'or, qui se poursuivaient à la manière de papillons dans les cheveux ébouriffés de Suzette. Et la porte fausse encadrait un considérable espace de ciel.

Digitized by Google

Alors leurs pensées jumelles s'enlevèrent avec une brusque hardiesse :

« Veux-tu? Nous achèterons un petit enfant. Je serai la maman, toi le papa.

— Oui, mais il faut d'abord se marier, Suzon.

— Maman me l'a dit, c'est ennuyeux.

— C'est joli. On est un monsieur et une dame. On met des bagues, parce que sans une bague on ne peut avoir des enfants. Le bon Dieu qui les dépose dans des boutiques, le défend; il nous punirait.

— Eh bien, on achètera d'abord des bagues; et puis on ira à la boutique du bon Dieu

— Non, Suzon, pas encore. Il faut trois jours. Le premier jour, on dira des prières; le deuxième jour, on se mariera et on se donnera des bagues; le troisième jour, on achètera un bébé. Veux-tu ainsi?

— Oh oui, Tuthur, ainsi. »

Et Suzon regardait Tuthur avec reconnaissance; et Tuthur contemplait son amie comme un prodige inconnu. Il contemplait surtout ses cheveux; il semblait découvrir leur couleur pour la première fois; et il s'émerveillait. Il demanda subitement ;

« Est-ce que je peux toucher tes cheveux? »

Et il voulut les caresser, les toucher, là où se posait la tache d'un papillon d'or. Mais Suzon, ayant légèrement bougé, le papillon se sauva, glissa sur le front, puis à la naissance du cou. Et Tuthur répéta :

« Est-ce que je peux toucher ta joue? »

Mais le papillon s'était aussitôt fixé sur la paupière droite de Suzon. La paupière s'alluma, devenue elle-même papillon rose. Un peu éblouie, la fillette pensa se préserver de la main; et le papillon, dégringolant, vint se blottir au bord des dents, sur les lèvres entr'ouvertes.

Notre petit peintre buvait la surprise de ce jeu étincelant;

Digitized by Google

et son doigt curieux s'approchait de la bouche rose, quand déjà l'insaisissable enchantement s'incrustait dans ce bijou d'oreille qu'avait Suzon.

Alors, Tuthur, brusquement ému, noua ses bras gracieux au cou de son amie et embrassa la nacre lumineuse où se nichait le papillon. Tout cela avait duré quelques secondes.

Il y eut un petit cri heureux : l'air aspiré par le baiser avait ébranlé le tympan, inaccoutumé à de semblables privautés. Et Suzette, transportée, à son tour embrassa Tuthur, prononçant tout soudain ces paroles incompréhensibles, admirables, symboliques et victorieuses :

« Tuthur, je t'aime comme tout Paris! »

Paris! Le vocable résonna dans les oreilles de Tuthur comme une ode de conquête à laquelle la voix de Suzon mêlait une infinie douceur de séduction.

Paris! Tuthur n'ignorait pas l'existence de cette ville lointaine. Il en connaissait d'ouï-dire les qualités essentielles de grandeur et de vacarme. Il n'en éprouvait pas autrement la curiosité. Or, voilà que sous une tonnelle parfumée où le soleil allumait des papillons d'or, Suzon lui avait déclaré :

« Je t'aime comme tout Paris! »

Et ce rapprochement de mots était ravissant; et rien ne l'avait jamais été à ce point.

Paris surgit tout à coup hors des voiles qui emprisonnaient la pensée de Tuthur. Paris s'éveilla parce que l'invisible baguette de Suzon avait fait jaillir l'aurore.

Tuthur n'eut point son interrogation coutumière : « Comment est-ce fait, Paris? » Il savait. Il voyait. A la vérité, Paris baignait si loin dans le mirage de l'heure, qu'il semblait un ruissellement de nappes roses ou mieux de marbres fluides, en forme de colonnades, de tours et de dômes, plutôt qu'un déploiement de façades grises, ou qu'un damier de rues et d'avenues. Mais c'était quand même Paris! Paris

Digitized by Google

immense, troublant, inconcevable, comme l'amour de Suzon en cette journée unique.

A présent, Tuthur s'imaginait ce qui ne l'avait jamais sollicité. Les rapports jadis inobservés de mille détails, apparurent en traits lumineux dans son esprit.

Toutes les routes sur lesquelles, en faisant ses premiers pas, il avait vu s'éloigner des convois, toutes les routes avec leurs doubles processions d'arbres, s'en allaient en effet vers cet horizon qui cache Paris.

Toutes les rivières serpentantes en amenaient ou y envoyaient leurs eaux, par des canaux, et les bateaux en remontaient incessamment le cours vers Paris.

Tous ces rubans de fer, mystérieusement allongés sur la terre et sur lesquels bondissaient les trains aux mugissements terribles, allaient se nouer là-bas autour du formidable bloc.

Et Tuthur connut, dans un éclair de fièvre visionnaire, que de tous les autres points du monde, des routes, des rivières et des chemins de fer s'enfonçaient vers le fascinant abîme.

Il se rappella que l'automne dernier de grands vols d'oiseaux avaient tourbillonné au-dessus de la ville, puis s'étaient posés avec de longs cris sur les clochers, avant de disparaître comme des flèches dans la direction des chariots, des bateaux et des trains. C'était son papa qui le lui avait dit.

Paris ! — « Je t'aime comme tout Paris. » — Cela devait être bien beau, Paris. Et les gens qui habitaient Paris devaient être bien heureux. Est-ce que lui, Tuthur, aurait jamais le bonheur de voir Paris quand il serait grand, et d'y rester quelques jours. Cet espoir lui causa une peur délicieuse.....

... A présent, Tuthur ne disait plus rien. Il semblait même oublier Suzette, qui, à ses côtés, arrangeait le nœud de son corsage ; et, le cœur en éclosion, il fixait par l'ouver-

Digitized by Google

ture de la gloriette une vision lointaine dans le premier ciel bleu de sa vie...

... Là-bas, sur le seuil du petit perron, Hilda venait de surgir dans le silence magique des évocations. Ses cheveux retenaient les rayons du soleil. Et une lueur calme se répandait de ses yeux sur son visage.

Quelque fée avait marqué son âme pour une destinée singulière, et n'attendait que l'heure où les forêts endormies s'éveillent de leur séculaire enchantement.

Hilda regardait le berceau où deux enfants, parmi l'essaim des taches d'or, faisaient fleurir une idylle innocente sur le vieux banc. Mais son regard, bien qu'il rencontrât Tuthur, allait se poser plus loin, dans l'avenir...

E. Gérard-Gailly.

Digitized by Google

Mme D'ÉPINAY ET J.-J. ROUSSEAU

Le 9 avril 1756, J.-J. Rousseau quittait la rue de Grenelle pour venir habiter l'Ermitage que lui avait offert Mme d'Épinay. Le printemps naissait : « on voyait des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol. » Et le philosophe charmé entonna avec transport le *Hoc erat in votis*... Il devait rester deux années entières dans cette retraite rustique, deux années décisives pour l'orientation de sa vie et la formation de son génie. Chaque jour, ses copies achevées, il s'égare dans la forêt de Montmorency, et là, en pleine solitude champêtre, il mûrit son grand ouvrage des *Institutions politiques*, d'où sortira le *Contrat social* ; il médite son roman de *Julie*, qui sera la *Nouvelle Héloïse*.

Puis voici qu'apparaît Mme d'Houdetot, et une passion nouvelle s'allume au cœur du misanthrope. Passion folle, brûlante de toute la fièvre des derniers regains d'amour; passion désespérée aussi. Car la douce Sophie se garde à Saint-Lambert absent, dont elle parle « en amante passionnée ». Elle prend pitié pourtant, à l'aveu imprévu et soudain : elle veut guérir cette âme dont la véhémence l'effraie et la charme, calmer cet amoureux presque grison dont les soupirs et les larmes la pénètrent d'un attendrissement délicieux. Douceur des longues promenades dans un

Digitized by Google

pays charmant, joie des soirs passés en tête-à-tête dans le jardin d'Eaubonne « sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs », ivresse des mutuelles confidences entre l'amie, complaisante à se laisser adorer, et l'ami, « content d'aimer et de l'oser dire »...

Or, une fée jalouse rompit cet enchantement, et ce fut Mme d'Épinay. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui détournât ainsi son « ours »... Elle dissimule pourtant son irritation; la rage au cœur, elle intrigue, elle espionne, elle cherche à confisquer la correspondance de sa belle-sœur et de Jean-Jacques; enfin elle adresse à Saint-Lambert un perfide rapport. Rousseau le sait, s'indigne et lui en écrit, rudement. Puis il vient à la Chevrette. On lui saute au cou, on pleure; il s'émeut, fond en larmes à son tour, et on se raccommode sans plus d'explication. Mais la rupture n'est que différée. Quelqu'un s'emploie à la rendre inévitable : c'est l'œuvre adroite et sournoise de Grimm, l'amant de Mme d'Épinay, un déplaisant hypocrite, à la morgue insultante, à la dent dure... Et tout à coup la dame de la Chevrette annonce son départ; elle est malade, elle va à Genève consulter le célèbre Tronchin; son fils l'y suit, avec son précepteur. « Et vous, mon ours, demande-t-elle à Jean-Jacques, ne viendrez-vous pas aussi? » Il se dérobe; cette brusque décision lui est suspecte. Or la vérité se découvre bientôt : l'amie de Grimm va cacher à l'étranger une grossesse importune... Décider Rousseau à être son chaperon, c'est le sûr moyen de lui faire jouer un sot personnage, de le ridiculiser, de le discréditer. Cependant il y a, parmi les intimes de la Chevrette, un tollé général contre le « citoyen ». Diderot surtout pousse les hauts cris, le taxe d'une ingratitude noire. Le moyen de se défendre sans « outrager Mme d'Épinay »? Jean-Jacques a beau s'excuser sur sa santé chancelante, on ne le croit point, on le blâme, on s'indigne... Enfin son ancienne amie lui donne congé, en quelques lignes glaciales, et par un jour

Digitized by Google

de décembre, dans la neige et la glace, il abandonne son logis de l'Ermitage. Ainsi commence l' « œuvre de ténèbres », le vaste complot machiné avec une adresse infernale par des ennemis puissants, audacieux et insaisissables.

Fermons maintenant les *Confessions* sur les dernières pages de ce neuvième livre délicieux et inquiétant, et ouvrons les *Mémoires de M^me^ d'Épinay*. Et voici que se révèle, trait par trait, la physionomie peu attirante d'un Rousseau tout différent. On le voit égoïste, soupçonneux, tracassier, brutal... Il ne cesse de jouer un rôle, et de le jouer mal, avec une raideur arrogante qui le trahit : ce prétendu sage n'est qu'un « faux philosophe », ce solitaire un « faux ermite », cet ami dévoué, un tartufe hypocrite. Surtout, il a le génie de l'ingratitude. Ingrat, il l'est envers l'excellent Diderot, envers l'honnête et bon Grimm; il l'est jusqu'au scandale envers M^me^ d'Épinay sa « bienfaitrice ». Le récit de ses démêlés avec cette dernière n'est qu'un tissu de mensonges. Mensonges, les accusations qu'il lance contre elle : elle n'a point averti Saint-Lambert, jamais elle n'a tenté de s'emparer de ses lettres ni de celles de M^me^ d'Houdetot. Calomnie, calomnie atroce, son explication du voyage à Genève : M^me^ d'Épinay allait soigner chez Tronchin une maladie trop réelle, et Jean-Jacques n'avait nulle bonne raison pour refuser de l'y accompagner...

Ainsi la contradiction est flagrante entre les deux récits. L'homme sincère entre tous, qui entreprend, dans ses *Confessions* de se montrer à ses semblables « dans toute la vérité de la nature », devient, dans les *Mémoires*, un simulateur, un fourbe, un « artificieux scélérat ».

Qui faut-il croire?

* * *

Digitized by Google

On a cru surtout, on croit encore la séduisante amie de Grimm.

A vrai dire, elle ne réussit guère, dès l'abord, à faire accepter sa version. Quand Brunet et Parison publièrent, en 1818, la première édition des *Mémoires*, l'attitude presque générale de la critique fut celle de la défiance et de l'incrédulité. Aussi bien l'image d'un Rousseau hypocrite et perfide contrastait par trop avec celle du « vertueux Jean-Jacques » dont le respect gardait encore les nuances attendries d'une manière de culte emphatique et fervent. La mémoire outragée du dieu trouva aussitôt un vengeur en Musset-Pathay : sa *Lettre sur les Mémoires de Mme d'Épinay* (1818) est une diatribe passionnée à la fois et amusante, où les exagérations de la forme et du ton font tort à plus d'une remarque ingénieuse et sensée. Mais des juges moins suspects se prononçaient au même moment. Lorsque on feuillette les collections jaunies des journaux du temps — si curieux à consulter pour l'histoire du romantisme — on est frappé de l'accord singulier des critiques. A part ceux d'entre eux qui, comme l'anonyme de la *Quotidienne*, utilisaient la publication récente pour les fins politiques de la lutte contre le « philosophisme », ils accueillaient les accusations formées contre Rousseau avec une réserve plus ou moins accentuée, mais qui souvent frisait le scepticisme.

Bien que sympathique de ton, l'article de Féletz dans les *Débats* marquait fort nettement son peu de foi dans l'impartialité de Mme d'Épinay (1). La même note se retrouvait dans l'étude que donnait Pauline de Meulan aux *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, étude pénétrante sous une forme un peu compassée, et dont Sainte-Beuve devait plus tard se souvenir avec profit. Tout en insistant sur le mérite littéraire des *Mémoires*, elle élevait des doutes sérieux sur

(1) *Journal des Débats*, 5 mars 1818.

Digitized by Google

leur valeur documentaire : « Je ne répondrais pas que, comme mémoires historiques, du moins sur les individus, les mémoires de Mme d'Épinay puissent être consultés avec une grande confiance. » Et elle justifiait ses appréhensions par cette réflexion piquante et fine : « Rarement désintéressée dans ses relations même les moins intimes, une femme, dans l'homme célèbre qui a vécu près d'elle, voit d'abord l'homme de sa société. A-t-il été pour elle quelque chose de plus, nouvel intérêt qui offusque le reste et, soit dans son affection, soit dans la colère qu'il inspire, il prend aussitôt pour elle une forme particulière, vraie peut-être à son égard, mais où nul autre qu'elle ne pourrait le reconnaître (1). » Jay, dans la *Minerve française*, était plus catégorique encore : « J'ai longtemps regardé comme une chimère, écrivait il, l'espèce de conjuration dont Rousseau prétend avoir été la victime et à la tête de laquelle il a placé Grimm et Diderot. La lecture des confessions de Mme d'Épinay m'a prouvé que s'il y avait quelque exagération dans ses idées, il y avait au moins un fond de vérité incontestable (2). »

En dépit de ces résistances, l'opinion favorable à Mme d'Épinay ne laissa point de faire peu à peu des adeptes. Par une rare fortune, elle se vit même appuyée par l'autorité de quelques-uns des noms les plus considérables, à divers égards, de la critique française du XIXe siècle (3). Ce fut d'une part Saint-Marc Girardin. Dans un livre qui fit éclat, il mit

(1) *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, t. III (1818), p. 32.

(2) *Minerve française*, t. I. (1818), p. 360.

(3) Ce serait le moment de citer Villemain, s'il était entré dans le détail de la controverse. Mais il se contente de prononcer sommairement qu'il convient d'absoudre Jean-Jacques du triple reproche de mauvaise foi, de méchanceté et d'ingratitude, « aujourd'hui que tant de *Correspondances* ont été publiées et qu'on peut lire des lettres qui sont des confessions involontaires de chaque jour ». (*Cours de littérature française, XVIIIe siècle*, 22e leçon.)

Digitized by Google

en parallèle les versions opposées des *Confessions* et des *Mémoires* et prétendit retrouver dans le second récit tous les caractères de la vérité historique (1). Ce fut aussi, ce fut surtout Sainte-Beuve. Il semble qu'ici encore le grand critique n'ait pu se défendre contre l'attirance dangereuse d'un charme féminin. Tout en refusant de se faire juge du procès, il commença par montrer une médiocre confiance dans le témoignage de Jean-Jacques. « Rousseau, écrivait-il en 1853, toutes les fois que son amour-propre et son coin de vanité maladive sont en jeu, ne se gêne pas pour mentir, et j'en suis arrivé à cette conviction qu'à l'égard de Grimm, il a été un menteur. » Et ailleurs encore : « Quand on lit les *Mémoires* de Mme d'Épinay d'une part et les *Confessions* de l'autre, il est clair que les lettres citées dans l'un et dans l'autre ouvrage et qui peuvent éclaircir la question, ne sont pas semblablement reproduites, qu'elles ont été altérées d'un des deux côtés, et que quelqu'un a menti : je ne crois pas que ce soit Mme d'Épinay » (2).

Or, l'admirable perspicacité du maître des *Lundis* se trouvait être cette fois en défaut. Douze ans plus tard, Streckeisen-Moultou publiait les lettres ainsi arguées de faux, d'après les originaux conservés à Neuchâtel, et il apparaissait que le texte authentique était bien celui de Rousseau (3). Mais déjà, avec l'ondoyante mobilité d'esprit que l'on sait, Sainte-Beuve s'était repris... Sans doute, il n'infirma jamais son jugement trop sévère pour Jean-Jacques, mais quand on relit ses trois articles sur Duclos, on y trouve singulièrement différents de ton les passages relatifs à

(1) Saint-Marc Girardin, *J.-J. Rousseau, sa vie et ses ouvrages*. Paris, Charpentier, 1870.

(2) Voir les *Causeries du Lundi*, t. II, pp. 187-207 et t. VII, pp. 287-328.

(3) *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, Michel Lévy, 1865.

Digitized by Google

M^me^ d'Épinay (1). Plus de confiance sympathique et franchement avouée, mais une réserve prudente et une circonspection presque soupçonneuse...

Encore ce repentir ne suffit-il point à ranger Sainte-Beuve parmi les défenseurs de Rousseau. Le Génevois avait pourtant sa bande de partisans, bande réduite mais vaillante. Et si l'on n'y trouvait point de prince de la critique, on y rencontrait cependant plus d'un estimable érudit. Voici P. Boiteau qui, rééditant en 1863 les fameux *Mémoires*, y vengeait Jean-Jacques à coups de notes incisives, qui agaçaient beaucoup Scherer, biographe et panégyriste de Grimm (2) Voici Gustave Desnoiresterres, un bon connaisseur du XVIII^e^ siècle, qui n'ajoutait, lui non plus, qu'une foi médiocre au récit de M^me^ d'Épinay (3). Voici enfin de Loménie, qui lui marquait infiniment moins de révérence encore. Etudiant un salon littéraire de la même époque, celui de la comtesse de Rochefort, il relevait plus d'une trace de « fausseté » dans la partie des *Mémoires* où la châtelaine de la Chevrette prétend rapporter, jour par jour, ses relations et ses entretiens avec Rousseau et Duclos, et il n'hésitait point à déclarer « perfidement arrangé » ce journal « auquel, écrivait-il, nous sommes persuadé que Grimm a mis la main (4) ».

La critique d'aujourd'hui n'a plus, sur ce point d'histoire littéraire, de semblables fluctuations : elle s'accorde à se prononcer contre Jean-Jacques. Il n'est pas douteux que M^me^ d'Épinay doit cette tardive faveur à ses derniers biographes. En tête des deux gros volumes qu'ils lui ont consacrés, MM. Perey et Maugras se portent garants de sa bonne foi et de sa sincérité : « Nous déclarons, écrivent-ils,

(1) Voir les *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 204 sqq.

(2) Voir E. Schérer, *Melchior Grimm*. Paris, Calmann-Lévy, 1887.

(3) Cf. son article *Duclos* dans la *Biographie Didot*, t XV.

(4) L. de Loménie, *La comtesse de Rochefort et ses amis*. Paris, Michel-Lévy, 1870, p. 40.

Digitized by Google

qu'après le travail le plus exact et le plus consciencieux, nous sommes arrivés à la conviction bien nette de la véracité des *Mémoires* sur tous les points essentiels (1). » L'affirmation est tranchante; elle paraît avoir clos le débat. Depuis vingt-cinq ans, on n'a plus guère révoqué en doute le témoignage de Mme d'Épinay. Sa version de ses démêlés avec Rousseau est tenue pour authentique, tandis que l'on voit dans celle des *Confessions* les imaginations d'un monomane de la persécution : *ægri somnia*. La postérité, que Jean-Jacques se plaisait à évoquer, semble avoir définitivement écarté ses dénonciations chagrines, et sa sentence se présente aujourd'hui avec toute l'autorité de la chose jugée.

*
* *

Il vient d'en être appelé.

Un livre est paru cette année même où une « rousseauiste » anglaise, Mme Macdonald, entreprend d'établir qu'une fausse idée du caractère de Jean-Jacques nous a été transmise par ses biographes, que les efforts de ses ennemis conjurés ont odieusement déformé sa physionomie morale, qu'il y a, en un mot, une « légende de J.-J. Rousseau (2) ». Livre curieux, où le vrai et le vraisemblable coudoient le douteux et le faux, où des recherches sérieuses s'accompagnent d'hypothèses téméraires et d'accusations gratuites... Mais je n'en veux voir, pour le moment, que les parties solides.

(1) L. Perey et G. Maugras, *La jeunesse de Mme d'Épinay*. Paris, Calmann-Lévy, 1882, *Introduction*, p. VI. Cf., des mêmes, *Les dernières années de Mme d'Épinay*. Ibid.

(2) Frederika Macdonald, *La légende de Jean-Jacques Rousseau rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux*. Paris, Hachette, 1909. — Ce n'est, à vrai dire, que la traduction remaniée de deux volumes publiés à Londres en 1906 sous le titre : *A New Criticism on Jean-Jacques Rousseau*.

Digitized by Google

Rien n'a plus de poids que les arguments de fait apportés par Mme Macdonald contre la thèse de la véracité des *Mémoires de Mme d'Épinay*. Elle les tire de l'examen attentif des manuscrits. On en possède deux différents. Le premier, conservé à la Bibliothèque de la ville de Paris, est une simple copie. Le second présente, au contraire, tous les caractères d'un original ; il a été mutilé : la majeure partie de ses minces cahiers noués de faveurs bleues se trouve aux Archives Nationales, le reste est échu à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Il ne faut pas une bien longue étude de ces manuscrits pour s'apercevoir qu'ils ne donnent, ni l'un ni l'autre, le texte sous la forme où nous le connaissons. Ces prétendus mémoires n'en sont point. Ce qu'a écrit Mme d'Épinay, c'est un long roman autobiographique où elle se désigne sous le nom de *Mme de Montbrillant*, où Rousseau s'appelle *René*, Grimm *Volx* et Diderot *Garnier*, tandis que les autres acteurs portent de même des noms de fantaisie. Sans doute les principaux personnages y sont aisément reconnaissables. Sans doute aussi, c'est sur un fond de réalité qu'y a été nouée la trame d'une intrigue romanesque. Encore l'imagination y conserve-t-elle ses droits : nous y voyons, par exemple, Volx, accusé d'espionnage, s'enfuir en Angleterre ; Mme de Montbrillant mourir de chagrin, et Garnier, qui a recueilli son dernier soupir, rejoindre son ami outre-Manche et — tel Milord Édouard dans la *Nouvelle Héloïse* — consacrer ses jours à veiller sur lui et à le retenir sur la pente du suicide... Autant de faits qu'ignore profondément l'histoire littéraire et anecdotique du XVIIIe siècle.

De tout cela, rien ne subsiste dans le texte imprimé. C'est que les premiers éditeurs, Brunet et Parison, qui tenaient à donner à leur publication l'apparence attirante de mémoires inédits, ont supprimé, de propos délibéré, de larges tranches du récit. Mais l'œuvre originale de Mme d'Épinay appartenait

Digitized by Google

à un genre qui requiert infiniment moins d'exactitude historique.

Et voilà qui est déjà grave. Car enfin, qui pourrait dire où finit l'autobiographie et où commence la fiction? Mais l'étude du manuscrit des Archives fournit des motifs plus sérieux encore de suspicion. Il porte, en effet, les traces de remaniements singuliers. « Les cinquante derniers cahiers de la collection révèlent, par des indices manifestes, que non seulement ils ont été altérés, mais en grande partie récrits, et d'une écriture différente de celle qui, délicate et irrégulière, court uniformément à travers les pages jaunies des quatre-vingt-dix premiers cahiers. Ce n'est pas que l'écriture originale disparaisse à la fin du quatre-vingt-dixième cahier, laissant au nouveau-venu le soin de poursuivre le récit. Ce nouvel arrivant est clairement un intrus, qui interrompt la narration primitive; celle-ci continuant son cours régulier, sauf aux endroits où une main plus hardie et brutale s'ingère, soit dans les passages intercalés, collés sur les feuillets du manuscrit pour prendre la place d'autres passages qui, très visiblement, en ont été coupés; ou dans de longues notes marginales, ou dans des passages écrits en surcharge, pardessus l'écriture plus légère, qui est barrée (1). »

Plus significatives encore les corrections et les interpolations du fragment conservé à l'Arsenal. Ici ce sont des cahiers entiers qui ont été remplacés, mais comme certains d'entre eux ont subsisté à côté de la version nouvelle, on peut se rendre compte de l'importance et du caractère des changements apportés. Il apparaît ainsi que la seconde main intervient surtout pour remanier, amplifier, aggraver les parties de l'ouvrage qui concernent René, c'est-à-dire Rousseau. « Dès que ce nom paraît, remarque Mme Macdonald, on est sûr de trouver à la suite une interruption de la narration

(1) Frederika Macdonald, *op. cit.*, p. 49.

Digitized by Google

originale; la plume calomniatrice se trempe d'encre plus noire, rature ou surcharge l'écriture délicate ou pâle dont on peut néanmoins saisir par endroit des traces, là où sont imparfaitement effacées des expressions affectueuses ou admiratrices pour René .. [1] ».

Un autre document encore nous dévoile la malignité du « rédacteur interlope ». C'est une série de brèves indications, hâtivement jetées sur le papier pour le guider dans sa revision. Elles remplissent des feuilles volantes jointes au manuscrit de l'Arsenal sous le titre général : « Notes des changements à faire dans la fable. » Or ces « Notes » révèlent chez leur auteur une malveillance évidente à l'endroit de Rousseau : elles seules suffiraient à nous convaincre que le Génevois est visé dans ce minutieux travail d'interpolation. « Reprendre René dès le commencement.. » enjoint l'une d'elles [2], et nous avons pu voir que l'ordre avait été exécuté à la lettre. Ou ailleurs encore : « Mettre l'histoire de René en conversation avec lui pour la rendre moins postiche [3]. » Et toujours docile, la seconde main découpe en dialogue l' « histoire » dont il s'agit : c'est le récit d'une aventure parfaitement invraisemblable qui, publié par MM. Perey et Maugras, a fait la perplexité des érudits [4].

Or, qui a rédigé ces « Notes »? Ici l'examen des autographes ne laisse aucun doute. Quelques-unes sont de Diderot ; le plus grand nombre sont tracées de l'écriture irrégulière et fine de M^me^ d'Épinay elle-même. A celle-ci encore sont dues les corrections apportées à la première version du roman, copiée par quelque scribe à gages. Mais il semble bien que l'un et l'autre n'ont qu'une part de responsabilité

(1) Frederika Macdonald, *op. cit.*, p. 50.
(2) *Arsenal. Ms. 3158*, f° 137 r°.
(3) *Ibid.* f° 132 v°.
(4) V. *La Jeunesse de M^me^ d'Epinay*, p. 255 sqq.

Digitized by Google

dans cette revision singulière. Certains indices, relevés par Mme Macdonald, portent à croire que les précieuses « Notes » de l'Arsenal sont seulement la transcription rapide d'indications verbales données par un tiers. Or, on n'ignore point le commerce étroit de Grimm et de Mme d'Épinay, on connaît leurs habitudes de travail en commun, on sait que l'ancienne amie de Jean-Jacques a collaboré activement à la *Correspondance littéraire*. Dans ces conditions, c'est à peine une hypothèse que de désigner Grimm comme le conseiller adroit, dont les « Notes » nous conservent les avis fidèlement consignés...

Et je m'excuse de m'attarder ainsi dans la poussière des manuscrits. Aussi bien, pour aride qu'elle soit, l'étude de ces cahiers jaunis par les ans n'en a pas moins son intérêt : elle jette quelque lumière sur la genèse compliquée des prétendus *Mémoires de Mme d'Épinay*.

Très jeune encore, la châtelaine de la Chevrette s'était découvert de l'esprit, et elle avait résolu d'en faire profiter le public. « Elle avait voulu tâter de la littérature, raconte Rousseau, et elle s'était fourré dans la tête de faire bon gré, mal gré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusait n'était pas tant de les écrire que de les lire; et s'il lui arrivait de barbouiller de suite deux ou trois pages, il fallait qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail (1). » De fait les résultats de son activité littéraire se réduisaient à ce moment à une mince plaquette : *Mes moments heureux* (1752); elle devait encore publier, six ans plus tard, des *Lettres et Portraits* et quelques *Lettres à mon fils*. L'idée lui vint d'une œuvre de plus longue haleine : un roman épistolaire, imité de la

(1) *Confessions*, livre IX.

Digitized by Google

Nouvelle Héloïse; Grimm en serait le Saint-Preux, elle-même la Julie, tandis que le rôle de Milord Edouard reviendrait à Diderot. A quel moment réalisa-t-elle son projet? Je ne crois pas me tromper de beaucoup en en reportant l'exécution à 1762 ou 1763. Le texte ne présente pas trace de fait postérieur à cette date. D'autre part, les soucis d'une vie mondaine fort active ne lui avaient guère permis jusqu'alors de mettre tant de noir sur blanc. Avec la destitution de M. d'Épinay, (janvier 1762) commença une existence beaucoup moins brillante; il se fit autour d'elle un isolement propice aux vastes desseins. Elle n'eut plus d'autre familier que Grimm : « c'est pendant cet été de 1762, notent MM. Percy et Maugras, qu'ils commencèrent à travailler sérieusement ensemble [1]. » Pendant que Grimm donnait le meilleur de son temps à sa *Correspondance* dont le succès allait croissant, on peut croire que son amie s'attelait de son côté, à son grand ouvrage. Ainsi fut écrite l'*Histoire de M^me^ de Montbrillant.*

Quelques années passèrent. Jean-Jacques, retiré à Montmorency, rédigeait ses *Confessions.* Pendant l'hiver 1770 à 1771, il en donna lecture chez ses amis : chez la comtesse d'Egmont, chez Dusaulx, chez Dorat. Ces séances firent événement. Les auditeurs s'empressèrent de raconter avec quelle véhémence et quelle amertume Rousseau dénonçait les « conspirateurs » acharnés contre lui. M^me^ d'Épinay apprit comment elle était traitée. On imagine son dépit, sa colère. Furieuse, elle dénonça l'auteur et le « libelle » à M. de Sartines, dans une lettre dont la modération calculée cache mal une irritation profonde [2]. Jean-Jacques fut mandé par le lieutenant de police : les lectures cessèrent. Mais ce

(1) *Les dernières années de M^me^ d'Epinay,* p. 256.

(2) Elle a été publiée pour la première fois par PIERRE MANUEL : *La police de Paris dévoilée.* Paris, J.-B. Garnery, an II de la liberté, t. I, pp. 97 et 98.

Digitized by Google

n'était que du temps gagné : le manuscrit de ces affreuses *Confessions* n'en subsistait pas moins. Avant qu'il ne fût publié, il importait d'atténuer l'effet de ces révélations : il fallait parer le coup. La réplique de Mme d'Épinay, ce fut son roman, mais son roman corrigé, remanié, interpolé avec l'aide adroite de Grimm (1) et devenu ainsi une formidable machine de polémique. C'est de cette revision entreprise *ab irato* que le manuscrit nous conserve les traces matérielles. Ainsi Mme d'Épinay put, à son tour, lire à ses fidèles les pages où son ennemi se trouvait peint sous les couleurs que l'on sait (2) ; et elle dut goûter à ces représailles l'âcre volupté de la vengeance, plaisir des dieux.

(A suivre.) GUSTAVE CHARLIER.

(1) Un point reste obscur, c'est le rôle de Diderot dans tout ceci. Il semble bien que l'auteur du *Fils Naturel*, « moins méchant qu'indiscret et faible » au témoignage de Jean-Jacques lui-même, a surtout été un instrument entre les mains habiles de Grimm.

(2) Mme Macdonald nie le fait de ces lectures. Il est, en effet, indispensable au système du « complot » qui est le sien, que les *Mémoires* aient été élaborés dans le plus grand secret. On trouvera plus loin le document inédit qui nous conserve le souvenir d'une de ces lectures.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

A propos d'une récente publication sur les causes premières de notre situation politique (1).

M. Franz Foulon vient de publier un essai qui mérite d'être lu et médité, dans un temps où les publicistes qui s'occupent de notre politique courante ne s'avisent guère de remonter au delà de ses facteurs immédiats et où les historiens qui en scrutent les antécédents s'abstiennent généralement d'en discuter les conséquences ultimes. Pendant longtemps, on s'est complu à répéter que la caractéristique de la nation belge était d'unir la foi et la liberté ou, comme le formulait le ministre de Decker en 1856, « un profond sentiment religieux et un ardent amour de la liberté ». A première vue, il semble assez déconcertant d'entendre soutenir par un écrivain libéral que, de ces deux mobiles, seul le premier, c'est-à-dire « une docilité extrême à toutes les suggestions du personnel religieux », représente le trait dominant de notre « âme nationale ». Et malheureusement on ne peut donner complètement tort à M. Franz Foulon !

Notre révolution de 1830, ou plutôt la Constitution qui en est sortie, semble, à première vue, protester contre la sévérité de ce jugement. Notre pacte fondamental était — et on peut dire : est encore — le plus libéral du continent européen, sans en excepter la France et même la Suisse. Mais le vieil axiome de Tacite

(1) Franz Foulon, *Le cléricalisme et la Belgique.* — Bruxelles, imprimerie Féron, 1909.

Digitized by Google

est toujours vrai : *Quid valent leges sine moribus?* La plupart de nos dispositions constitutionnelles ont été graduellement tronquées et faussées, avec la complicité de la nation, par le gouvernement clérical que le pays s'est donné et M. Foulon est fondé à soutenir que la Belgique n'a fait ainsi que reprendre le cours d'une évolution quatre fois séculaire.

On ne peut assez insister sur ce fait que tous nos malheurs depuis la fin du seizième siècle ont pour origine première l'impuissance des Pays-Bas méridionaux à suivre les provinces du Nord dans la révolte contre la domination espagnole et la foi catholique. Ce n'était pas alors entre les Pays-Bas du Nord et du Sud, une question de race. Quelle était, à l'aube de la Réforme, la différence entre un Néerlandais d'Amsterdam ou de Maestricht et un Flamand d'Anvers, de Gand, de Louvain? Il y avait bien, en outre, dans notre pays, l'élément wallon, aujourd'hui intellectuellement le plus émancipé. Mais l'exemple de la Suisse montre qu'il n'eût pas été impossible de grouper en une confédération de provinces-unies des populations séparées par la langue, la race et même la religion, si cette alliance, ébauchée par la Pacification de Gand, ne s'était dissoute sous le contrecoup d'influences externes, plus encore que par suite de la défection des Malcontents La Belgique s'en trouva jetée hors de ses voies naturelles. Comme l'a écrit l'historien hollandais Colenbrander, dans un passage que cite M. Foulon : « Désormais c'est une autre Belgique que l'on retrouve, qui ne se relie plus aux traditions du passé. Après la paix de Munster, la Belgique disparaît totalement du courant de l'histoire européenne; il faudra la Révolution française pour l'y ramener. »

Cependant l'Église romaine et la monarchie espagnole eurent beau s'unir pour supprimer chez les Belges jusqu'au dernier vestige de la liberté de conscience; il n'en est pas moins vrai — et c'est ce que M. Pirenne a mieux senti — que les survivances de l'autonomie communale, le régime des franchises, trop dédaigné par M. Foulon, la conception contractuelle des rapports avec l'autorité, ont engendré — ou entretenu —, dans toutes les classes de notre population, un sentiment de droit individuel traditionnellement hostile aux empiètements du pouvoir et ainsi

Digitized by Google

ont créé une atmosphère favorable à l'épanouissement de la liberté, dès qu'une éclaircie se produit.

L'auteur n'est-il pas trop absolu, quand il soutient que nos libertés sont exclusivement d'origine française? On peut parler à ce propos des « principes de 1789 », — parce que ceux-ci expriment les aspirations les plus généreuses et les plus fécondes de la Révolution française encore pure des excès terroristes. Mais ces principes, la France ne les a jamais appliqués intégralement chez elle et encore moins chez les peuples conquis par la République ou l'Empire, — ainsi que la Belgique de l'époque l'a appris à ses dépens. Ce que nous devons sans conteste à la France — et je suis loin de déprécier la valeur du cadeau, — c'est le code civil — mais non la Constitution de 1831. Celle-ci, de même que notre révolution de 1830 est due avant tout au besoin, alors égal chez les catholiques et les libéraux, de prendre des garanties contre le retour des abus reprochés au gouvernement du roi Guillaume, qui avait repris pour son compte le rôle et par suite l'impopularité de Joseph II. C'est, en effet, sous le régime hollandais que s'est constitué chez nous le parti libéral et que s'est libéralisé — momentanément — le parti catholique.

Les catholiques de 1830 étaient-ils sincères? L'auteur dit tour à tour oui et non. Nous adopterons de préférence l'opinion qu'il formule en ces termes : « Le parti catholique (constitutionnel) a existé chez nous sans mélange avec le parti libéral ; mais sa durée fut courte; on peut la fixer entre 1828 et 1845. » C'est déjà beaucoup si l'on tient compte que l'Encyclique de Grégoire XVI fut lancée en 1832. — Aujourd'hui assurément, « dans la bouche d'un catholique le mot de liberté n'a pas la même signification ni la même portée que dans celle d'un libéral ». Il en était autrement parmi les catholiques qui contribuèrent à l'œuvre de 1830. Le catholicisme libéral a existé; nous avons décrit, dans cette revue même, il y a quelque trente-cinq ans, sa genèse, son apogée et son déclin. Aujourd'hui comme alors, nous estimons que sa disparition était inévitable et sur ce point nous sommes absolument d'accord avec M. Foulon. Chaque année s'accentue l'antagonisme de l'orthodoxie catholique avec la science, c'est-à-dire avec l'en-

Digitized by Google

semble de nos connaissances acquises. Dès lors l'Église ne peut se maintenir qu'en proscrivant la liberté dans son sein et — quand elle le peut — dans son milieu. Chez certaines nations, comme la France, elle a échoué; aussi y subit-elle la loi du vaincu. En Belgique, elle a réussi, et c'est pourquoi notre société politique passe de plus en plus à l'état de théocratie. Sous cette forme de gouvernement, la liberté religieuse ne peut signifier, suivant la juste définition de l'auteur, que « le droit pour tout individu appartenant à un culte déterminé de pratiquer *sans restriction* les prescriptions de sa foi, *alors même que ces prescriptions seraient restrictives de la liberté d'autrui* ». Et le culte ainsi déterminé sera en premier lieu celui de la majorité! — On ne voit pas trop ce que peuvent répondre à cette argumentation ceux qui admettent d'une façon absolue le dogme de la souveraineté du peuple.

Si l'esprit de la majorité, l'« âme nationale », pour parler comme l'auteur, est aussi foncièrement cléricale qu'il la représente, de quel droit et à quoi bon lutter contre la fatalité héréditaire? M. Foulon, heureusement, s'est rappelé que, dans la vie des peuples comme des individus, à côté des influences fatales de l'hérédité et du milieu, il y a une part à faire aux libres initiatives qui permettent de réagir contre les entraînement de la masse. L'idée devient force à son tour, suivant la belle expression de Fouillée. C'est la tâche entreprise par les libéraux dont l'auteur définit parfaitement le rôle essentiel, en le ramenant à la lutte pour l'indépendance du pouvoir civil et il a également raison, quand il fait observer que par cela même les libéraux, qu'ils le veulent ou non, attaquent désormais de front non seulement la politique, mais encore la discipline et la doctrine de l'Église.

Cependant nous pouvons aller plus loin et nous demander si le mal est aussi profond qu'il veut le dire, lorsqu'il voit dans la prolongation et l'aggravation de notre régime actuel une conséquence logique de nos instincts héréditaires les plus enracinés. Il faut tenir compte, plus qu'il ne le fait, de deux autres facteurs qui ont joué un rôle considérable dans les vingt dernières années et que l'Église a su admirablement exploiter dans

Digitized by Google

l'intérêt de sa domination : les craintes des classes possédantes et la lutte des masses pour le bien-être. L'Église représente, en apparence et pour qui ne voit pas au delà des résultats immédiats, une force supérieure à celle des organisations libérales pour résister à la poussée socialiste. D'autre part, elle a beau avoir définitivement perdu la bataille sur le terrain de l'histoire et de la science : son activité, transportée dans le domaine social et économique où tendent de plus en plus à se développer les luttes politiques, peut, jusqu'à un certain point, maintenir son influence sur les esprits — et ils sont la grande majorité — qui ignorent les exigences de la haute culture.

Le parti libéral est ici dans un état d'infériorité manifeste. Les libéraux ont conscience que toutes les libertés se tiennent et qu'en faisant des concessions — cependant nécessaires — à l'interventionnisme des pouvoirs publics dans la sphère de la liberté individuelle, ils tournent le dos, au moins momentanément, à leur véritable idéal. Dut-on nous reprocher à notre tour un excès d'optimisme, notre conviction est que cette crise n'aura qu'un temps et que l'avenir verra, chez nous comme ailleurs, un rétablissement de l'équilibre social coïncider avec le triomphe de la liberté religieuse la plus absolue. Mais, en attendant, si on veut éviter que même une défaite électorale momentanée du cléricalisme ne soit un simple intermède entre deux réactions, il y a là pour nous un double problème à résoudre : offrir aux aspirations des masses une satisfaction suffisante pour qu'elles ne se résignent plus à abdiquer leur liberté entre les mains de l'Église, d'autre part persuader aux intérêts conservateurs que même d'indispensables coalitions politiques avec les socialistes ne nous entraîneront pas au delà de ce que nous déclarons légitime et opportun. Que cette double conclusion fasse son chemin et la domination politique du cléricalisme aura vécu — du moins pour un certain temps.

GOBLET D'ALVIELLA.

* * *

Digitized by Google

ERNEST DISCAILLES, *Un diplomate belge à Paris de* 1830 *à* 1864. (Monarchie de juillet. Seconde République. Second Empire). 2 volumes in-4°, ensemble 670 pages. — Librairie nationale d'art et d'histoire. G. Van Oest et Cie, Bruxelles, 1909.

Le nouvel ouvrage de l'éminent professeur émérite de l'Université de Gand, peut être considéré comme le complément naturel du monument élevé par lui, il y a quinze ans, à l'un des principaux hommes d'État belges, Charles Rogier. Cette fois il s'agit de son frère aîné, Firmin Rogier, qui pendant trente-quatre ans, représenta la Belgique à Paris comme chargé d'affaires, secrétaire de légation, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire.

Que d'événements importants pour la Belgique et pour l'Europe se sont déroulés pendant cette longue carrière diplomatique, les révolutions de 1830, la consolidation de la Belgique indépendante, le règne de Louis-Philippe, les révolutions de 1848, la formation du second Empire, les guerres de Crimée et d'Italie !

Sur toutes ces questions et sur bien d'autres, la correspondance de Firmin Rogier nous fournit des renseignements inédits et précieux. Placé au centre du monde diplomatique, en relation avec les représentants des grandes Puissances, les dirigeants et les chefs d'État, le ministre de Belgique assiste pour ainsi dire au jour le jour à tous les incidents de la vie politique dont ses lettres nous apportent le reflet fidèle et quotidien.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la biographie du diplomate et sa correspondance.

La première partie est fort courte. En une quarantaine de pages, l'auteur nous donne des renseignements sur la famille Rogier, originaire du Hainaut et fixée à Cambrai depuis le milieu du XVIIIe siècle. C'est là que Firmin Rogier naquit en 1790. Il était l'aîné de la famille et fit ses études en France ; élève de l'École normale de Paris, licencié en lettres, il fut nommé professeur au lycée de Liége en 1812 et sa famille vint bientôt le rejoindre dans l'ancienne capitale des princes-évêques.

Déplacé à Falaise, puis à Rouen, il revint à Liége après la chute

Digitized by Google

de l'Empire, s'adonna au professorat et bientôt après à la politique avec son frère cadet, Charles. Les deux frères furent intimement mêlés à la révolution de 1830 et l'un des premiers actes du gouvernement provisoire dans lequel siégait Charles Rogier fut de charger Firmin Rogier de se rendre à Paris « afin de s'y entendre avec les amis des libertés belgiques et de les éclairer sur le véritable état des choses ». Cette mission qui ne devait être que temporaire, dura trente-quatre ans.

Dès ce moment commence la longue correspondance diplomatique dont M. Discailles a recueilli les éléments dans les archives et les papiers de famille et qui renferme plus de cinq cents documents, émanant soit de Firmin Rogier lui-même, soit de ses correspondants, hommes d'État et ministres belges et français.

Quelque volumineuse que soit cette correspondance, elle offre certaines lacunes, par exemple elle ne renferme pas une seule lettre de l'année 1856 qui est cependant l'année du Congrès de Paris ; mais M. Discailles s'efforce de combler ces lacunes. Il fait mieux, il commente les lettres de Firmin Rogier, il rattache les uns aux autres les divers incidents de la politique belge, de la politique française et de la politique européenne, de façon à nous présenter la correspondance sous la forme d'un récit continu. En cela il fait non seulement œuvre d'éditeur, mais d'historien et donne à son ouvrage un intérêt puissant.

Sans doute, parmi ces cinq cents lettres toutes ne sont pas également de même valeur, et, si j'avais un reproche à faire à l'auteur ce serait de n'avoir pas, par excès de scrupule, opéré un triage plus sévère dans cet amas de documents ou, du moins, de ne pas avoir employé plus souvent le procédé d'une analyse succincte. La lecture de l'ouvrage eût été plus facile et les faits saillants eussent mieux été mis en lumière.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Discailles offre, dans son ensemble, un intérêt historique de premier ordre et constitue, avec son précédent ouvrage sur Charles Rogier, un instrument de travail dont ne pourront se passer tous ceux qui voudront s'occuper de l'époque troublée des commencements de notre nationalité.

Nous ne pouvons analyser ici, on le conçoit, lettre par lettre,

Digitized by Google

une collection aussi volumineuse. Contentons-nous d'en signaler quelques points importants.

La première question dont eut à s'occuper Rogier c'était de prendre contact avec le gouvernement de Louis-Philippe et de l'intéresser à la cause belge. En général, les grandes Puissances se montraient très réservées à l'égard du mouvement qui venait d'éclater en Belgique et qui remettait en question l'équilibre européen tel que l'avaient constitué les traités de 1815. En France surtout, où la nouvelle monarchie, née d'un mouvement franchement anticlérical, on inclinait à voir dans la révolution belge une tentative du *parti prêtre* pour s'emparer du pouvoir. Votre « Révolution n'est que de *l'eau bénite en ébullition* », disaient les hommes d'État français. Dès son arrivée, Rogier eut à combattre ces préventions.

Enfin, quand le gouvernement français se fut résolu à reconnaître l'indépendance de la Belgique, se présenta la redoutable question de la forme de gouvernement et du choix d'un souverain. On sait les intrigues sans nombre auxquelles donnèrent lieu les candidatures du duc de Nemours et du prince de Leuchtenberg. Au milieu de ce désarroi l'on vit surgir les plus singulières propositions. C'est ainsi que Firmin Rogier lui-même en vint à suggérer la nomination de La Fayette. « Pourquoi, écrit-il à son frère le 12 janvier 1831, la nation belge n'appellerait-elle pas à sa tête, sous le titre de Président à vie, le plus grand citoyen des deux mondes, La Fayette?... J'ai lieu de croire que l'ami de Washington ne se refusera pas à la gloire de présider à l'établissement de la liberté en Belgique. »

Bientôt après c'est Charles Rogier, à son tour, qui songe à confier le pouvoir au comte de Mérode. Sans doute, il est catholique, mais il est le neveu de La Fayette ; c'est pourquoi Charles Rogier conseilla à son frère d'aller voir La Fayette et de lui demander une lettre de recommandation, un *certificat de moralité* pour de Mérode. « La déclaration de La Fayette en faveur de Mérode sera d'un excellent effet et un argument presque sans réplique. »

D'autres projets surgissent encore; les uns proposent de partager la Belgique entre la France, l'Angleterre, la Hollande et la

Digitized by Google

Prusse ; d'autres, comme Chazal, de la réunir tout entière à la France. « Mon vœu le plus ardent dans les circonstances actuelles, écrit-il à Firmin Rogier le 28 janvier 1831, est la réunion à la France, car je crois que c'est le seul moyen d'être heureux en Belgique. Leur question d'indépendance est romantique, ridicule; je n'aurais voulu l'indépendance qu'avec la république; sans elle, je ne veux que la France, rien que la France. »

Heureusement la candidature anglaise de Léopold de Saxe-Cobourg vint tout sauver et la position de Rogier se trouva consolidée auprès du gouvernement français.

Dès lors sa mission se continue régulièrement et sans entraves jusqu'en 1864, et nous pouvons suivre dans sa correspondance les faits les plus importants du règne de Louis-Philippe, de la seconde République et du second Empire.

Parmi les documents les plus intéressants de cette longue période signalons les lettres de Rogier sur la mort du duc d'Orléans, sur la révolution de 1848, une lettre très curieuse du prince de Ligne sur l'état de l'Italie en 1849, une lettre du ministre des affaires étrangères d'Hoffschmidt du 10 novembre 1849, prédisant avec une netteté singulière le coup d'État et l'Empire, des conversations avec le Prince-Président (Voir notamment la lettre du 9 mars 1850), le récit de la célèbre revue de Satory, les lettres sur le coup d'État du 2 décembre prévu par tous. Dès le 30 novembre 1851, Rogier écrit au ministre d'Hoffschmidt ces lignes caractéristiques : « Nous ne tarderons pas à arriver au cinquième acte du drame. Chacun s'y attend et chacun y paraît résigné. L'indifférence de la population de Paris est extrême, et si demain elle apprenait que les portes de l'Assemblée sont fermées et que le président de la République en a mis les clés dans sa poche, pas un bras ne s'armerait pour protéger les représentants de la France; cela est on ne peut plus probable. »

Très importante aussi est la lettre du 16 janvier 1852, dans laquelle Rogier relate une longue conversation qu'il a eue avec le Prince-Président sur la politique générale.

La question de la confiscation des biens de la famille d'Orléans, dans laquelle le roi des Belges était intéressé, donne lieu aussi à un échange de lettres du plus vif intérêt.

Digitized by Google

Chargé de remettre au Prince-Président une lettre du Roi en réponse à la notification de la Présidence décennale, Rogier fit allusion aux sentiments pénibles que les décrets de confiscation avaient dû provoquer chez le Roi. « Mon Dieu, reprit le Prince, il m'a moi-même été très pénible de prendre de telles mesures, mais, vous le savez, la raison d'État commande à tout et il faut souvent y sacrifier ses propres sentiments (lettre du 25 janvier 1852). »

Les dernières années de la correspondance de Firmin Rogier offrent moins d'intérêt. On y rencontre cependant des conversations très curieuses avec les ambassadeurs et les ministres étrangers, à propos de la guerre d'Orient et de la guerre d'Italie, de l'attentat d'Orsini, du procès du journal le Crocodile, etc.

En 1864, Firmin Rogier prit sa retraite; il avait 74 ans. Il mourut à Bruxelles dix ans plus tard; ses dernières années furent paisibles et se passèrent au milieu des siens.

« Arrivé presque à l'âge de 85 ans, nous dit son biographe, âge que si peu d'hommes peuvent atteindre sans n'être plus que l'ombre d'eux-mêmes, il était resté jeune de corps et d'intelligence, exempt d'infirmités, et il s'éteignit sans avoir eu à lutter contre la mort. On le trouva sans vie dans son lit le matin de la Toussaint de 1875. »

H. Pergameni.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Nous sommes encore dans la période des reprises, du moins des reprises d'opéra. Vous en devinez le pourquoi. On ne met pas sur pied un drame lyrique comme une comédie. Il y faut des soins plus longs et plus compliqués, des collaborations plus nombreuses et plus malaisées, chanteurs, choristes, danseurs et danseuses, comparses, un orchestre et que sais-je encore. Tous ces gens-là ont à se gargariser et à s'accorder, ce qui passe cent fois la difficulté d'échanger quelques propos inscrits sur un papier. Car ce n'est pas seulement entre eux que ténor, baryton, soprano et basses ont à réaliser cet accord, c'est aussi avec les musiciens d'en bas, c'est surtout avec la mesure. Et puis, il y a les chœurs auxquels il s'agit d'apprendre à chanter juste, tâche intéressante à la vérité, mais d'une sévérité souvent décourageante. J'allais oublier un dernier élément, le public, le plus terrible de tous à apprivoiser. Il tient fort à sa *Manon*, à sa *Bohème*, à son bon *Faust*, celui-là, et il a une défiance énergiquement affirmée pour les nouveautés, qui, trop souvent, l'ont déçu.

Donc, on lui a servi à cet ogre, qui *ne sent pas la chair fraîche*, les mets faisandés dont il se délecte. En somme, pas si faisandés que cela, surtout lorque la garniture du plat est soignée. Et elle est soignée comme il convient, à notre Opéra. L'orchestre a les douceurs fondues qui tranquillisent, en les accompagnant, les plus laborieuses digestions d'abonnés. M. S. Dupuis, d'un geste savamment placide, distribue le plaisir comme un maître d'hôtel ordonne la succession des plats de choix

Des chanteurs, j'ai déjà parlé il y a un mois. Mais depuis lors on nous a rendu *La Favorite* et *Samson et Dalila*. Curieux contraste, en vérité. D'une part, la musique italienne, mais déjà apprivoisée, comme le Rossini dernière manière, appropriée aux exigences plus courtes du goût pari-

Digitized by Google

sien; de l'autre, un essai d'exotisme dans le fond et d'oratorio dans la forme, avec un coloris savant et soutenu qui fait penser à du Fromentin et à du Théophile Gautier, après une relecture de quelques psaumes. Le romantisme de *La Favorite* est absurde; le réalisme de Saint-Saëns a gardé son éclat, sa puissance et sa vraisemblance.

Ces reprises ont été surtout un triomphe pour Mme Croiza, dont le talent s'est de plus en plus précisé, nuancé, accommodé aux exigences indéfinies et infinies du répertoire le plus étendu. Cette artiste est une nerveuse, une nerveuse qui se surveille et se maîtrise, rare oiseau dans la cage théâtrale, où l'on glisse rapidement du procédé pur à la nature toute nue. Être une nature, et savoir où l'on va, c'est tout le secret d'un métier parfait. M. Verdier, lui aussi, est fort en progrès, et les autres artistes, dont un nouveau venu, M. Weldon, n'ont point fait tort à l'ensemble.

Le Parc nous a donné, après des représentations fort belles de M. Guitry dans *Le Voleur*, une œuvre nouvelle de M. Romain Coolus. Voilà un écrivain de théâtre qui ne ressemble à personne. Il manie une langue spirituelle, marivaudante, extraordinairement factice, et avec cela il donne parfois l'illusion de la vie. Quand je l'écoute, je regimbe intérieurement, et je suis tenté de m'écrier : « Mais on ne parle pas ainsi! » Et je suis non moins rétif à certaines conceptions des caractères, où il se complaît, pour nous jeter dans la surprise, j'allais dire dans l'étourdissement. Je suis bien tranquille, on n'aime pas sa belle-mère comme le héros de *Quatre fois sept font vingt-huit*. Une belle-mère n'est ni aussi jeune, ni aussi appétissante, ni aussi conciliante, ni aussi parfaite de tous points. Et on n'est pas aussi insupportable que sa fille, insupportable de coquetterie, de fantaisie, de bouderie et de bien d'autres défauts, qui sont, paraît-il, l'attribut inévitable des 20 ans féminins.

Que tout cela est donc factice, sujet, conduite de la pièce et langue que parlent ces gens-là! Pourtant il ne faut pas trop médire de la pièce de M. Coolus. Elle plaît, elle amuse, elle arrache même quelques larmes. Il n'y a guère eu de récalcitrants au théâtre du Parc. C'est qu'elle a le *nerf*, qu'elle sait le bon endroit où il faut nous toucher. Cette humanité, que réclamait déjà Diderot et dont l'oncle Sarcey faisait la condition du succès, cette humanité foncière et latente, elle est ici, mais du diable si, par l'analyse, je sais où elle est.

L'interprétation de *Quatre fois sept* avait le vif intérêt d'une série de débuts, dont un au moins sensationnel. On a tant imprimé que Mlle Juliette Clarens était Mlle Dietz-Monin, qu'il n'y a plus d'indiscrétion à le répéter. Talent mondain? Non certes, car Mlle Clarens a l'aisance des planches, la sûreté du geste et déjà la pose de la voix des professionnelles du théâtre. Elle est habillée comme les premiers rôles qui respectent leur couturière. Elle met du rouge, elle en met trop. C'est au plus si cette comédienne de salon, devenue une comédienne pour de bon, reste un rien fébrile parfois,

Digitized by Google

et si, après cinq ou six soirées, une menace d'enrouement révèle des muqueuses encore délicates. Mme Fériel en a d'acier, elle, qui tient l'emploi charmant et malaisé de cette perfection belle-maternelle. Elle en fait quelque chose de sonore, d'emporté, de tonitruant ; mais si la distinction du personnage y sombre, on y gagne tant d'entrain endiablé qu'on n'ose se plaindre. Parmi les hommes, il y a un nouveau venu tout à fait digne de mention, M. Bertic; on ne peut dire qu'il ait le physique exagérément avantageux (avouons que plusieurs de ses partenaires ne le surpassent non plus à cet égard); mais il joue serré, en homme qui la connait dans les coins; il est sobre, correct, sûr de son geste, de ses intonations, de chacun des mouvements qu'il fait. J'avoue qu'il m'a enchanté.

Les Galeries Saint-Hubert nous ont permis de refaire connaissance avec M. André Brûlé. M. Brûlé avait plu, et je crois sincèrement qu'on le redemandait. Son jeu m'a toujours mis dans un état de malaise, contre lequel j'essaie en vain de me défendre. Il est, si je puis ainsi dire, constamment tendu; il a la vibration continue, jusqu'à en être douloureuse, et cela est encore souligné par une sorte de froideur affectée, qui le singularise énergiquement parmi ses camarades, par une âpreté du verbe, à laquelle ne peut résister nulle indifférence. C'est incontestablement quelqu'un, et dont le jeu porte. M. Fonson a bien fait de nous donner *Arsène Lupin*, c'est-à-dire la plaisanterie la plus longue et la plus artificielle qui soit, interprété par M. Brûlé; car un autre y faillirait certainement, et, dans ce rôle absurde de cambrioleur mondain, il n'est pas jusqu'aux défauts de cet artiste qui ne le servent. Dans *Vieil Heidelberg* je l'apprécie moins, mais je m'explique son très grand succès. Mlle Delmar y fut d'ailleurs charmante.

Et maintenant, que dire de *Master Bob*, à l'Alcazar?

Les impressions étaient, le premier soir, bien partagées. Il y avait de l'effarouchement, de l'ahurissement même. Cette cinématographie parlée du monde des courses est, en effet, à mille lieues du théâtre normal, je n'ose dire du théâtre classique, dont ce serait une profanation que de rappeler le souvenir dans cet air empuanti par l'odeur de tan, de crottin de cheval, dans cette ambiance de bookmakers, de parieurs ignobles, de femmes perdues. Car c'est cela, et pas autre chose, le monde de course, et c'est cela que les auteurs, MM. de Brisay et Lauras, ont entendu nous peindre.

Ils l'ont fait avec une franchise d'attaque, une sincérité, un réalisme d'observation qu'on ne peut contester. Le tableau du « zinc » où l'on parie, où la « rousse » fait une descente infructueuse, où l'on se gausse, s'injurie et se bat, le tableau du *turf* un jour de Grand Prix, enfin la scène de l'émeute qui gronde, tout cela est traité largement, avec un indéniable sens du réel, de la couleur et de l'effet. Des artistes, il n'y a pas grand'chose à dire, parce qu'ils n'ont pas grand'chose à faire. Bornons-nous à

Digitized by Google

louer l'ensemble, qui fut consciencieux, les jeux de scène bien réglés et à constater le succès de cette étrange tentative.

J. DE W.

* * *

Les livres.

EMILE GÉRARD-GAILLY, *Bussy-Rabutin*, sa vie, ses œuvres et ses amies, Paris, Champion, in-8°. — Il serait d'une souveraine injustice que cette œuvre d'un collaborateur assidu de la *Revue* ne fût pas signalée ici, simplement parce qu'elle touche de près à son directeur. Elle aurait été comprise dans la trop brève revue d'écrits relatifs au XVII^e^ siècle, publiée dans notre dernier numéro, si l'on n'avait entendu l'honorer d'une place et d'une mention particulières.

En réalité le livre de M. Gérard-Gailly est d'un classement difficile. Il est d'histoire, il est de critique littéraire, mais c'est aussi, c'est surtout un travail d'art, achevé en tous ses détails, même les plus menus, comme il il est conçu selon des exigences que se pose rarement l'érudition, parce qu'elle est exclusivement préoccupée d'exhumer ou de démontrer. Ici l'inédit est partout, moins à la surface qu'en profondeur, et il ne faut ni grand effort d'attention, ni perspicacité bien marquée pour découvrir une thèse essentielle. Pourtant l'auteur se jugerait calomnié si l'on n'entendait lui concéder que ces deux préoccupations estimables d'apporter du neuf et de prouver quelque chose. Psychologue, sans l'argot des philosophes, il a, comme en se jouant, voulu reconstruire une vie, ranimer une pensée, réveiller une sensibilité.

En cours de route, il s'est évidemment aperçu qu'en isolant son héros, il le diminuait ou le grandissait à démesure et il a été contraint de l'encadrer d'autres figures, dont les mêmes scrupules, ainsi que les nécessités de sa tâche, le contraignaient du reste à refaire une étude personnelle. C'est ainsi qu'il nous offre une esquisse de M^me^ de Sévigné, dont on chercherait en vain la réplique dans la galerie, pourtant si riche, des portraits en pied ou en buste de la marquise ; c'est ainsi qu'il nous donne une version nouvelle de l'enlèvement de M^me^ de Miramion et un signalement moins glorieux de cette austère vertu ; c'est ainsi encore qu'il nous permet d'entrevoir un Corbinelli, qui n'est plus le comparse dont on était satisfait dans l'histoire littéraire, etc., etc. Même là où il foule les plates-bandes d'autrui il s'efforce à être neuf, du moins à être lui-même ; l'ambiance l'a conquis, mais il y a eu retour et réciprocité en sa faveur.

On nous dispensera d'une analyse ; elle ne servirait pas à grand'chose, et elle devrait être si attentivement explicative qu'elle déflorerait sans instruire. Le livre vaut d'être lu, même par ceux que la curiosité littéraire du passé ne sollicite que médiocrement ; nul ne le déposera avec cette

Digitized by Google

ombre de regret et d'ennui qui est le châtiment d'un temps mal employé. Mais ceux que le grand siècle a rendus dévôts du beau style, de la noblesse d'une pensée généralisante, de cette perfection des sommets qui ne fut plus atteinte en pleine harmonie, ceux-là goûteront particulièrement dans la révélation d'un Bussy, critique des hommes et des livres inférieur à personne, un plaisir délicat et nuancé.

M. W.

* * *

Pierre Denis, *Le Brésil au XX^e^ siècle*. Paris, Colin, in-16. — La collection souvent signalée ici des monographies consacrées aux pays étrangers, qui forment un des plus hauts titres à l'estime de la maison Colin, vient de s'enrichir d'un livre, dont l'auteur a vu et bien vu, semble-t-il, la vaste terre dont il parle.

Les premiers chapitres sont consacrés à la vie politique, au régime monétaire, aux relations économiques qui lient entre eux les États du Brésil. Puis viennent les diverses provinces, chacune avec sa profonde originalité, qui tient à la fois à des causes physiques et à l'histoire de la colonisation. L'auteur étudie successivement l'aristocratie foncière de Saint-Paul, qui a su lier à sa fortune celle de l'État tout entier; la petite démocratie rurale que forment au Parana et au Rio-Grande les colons allemands et polonais; la question nègre dans les vieilles provinces sucrières, et cette étrange région du Céara, affligée par les sécheresses, dont les émigrants ont été les premiers pionniers des forêts de l'Amazonie.

Le Brésil est une terre féconde, que les Belges n'ont que trop ignorée ou dédaignée jusqu'ici. Il est temps que l'exploitation par l'étranger cesse d'y être un double monopole des États-Unis et de l'Allemagne. Nos ingénieurs, nos industriels et nos commerçants s'instruiront à lire M. P. Denis.

* * *

Deux livres sur Georges Sand. L'un est dû à M. René Doumic, l'autre à MM. Alph. Séché et Bertaut. Ceux-ci se sont associés pour une tâche plus aimable qu'originale, et l'éditeur Michaut s'est chargé de donner une forme matérielle à leur projet. Papier, caractères, illustration collaborent excellemment à l'exécution de celui-ci, qui est de raconter la « vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains » de toutes les nations. Car après Verlaine — début un peu extraordinaire — et George Sand, on nous donne Gœthe et nous promet Byron.

Il était difficile de dire du nouveau sur l'auteur d'*Indiana*. Aussi les deux auteurs ont-ils renoncé à cet inédit, qui a si bien servi M. Doumic.

Digitized by Google

Tout leur mérite est dans une narration qui, sans qu'il y paraisse, transforme ce récit biographique en une sorte de roman vécu. Pour, cela il leur fallait choisir les détails les plus caractéristiques, les plus piquants et, sans en modifier l'ordonnance, y mettre une coordination et une graduation d'intérêt, capables d'attacher le lecteur. Ils y ont réussi. Ils ont négligé les parties de critique littéraire, ce dont on ne peut les blâmer; on n'a que trop souvent jugé les écrits de George Sand, ce n'était pas la peine d'y revenir.

M. René Doumic la juge encore une fois, et de haut, car il est, en critique, de l'école dogmatique et ne s'en cache guère. Si son père spirituel fut Brunetière, son aïeul fut Désiré Nisard. Il n'a, il est trop certain, ni le tempérament philosophique du premier, ni la grande érudition du second. Nisard savait son antiquité sur le bout des doigts et cela ne fut jamais indifférent au prononcé de ses verdicts. En revanche M. Doumic est un moraliste, et chez lui toutes les décisions sont prises au nom d'un certain code qui est, pourquoi le nier, à nos jugements vulgaires sur la conduite des hommes ce que le sens moral est au sens commun. Il y aurait même, à cet égard, un parallèle instructif à faire entre sa manière et celle du défunt Sarcey, et je m'étonne que nul, a mon su, n'y ait songé jusqu'ici. Certes l'impromptu, la saillie, la verve un peu triviale, la familiarité, le ton d'attaque du célèbre feuilletonniste sont des qualités ou des défauts qui restent étrangers au rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*. Mais ce que Sarcey possédait, dans sa forme si particulière, et ce qui manque à M. Doumic, est-ce autre chose que l'enveloppe distincte d'une pensée, au fond bien la même chez l'un et de l'autre? Ce gros narquois et ce sceptique plaisant de Sarcey, n'était-il pas, avant tout, un adversaire déterminé de toutes les témérités, de toutes les outrances, de toutes les brutalités, de toutes les grossièretés du théâtre? Or, M. Doumic est bien cela pour la littérature en général, et si le romantisme, par ce qu'il a d'échevelé, d'hypertrophique, d'en-dehors de la nature moyenne et honnête encourt ses vitupérations, c'est parce qu'il va à l'encontre d'une certaine philosophie juste milieu, qui est de pure et bonne tradition française, depuis Malherbe et Boileau.

Or, cette philosophie est bien aussi celle du critique de théâtre qui connut, après l'abbé Geoffroy et après Jules Janin, la satisfaction d'être la plus haute autorité aux yeux du public.

A-t-on été assez injuste pour ce souverain bon sens de Sarcey ! A-t-on assez souvent crié à l'incompréhension ! Erreur, sotte erreur. *L'oncle* comprenait fort bien, mais il était le sourd qui ne veut pas entendre. Il avait sa norme, son étiage, sa mesure dont il n'entendait pas dévier. De même M. Doumic a la sagesse volontaire, décidée, tyrannique, qui fâche les jeunes, qui les dispose à l'aigreur, à l'animosité injustifiée lorsqu'ils parlent de lui. Son style même, si retenu, si froidement correct, si neutre,

Digitized by Google

est admirablement approprié à sa pensée, ennemie de toutes les excentricités, fût-ce celles du génie; lui non plus ne se refuse pas le plaisir modéré de quelques sarcasmes devant les exaltations si factices de son héroïne. Cette héroïne, au surplus, il ne lui ménage ni son respect, ni sa sympathie. Il est le galant procureur. On dirait qu'il la reconduit à son banc d'accusée avec une sorte de solennité grave, et lors même qu'il requiert contre elle, il le fait dans des formes extrêmement courtoises, avec un sentiment très sincère et très vif de l'admiration qu'elle lui inspire.

J'ai dit que son livre, édité chez Perrin, était enrichi d'inédits fort importants. On y trouvera des extraits de lettres, qui nous font avancer dans la connaissance intime de la femme, encore si mal débrouillée en sa complexe individualité; curieuse plutôt que sensuelle, elle nous apparaît comme une Bovary qui avait du génie, toujours à la poursuite d'un idéal à la fois charnel et divin, dont l'obsession est d'autant plus tenace que le mirage en devient plus précis (1).

M. W.

* * *

V. Cyril, *Une main sur la nuque*. Paris, Tassel, in-12. — Voici une œuvre de sensibilité délicate et vraiment personnelle. On est heureux de la dénicher dans le tas de fictions banales, grossières ou pires de la production du moment. Un premier livre cause, en général, plus d'inquiétude au critique professionnel que de surprise, et surtout que de joie. Déjà il s'estime bien payé de sa peine si parmi les inévitables réminiscences qui foisonnent sous cette couverture jaune, il découvre quelques velléités indépendantes, des traces d'une imagination ou d'une sensibilité qui ne doit rien à autrui.

Or, *Une main sur la nuque* est mieux qu'un timide essai. On y constate une pensée et un style. L'auteur possède une sobriété, une sûreté nerveuse du trait qui semblent indiquer un long travail d'élaboration, d'épuration, de dégagement d'une personnalité déjà vigoureuse. La phrase est construite excellemment et l'observation est précise, contenue dans des limites étroites, mais qu'on sent voulues. S'il fallait songer à un rapprochement, j'évoquerais le réalisme poignant et simple des romanciers russes, une philosophie de la misère qui repose sur la résignation et à la fois une sorte d'optimisme très doux. Pas de touches brutales, pas de mots inutilement amers, mais non

(1) On lira avec intérêt une biographie de M. Doumic par M. Ed. Beaufils (*Les célébrités d'aujourd'hui*, chez Sansot), où, avec une certaine indépendance qui ne contrarie d'ailleurs ni l'admiration avouée, ni l'extrême sympathie, l'auteur met bien au point les choses, dégage certaines caractéristiques et dissipe maints malentendus. C'est un des bons morceaux de cette collection.

Digitized by Google

plus de ces édulcorations qui plaisent aux bonnes âmes, de ce faux idéalisme qui endort les médiocres scrupules des consciences catholiques.

* * *

Henri Brémond, *L'inquiétude religieuse*, 2e série. Paris, Perrin, in-16. — Signalons rapidement, quitte à y revenir, ce recueil d'études diversement remarquables. M. Brémond est d'église et, s'il n'en tire nul orgueil dogmatique, il ne s'en cache pas non plus. Mais ce prêtre est un moderne, sinon un moderniste. Son oreille s'ouvre à bien des confessions intellectuelles, et qu'il discute avec le dernier éditeur des *Pensées* la conversion de Pascal, ou qu'il décrive l'évolution du clergé anglican, ou encore qu'il étudie Huysmans ou les romans de la baronne de Handel-Mazzetti, son information égale sa curiosité. Mais cette curiosité n'est point profane du tout. M. Brémond obéit à des fins particulières. Il écrit, à un endroit : « On est presque toujours sûr de bien choisir ses positions quand, pour « juger un écrivain anglais, on se place au point de vue religieux. » Il n'y a donc nulle surprise pour le lecteur, ni nul effort pour l'auteur si, dans les études qu'il consacre à George Eliot et à Green, il se place toujours sous un angle spécial. L'effort n'est guère plus grand lorsqu'il analyse la sensibilité de Huysmans, à plus forte raison celle de Pascal, de Lamennais, etc. C'est donc une tactique sage et presque ingénue que de s'enfermer dans un cercle où l'on trouve sa matière abondante, et comme triturée à l'avance.

* * *

René Boylesve, *Une jeune fille bien élevée*. Paris, A. Fayard, in-8° (Coll. illustrée). — Le même, *La poudre aux yeux*, Paris, Dorbon, in-8° (papier fort). — M. Boylesve est un de nos romanciers les plus représentatifs, un de ceux avec lesquels on a le moins à redouter ces pénibles surprises de l'industrialisme, de la vulgaire obscénité ou encore d'une production négligente et par trop hâtive. Sa langue est toujours dépouillée comme le bon vin ; il la soigne fort, sans pour cela tomber dans l'afféterie, ni céder à la tentation du « morceau d'art ». Il a la sobriété, il sait ce qu'il veut, où il va; la psychologie de ses héros est déjà toute bâtie et toute armée dans son cerveau, avant qu'il nous les livre palpitants, mêlés aux luttes de l'existence. Il semble qu'il les contemple dans l'armoire aux marionnettes de tout romancier avec un sourire non exempt d'ironie, mais tempéré par une bonté très optimiste. Il aime d'ailleurs s'attacher à l'analyse d'un caractère, à nous le montrer aux prises avec toutes les situation méandreuses de la vie, s'endurcissant, s'affermissant ou bien fléchissant à ces contacts répétés. Pas de complications, d'agitations superflues. Comme un bon dramaturge, il n'a besoin que de quelques situations,

Digitized by Google

adroitement amenées, et où ses personnages font les gestes et disent les paroles qui conviennent. C'est ainsi qu'on voisine avec la perfection d'un métier que seuls les narrateurs français ont jamais possédé complétement.

J'aime beaucoup *La poudre aux yeux*, mais la biographie d'une jeune fille du monde de province est assurément plus savoureuse, surtout si celui qui l'écrit mêle ses souvenirs et ses observations intimes aux portions d'objectivité que comporte nécessairement une fiction. Il me paraît impossible, invraisemblable en tout cas que M. Boylesve n'ait pas vécu à Chinon, qu'il n'ait pas flâné longuement sur les bords de la Vienne ou bée devant l'admirable spectacle de nature que j'ai entrevu moi-même des ruines hautaines du vieux château. De même on peut se demander s'il n'a pas eu les confidences de quelque pieuse pensionnaire pour apporter une telle précision dans ses peintures de la vie monotone du couvent, où Madeleine Doré passa ses années d'adolescence; les exaltations puériles de la quinzième année, les jalousies, les ambitions, les mortifiantes épreuves qui en sont l'inévitable accompagnement, qui en peuplent les intervalles, tout cela a été analysé par lui avec un grand charme, un charme d'autant plus grand qu'il n'est diminué par aucun pédantisme, et que la bouche fraîche et jeune qui proféra tout cela est bien celle d'une fillette, dont les seins se gonflent, non pas celle d'un professeur de psychologie à la Marcel Prévost. Que voilà bien, me disais-je en lisant l'histoire toute simple, et sans gros incident, de cette enfant de province, que voilà bien la tradition française du roman, et aussi que voilà bien le portrait de la femme française, lorsqu'elle est encore enfermée dans sa gaîne de candeur juvénile! Mais, d'autre part, combien cette simplicité est savante, plus savante cent fois que la sténographie de bagoût de certaines demi-vierges! Des Boylesve me consolent, je l'avoue, de trop d'écrivains boulevardiers ou vaguement cosmopolites, dont Paris a fait la si éphémère réputation, sans doute parce qu'ils défont à qui mieux mieux celle de leur race.

M. W.

* * *

Parmi les livres belges de ces derniers mois, signalons *Ailleurs et chez nous* de M. Georges Virrès. De jolies notations d'Italie et aussi de la terre natale de l'écrivain, une langue plus sobre et mieux possédée que dans de précédents écrits, avec une sincérité qui plaît parce qu'elle n'a ni les demi-ménagements qui sont de l'hypocrisie intellectuelle, ni les rudesses agressives de trop de croyants (Bruxelles, Vromant).

Ma cousine et mon ami de M. Paul Mélotte, que l'auteur a qualifié lui-même — et point à y redire — de « Badinage de villes d'eaux » (Bruxelles, Larcier). Le badinage n'est pas sans agrément, s'il est terriblement sans apprêt. Je ne connais pas l'auteur, mais c'est un Wallon, qui a l'accent du terroir. Il l'a trop puisqu'il lui arrive d'écrire : « Il y a dans ces villes

Digitized by Google

d'eaux, *aussi* jolies qu'elles soient... » et de parler de « largesse d'idées », ce qui est surtout excessif lorsqu'on entend caractériser l'intelligence d'une jeune bourgeoise. Il est encore d'autres négligences que je juge superflu de signaler. N'empêche que M. Paul Mélotte, en apprenant son métier, pourrait bien nous révéler quelque jour un humoriste, et qu'à ce titre, il me paraît mériter l'indulgence du critique et celle du lecteur.

* * *

Parmi les récentes publications de MM. Plon et Nourrit signalons un curieux recueil d'Edith Wharton, *Les metteurs en scène*. L'auteur de *Chez les Heureux du monde* continue à nous initier aux détails et à la psychologie spéciale de la haute société américaine. Au lieu d'une large fresque comme celle qui a été présentée au public français par les soins de M. Charles Du Bos sous les auspices du maître Paul Bourget, il donne aujourd'hui une série captivante de récits substantiels, d'études fragmentaires, de nouvelles d'un intérêt pressant dans leur raccourci énergique. L'âme neuve des belles transatlantiques et de leurs *adversaires* masculins s'y révèle avec un relief et une couleur singulière, affirmant la puissante volonté de vivre d'une race neuve subitement confrontée avec les raffinements des civilisations vieillies, s'efforçant d'atteindre à l'idéal, à la sensibilité, à la mentalité des occidentaux, adoptant leurs légendes, épousant leurs préjugés au besoin et souffrant de leurs maux. Les voyages, dit le proverbe, forment la jeunesse. Est-ce bien vrai dans cette donnée particulière? En tout cas, le recueil d'Edith Wharton est une preuve que l'élite littéraire de son pays n'est pas dupe des rapides adaptations auxquelles se prêtent les pèlerins passionnés qui nous viennent de là-bas isolément ou par couples.

* * *

Florian Parmentier, *Déserteur*. Paris, Gastein-Serge, in-12. — Voici un livre éminemment discutable et que son actualité désigne à toutes les attentions. C'est le tableau minutieux réaliste, peut-être poussé au noir, mais assurément fait d'observation, de la vie d'un escadron de cavalerie, où le martyre des nouveaux venus (des *bleus*, comme on dit) perdure pendant de longs mois, martyre fait autant d'hébétude, de gaucherie, de dégoût devant les matérialités grossières et obligatoires d'un service dur et mal proportionné que de la méchanceté basse, de la sottise, de la goinfrerie, de la cupidité et de la paresse des sous-officiers des divers grades, dont l'amour propre semble engagé en cette tyrannie de tous les instants, qui est à la discipline véritable ce qu'un avorton est à l'Apollon du Belvédère.

Digitized by Google

Que l'auteur ait systématiquement retenu notre regard sur les scènes les moins ragoutantes d'un apprentissage toujours pénible, mais particulièrement douloureux pour un intellectuel, cela semble hors de conteste, et aussi, conséquemment, que c'est sans être fondé tout à fait qu'il s'affirme impartial dans l'avant-propos de l'œuvre. Il a ses prédilections, souvent fâcheuses ; il a ses jugements, qui le classent. Mais pourtant ce serait mal le qualifier, que d'en faire un antimilitariste. Son héros est — et il l'a voulu tel — une très piètre nature de soldat, une épave certaine, surtout dans le service auquel il est astreint comme cavalier, sans résistance physique, sans classement social, sans amitiés, sans appui, sans même les consolations de l'amour ou l'espoir d'une libération ensoleillée. En Charles Gambier il serait puéril de personnifier le troupier français, et les souffre douleur sont de l'essence de toutes les collectivités humaines. Enfin, les généralités de la fin et aussi maintes réflexions prolongées, coupant avec discrétion le concrétisme un peu monotone des divers chapitres, corrigent, dans une certaine mesure, ce qu'il y a d'âpre, d'inutilement brutal, d'outrancier à froid en plus d'un endroit. Non que je présume, même dans cet épilogue, trouver la vérité moyenne sur l'armée française de maintenant, mais parce que j'y note une sincérité et une probité de pensée.

M. Florian Parmentier manifeste, dans ses publications une ubiquité plutôt inquiétante. Ses derniers écrits, outre des volumes de vers, qui sont l'ordinaire rançon de tout début littéraire, comprennent des nouvelles, du théâtre, de la critique d'art, enfin des livres à prétention philosophique. C'est beaucoup pour un romancier, qui entend ne l'être point d'occasion. C'est trop pour permettre à l'artiste de se former et d'éclore, et nous devons nous contenter d'une prose sobre, claire et nue, alors qu'en dépit de la thèse qui fait le fond du roman, et peut-être pour en aviver l'intérêt, un meilleur souci de la forme n'eût pas été abusif. Souhaitons que M. Florian Parmentier se hâte moins, qu'il se surveille davantage et se maitrise, pensée et style. Pas plus qu'à MM. Frapié, Lavergne, Acker et bien d'autres, hantés par les problèmes moraux du temps présent, je ne songe à lui demander une violentation de son humeur et une refonte de sa vision. Mais il est capable de serrerde plus près son idée, qui est bien de lui, et d'en faire, comme du fer posé sur l'enclume, jaillir d'éblouissantes étincelles.

W.

* * *

Sous ce titre *La question polonaise* (Paris, Arm. Colin), M. R. Dmowski a publié un livre, dont la traduction par M. V. Gasztowtt, préfacée par M. An. Leroy-Beaulieu, mérite d'être signalée ici. L'œuvre est d'un homme politique, mais elle n'en offre que plus d'intérêt, surtout au lendemain des journées tchéko-polonaises.

L'accroissement de la puissance allemande et l'affaiblissement de la

Digitized by Google

Russie ont changé la situation des adversaires de la Pologne; aujourd'hui, c'est à l'Allemagne qu'appartient le rôle principal dans la lutte : le « Germanisme » combat le « Polonisme » non seulement en Prusse, mais aussi en Russie et en Autriche. Or, la Russie est impuissante à gouverner la Pologne, car les tsars, sans cesse occupés à étendre les frontières de leur empire, n'ont rien fait pour unir et assimiler les peuples conquis, et elle est également impuissante à combattre l'action du germanisme en Pologne. La nation polonaise est seule en mesure d'arrêter le flot allemand qui la menace directement et, derrière elle, la Russie et l'équilibre de l'Europe; à condition, toutefois, que la Russie n'entrave pas, comme elle l'a fait jusqu'ici, le développement des forces nationales que la Pologne opposera au germanisme.

C'est ainsi que la question polonaise se pose aujourd'hui pour les Polonais et pour quelques Russes éclairés. Il est donc évident qu'elle est d'une importance capitale pour l'Europe entière. C'est ce que démontre avec une force singulière l'étude magistrale de M. Dmowski.

* * *

Les glorifications du 75e anniversaire national ont des prolongements quasi indéfinis. Elles nous ont valu quelques entreprises plus ou moins méritoires, une vague encyclopédie, *Notre pays*, qui mourut d'indigestion en âge de croissance, quelques livres de médiocre histoire, enfin la création d'une *Société des amis de la littérature*, sorte de caveau officiel, où au lieu de chanter le vin et les belles, on préfère s'encenser les uns les autres avec une mutuelle ardeur. M. Rouvez, qui est un des desservants actifs de ce petit culte, a voulu nous donner, sous le titre *Cités et Villes belges*, un échantillon de son savoir-faire. Son livre n'est ni une étude, ni une vue descriptive, ni un recueil d'impressions vraiment originales; mais il y a de tout cela dans les notices, qui commentent et relient de très bonnes reproductions de vieux plans de nos cités et d'anciennes gravures de nos monuments les plus connus. Le ton en est moins gourmé qu'on ne devait le redouter; et si l'auteur est à titre officiel comme à titre privé (je veux dire selon son sentiment intime) de ceux qui ont le parti-pris admiratif, on peut concéder, et lui-même s'en targue, que son « chauvinisme de bon aloi reste modéré » (p. 10). Les généralités encadrant les nomenclatures, agréablement imagées, qui sont l'essentiel un peu monotone de l'œuvre, ne sont faites pour troubler quiconque. Elles ont l'abondante et pédagogique simplicité d'un écrit vraiment belge, et les compliments liminaires de M. Edmond Picard, de plus en plus bénisseur, nous ont paru mérités.

* * *

Le mouvement scientifique en Belgique (1830-1905), voilà le titre d'un volumineux recueil inspiré par la veine commémorative de ces dernières

Digitized by Google

années. L'analyser ici serait une tâche vraiment complexe; car, par le grand nombre des collaborateurs et l'inévitable variété, parfois contradictoire, des points de vue, ce copieux ouvrage en deux forts volumes, abondamment illustrés, participe des qualités et des défauts de toute œuvre collective. D'un autre côté, il était impossible qu'un seul savant, voire deux ou même trois pussent mener à bonne fin l'inventaire, même approximatif, de nos richesses intellectuelles. Ajoutez que ledit inventaire, si on l'entreprend d'un point de vue exclusivement national, apparaît fort malaisé. Dans l'ordre des découvertes chimiques, physiques, astronomiques, etc., aussi bien que dans celui de l'avancement des sciences morales et historiques, il n'y a pas de frontière qui puisse préoccuper le chercheur. Un Allemand parachève l'œuvre d'un Français; un Russe trouve des applications complémentaires de l'invention d'un Anglais. C'est plutôt des biographies de grands laborieux qu'une histoire des sciences qu'on pouvait donc entreprendre ici.

On l'a compris ainsi et on l'a fait avec un sens de proportion, qui est forcément relatif, quoiqu'on reconnaisse un plan primordial et un désir d'ordonnance chez les promoteurs de l'œuvre. Celle-ci a donc plus de mérites que de défauts; ses défauts sont inhérents au dessein qu'elle réalise, tandis que ses mérites n'appartiennent qu'à ses nombreux collaborateurs, parmi lesquels quelques non-universitaires, et notamment M. le directeur Beckers et M. Hocepied sont légitimement à mentionner. Dans un vibrant exorde, M. Van Overbergh a glorifié nos progrès scientifique; son optimisme est contagieux; souhaitons qu'il ne le soit pas trop.

*
* *

Sous ce titre : *Der Güterverkehr in der Urgesellschaft* (La circulation des biens chez les peuples primitifs), M. Somló, professeur à l'Université de Holozvar, vient de publier un important travail, élaboré à l'institut de Sociologie Solvay, où il étudie la question de la circulation des richesses dans la société primitive. Ne se bornant pas à y voir le trafic proprement dit, il considère que l'échange n'est qu'une des formes, qui, originairement, président à la transmission des richesses d'individu à individu et de groupe à groupe. D'un autre côté, l'auteur rejette la méthode ethnologique courante, qui conduit à reconstituer les origines sociales à l'aide des conditions dans lesquelles vivent des séries de populations non civilisées et à regarder, comme résidu d'une époque antérieure, ce qui paraît essentiellement primitif, sans s'inquiéter de rechercher si ces résidus se rencontrent effectivement chez les peuples les plus arriérés. Appliquant son point de vue méthodologique, l'auteur limite ses investigations aux peuplades qui, sous divers rapports, peuvent être considérées comme les plus primitives. Ce sont les peuplades de l'Australie centrale, les Tasmaniens, les Botokudos, les

Digitized by Google

habitants de la Terre de Feu, les insulaires des îles Andaman, les Négritos des Philippines, les Boschimans, les Indiens Séri et, dans une certaine mesure, les Weddahs.

L'auteur, qui dans son avant-propos, fait un grand éloge de l'Institut Solvay, se livre à un examen approfondi de ces divers peuples au point de vue de toutes les formes de la circulation des biens, observées tant à l'intérieur des groupes qu'entre ces groupes mêmes. Il aboutit de cette façon à des résultats nouveaux. Il établit que la conception d'un état de recherche individuelle de la nourriture est fausse et il découvre, à l'opposé de cette théorie, tout un système de circulation des richesses. Il montre ensuite que les faits contredisent la théorie d'un communisme originel dans l'état économique des primitifs. Il montre aussi que l'échange muet (*Stummer Handel — Silent Trade*) n'est pas la première forme de l'échange inter-tribal, mais qu'il n'apparaît qu'après le premier stade de l'évolution. Les matériaux rassemblés par M. Somló font enfin ressortir de nouveaux points de vue sur les origines du droit d'héritage et de la formation des castes.

* * *

Au même ordre d'idées se rattache le beau livre que M. J. de Morgan vient d'écrire sur *Les Premières Civilisations* (Paris, Leroux, gr. in-8°, accompagné de cartes nombreuses et de vignettes techniques). Préparé à sa vaste entreprise par de nombreuses missions en Orient, M. de Morgan fait preuve d'une méthode qui a toutes les apparences de la rigueur. Il s'explique dans ses premières pages sur la conception qu'il a des diverses sciences, à l'aide desquelles on peut tracer le tableau des premiers peuples connus de la terre, il analyse les sources de la préhistoire et de l'histoire, et la façon dont il parle, notamment de la linguistique, indique un homme étranger à certains préjugés scientifiques, à certains engouements trop fréquents dans le monde des études historico-sociologiques. Pour lui « la valeur des données linguistiques... reste, et longtemps encore demeurera le guide le moins incertain » ; pour lui aussi le développement linguistique fournit le meilleur étiage du progrès social et individuel. Et c'est ainsi qu'il est conduit à établir une sorte d'équation entre le système flexionnal plus complet des Indo-européens et leur domination mondiale.

M. de Morgan fait largement la part aux périodes préhistoriques et il s'efforce de tenir un compte consciencieux des hypothèses les moins fragiles de la science actuelle (1).

(1) A propos des néolithiques, signalons un travail récent de M. A. Rutot, l'érudit et persévérant conservateur du Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles. Il est intitulé : *Note sur l'âge de la mâchoire humaine* de Mauer, et on y trouve, à la fin, un « essai sur les origines de l'humanité ». Il y a là un classement qui prêtera à d'intéressantes discussions.

Digitized by Google

Puis il passe à l'étude des premières civilisations, dont l'histoire est retracée, plus ou moins fragmentairement, sur la pierre ou dans les livres, la Crète, la première Égypte, l'Asie antérieure. La principale difficulté, ici, c'est moins encore les défectuosités de notre information que la tendance trop générale des archéologues à l'enivrement causé par certaines découvertes récentes à la suite de fouilles heureuses, d'exhumations diverses. Il nous a semblé que M. de Morgan gardait tout son sang-froid devant l'enchevêtrement d'hypothèses, qu'ont fait naître ces nouveautés séduisantes. Il étudie ensuite l'expansion sémitique, la prépondérance égyptienne, la prépondérance assyrienne, enfin la prépondérance iranienne, et est ainsi conduit au seuil de l'histoire grecque, dont on trouvera les divers chapitres résumés, peut-être à l'excès, en quelques pages, que suit une conclusion synthétique. En somme, ce livre est un de ceux — trop rares — dont on peut dire que le besoin s'en faisait sentir.

Digitized by Google

LA RELIGION DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

La puissance publique ne peut
être juge de la vérité des religions.
CONDORCET.

I

La laïcité de l'enseignement a soulevé de passionnantes controverses dans notre pays et la querelle est loin d'être épuisée : la religion figure légalement au programme obligatoire de l'enseignement public primaire et moyen. Or, ceux que hantent les conceptions modernes de l'éducation ne peuvent désarmer devant cette situation. Ils se doivent d'argumenter opiniâtrement pour aider à l'évolution naturelle de l'enseignement, évolution qui doit aboutir à sa neutralité philosophique.

L'instruction fut, à l'origine, exclusivement religieuse. Monopolisée par l'Église, elle tenta de se séculariser lorsque le pouvoir communal prit conscience de ses droits; sous la poussée de la Renaissance, et l'action bienfaisante de la Réforme, l'enseignement s'efforça d'affirmer ses vertus intrinsèques, de s'affranchir du rôle mineur qui lui avait été dévolu jusque là ; le fanatisme de nos pères brisa son essor. L'action des idées contemporaines le fit sortir de son engourdissement, il y a un siècle et demi, avec Marie-Thérèse, sans qu'il s'affranchît complètement toutefois de l'esprit orthodoxe. Il bénéficie peu des innovations hardies de la première Répu-

Digitized by Google

blique française ; l'Empire, le régime hollandais sont éphémères. La Belgique indépendante voit les lois successives reconnaître, ignorer, reconnaître à nouveau, puis imposer le programme dogmatique dans l'éducation populaire. Le mérite de cet enseignement dogmatique est contestable. Bien plus, nous estimons qu'il doit être écarté des programmes scolaires.

Nous avons essayé d'établir, au cours de cette étude, le bien-fondé de nos convictions, après avoir indiqué rapidement le caractère du programme religieux sous les divers régimes jusqu'à la situation actuelle, que nous déplorons en toute sincérité, en toute loyauté.

II

L'ingérence de l'autorité religieuse en matière d'enseignement date de toujours en Belgique. Qu'elle fût druidique, païenne, chrétienne, la religion mobilisa ses milices sacerdotales aux fins de diffusion des connaissances intellectuelles. Loin de nous la pensée de nier les services rendus de la sorte au pays. Il serait puéril de contester que, dans la plupart des cas, c'est grâce à l'effort continu des autorités religieuses que l'instruction fut répandue. Presque généralement le pouvoir civil se désintéressa de l'éducation populaire et il faut ajouter que, lorsqu'il s'en inquiéta, ce fut, presque toujours, pour confier aux ministres du culte la tâche d'instruire.

L'on ne doit pas s'étonner de cette propension du clergé à prendre à charge le soin de vulgariser l'instruction. Celle-ci est, pour chaque confession, un moyen habile d'implanter ses doctrines dans les intelligences frustes, ingénues et sensibles des enfants. Et dès lors, il est inutile pour le moins d'insister sur le caractère intéressé de l'apostolat religieux en matière d'enseignement. Cet enseignement s'est réduit d'ailleurs, à plus d'une époque, à la seule instruction religieuse et il faudra

Digitized by Google

bien constater que si le programme fut, en certaines occasions, élargi, il comporta toujours en premier lieu : l'instruction religieuse. Il était imprégné, dans toutes ses branches, des principes du dogme et au surplus, ces branches, bien souvent, ne concouraient qu'à rendre plus aisée l'initiation aux préceptes de l'enseignement primordial : l'éducation et l'enseignement religieux.

Déjà les druides, les prêtres seuls chargés des affaires du culte avant la domination romaine, avaient compris la puissance virtuelle que porte en soi la mission enseignante. En même temps qu'ils se réservaient les conquêtes de l'intellectualité de l'époque, ils en avaient monopolisé l'enseignement. N'était-ce pas là le moyen le plus sûr de conserver les prérogatives dont ils redoutaient la perte et même la ruine? Les écoles druidiques préparaient le recrutement des milices sacerdotales : au premier rang des connaissances des druides se trouvait la théologie.

Vint l'invasion de César et l'importation en Belgique de la civilisation romaine. Les vainqueurs, pour établir leur autorité, créent des écoles publiques concurrentes de celles des druides. Ils ne s'attaquent pas ouvertement à la religion gauloise, mais ils la minent en associant à leur enseignement le culte du polythéisme romain. L'instruction religieuse apparaît donc à nouveau comme un moyen dominateur.

Et lorsque le christianisme commença son épique conquête du monde, on perçoit sans retard l'intérêt qu'il attache à l'instruction comme moyen d'infiltration, de sûre pénétration.

Les premiers conciles catholiques se préoccupèrent d'enseignement avec une clairvoyance pratique, étonnante au point de vue du succès de la doctrine du Christ.

Si la bataille de Tolbiac fut une victoire franque, d'ordre politique, sur les « Barbares », elle constitua surtout une victoire spirituelle de la religion nouvelle, qui s'imposa en maîtresse des destinées du jeune État naissant. Le christia-

Digitized by Google

nisme vainqueur mit à son service le pouvoir séculier et celui-ci, qui, jusqu'à ce moment, n'avait connu que les vertus guerrières et rudes, fut conquis par les vertus séduisantes des pratiques religieuses récentes.

Bien avant Charlemagne, l'Église crée des catéchèses, des séminaires, des écoles épiscopales, en opposition avec les écoles païennes qui ne tardent pas à disparaître. Dans ces établissements, comme bien on pense, l'instruction religieuse est le principal souci de ceux que l'Église a formés, réunissant « l'aptitude à la prédication et l'enseignement ». Il existe des écoles pour l'éducation de la jeunesse, véritables écoles normales pour l'époque, où, d'après Saint-Grégoire, on enseigne la grammaire, l'arithmétique, la géométrie, la dialectique, la rhétorique, la poésie même et naturellement, comme couronnement suprême : la science ecclésiastique. Aux écoles monastiques, annexées à chaque couvent pour l'instruction de la jeunesse, la pierre angulaire de l'enseignement se trouve être l'Écriture Sainte.

Le démembrement de l'empire de Clovis, les luttes intestines qui suivent, compromettent gravement toutes ces organisations. Le pays végète dans un état voisin de l'anarchie et l'on voit, dans certaines provinces, un retour des populations au paganisme.

Mais avec Charlemagne s'ouvre une ère de prospérité pour l'enseignement. Bien que l'autorité civile reprenne la direction des écoles, c'est l'Église qui reçoit la mission de seconder les vues de Charles dans le domaine éducatif. Et celui-ci demeure exclusivement religieux. Car si l'Empereur aime passionnément l'instruction, s'il invite formellement à s'y consacrer les évêques et abbés, dans sa mémorable ordonnance de 787, il ne manque pas de dire : « Nous vous exhortons non seulement à ne pas négliger la culture des lettres, mais à vous y exercer d'un cœur simple et agréable à Dieu, de manière à *pouvoir pénétrer plus facilement et plus sûrement les mystères*

Digitized by Google

des Saintes Écritures. » Son époque croyante doit donc s'instruire afin de mieux entendre l'Évangile. La théologie est la science favorite du prince; elle figure en tête du programme de l'école du Palais (école palatine) fondée par les premiers Mérovingiens, réorganisée par Charlemagne, où professe le célèbre Alcuin. Les récompenses que le Souverain fait miroiter aux yeux des élèves de l'école impériale de Paris, dirigée par Clément, sont les évêchés et les riches abbayes. Les écoles de l'enseignement primaire, sous la direction des curés, forment d'abord l'éducation chrétienne et puis initient aux premières connaissances littéraires et profanes.

On connaît la déchéance rapide des successeurs de Charlemagne. Ceux-ci, inébranlablement attachés à la foi catholique, ne cessèrent de favoriser l'Église: le pape fut en réalité le chef spirituel de l'État, dont le souverain n'exerçait le pouvoir temporel que dans des conditions parfois, souvent même humiliantes pour sa dignité. Le clergé, obéissant aux suggestions successives des divers conciles, ne tarda pas à concentrer dans ses mains la direction exclusive de l'enseignement. Le divin Maître n'a-t-il pas émis ce précepte : « Allez et instruisez »?

Le concile d'Orléans, en 511, affirme que « le droit de tenir école dans la maison presbytérale est incontestable, il est aussi ancien que l'institution des pasteurs. L'évêque veillera à ce que chaque curé ouvre une école auprès de son église et qu'il s'occupe sérieusement de l'éducation des jeunes enfants ». Le premier canon du concile de Vaison (529) confirme les prescriptions du précédent. Les premières règles monastiques conseillent la lecture aux hommes et même aux femmes; mais le goût et le sens des arts libéraux a disparu au VI^e^ siècle. Le concile d'Aix-la-Chapelle (806) rétablit la magistrature du PRIMICIER, instituée dès le VII^e^ siècle par le concile de Mérida (666). Le primicier supplée, seconde l'évêque dans sa mission de gouvernement et de surveillance

Digitized by Google

des écoles. Les conciles de Mayenne (813), de Valence (855) exhortent les fidèles à bénéficier de l'enseignement. Il faut préparer et former des soldats dans l'intérêt de l'Église (concile de 829). Partout où il se trouvera des hommes capables d'enseigner, on devra établir des écoles publiques « pour l'une et l'autre sciences, la science divine et la science humaine » afin qu'elles « produisent leurs fruits pour l'Église de Dieu ».

L'écriture sainte, le chant ecclésiastique, la manière d'administrer les sacrements, la théologie figurent au programme des diverses écoles.

La licence d'enseigner est accordée par l'autorité ecclésiastique; mais si le concile de Latran (1179) fustige le trafic que l'on fait de cette licence, c'est par préoccupation religieuse surtout : il peut nuire aux progrès de l'Église. Les peines coercitives, l'excommunication en l'espèce, sont essentiellement religieuses.

Aux x^e^ et xi^e^ siècles, l'orthodoxie des écoles est extrême : elles préparent surtout le recrutement du clergé. Le peuple livré au servage ne peut guère prétendre à l'instruction littéraire qu'en se vouant au sacerdoce. Le matériel scolaire se compose principalement de grandes peaux sur lesquelles sont représentées, sous forme d'arbres, les histoires et les généalogies de l'ancien testament. Les travaux principaux comportent la copie de la Bible.

En parlant de l'époque de Charlemagne et en faisant allusion aux siècles suivants, Germain de Saint-Foix s'exprime ainsi : « Toutes les études se rapportaient à la religion qui les sanctifiait; le but de la grammaire était de mieux lire l'Écriture sainte et de la transcrire plus correctement; celui de la rhétorique et de la dialectique d'entendre les Pères et de réfuter les hérésies; celui de la musique de pouvoir chanter dans les églises, car alors on était musicien quand on savait le plain-chant. »

Digitized by Google

Les sept arts libéraux qui comprenaient l'universalité des sciences à cette époque (trivium : grammaire, rhétorique et dialectique; quadrivium : arithmétique, géométrie, astronomie, musique), convergeaient vers la théologie qui en était le couronnement.

Les Croisades, crise de fanatisme, accrurent encore la puissance spirituelle et temporelle de l'Église.

Mais l'affranchissement des serfs qui en résulta, la création des communes qui ne se fit guère attendre devaient marquer le début des empiètements du pouvoir civil sur l'autorité absolue de l'Église en matière d'enseignement. S'il faut reconnaître que l'Université de Paris, qui eut son siège d'abord à l'église de Notre-Dame et dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, est sortie des mains du clergé studieux qu'avait formé Charlemagne, il ne faut pas oublier que Philippe Auguste, en 1200, en consacra l'existence et lui accorda de nombreux privilèges, et que ses successeurs imitèrent son exemple. Le pouvoir royal s'affermissant, il reprit la haute surveillance de l'enseignement. Le monopole de l'Église était entamé. Un peu partout, le pouvoir civil fit valoir ses droits sur l'instruction, et nombre de communes en Belgique créèrent des écoles municipales [1]. Les seigneurs féodaux eux-mêmes se réservèrent l'autorité sur l'enseignement.

III

Avec le régime communal, l'extension des libertés de tous genres amène la proclamation de la liberté de l'enseignement. Les villes rivalisent de zèle dans l'organisation, la surveil-

[1] « La bourgeoisie chercha de bonne heure à s'affranchir de l'immixtion des abbayes dans sa vie religieuse, comme elle cherchait à s'affranchir de l'immixtion des féodaux dans sa vie juridique et économique. Elle prétend nommer elle-même les prêtres de ses paroisses, les maîtres de ses écoles. » PIRENNE, *Histoire de Belgique*, I, 331.

Digitized by Google

lance des écoles. L'élément laïc s'introduit résolument dans la hiérarchie scolaire. La fonction d'écolâtre (inspecteur) n'est plus exclusivement confiée à des chanoines, à des prêtres. C'est ainsi qu'en 1479, à Anvers, un ancien échevin en revêt la charge ; à Bruxelles, plusieurs écolâtres sont des éléments civils. Sans doute l'enseignement ne perd pas son caractère chrétien, mais il se dépouille de son caractère clérical. L'Église n'en mit que plus d'ardeur à créer des écoles, grandes et petites, surtout pour l'instruction élémentaire ; avec un dévoûment digne d'éloges, les *Frères de la vie commune* se consacrent pour le plus grand bien de l'Église à l'instruction des enfants pauvres. En Belgique, dès le commencement du xv^e^ siècle, le nombre des écoles communales laïques ou religieuses ou entièrement libres est relativement considérable « et le programme tend de plus en plus à se compléter et à sortir du cadre étroit de la liturgie ».

Sous les ducs de Bourgogne, l'essor de l'éducation ne s'arrêta pas. Les chambres de rhétorique y contribuèrent puissamment. Les sujets de leurs concours, de leurs fêtes publiques s'inspirant volontiers de la religion, sortirent cependant de son cadre. Les intelligences préparées par un enseignement moins dogmatique, s'exercent plus librement à la dissertation sur des sujets profanes. En voici quelques-uns : « Comment on doit se réunir joyeusement et se séparer en joyeuse amitié ». « Pourquoi la paix, si vivement désirée, tarde-t-elle tant à venir (1481). » « Par quels moyens les hommes sont-ils le plus efficacement incités à la sagesse et aux sciences. » Autant d'exemples qui attestent l'affranchissement des esprits. On trouve là le reflet des sentiments populaires qui se traduisent même par des critiques spirituelles, autant que courageuses contre les autorités, qu'elles fussent gouvernementales ou religieuses. Philippe le Bon s'en émut et décréta une sorte de censure qui atteignit les poésies non autorisées, factieuses. .

Digitized by Google

La fin du XV^e^ siècle, le commencement du XVI^e^ furent une époque de véritable splendeur intellectuelle dans les Pays-Bas. Un écrivain espagnol (P. Cornejo), dans son *Histoire abrégée des guerres civiles en Flandre* va même jusqu'à reprocher aux femmes de l'époque d'être trop instruites alors que leur est propre « la quenouille et le fuseau ».

IV

Nous sommes en pleine renaissance, l'époque où « la sécularisation de l'esprit moderne, affranchi des traditions religieuses, des entraves scolastiques du moyen âge, commence les littératures modernes. L'homme n'a point sans doute répudié le christianisme, mais il a rejeté pour toujours les idées sur lesquelles reposait le christianisme ascétique du moyen âge ». (Emile Gebhart.)

Une conception nouvelle de la vie est née : on ne l'envisage plus comme une préparation exclusive à la vie future ; elle est mieux qu'une simple épreuve ; elle a des mérites réels dont il faut profiter sans en négliger un seul. La vie vaut d'être vécue pour elle-même.

Cette conception, l'Église ne l'admit point. Et la conscience libérée de l'époque ne voulut, tout au moins en partie, pas se soumettre : le schisme religieux s'ensuivit avec, par réaction, toutes ses conséquences désastreuses pour notre pays : la Réforme, qui devait donner aux pays voisins une impulsion admirable, était née. Le fanatisme de nos princes, l'indolente soumission de nos populations, épuisées par une résistance malheureuse aux sévères exigences de l'Église, devaient nous priver de l'essor merveilleux que la Réforme allait porter dans l'intellectualité et la prospérité des autres peuples. « En rendant l'homme responsable de sa foi, dit M. Michel Bréal, et en plaçant la source de cette foi dans

Digitized by Google

l'écriture sainte, la Réforme contractait l'obligation de mettre chacun en état de se sauver par la lecture et par l'*intelligence* de la Bible... La nécessité d'expliquer et de commenter le catéchisme fut pour les maîtres une obligation d'apprendre à exposer une idée et à la décomposer en ses éléments. » Et, comme conséquence, le protestantisme « proclame, d'une part, le droit de l'individu à l'instruction et à l'éducation morale et religieuse, et d'autre part l'obligation de la société à ses différents degrés (famille, commune, Église, État) de pourvoir à l'éducation et à l'instruction de tous ses membres... ».

« Ce droit de l'individu et cette obligation de la société envers lui, le catholicisme ne les reconnaît pas. L'homme, à ses yeux, est un mineur et doit rester sous tutelle. Il est incapable de penser et de saisir la vérité, incapable de vouloir et de diriger sa conduite. L'Église, représentée par la hiérarchie sacerdotale, pense et veut pour lui. Mais l'Église n'est pas seulement l'autorité suprême, elle est, en même temps, le bien suprême et son triomphe est le but auquel tout et tous doivent constamment tendre. » (Th. Gérold, *Dict. pédagogique.*)

Tandis que les peuples adeptes de la nouvelle doctrine en acceptaient les conséquences pédagogiques, organisaient dans ce sens leurs établissements scolaires, associaient le savoir et la foi, assurant pour des siècles leur prépondérance en matière d'instruction, l'autorité, dans notre pays, se rivait aux conceptions du catholicisme, avec un aveuglement dont nos provinces, en proie à la plus navrante confusion, allaient subir pendant près de trois cents ans les désolantes, les néfastes conséquences.

Sans doute Charles-Quint vit dans l'ignorance du peuple le moyen d'asseoir son despotisme avant le souci d'assurer la domination de l'Église. Mais, dans son esprit, despotisme souverain d'abord, domination religieuse ensuite, étaient

Digitized by Google

menacés par les idées d'affranchissement de consciences qu'enfantait la Réforme. De l'exécution rigoureuse de ses édits, écrit-il à ses gouverneurs, dépendent « l'honneur de Dieu, la conservation de notre Sainte Foy, religion catholique, le repos universel de la chose publique et qu'avons le plus à cœur ». Or que prescrivent ces édits? On n'emploiera plus dans l'enseignement que des livres approuvés par l'Université de Louvain. On destituera les maîtres qui paraîtraient le mériter : un nommé Mathieu, maître d'école à Gand, fut exécuté, « non qu'il fût hérétique, mais pour avoir, dit Wesenbeke, conseillé contre les persécutions ». Nul ne pourra tenir école publiquement s'il n'est admis notamment par le curé de la paroisse ou les chapitres, qui devront s'assurer entre autres choses si les postulants ne sont nullement suspectés de *mauvaises doctrines*. On exigera des instituteurs, qui devront obligatoirement s'affilier aux confréries, un certificat délivré par leur curé constatant leur bonne conduite, leur orthodoxie; ils devront prêter serment de fidélité à la religion romaine.

Pour Charles, la religion était un instrument plutôt qu'une conviction : sur l'immutabilité du dogme, il rêvait de greffer l'immutabilité du pouvoir souverain.

Mais avec Philippe II, prince fanatique jusqu'à la folie, l'Église triomphe avec toute l'ardeur inflexible qu'elle apportait à se défendre contre le flot montant des idées nouvelles. Il faut, écrit le Roi à sa sœur, que le peuple « faute de bonne doctrine ne soit conduit et tiré en erreur, comme il se voit journellement advenir » Il veut que par la bonne instruction de la jeunesse, il soit remédié à la contagion pernicieuse qui va tous les jours croissant. Le 24 juillet 1565, fut publiée une ordonnance de Marguerite de Parme, confirmant l'avis du Conseil d'État au sujet des dispositions prises par le concile de Trente (1562) : Barrière à la liberté d'enseignement; domination directe et à peu près exclusive de

Digitized by Google

l'épiscopat sur l'enseignement. Dans les vagues écoles dont l'existence était tolérée, « on se bornait le plus souvent à réciter oralement le catéchisme et surtout à inspirer l'horreur des idées nouvelles ». (Lebon.)

On révoque maîtres et maîtresses qui ne sont pas des zélés catholiques; on livre à l'inquisition et au bras séculier ceux qui sont suspects d'hérésie.

Le placard du 15 mai 1570, celui du 1er juin 1587, pris en exécution des décisions du synode du 23 octobre 1586, ne font que confirmer et aggraver les dispositions précédentes pour que l'âme des enfants puisse être « imbue des doctrines chrétiennes ». Notons en passant que l'enseignement *obligatoire* de la religion n'effraye nullement le clergé et qu'il le décréta. En somme, l'autorité civile s'en remettait entièrement à l'autorité religieuse du soin de l'instruction du peuple. Dérision : le programme se réduisait en définitive à la connaissance des prières et du petit catéchisme.

Albert et Isabelle ne réagirent point contre l'ignorance crasse dont le peuple souffrait. S'ils s'occupent de l'instruction, c'est en vue surtout de l'éducation religieuse. Si l'on parle d'enseignement littéraire, c'est pour le faire servir à la défense de la foi catholique.

La mémorable ordonnance du 26 juin 1607 qui traite de l'enseignement est édifiante quant à l'esprit du règne. On y lit, au chapitre V du titre XX : « Ceux qui fréquentent l'école dominicale n'apprendront pas *seulement* à écrire, mais ils seront instruits principalement dans les principes de la foi et *avant tout* ils apprendront (ici une énumération de prières), la manière de se confesser, de servir la messe, et, les plus grands, la manière de se préparer à la première communion. » Au chapitre VI : « Le synode désire, en outre, que l'on enseigne le chant grégorien dans les écoles latines et que, dans les écoles où l'on enseigne les langues vulgaires, les maîtres et maîtresses conduisent leurs élèves, certains jours,

Digitized by Google

à la leçon du catéchisme et les y maintiennent en bon ordre. »

En somme on continue les errements du règne précédent, l'ignorance tombe sur nos malheureuses populations comme un brouillard épais qui les empêche de voir, d'entendre, de comprendre, les jette dans les plus folles superstitions et, pour deux siècles, les font vivre dans une atmosphère de misères étouffantes. Le niveau des esprits était descendu à un tel point que le souverain crut devoir prendre un édit — amer réactif — contre la superstition. Pendant cent ans le pouvoir civil se désintéresse de l'enseignement si ce n'est pour renouveler les prescriptions relatives aux devoirs religieux. (Édit. du 17 octobre 1703.) Le programme des écoles primaires se borne à l'étude du catéchisme.

V

Le régime autrichien qui suivit, grâce à l'impulsion intelligente de Marie-Thérèse, régénère notre pays. L'impératrice propage l'instruction, expulse les jésuites auxquels l'archiduc Albert avait abandonné tous droits, organise une Commission royale des études, crée les fameux collèges thérésiens. Elle nationalise l'enseignement. Mais son intervention ne fut pas aussi décisive en ce qui concerne l'enseignement primaire. En réalité, les usages, les préjugés, l'idée que l'on s'était faite que le monopole de cet enseignement appartenait au clergé eussent été autant d'obstacles à une régénération spontanée. D'ailleurs les idées modernes n'avaient point encore acquis droit de cité et la législation scolaire qu'édicta Marie-Thérèse comporte encore au premier chef le développement des sentiments religieux. Si on constate déjà — et c'est intéressant à signaler, même rapidement — le souci des aptitudes professionnelles à l'école primaire, le programme de

Digitized by Google

celle-ci comprend surtout les prières et les préceptes du décalogue, le chant grégorien, la manière de servir la messe auxquels on ajoute parfois accessoirement l'écriture et la lecture appliquée à la connaissance des chiffres et des lettres.

Le concours du clergé est utilisé, notamment pour l'organisation des écoles d'adultes, le dimanche après l'office divin. On y fait d'abord lire aux élèves l'épître ou l'évangile du jour.

On connaît l'insuccès des réformes de Joseph II, ce prince venu trop tôt dans un pays trop vieux. Et pourtant, en matière d'instruction, il n'omettait point de faire à la religion la plus large part. La doctrine chrétienne apparaît en tête des préoccupations scolaires. Mais il a décrété la liberté de conscience, autorisé les juifs à fréquenter les écoles publiques ; il a créé un département des écoles, sous la direction d'un laïc : Des Roches. Toutes ces mesures portent ombrage au clergé qui y voit des atteintes au prestige de la religion catholique. La Révolution brabançonne a pour but principal de la conserver intacte et absolue. Son triomphe fut de courte durée ; la République belge fut éphémère et sans éclat. Et l'Autriche reprenant la haute main sur nos provinces se soucia peu de les mécontenter à nouveau. L'instruction rétrograda vers l'état de choses antérieur au règne de la grande Impératrice.

VI

Le principe décrété par la Révolution française en matière d'instruction proclame que l'enseignement public est donné aux frais de l'État. Quand il fallut organiser cet enseignement, les projets furent nombreux et variés. Celui de Condorcet à la Législative diffère surtout de celui de Talleyrand en ce qu'il formule nettement la négation de toute religion

Digitized by Google

et la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Lakanal, à la Convention, prévoit l'éducation intellectuelle et morale ; le montagnard Lepelletier veut l'éducation spartiate. Il n'est plus question de la religion qui ne figure pas dans la loi du 17 novembre 1794 (27 brumaire) pas plus que dans la loi sur les écoles centrales qui suivit la loi sur les écoles primaires. La morale est prévue dans le programme. La constitution de l'an III stipule, en son article 296 : « Il y a dans la République des écoles primaires où les élèves apprennent à lire, à écrire, les éléments du calcul et ceux de la morale. » Cependant une réaction contre ces mesures radicales ne devait pas tarder. Au Conseil des Cinq-Cents, Gilbert des Molières déclare : « Il n'y a point de morale sans opinions religieuses ». Portalis, directeur aux affaires ecclésiastiques, fait rapport à l'assemblée législative sous Bonaparte, consul : « Point d'instruction sans éducation et point d'éducation morale sans religion. » Cependant Jard. Parvilliers, commissaire au Tribunat, combat l'inscription de la religion au programme des écoles en s'appuyant sur la différence des confessions des enfants et il conclut : « Il est des vérités reconnues par toutes les religions, qui feront sans doute partie de l'instruction. Ce sera sur les vérités reconnues que des professeurs sages et éclairés établiront dans les écoles un système de probité, d'égalité et de tolérance. » Son avis prévalut et la loi fut adoptée sans que l'enseignement religieux y fut prescrit.

L'Empire allait revenir à une conception plus orthodoxe. Le décret du 17 mars 1808 porte :

« La base commune de l'enseignement pour les écoles à tous les degrés est fixée ainsi qu'il suit :

« Art. 38. — Toutes les écoles de l'Université prendront pour base de leur enseignement : 1° les préceptes de l'église catholique... »

Digitized by Google

VII

Sous le régime de l'Union avec la Hollande, la loi batave de 1806 fut rendue exécutoire dans nos provinces. Elle consacrait le monopole de l'État en matière d'enseignement. Quelle que soit l'opinion que l'on ait au sujet de l'asservissement de l'instruction au pouvoir central, il est indéniable que, pendant cette période de quinze années, notre pays bénéficia d'une réelle prospérité scolaire. Le principe de la neutralité de l'enseignement, qui avait prévalu dans l'organisation si salutaire des écoles de la *Maatschappij tot nut voor t' algemeen*, fondée en Hollande en 1784, est inscrit dans la loi. En effet, on lit aux articles 22 et 23 du *Règlement A sur l'instruction primaire et les établissements qui s'y rapportent dans la République batave :*

Art. 22. — L'enseignement devra être organisé de façon que l'étude des connaissances convenables et utiles soit accompagnée du développement des facultés intellectuelles et que les élèves soient préparés à l'exercice de toutes les vertus sociales et chrétiennes.

« Art. 23. — Il sera pris des mesures pour que les écoliers ne soient pas privés d'instruction dans la partie dogmatique de la communion à laquelle ils appartiennent, mais cette partie de l'enseignement ne sera pas à la charge de l'instituteur. »

Cependant le monopole que l'État s'était arrogé finit par provoquer une réaction dans les provinces méridionales surtout, où, dès 1828, on accusa le gouvernement d'user de son privilège pour favoriser sa propagande néerlandaise et protestante. Ce fut là une des causes de la Révolution de 1830.

Digitized by Google

VIII

Le gouvernement provisoire se hâta donc de décréter la liberté d'enseignement, inscrite plus tard dans la Constitution, à l'article 17 : « L'enseignement est libre, toute mesure préventive est interdite; la répression des délits n'est réglée que par la loi. L'instruction publique, donnée aux frais de l'État, est également réglée par la loi. »

Néanmoins à la période de véritable prospérité scolaire du régime hollandais succéda une désorganisation regrettable, une indifférence absolue et funeste. Sans apporter à cette situation de remède définitif, la loi communale votée le 30 mars 1836, attribuant aux conseils communaux le droit de nommer et de salarier les instituteurs, comme aussi celui de créer des établissements d'instruction, eut quelques effets salutaires.

Les attributions données aux communes par la loi de 1836 furent consacrées par les quatre lois organiques votées par la Législature en 1842, 1879, 1884, 1895 sur l'instruction primaire.

D'après la loi de 1842, l'éducation morale et religieuse figure au programme; les délégués de chefs de cultes ont la main haute sur l'école.

La loi de 1879 est une loi de centralisation, l'enseignement religieux cesse de faire partie du programme; cependant il peut être donné avant et après les cours par les ministres des cultes. Cette loi fut le signal de la fameuse guerre scolaire que mena avec une ardeur rageuse le clergé de tout le pays. Il s'insurgea contre la loi, en rendant l'application difficile, créant mille obstacles aux exécuteurs des votes législatifs. Il prêcha, intimida, menaça ceux qui se confièrent aux écoles sans Dieu. Il s'évertua à faire croire qu'on l'avait chassé, alors qu'on l'avait simplement dépos-

Digitized by Google

sédé de l'autorité sur l'enseignement. On lui permettait d'inculquer la religion à ses adeptes en dehors des heures de classe. Il refusa, avide de domination complète, absolue, et joua la politique du tout ou rien. Il faut bien le reconnaître, il gagna. La loi fut revisée en 1884, lorsque le parti catholique reprit le pouvoir, au cri de : A bas les impôts! Les communes purent à leur gré inscrire la religion au programme d'instruction primaire.

Mais c'était là trop peu de chose pour le parti ultramontain. A la faveur de la loi de 1884, il avait créé de nombreuses écoles libres qu'il entretenait de ses deniers, mais la faculté d'adoption n'avait pas partout été mise à profit par les communes et les écoles catholiques étaient privées de subventions officielles dans plusieurs endroits. Lassé de subsidier cet enseignement dogmatique, le parti au pouvoir fit admettre formellement au bénéfice de la répartition des subsides du gouvernement (art. 8 de la loi de 1895) les écoles privées non adoptées réunissant les conditions légales d'adoption. (L'adoption suppose un ensemble de conditions permettant à une commune d'envisager comme institution scolaire communale une école privée qui devient, après un vote du conseil, une *école adoptée*.) Les catholiques, depuis cette date, ne peuvent plus soutenir qu'ils entretiennent exclusivement de leurs écus les écoles catholiques. La loi de 1895 fait émarger celles-ci au budget de l'État.

Mais la disposition de la loi du 15 septembre 1895 organique de l'enseignement primaire en Belgique, qui nous préoccupe ici, c'est l'obligation pour les communes d'inscrire la religion au programme des écoles primaires (art. 4). En ce qui concerne l'enseignement moyen, la religion est considérée comme branche obligatoire également (art. 8 de la loi du 1er juin 1850).

(La fin au prochain numéro.)

LÉOPOLD ROSY.

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE (1)

CHAPITRE II

LA MÉTHODE DES ARCHÉOLOGUES ORTHODOXES.

Nous avons vu que les archéologues français, qui président en ce moment au classement des monuments historiques, pouvaient se diviser en deux catégories. Quelques-uns, et non des moindres, s'en tiennent seulement à l'architecture, pleins de dédain pour tous ceux qui ne sont point architectes. Ils soutiennent avec hauteur ce que disent les éléments de construction, examinés le plus souvent à la hâte et avec des idées préconçues. Les autres, plus doctes, plus ouverts à la connaissance du passé roman, mais fidèles aux datations fournies par leurs prédécesseurs, ne cherchent pas à reviser les monuments et maintiennent, avec un soin jaloux, les résultats qu'on croit acquis.

Nous nous sommes demandé bien souvent, en voyant les datations indiquées par l'école orthodoxe, comment ces archéologues pouvaient se représenter le développement de l'art français. La doctrine de ces Messieurs n'a pas été condensée dans un mémoire qui serait fort utile. Est-ce de l'habileté? Nous ne le pensons pas. Les analyses des monuments éparses dans les Revues permettent difficilement de se représenter le développement de l'art français, d'après ces archéologues. Il serait bon, croyons-nous, d'ouvrir une enquête, d'établir la date des con-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du mois de septembre 1909.

Digitized by Google

structions dont ils s'occupent; il serait nécessaire que cette école indiquât comment elle se représente la marche continue et jamais rétrograde de notre art. Elle invoquerait les édifices religieux qu'elle croit du XI^e^ siècle; elle analyserait devant nous ces monuments, elle passerait ensuite en revue ceux qu'elle attribue au commencement du XII^e^ siècle, nous montrant les progrès survenus dans leur construction, dans leur décoration, etc. Cette étude nous permettrait de discuter avec l'école les différents points de la doctrine et il résulterait, de ce débat toujours courtois, où la bonne volonté s'unirait au désir de bien faire, un profit assez grand pour la connaissance de l'art français.

Cette école, depuis longtemps rétrograde, a été hypnotisée nous l'avons vu, par les doctrines de Quicherat. Le savant Directeur de l'Ecole des Chartes avait attribué une trop grande importance au récit du moine Raoul Glaber qui aurait voulu indiquer *la naissance de la voûte au commencement du* XI^e^ *siècle*; en relisant sans parti pris ce texte, il est évident qu'il a un sens trop précis à ce passage souvent cité par lui. Et, au lieu de reviser les affirmations de Quicherat, de se demander si sa méthode avait été toujours scientifique, l'école orthodoxe proclama qu'il y avait eu des églises voûtées, en France, dès les premières années du XI^e^ siècle.

Appuyés sur une autorité reconnue, les plus jeunes archéologues ont daté le plus souvent sans critique les monuments qu'ils avaient sous les yeux. Avec quelle facilité ce classement s'opéra, nous n'en voulons pour preuve que les nombreux manuels fabriqués de nos jours. En les lisant, on n'a nulle idée du véritable processus de l'art français.

La méthode des archéologues orthodoxes nous parait avant tout surannée. Elle est la cause d'un recul des études; elle ne saurait servir désormais de base à des travaux nouveaux. Les de Caumont, les Quicherat, les Viollet-le-Duc avaient cherché à nous donner une vue d'ensemble sur le développement de l'art roman et sur la naissance de l'art gothique; mais l'école orthodoxe devait comprendre que ce n'était encore là qu'une simple esquisse et que des points de première importance étaient laissés dans

Digitized by Google

l'ombre. Il était nécessaire de suivre pas à pas l'histoire écrite d'un monument, depuis les temps mérovingiens jusqu'à l'époque gothique, de connaître les nombreux textes relatifs à cet édifice et de voir si à l'aide des sources historiques nous ne pouvions dater l'édifice religieux que nous avions devant les yeux. Les annales des églises de France ainsi composées auraient peut-être permis à ces érudits de voir que Quicherat avait donné, à l'affirmation de Raoul Glaber, un sens tout différent de celui qu'elle comportait; elles auraient prouvé que ce moine trop crédule n'avait pas entendu déclarer que *l'an mille était le moment précis de l'apparition de la voûte*. Et, reprenant le problème déjà abordé par Quicherat, l'école orthodoxe aurait noté avec étonnement que *les sources écrites nous permettent de déclarer que durant tout le* XI^e^ *siècle les églises voûtées sont inconnues et que le clergé se contente des édifices recouverts par une charpente ou par un lambris.*

Cet oubli complet de nouvelles recherches, ce désir d'attribuer à Quicherat une autorité absolue, a retardé pour un temps la connaissance de l'art français. On a attribué sans critique au commencement du XII^e^ siècle une série de monuments qui ont été exécutés vers la fin de ce siècle.

Le *novum ædificandi genus*, reconnu et proclamé par Quicherat, n'est donc pas né au XI^e^ siècle. Les sources écrites nous montrent même que ce ne fut qu'au commencement du XII^e^ (1100—1140) qu'on voit s'affirmer le désir des architectes de voûter les édifices religieux pour les préserver du feu, si souvent meurtrier. Les textes des chroniques nous le prouvent suffisamment. Certes, les absides sont souvent voûtées en cul de four, les cryptes reçoivent des voûtes d'arêtes, mais c'est tout. Le transept, la nef avec ses bas côtés sont recouverts encore d'un toit en charpente. Le processus fut fort lent, et la timidité des architectes du XII^e^ siècle fut grande. On ne saurait même comprendre comment Quicherat, qui était avant tout un historien, a pu croire que dès l'an mil les églises étaient voûtées. Pouvait-il donner quelques exemples du fait? Non, certes. Les monuments cités par les textes, les édifices construits en Bourgogne comme Saint-Bénigne, ceux d'Orléans tels que Sainte-Croix et Saint-Aignan, la célèbre basilique de Saint-Martin de Tours *n'étaient pas voûtées*. Il l'avait reconnu

Digitized by Google

lui-même. L'aube du XI^e^ siècle se lève sur des ruines. Un peuple amoindri et appauvri, menacé sans cesse dans sa vie, assiste à sa naissance. Certes les ruines sont si nombreuses qu'il fallait avant tout reconstruire les églises, les monastères déserts. Les documents nous montrent qu'on songea à rétablir le culte, à grouper dans des cloîtres nouvellement reconstruits des moines devenus vagabonds ou errants. Il fallut même, dans certaines contrées, reprendre l'évangélisation des campagnes et élever un grand nombre de sanctuaires dans les villages et jusque dans les fermes isolées.

Était-ce le moment de parler de la réalisation d'un progrès si important dans l'art de bâtir ? L'horizon est fort sombre et les guerres suivies du commencement du XI^e^ siècle ne sauraient encourager les architectes à innover. Aussi Raoul Glaber n'a pas voulu, à la fin du XI^e^ siècle, parler d'un *novum genus ædificandi*, c'est-à-dire de la possibilité désormais acquise d'avoir des églises voûtées. Cela est si vrai qu'il ne mentionne, dans ses œuvres, aucune basilique qui ait reçu des voûtes, et toutes celles citées par lui sont reconnues comme recouvertes d'un toit en charpente ou d'un lambris. Son expression s'applique sans nul doute à un appareil meilleur, plus solide, autrefois employé, mais oublié. La solution de ce problème difficile était réservée à des temps plus paisibles où la vie économique permettrait des loisirs, inciterait au travail, perfectionnant la technique. Il fait sans nul doute allusion à une autre innovation. De l'avis même des archéologues orthodoxes, l'architecture bourguignonne est, durant le XI^e^ siècle, encore fort rudimentaire.

Certes, on pourra dire que les voûtes des églises romanes sont construites d'une manière plus simple que celles des Romains. On montrera aussi les voûtes soi-disant du XI^e^ siècle, formées d'un blocage de qualité assez médiocre, avec des armatures peu solides, le plus souvent même absentes. Admettons-le. On ira même plus loin : des textes seront invoqués pour prouver combien sont fragiles les arêtes de ces voûtes, et l'instabilité de ces constructions. Assurément il en est ainsi ; mais les textes invoqués ne sont pas du XI^e^ siècle ; ils nous montrent au contraire les efforts jamais lassés des architectes français, à partir du commencement

Digitized by Google

du XII[e] siècle. Il fallut bien des expériences, bien des constructions et des tentatives avortées pour que la voûte fût formée de petites pierres bien appareillées, de même grandeur, telle que nous la voyons dans nos grandes églises, si solidement bâties, avec une hauteur qui rivalise avec celle de nos cathédrales gothiques! Et ces nombreuses expériences, que les chroniqueurs n'ont pas enregistrées, montrèrent aussi à ces architectes qu'il valait mieux assurer l'équilibre de l'édifice en combinant les poussées entre elles. Car ce n'était pas l'antiquité, mais leurs essais infructueux qui pouvaient le leur apprendre.

Ce ne fut donc pas en un jour qu'on arriva à la solution du problème. Il y a plus : nous ne pensons pas, comme on le croit en ce moment, que de toutes parts, aussi bien en France qu'en Italie ou en Allemagne, ces architectes aient construit à la même date des églises voûtées. Non, certes. Nous admettons, au contraire, qu'il y eut deux centres privilégiés, désireux de trouver la réalisation souhaitée. Certaines contrées françaises ont travaillé à cette tâche, tandis que l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne se contentaient encore de constructions plus sommaires, de la basilique surannée ou des églises en bois.

De nombreuses régions françaises n'ont même pas songé à ce problème. La basilique, telle que l'époque carolingienne l'avait transformée, suffisait aux nécessités du culte, au pouvoir spirituel. Mais il n'en était pas de même dans quelques contrées, et, chose étrange, dans des régions où les monuments antiques n'étaient pas fort nombreux. Les architectes du Midi auraient pu voir chaque jour, usitées dans les cryptes, les différentes voûtes employées par l'antiquité gréco-romaine, celles en berceau ou en demi-berceau, enfin, les voûtes d'arête, formées par la pénétration de berceaux brisés. Eh bien, ils n'en prirent nul souci.

La Provence aurait dû arriver bien vite, ce semble, à la solution du problème. Il n'en fut rien. Cette partie du Midi se montra indifférente à un progrès que lui enseignait le passé. La Normandie, la Picardie, la plus grande partie de l'Ile de France ne sauraient revendiquer le mérite d'avoir innové davantage. Il faudra bientôt le reconnaître, et *on verra aussi que nos aînés ont cru en savoir là-dessus beaucoup plus qu'ils ne savaient.* Ils ont, dans

Digitized by Google

leur âme simple, dans leur enthousiasme pour les arts du moyen âge, donné des dates vraiment fantaisistes à un grand nombre de monuments. A ce prix, ils ont pu tracer un développement ingénieux et facile de l'évolution de l'architecture romane; mais, avec le temps, les erreurs se sont accumulées et ont obscurci le passé. Et c'est ainsi que l'art de la seconde partie du moyen âge demande une complète revision.

Aussi, après avoir commencé depuis de longues années le dépouillement des documents qui intéressent les églises de France, nous pouvons affirmer — ce que la publication des annales de ces églises confirmera bientôt — *qu'au commencement du* XI^e^ *et durant tout ce siècle, les édifices religieux étaient de simples basiliques, modifiées par le goût, le tempérament des Francs.* Nous ne saurons jamais rien de la construction de ces églises, fort simples à l'extérieur, aux murs souvent nus ou décorés d'arcatures dites lombardes. La décoration extérieure de ces édifices n'avait pas préoccupé les architectes, car ils n'étaient point isolés, mais formaient un vaste ensemble. Des oratoires, des chapelles, des cloîtres même étaient le plus souvent adossés aux murs des basiliques. Ce ne fut que plus tard que les architectes songèrent à décorer l'extérieur des églises, à orner les absides de pilastres et d'arcatures.

Le style monumental naquit vers la seconde moitié du XII^e^ siècle. Ce qui avait préoccupé avant cette époque les architectes, c'était la décoration intérieure des édifices, et nous pouvons, à l'aide des documents écrits, nous figurer assez exactement la richesse de ces églises, les objets d'art qui y étaient réunis. Cette préoccupation de la part du pouvoir spirituel dura jusqu'au premier tiers du XII^e^ siècle en France.

Si les annales des églises de France nous permettent d'affirmer que les architectes du XI^e^ siècle n'ont point connu la voûte, elles se taisent sur le moment précis où celle-ci fut construite, sur les tâtonnements de ses premiers constructeurs. Elles nous apprennent, cependant, qu'on peut en certifier l'apparition vers 1110-1130. Nous constatons, en effet, dans le diocèse de Toulouse, à l'abbaye de Saint-Sernin, ou dans celui d'Angers des églises qu'on commence à voûter. Et ce ne fut pas, comme on

Digitized by Google

l'a dit, avec un grand enthousiasme que le pouvoir spirituel accepta ce mode nouveau, mais bien avec une certaine inquiétude, avec une hésitation du reste justifiée. Il entendait parler d'essais infructueux, de nefs écroulées, de vastes constructions en ruine. Les accidents étaient nombreux. Il fut très prudent, et comme les ressources souvent manquaient, que les monastères et les évêchés étaient encore très peu fortunés au commencement du XII^e^ siècle, il transforma peu à peu les édifices, voûtant même une partie de la nef et laissant encore des portions recouvertes par un lambris.

Les annales des églises de France nous montrent que la voûte d'ogive fut trouvée bientôt après et utilisée aussitôt dans le domaine royal. Les documents nous prouvent que ce fut surtout sous Louis VII que cette innovation eut lieu et que de tous côtés s'élevèrent alors des églises. C'est vraiment à cette heure qu'on pourrait placer le texte de Raoul Glaber et montrer qu'à la fin du XII^e^ siècle les évêques du royaume avaient honte de conserver encore leur église vieille et ruinée, au regard des belles créations de l'Ile de France. Les documents nous indiquent une fois de plus le bien-fondé de notre jugement, *à savoir la naissance de la plupart de nos églises à la fin du* XII^e^ *siècle*. Il faudra désormais revoir avec soin l'ancien classement des monuments et attribuer au dernier tiers du XII^e^ siècle la belle floraison de l'art français.

Il y a plus, les documents ainsi rassemblés nous permettent d'éliminer un certain nombre de provinces qui n'ont pas collaboré à la solution du problème, posé dès les premières années du XII^e^ siècle. C'est tout d'abord l'Auvergne. L'école de cette province, considérée comme fort ancienne, aurait, disait-on, exercé une très grande influence sur les contrées voisines, car elle avait déjà produit dès le XI^e^ siècle un grand nombre d'églises d'une vaste étendue et d'une très grande solidité. On affirmait même que le développement de l'architecture auvergnate avait été terminé au commencement du XII^e^ siècle. Erreur profonde, que les documents ne sauraient que condamner. Ce n'est pas Notre-Dame-du-Port qui peut être considérée comme une œuvre du XI^e^ siècle, avec son chevet et ses absides rayonnantes,

Digitized by Google

avec ses chapiteaux imagés. Les travaux qui en font la beauté ne sauraient remonter à cette époque. Ce ne sont pas les monuments élevés à Orcival, à Saint-Nectaire, à Saint-Julien de Brioude qui remontent à un passé aussi lointain. Nous, qui avons visité avec soin toutes les églises importantes de l'école auvergnate, nous pouvons affirmer que ces grands édifices, si intéressants, *n'ont été commencés que vers le dernier tiers du XII^e siècle*, et terminés fort lentement *vers les premières années du XIII^e siècle*. Ce ne sont pas les églises d'Issoire, de Mozat, etc., qui pourront contredire notre assertion. Il en de même de l'école provençale, née vers le dernier tiers du XII^e siècle, après avoir reçu des pays de l'Ouest la solution du problème, la possibilité de voûter la nef des églises.

Cette création toute nouvelle fut seulement due aux architectes remarquables d'une certaine région de la France. Ce fut un coin privilégié, dont les limites ne sont pas encore bien fixées, qui put résoudre un problème si ardu. Accepté par les contrées voisines, le nouveau mode de construction pénétra alors peu à peu à l'étranger, soit par des architectes français, soit par les ordres religieux. Cluny nous paraît avoir exercé une très grande influence à la fin du XII^e siècle. Il est aussi possible que des architectes étrangers soient venus en France et aient cherché à imiter plus ou moins ce nouveau style français. La voûte en berceau, celle d'arêtes, des coupoles élevées sur le carré du transept furent copiées par les architectes italiens dès la fin du XII^e siècle. Quelques autres, il est vrai, moins habiles prirent comme un simple support, sans en comprendre la portée, *le pilier cantonné de quatre demi-colonnes et l'acceptèrent même pour des basiliques qui ne devaient recevoir aucune voûte*. Les parties italiennes en contact fréquent avec les cités de Bourgogne ou de la vallée du Rhône eurent les premières des églises voûtées; les autres plus lointaines acceptèrent à une époque relativement récente le nouveau mode de construction et se contentèrent de l'ancienne basilique, durant tout le XIII^e siècle, malgré la vogue de plus en plus répandue des églises voûtées.

Il en fut de même en Allemagne et en Espagne. Ces régions, que nous avons si souvent visitées, se contentent d'accepter le

Digitized by Google

nouveau mode de construction, elles transforment seulement le décor, l'ornementation des édifices. On ne saurait désormais parler pour ces contrées plus lointaines d'édifices voûtés avant la fin du XII^e^ siècle. C'est, en général, au commencement du XIII^e^ siècle que les premiers exemples de ce nouveau mode y apparaissent. Il ne paraît en être autrement, ces régions étant, sans nul doute, beaucoup moins cultivées que les contrées privilégiées de la France.

La basilique persista encore longtemps soit en Italie, soit en Allemagne. Elle pouvait satisfaire un clergé moins cultivé. Elle avait pour elle des siècles de durée, et comme la foi n'avait pas changé, que la décoration intérieure de l'église était restée la même, le pouvoir spirituel n'était pas incité à transformer son ancienne basilique. Un incendie détruisait l'édifice? L'évêque n'hésitait pas à reconstruire encore le nouveau temple semblable à l'ancien, persuadé qu'il suffisait de deux ou trois ans pour mener à bien une pareille construction. Les sources nous montrent qu'on est heureux de déclarer la rapidité de la construction, lorsque deux ou trois ans suffisent pour terminer le nouveau temple. Il en fut tout autrement, lorsqu'il fallut élever soit de grandes églises romanes, soit des cathédrales gothiques. Les constructions furent fort lentes, l'argent souvent manqua. Il fut nécessaire d'arrêter momentanément les travaux, de s'adresser aux évêques, au roi. Il fut obligatoire de collecter dans les cités voisines, de promener les reliques de lieux en lieux.

On le voit par ces quelques exemples, il est nécessaire, guidé par les documents, de soumettre à une analyse pénétrante tous les monuments romans. C'est une datation nouvelle qui s'impose. Il est obligatoire d'*étudier les écoles d'architecture romane* et de voir quelles sont les plus anciennes. Nous aurons alors une vision plus nette du développement de l'art français et nous verrons alors quelles sont les écoles qui ont contribué à la création des églises voûtées. C'est une datation nouvelle qui s'impose, basée avant tout sur les résultats désormais acquis des recherches historiques sur nos monuments français.

*
* *

Digitized by Google

Il est temps maintenant de montrer, par un certain nombre d'exemples pris parmi les diverses écoles romanes de la France, la méthode défectueuse, le plus souvent subjective, des archéologues orthodoxes; on constatera bien vite qu'ils n'ont point cherché à se rendre compte de l'évolution de l'architecture et à baser leur connaissance sur les monuments à dates certaines. De là de nombreuses contradictions, de là des erreurs graves. Et ne croyez pas que les unes et les autres ne portent que sur des monuments d'une analyse souvent difficile; au contraire, on les observe à propos d'édifices où l'architecture peut seule fournir des renseignements suffisants. Prenons, par exemple, la petite église de Saint-Étienne de Gannat. Si M. Lefèvre-Pontalis ne l'avait pas reconnue comme une œuvre du XI^e^ siècle, cette église ne saurait offrir grand intérêt. Petite, isolée, fortement restaurée, elle ne peut fournir aux archéologues un thème d'étude fécond; les érudits locaux seront même étonnés de l'âge si ancien assigné à ce monument. Nous nous sommes demandé, en étudiant plusieurs fois ce petit édifice, quelles sont les raisons qui ont forcé M. Lefèvre-Pontalis à donner à cette église une date aussi lointaine. Son affirmation est-elle basée sur des édifices semblables, rigoureusement datés? Non, certes. Le monument montre-t-il un appareil constructif encore malaisé, qui indique des tâtonnements, un essai timide de voûte? C'est, au contraire, un temple dont l'élévation nous étonne et dont l'appareil se montre, dans les parties anciennes, solide et d'une bonne exécution.

Disons, pour le faire court, que la nef seule doit être examinée, car ni l'abside unique, ni le transept ne sauraient être invoqués. Ce sont des restaurations modernes.

On accède à l'intérieur par un porche bas et lourd; les murs extérieurs des bas-côtés sont en moellons assez grossiers, de différentes grandeurs. Tout a été recrépit; mais ces murs ne sauraient être revendiqués comme une œuvre du XI^e^ siècle; le long des corniches se montrent encore quelques modillons à copeaux. Ceux-ci ne sont pas très anciens, si quelques-uns pourraient faire partie de la première construction. Leur apparition en Auvergne est assez tardive et ne saurait remonter au XI^e^ siècle.

Digitized by Google

Le dessin de ces modillons très sommaire nous montre, nous le pensons, l'origine de ce motif décoratif. C'est le modillon à tête de bélier déformé, qui a servi à ce nouveau motif.

Laissons de côté la porte d'entrée qui appartient au XV^e^ siècle et pénétrons dans l'église. Ne croyez pas qu'elle soit basse, obscure, avec des colonnes trapues ou des piliers carrés lourds et massifs. L'architecte l'a conçue selon le modèle auvergnat de la seconde moitié du XII^e^ siècle, une nef avec des bas-côtés fort étroits.

Elle se présente à nous très élevée, et les piliers cantonnés de demi-colonnes engagées reposent même *sur un stylobate*. Les bases de ces piliers sont déjà à noter, une scotie à la fois large et profonde sépare deux tores très peu saillants ; quelques colonnes n'en ont point. Et si ces preuves ne sauraient suffire aux archéologues orthodoxes, nous possédons heureusement encore deux chapiteaux à figures. On est tout à fait étonné de voir ce genre de décoration, assigné par eux au XI^e^ siècle. On sait, en effet que les *chapiteaux imagés ne sauraient être antérieurs, en Auvergne, à la seconde moitié du XII^e^ siècle, ou mieux au dernier tiers de ce siècle.* Les chapiteaux des églises auvergnates les plus connues, si justement célèbres, sont au contraire des dernières années du XII^e^ siècle ou du commencement du XIII^e^ siècle. Certes on pourrait nous objecter que ces derniers ont été refaits, qu'ils ont remplacé des chapiteaux à feuillages. Mais ce n'est point ici le cas, car le faire, la manière de sculpter, les dimensions de la corbeille, l'ensemble du pilier ne permettent pas cette hypothèse. Remarquons aussi les colonnes elles-mêmes; elles sont sveltes et leurs chapiteaux aussi étroits que les fûts.

Les chapiteaux à figures se composent de personnages, vêtus d'une tunique longue et d'un manteau, ils posent leurs pieds sur des vagues, motif si souvent employé par les sculpteurs de la fin du XII^e^ siècle. Ils ont *les cheveux courts, ramenés sur le front et sont imberbes.* Un autre chapiteau nous montre, ce semble, un personnage dont le manteau est attaché au *milieu du cou.* La tête manque. Quelques-uns sont décorés de feuillage dessinés à plat, mais d'un très profond relief, ce qui aurait dû rendre prudent M. Lefèvre-Pontalis qui a daté cette église. On le voit, la nef ne

Digitized by Google

saurait être considérée comme une œuvre du XI^e^ siècle. Ce n'est ni le narthex avec ces deux contreforts de chaque côté, ni la tour-clocher, faite même à des époques bien différentes, qu'on pourrait invoquer. L'église ne possède donc aucune partie qui puisse remonter à un passé si éloigné. C'est une église de campagne, construite dans les dernières années du XII^e^ siècle.

Il en est de même de l'église de Chamalières (faubourg de Clermont-Ferrand) située sur la route de Clermont à Royat. Elle faisait partie, en 1762, de la subdivision de cette ville. Nous ne raconterons pas la fondation de cette église que peut revendiquer un passé très lointain. Prejectus, évêque de Clermont, accepta ce cloitre de femmes créé par Genesius, comte d'Auvergne, en 665. L'église a, depuis cette époque, subi une série de reconstructions dont les chroniques ne nous disent rien. Aussi les archéologues locaux et en particulier, un érudit fort connu, M. H. Du Ranquet, ont voulu voir dans l'église actuelle des parties remontant au X^e^ siècle! Nous ne saurions dire si cette opinion est partagée par M. Lefèvre-Pontalis, le directeur du *Bulletin monumental*. Certes les chapelles rayonnantes, qui, sont sans nul doute de la fin du XII^e^ siècle, le chœur complètement refait au XVII^e^ siècle, les voûtes elles-mêmes non anciennes ne sauraient être considérées comme des œuvres du X^e^ siècle. Seules les trois arcades de la nef pourraient être, d'après ces archéologues, une œuvre contemporaine des cryptes de St-Aignan, etc.

Pénétrons dans l'église et remarquons ces trois arcades. Elles sont d'un très beau dessin, larges, assez hautes, sans aucune décoration à l'archivolte. Comme on a renforcé tous ces piliers, l'épaisseur du rectangle ancien est indiquée par les corniches qui s'arrêtent à l'ancienne largeur. Quelques-unes de ces corniches ont des moulures fines avec un congé très profond, sorte de gorge. D'autres ont des denticules assez minces et ne sauraient remonter au X^e^ siècle. Comme nous n'avons que ces quatre piliers presque unis, c'est bien peu de chose pour affirmer qu'il faut voir là une œuvre d'un passé aussi lointain. Sur la façade de l'église, détruite en ce moment, nous avions une sorte de vestibule qui a reçu deux colonnes antiques, pourvues de chapiteaux qui doivent appartenir à une construction du XII^e^ siècle

Digitized by Google

(1120-1150). Leur décoration est assez grossière; la profondeur du relief des feuilles, des fortes saillies, des rinceaux placés tout autour de la corbeille ne saurait donner le change. Il en est de même des cavités très profondes, existant entre ces motifs décoratifs.

Nous ne savons pas dans quel état de délabrement était au XVIIe siècle cette petite église; mais nous voyons qu'on a refait à cette date le chœur, qu'on a voûté sans nul doute la nef, les bas-côtés. On consolida les parties les plus endommagées et surtout, à notre avis, les piliers de la nef. Et, quand on parcourt les petites églises d'Auvergne, celles surtout construites pour un nombre assez restreint de fidèles, on peut voir que *l'église de Chamalières ne se trouve pas isolée mais qu'elle correspond même à un certain type plus modeste et moins coûteux.* Prenons par exemple l'église de Glaine, près de Billom. Cet édifice offre, dans son ensemble, ce que devait être autrefois l'église de Chamalières. Même nef, mêmes piliers rectangulaires, nous dirions presque même décoration aux corniches. Et ce monument ne saurait appartenir au XIe siècle; il est fait d'un seul jet, comme le fut l'église des Chamalières, et fut exécuté dans la seconde moitié du XIIe siècle.

L'église cathédrale du Puy est encore un de ces monuments, que la doctrine des archéologues-architectes veut revendiquer comme possédant des parties du XIe siècle. La coupole placée sous la tour angélique aurait été construite à cette date. M. Lefèvre-Pontalis nous l'affirme dans maints de ses travaux. Certes, le voyage du Puy, malgré sa longueur, vaut la peine d'être fait : voir et admirer une coupole antérieure à celles de Saint-Front de Périgueux et de Saint-Marc de Venise! Nous l'avons fait plusieurs fois, ce voyage, mais nous avons été toujours étonné de ne pouvoir découvrir dans ce dédale de constructions des fragments épars du XIe siècle. Et l'erreur est d'autant plus grave que nous n'avons que très peu de choses de l'église qui fut construite dans la seconde moitié du XIIe siècle et qui remplaça sans nul doute un édifice non voûté du XIe.

Nous ne pouvons dire ce qu'était alors cette église, ni indiquer, même à l'aide des sources, son plan primitif; celle que nous

Digitized by Google

avons devant nous et qui date du milieu du XII^e^ siècle est, elle-même, fort restaurée. L'édifice a tellement souffert, à maintes reprises, que dès le XVIII^e^ siècle, elle a été fortement remaniée. Enfin, l'architecte Mallay lui porta le dernier coup; en la restaurant, il la défigura. L'abside de l'église disparue, les bas-côtés furent remaniés, *aucun chapiteau de l'édifice intérieur n'est ancien.* Ils appartiennent pour la plupart au XVII^e^ siècle, d'autres ont été refaits par les sculpteurs de Mallay. Seuls les murs du transept sont encore intacts, gardant avec soin les peintures faites au XIII^e^ siècle. Ce n'est pas le moment de décrire toutes ces restaurations, de voir ce qui a pu demeurer de l'édifice du XII^e^ siècle, au temps où une nouvelle construction remplaça une autre plus ancienne. Mais, nous pouvons dire que l'étude minutieuse, plusieurs fois renouvelée, du monument ne saurait faire découvrir des fragments du XI^e^ siècle. On les chercherait en vain, surtout après la restauration de Mallay. Ce n'est ni le cloître dont les premiers travaux doivent remonter aux environs de 1215, ni la salle capitulaire, à coup sûr du commencement du XIII^e^ siècle; ce ne sont pas les fragments des petites absidioles du transept, ni les arcades du grand porche. La coupole désignée par les architectes archéologues comme une œuvre du XI^e^ siècle ne saurait être invoquée. Que reste-t-il des parties anciennes? Sont-ce ces piliers évidés au bas, aux chapiteaux modernes, où l'on a encastré de nos jours les colonnes qui les ornent? Est-ce la tour angélique complètement refaite? Est-ce enfin cette coupole éventrée, remplacée par une sorte de balustrade en béton par Mallay? Les pièces brutes, qui étaient placées tout autour, devaient représenter les évangélistes et n'ont pas été sculptées. On les a laissées ainsi, pouvant tromper les visiteurs. Les piliers ont reçu une ornementation moderne; ils ont été évidés à leur base et possèdent une colonne au milieu de chaque face. Les chapiteaux ont été refaits.

On peut en dire autant des deux autres coupoles, plus sommairement remaniées, mais qui ne sauraient remonter au XI^e^ siècle. Le clocher lui-même ne peut revendiquer une époque aussi lointaine, il est bien de la seconde moitié du XII^e^ siècle et complètement restauré.

Digitized by Google

Les édifices religieux du Puy ne sauraient donc remonter au XI^e^ siècle. Nous savons même que la prospérité de la ville ne date que de la deuxième moitié du XII^e^ siècle. La cité était encore fort misérable et assez déserte au siècle précédent et n'aurait pu élever des monuments aussi vastes et aussi ornés. L'étude attentive de la plupart des édifices, l'église de l'aiguille, le petit temple voisin, enfin la cathédrale elle-même nous prouvent qu'ils ont dû être commencés pendant le dernier tiers du XII^e^ siècle. La plupart des fragments de sculpture conservés au Musée appartiennent tous au commencement du XIII^e^ siècle. Quelques chapiteaux sont d'une réelle beauté.

A. MARIGNAN.

Digitized by Google

LA POLITIQUE COLONIALE ANGLAISE

EN AFRIQUE

« L'impérialisme britannique prenait un caractère de hardiesse imprévue ; il avait conçu un triple dessein : se poser en héritier des possessions portugaises, détruire l'indépendance des républiques sud-africaines, s'installer définitivement en Egypte. »

.....Et annexer le Congo ?

GABRIEL HANOTAUX.

I

La politique insulaire.

Pendant plusieurs siècles l'Angleterre s'est efforcée de faire de la politique continentale. Son « expansionnisme » tendait alors à s'implanter en Europe, et les circonstances historiques, comme les conditions géographiques, l'invitaient tout naturellement à prendre un pied ferme et solide en France. Une dynastie d'origine française, avec des possessions qui, au XII^e^ siècle, représentaient près de la moitié de ce royaume (Guyenne, Normandie, Bretagne, Maine, Anjou) devait être travaillée d'ambitions qui ne visaient à rien moins qu'à une réunion sous une même couronne des deux grands États de l'Ouest.

Les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, lui firent comprendre l'inutilité de ses efforts. Dès lors elle s'attela à une politique toute différente. Dès la fin du XVI^e^ siècle, aban-

Digitized by Google

donnant ses prétentions sur la France, elle dirigea son activité vers les autres parties du monde ; les possessions de l'Espagne et du Portugal éveillèrent en elle un esprit de concurrence, qui ne contribua pas peu à développer son génie commercial. L'Anglais était marin ; il se fit marchand. Il se battit encore pour la domination mondiale ; mais il se battit surtout hors d'Europe. Seeley (1) fait justement observer que si cinq des sept grandes guerres du XVIII^e^ siècle furent des guerres contre la France, héritage de rivalités séculaires, les hostilités se « poursuivirent à Madras, sur les bords du Saint-Laurent ou sur les rives de l'Ohio ». Ainsi se créa une « politique insulaire ».

Les résultats de cette période furent féconds. Après que la France eut planté son drapeau dans l'Inde et au Canada, ces pays riches et immenses devinrent territoire anglais ; de même après que l'Espagne eut fait d'abondantes semailles dans le Nouveau-Monde, ce fut encore l'Angleterre qui récolta.

L'ombre du drapeau britannique devait peu à peu s'étendre sur les cinq parties du monde. Et ce n'est pas tout ; car les Anglais, toujours avisés, se ménagèrent, là où même ils n'étaient pas chez eux, des ports charbonniers, des escales précieuses : Gibraltar, Aden, Malte, plus récemment Chypre attestent l'effort constant des expansionnismes britanniques. La fin du XVIII^e^ siècle fut particulièrement féconde pour la politique de Londres. Elle implanta solidement dans le nord de l'Amérique et la moitié de l'Asie une domination que le XIX^e^ siècle ne devait pas ébranler. La perte des futurs États-Unis en fut compensée avec usure.

* * *

L'Afrique ne tenta guère les nations européennes avant la fin du XVIII^e^ siècle. Seule la côte méditerranéenne et quelques

(1) *The Expansion of England*, London, 1884. Je cite la traduction française de 1896, p. 31.

Digitized by Google

régions de l'Est et de l'Ouest, voisines des océans, avaient éveillé leurs appétits dans les siècles antérieurs. L'Afrique australe, colonisée par les Hollandais, devait, la première, céder à l'effort conquérant des Anglais. Ceux-ci, jusqu'en 1840, ne sont guère établis que sur la côte méridionale du mystérieux continent, encore ne l'avaient-ils fait que pour avoir une escale de plus sur la route des Indes. Mais de 1840 à 1890, la petite colonie du Cap est devenue tout un empire.

Le centre de l'Afrique, en tout cas, avait jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, laissé indifférents la plupart des hommes politiques. Seuls quelques aventuriers, puis des explorateurs et des missionnaires y avaient pénétré; encore n'allèrent-ils pas très loin à l'intérieur, et le premier blanc, qui poussa jusqu'au cœur de l'Afrique, le fit en 1798. C'est en 1858 seulement que fut découvert le lac Tanganika. Avant 1878 pas d'exploration scientifique du bas Congo jusqu'à Isanghila, relativement proche de l'embouchure.

Livingstone, Burton, Speke et Cameroun, et puis d'autres encore, découvrirent en Afrique tout un monde nouveau : des terres d'une fertilité remarquable, des contrées giboyeuses d'une végétation superbe, des mines d'une richesse insoupçonnée. Ils tracèrent sur la carte centrale de l'Afrique, des fleuves, des monts, des lacs, là où jadis s'étalait une grande tache blanche qualifiée de *terræ incognitæ*.

Le monde savant s'intéressa aux travaux des explorateurs, mais les États européens restaient indifférents.

Le Roi des Belges, — il n'est pas nécessaire d'y insister ici — fut le premier qui eut l'intuition des immenses richesses que ces contrées recélaient et de l'avenir fécond réservé aux entreprises coloniales, dirigées vers des régions qui s'étaient jusque là obstinément dérobées aux investigations des blancs.

On sait qu'il fonda l'*Association internationale africaine*, dont l'œuvre, d'enquêtes scientifiques tout d'abord, devait se modifier peu à peu et aboutir à la Conférence de Berlin.

Digitized by Google

Toutes les puissances européennes dirigèrent alors leur attention vers l'Afrique, cherchant à s'y tailler des empires, plus grands que la métropole, traçant avec un hâte fiévreuse sur la carte d'Afrique les limites approximatives de leurs possessions, se réservant parfois de préciser celles-ci plus exactement et de rendre l'occupation effective en des temps meilleurs.

L'Allemagne, d'abord anticolonisatrice (1), attaqua l'Afrique de trois côtés à la fois, à l'Ouest, dans le golfe de Guinée, à l'Est, dans la région du Zanzibar, au Sud, au-dessus du fleuve Orange. La France, qui était au Sénégal depuis 1817, et qui occupait déjà les fertiles contrées du Nord, songea d'abord à s'agrandir sur place, et ce fut le point de départ de ses extensions territoriales au Sénégal, au Soudan, à Madagascar où son protectorat (1885) devait être remplacé par une domination effective (1896) et en Tunisie où elle n'a pas franchi la première étape. Mais son Congo lui donne accès au centre noir du continent africain vers lequel se dirigent aussi les Allemands et les Anglais.

L'Angleterre, dans le partage de l'Afrique, se distingua, comme toujours, par son étonnante faculté d'absorption. Sa part fut certainement la meilleure. Il est vrai qu'ayant dépossédé les Hollandais au Midi et tenu en respect les Espagnols et les Portugais à l'Est et à l'Ouest, elle avait une sorte de droit de premier occupant parmi les co-partageants. Ajoutons qu'elle combine savamment des méthodes diverses d'accaparement. Là où l'activité du *Foreign* et du *Colonial Office* ne suffiront pas, des compagnies à charte, sous le couvert du pavillon britannique, s'assureront rapidement d'immenses territoires. Au Nord, l'influence anglaise pénétrera jusqu'au Soudan, jusqu'aux sources du Nil et à la région des Grands Lacs; d'ailleurs l'Égypte et Suez seront sous la

(1) Encore, en 1885, Bismarck s'expliquait nettement à ce propos.

Digitized by Google

férule britannique. Au Sud, l'Empire britannique s'étendra également jusqu'aux Grands Lacs. Déjà nous assistons à la création d'une vaste confédération des républiques sud-africaines, groupant toutes les colonies anglaises de l'Afrique australe.

La politique coloniale anglaise en Afrique pendant ces dernières années est extrêmement intéressante. Pour chaque cas spécial, pour chaque difficulté qui se présentera, elle cherchera une solution différente, comme elle appliquera une organisation spéciale à chaque colonie.

Toutes les puissances tendant à s'établir en Afrique le long des côtes, il restait au centre, sous l'Équateur, une immense contrée, sans autre voie d'accès qu'un fleuve dont le cours était coupé de nombreuses cataractes, et sur le parcours duquel la nature semblait, à plaisir, avoir accumulé les difficultés de passage. Cette seule voie d'accès fut internationalisée.

La contrée échut au Roi des Belges, l'initiateur du mouvement de colonisation africaine. On ne se doutait pas alors de l'étonnante fertilité de ces régions, des richesses qu'elles contenaient et de l'admirable réseau fluvial dont elle était dotée, comme d'autant de voies de communication naturelles.

*
* *

Débuts de l'État Indépendant. — Non seulement, de l'Afrique partagée entre les puissances européennes, on ne laissait à l'Association du Congo que les terres situées au centre de l'Afrique, sous l'Équateur, considérées à ce titre comme étant de peu de valeur à cette époque et d'une utilisation très aléatoire. Mais même il s'en fallut de peu que l'unique voie d'accès du côté de la mer lui fût retirée en application d'un traité de 1884, reconnaissant au Portugal la souveraineté sur tout le littoral et les deux rives

Digitized by Google

du Congo jusqu'à Noki. De la sorte, le territoire de l'État du Congo était enclavé et restait sans accès direct à l'océan. Heureusement, en 1885, intervint un traité franco-belge qui modifia légèrement la situation. La France déclarait que toutes les stations et territoires libres de l'État naissant seraient sauvegardés et qu'aucun obstacle ne serait mis à l'exercice de ses droits. Ce n'était encore qu'une demi-mesure. L'Allemagne fit le reste. Le chancelier de l'Empire déclarait au Reichstag (23 juin 1884) que le fondation du nouvel État était bien accueillie par l'Empire et que le gouvernement impérial lui était très favorable. En même temps, il adressait au cabinet de Lisbonne et au *Foreign Office* de vives protestations au sujet du traité anglo-portugais. Ensuite, à l'intervention de la France, il provoquait un accord pour régler définitivement la question. Avant la fin de juin, le gouvernement britannique avait dénoncé le traité portugais.

Bismarck voyait nettement que la création d'un État du Congo au centre de l'Afrique était nécessaire à l'équilibre des puissances colonisatrices. D'autre part il se doutait bien que le Portugal, dans ce cas encore, allait faire le jeu des intérêts britanniques.

La voie d'accès du Congo était libre, et le jour où le chemin de fer serait construit, on atteindrait les parties navigables du fleuve. Toutefois, les grands États eurent soin de décider que ces voies de pénétration dans l'État du Congo seraient en quelque sorte internationalisées. Le traité de Berlin (art. 16) stipule que les routes, les chemins de fer ou les canaux latéraux, qui pourraient être établis le long du fleuve dans le but spécial de suppléer à l'innavigabilité ou aux imperfections de la voie fluviale sur certaines sections du Congo, de ses affluents et des cours d'eau qui leur sont assimilés, seront considérés, en leur qualité de moyens de communication, comme des dépendances de ce fleuve et seront également ouverts au trafic de toutes les nations. De même

Digitized by Google

que sur le fleuve, il ne pourra être imposé sur ces routes, chemins de fer et canaux que des péages calculés sur les dépenses de construction, d'entretien et d'administration et sur les bénéfices dus aux entrepreneurs. Et quant aux tarifs de ces péages, les étrangers et les nationaux seront traités sur le pied d'une parfaite égalité.

Toutes les précautions étaient prises pour laisser bénéficier largement toutes les nations européennes des travaux et des labeurs les plus aléatoires que les fondateurs du nouvel État allaient accomplir et des sacrifices qu'ils allaient s'imposer.

Tout conspirait donc contre l'œuvre naissante et tendait à la faire échouer, et les nations voisines avaient intérêt à réduire le plus possible les territoires de l'État du Congo.

Le droit de préemption de la France. — En présence des prétentions du Portugal, soutenues sous main par l'Angleterre, l'Association du Congo, sentant ses possessions menacées, s'était retournée vers la France. L'accord du 23 avril 1884 déclara que l'Association du Congo ne céderait ses territoires à aucune autre puissance coloniale. Si un jour elle venait à réaliser ses possessions, elle accorderait à la France un droit de priorité.

Ce traité est très caractéristique et peut-être sans précédent dans l'histoire. Une puissance déclare que le jour où elle viendrait à renoncer à son indépendance, à son existence, elle ne céderait son territoire qu'à une puissance déterminée, ou du moins elle lui accorderait un droit de préférence.

Ce traité ne rencontra pas d'opposition ouverte parmi les chancelleries européennes et il fut sanctionné à plusieurs reprises par des conventions postérieures. Le ministre des affaires étrangères d'Angleterre a reconnu le droit de préférence de la France à la Chambre des Communes le 15 mai 1907. Donc l'État accorde un droit coercitif éven-

Digitized by Google

tuel à la France, permettant de revendiquer le territoire du Congo à l'encontre des autres puissances qui voudraient s'en emparer.

La France a donc intérêt à ce qu'aucune puissance ne s'empare du Congo, n'intervienne dans sa gestion, n'y exerce une influence quelconque, directe ou indirecte. Voilà bien la portée de cette convention.

La Belgique mettrait ses possessions convoitées sous la protection de la France.

D'où venait le danger qui menaçait l'État du Congo? Sans doute il ne venait ni de la France ni de l'Allemagne, qui se sont unies pour sommer l'Angleterre de dénoncer l'accord anglo-portugais.

Les conventions postérieures confirment l'hypothèse. Le droit de préemption de la France sur le territoire du Congo, dans l'esprit des parties contractantes, n'était pas un droit absolu, opposable à toutes les autres nations. Quand l'Association internationale africaine devint l'État Indépendant, le traité de préemption fut maintenu et la priorité de la France fut confirmée vis-à-vis des autres puissances. De même quand la Belgique s'annexera l'État du Congo, la France subordonnera immédiatement son droit de priorité au droit de la Belgique. Il en résulte clairement que la priorité accordée à la France est surtout une garantie d'indépendance pour le Congo ; c'est en quelque sorte une barrière imposée aux convoitises d'autres puissances colonisatrices.

En accordant un droit de préférence à la Belgique, d'ailleurs, la France ne renonçait nullement à son droit de priorité; bien au contraire, elle l'affirmait par chaque convention nouvelle. Déjà en 1887, M. Leroy-Beaulieu, l'éminent économiste dont la compétence en matière coloniale est universellement reconnue, a eu soin de préciser la portée du traité de préemption au sein de l'Académie des sciences morales et politiques. La France n'a nullement renoncé à son droit de

Digitized by Google

préemption sur les territoires du Congo en admettant la substitution de l'État Indépendant à l'Association du Congo. Elle a simplement consenti à ce que la Belgique puisse exercer avant elle un droit de préemption, mais la France conserve la priorité relativement aux autres puissances sans exception. Il s'agit bien ici d'un traité destiné à écarter les prétentions d'autres puissances intéressées.

Le traité du 5 février 1895 précise encore la portée du droit de préemption. « La France ne prétend pas exercer son droit à l'encontre d'une puissance voisine et encore moins prétendrait-elle méconnaître les titres que la Belgique s'est acquise à la possession du territoire du Congo. » Cette convention a bien uniquement pour but d'empêcher qu'une autre nation n'acquière ces contrées. Et ceci ne vise ni l'Allemagne, le meilleur défenseur de l'indépendance du Congo et de l'intégrité de son territoire, ni d'autres puissances coloniales de second ordre, qui seraient peu à craindre.

La prévoyance des fondateurs de l'État sut mettre d'avance un obstacle aux prétentions intéressées qui n'ont pas tardé à s'élever de par ailleurs.

Ce droit de préférence relègue au second plan les prétentions anglaises.

II

Conflits entre l'Angleterre et l'Allemagne (1).

La conquête de l'Afrique mit partout en présence deux grandes puissances européennes : l'Allemagne et l'Angleterre.

L'Allemagne, tard venue dans la voie de la colonisation au début d'une ère de prospérité et de développement, cherchait des débouchés. Sans doute il fallait à l'Allemagne des

(1) V. Banning, *Le partage politique de l'Afrique* et les sources y citées.

Digitized by Google

colonies de peuplement. Elle dut se contenter de colonies d'exploitation, qui lui donnèrent de nombreuses déceptions et entraînèrent de lourds sacrifices. Autant l'Allemagne, guidée par la politique intransigeante de Bismarck, se montra impérieuse dans la conquête de ces territoires, autant, après quelques années d'expérience coloniale, elle semblera se montrer indifférente pour tous les actes politiques qui, en Afrique, n'entraîneront pas une modification radicale dans l'équilibre colonial.

L'Angleterre, la première des nations colonisatrices, fidèle à sa politique d'extension, voudra s'attribuer la part prépondérante des colonies nouvelles. De l'opposition d'intérêts entre l'Allemagne et l'Angleterre, des conflits ne tarderont pas à naître. Mais partout l'Allemagne se montrera inflexible et l'Angleterre conciliante partout. Cédant toujours devant les injonctions impérieuses et autoritaires de l'Allemagne, elle tâchera ensuite d'amender la situation. A son tour, l'Angleterre se montrera exigeante vis-à-vis des autres puissances. Cette politique ondoyante lui assurera les plus beaux résultats.

Dans l'Afrique occidentale. — L'Angleterre et l'Allemagne vont bientôt se trouver en présence dans l'Ouest. L'Angleterre y avait envoyé des missionnaires. Et l'on sait si les missionnaires anglais jouent habilement un rôle politique! L'Allemagne avait fondé des comptoirs sur la côte occidentale. Le premier fut celui d'Angra Pequeña, dû à une maison de Brême. D'autres suivirent; dès le 14 août 1884, des cuirassés révélaient par leur présence les intentions tutrices du gouvernement impérial. Le mois suivant on fondait la *Société coloniale allemande*; en novembre, Berlin voyait réunis les plénipotentiaires chargés de créer l'État Indépendant du Congo. A la même date, à peu près, on s'établissait en Guinée et même sur la côte orientale

Digitized by Google

(*Deutsche Ostafrikanische Gesellschaft*) ; en janvier suivant, on tirait le canon au Cameroun; en février, le protectorat était officiel sur les territoires de la *Société coloniale;* en mai, sur ceux de la *Ostafrikanische Gesellschaft.* En un an, que de pas accomplis!

Ce fut aussi en 1884, que le Dr Nachtigal fut chargé par son gouvernement de conclure des traités de protectorat avec les chefs indigènes du delta du Niger et du Gabon. Et vers la même époque, le consul anglais Hewett reçut des instructions de son gouvernement tendant à assurer l'influence britannique sur cette contrée.

Hewett était devancé : la souveraineté de l'Allemagne était proclamée au Togo le 5 juillet 1884 et le 14 du même mois au Cameroun, tandis qu'Hewett arrivait le 19 juillet. Ce fut en vain que le consul anglais adressa une protestation aux commissaires impériaux, alléguant des engagements antérieurs avec les chefs indigènes.

Quand, au mois d'août, ces faits furent connus en Europe, le gouvernement britannique communiqua à Berlin les instructions données à ses agents en vue de l'occupation de ces territoires. Bismarck y répondit en notifiant impérieusement au gouvernement britannique l'établissement du protectorat au Togo et au Cameroun.

L'Angleterre, devant l'attitude décidée de l'Allemagne, prit le parti le plus sage. Elle céda, et le 27 octobre suivant le cabinet de Londres notifia son acquiescement au gouvernement impérial.

L'Angleterre cédait, mais elle espérait bien prendre sa revanche. Le consul Hewett insista sur les arrangements et les traités conclus avec les indigènes aux environs de la mission de Victoria et du côté du vieux Calabar. Le chancelier de fer se montra irréductible; il déclara formellement (le 7 décembre suivant) qu'il maintenait entièrement le droit de possession en faveur de l'Empire allemand.

Digitized by Google

Le problème n'était pourtant pas complètement résolu. Pendant que les cabinets de Londres et de Berlin négociaient, les indigènes se révoltèrent contre l'influence allemande. Des sujets anglais furent accusés d'avoir fomenté les troubles. Manœuvre inutile au surplus, car la révolte fut étouffée avant la fin du mois de décembre. Quelques jours après, lord Grandville adressa à l'ambassade britannique à Berlin cette note typique : « Le gouvernement anglais n'a ni l'intention « ni le désir d'entraver ou de traverser l'extension de l'ac- « croissement légitime des possessions allemandes au Came- « roun. » Si on était d'avis de régir par un arrangement local les frontières, il se déclarait « disposé à se prêter à « l'examen de la question dans l'esprit le plus amical ». Bientôt après le gouvernement anglais transmettait à Berlin la proposition d'entente. Cet arrangement lui était manifestement défavorable.

L'Angleterre cédait encore. Mais elle comptait bien n'en pas rester là. Le 27 juillet 1885, elle obtenait un arrangement qui amendait sensiblement les concessions qu'elle avait faites précédemment. L'Angleterre obtenait la libre extension de son influence le long du fleuve. La *National African Company*, puis la *Royal Niger Company* exploiteront ces contrées et y assureront l'influence anglaise [1]. Enfin, une convention avec la France consacra définitivement la suprématie britannique. Autant le *Foreign Office* s'était montré conciliant vis-à-vis de l'Allemagne, autant il fut rogue et intransigeant dans ses négociations avec la France.

(1) « Les conventions de 1893-1894, relatives aux limites du Cameroun et des territoires de la Compagnie royale du Niger, ont été, de la part de la Grande-Bretagne, une duperie, un déni de droits chèrement acquis par Flegel : l'Allemagne a conservé l'accès vers l'Adamoua et le Tchad, mais Yola et la Bénoué lui ont été fermés, conséquences des principes prétendus nouveaux qu'avait proclamés le Congrès de Berlin. » M. Dubois, *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs*, p. 221.

Digitized by Google

Sur la côte orientale. — L'Allemagne et l'Angleterre devaient, d'ailleurs, se rencontrer bientôt dans le sultanat de Zanzibar.

L'Angleterre était fortement établie à Zanzibar de par la convention de 1873 pour la répression de la traite et aussi de par l'influence de ses trafiquants. Or, en septembre 1884, la mission du Dr Peters négocia des traités avec les souverains indigènes, qui lui assuraient les provinces d'Usugutra, Nguru, Usagara et Ukami, c'est-à-dire son influence sur une étendue d'environ 150,000 kilomètres carrés. Ces traités étaient conclus nonobstant la convention franco-anglaise de 1862.

Il n'en fallut pas davantage pour amener un conflit.

Le cabinet de Londres protesta immédiatement; mais le chancelier de l'empire ne tint aucun compte de ses réclamations. Il envoya Rohlfs négocier l'adhésion du sultan de Zanzibar à la Conférence de Berlin et en même temps il notifiait au cabinet de Londres la charte du 27 février 1885 qui plaçait les quatre provinces sous la domination allemande.

L'Angleterre devait choisir entre une conflagration ou une transaction. Elle préféra transiger et, peu après, elle admettait sans réserves l'établissement du protectorat allemand.

Son attitude fut tellement conciliante que bientôt le *Foreign Office* avisait le gouvernement impérial de l'intention qu'avaient des sujets anglais de créer un établissement dans l'Est africain, sur la région située au-dessus des sources du Nil, des Grands Lacs à la côte : « Le gouvernement anglais n'approuvera, disait-on, ces projets que s'il a l'assurance qu'ils ne donneront pas ouverture à un conflit avec les intérêts allemands et n'auront pas pour résultat d'empiéter sur les possessions du sultan. *Son désir est d'éviter tout conflit, comme celui qui se serait produit dans le golfe de Guinée, s'il n'y avait obvié.* » Ce n'était qu'une adroite manœuvre qui allait assurer l'existence de sa colonie de la côte orientale.

Digitized by Google

Entre autres concessions que fit l'Angleterre, mentionnons l'abandon de l'île d'*Héligoland*, qui constituait une excellente position stratégique en face de l'entrée de l'Elbe et du canal de Kiel, creusé peu après.

L'Angleterre fut très déférente vis-à-vis de l'Allemagne ; mais elle étendit son influence dans l'Est africain jusqu'aux sources du Nil et jusqu'aux Grands Lacs.

La diplomatie britannique a des ressources inépuisables.

L'île d'Héligoland est, dit-on, condamnée à disparaître, l'art des ingénieurs hydrologues ne pourrait la sauvegarder de l'action dévastatrice des flots de l'océan.

Dans le Sud. — L'Angleterre avait établi les premières bases de sa Confédération sud-africaine. Le Parlement colonial avait voté une déclaration tendant à étendre l'influence britannique sur toute la côte africaine, depuis l'extrême limite des possessions anglaises, le fleuve Orange, jusqu'aux possessions portugaises.

C'est à cette époque que le consul allemand Nachtigal conclut des arrangements avec les chefs indigènes de la baie d'Angra-Pequeña, entre le fleuve Orange au Sud et le cap Frio au Nord, et assura l'influence allemande sur toute cette région.

La situation était très tendue en ce moment entre l'Angleterre et l'Allemagne, qui se trouvaient en conflit d'intérêts sur plusieurs points. L'Angleterre aurait volontiers contesté cette occupation, et déjà, dans la Colonie du Cap, des démarches avaient été faites à cet effet.

Bismarck télégraphia aussitôt au consul impérial du Cap une note aussi laconique qu'impérieuse : « D'après les communications de Nachtigal, les autorités du Cap sembleraient contester l'extension de l'influence allemande au nord du fleuve Orange. Veuillez notifier officiellement que lui et ses établissements sont sous la protection de l'Empire... » Et aussitôt le pavillon allemand flotta sur la baie et le protectorat était proclamé à Angro-Pequeña.

Digitized by Google

Ici encore, l'Angleterre cédait devant la volonté impérieuse du chancelier de fer. Dès le mois de septembre 1884, le ministre d'Angleterre à Berlin notifiait au ministre des affaires étrangères de l'Empire « qu'il était chargé d'informer que le gouvernement britannique accueillerait volontiers l'Allemagne comme voisine sur les parties de la côte qui n'étaient pas encore comprises entre les frontières de la Colonie du Cap, ni placées antérieurement, de fait, sous la domination britannique ».

Cette concession de l'Angleterre, rendue inévitable par l'attitude ferme du cabinet de Berlin, entamait partiellement l'Empire britannique de l'Afrique Australe.

III

La politique par délégation.

La politique coloniale anglaise prend les aspects les plus divers. Elle dépendra, tour à tour, du *Foreign Office* pour les protectorats et du *Colonial Office* pour les colonies proprement dites. En Afrique elle se caractérise surtout par les compagnies à charte, dont le type est bien la *British South Africa Company*, celle qu'on a appelée la *Chartered* par excellence.

Pour établir sa domination sur l'immense empire colonial que l'Angleterre s'est acquis en Afrique, quand l'action directe de la métropole sera insuffisante, ou quand des difficultés internationales seront à prévoir, le gouvernement britannique déléguera ses pouvoirs politiques à des compagnies à charte. L'origine de ses compagnies nous reporte bien loin; on peut dire qu'elle est, en partie, dans notre pays. Car c'est la ligue hanséatique à laquelle furent affiliés tant de nos trafiquants et dont des sièges à La Haye et ailleurs popularisèrent l'institution aux Pays-Bas, qui en fournit le premier modèle.

Digitized by Google

Les maisons hollandaises y tinrent de bonne heure une place enviée. Les événements du XVI^e siècle nous en enlevèrent le bénéfice et en brisèrent la tradition chez nous; mais elle se perpétua dans les provinces du Nord, et c'est à leur école que l'Angleterre forma ses premiers navigateurs. En 1580, nous dit Grotius, il y a 2,000 bâtiments et 70,000 marins en Hollande. Or la Compagnie des Indes y date de 1602, et il n'y avait que deux ans que les Anglais s'étaient manifestés dans le sud de l'Asie.

Les compagnies à charte, dont celle-là fut le type glorieux, ont joué un grand rôle dans l'histoire de la colonisation anglaise en Afrique. On peut même dire, dans un certain sens, que la politique coloniale anglaise est la politique de ses compagnies à charte.

Elles ont mené leur action politique avec plus de ténacité et plus de promptitude que la métropole n'eût peut-être osé le faire. Les compagnies n'avaient pas la responsabilité d'un gouvernement, et quand un conflit d'ordre international était près de surgir, ce gouvernement avait toujours la ressource de désavouer la compagnie, dont il était censé ignorer les initiatives, ainsi que les instructions spéciales données à ses agents.

Si les compagnies ne méritent pas tous les éloges, on peut dire pourtant qu'elles ont bien rempli leur mission politique. Elles ont conquis à la métropole tous les territoires sur lesquels leur action pouvait s'étendre. C'était, en quelque sorte, le gouvernement de particuliers plus hardis que le gouvernement de la métropole, auquel on concédait des territoires sur lesquels celle-ci n'avait pas encore établi sa domination.

Les sociétés à charte ne doivent pas être confondues avec les sociétés concessionnaires commerciales, qu'on trouve au Congo belge, au Congo français et dans de nombreuses autres colonies. Les sociétés commerciales ont uniquement pour objet la création d'un chemin de fer, d'une industrie, l'exploi-

Digitized by Google

tation agricole ou forestière d'une contrée, l'exploitation des mines, ou d'autres objets semblables d'intérêt purement privé. Leur action ne va pas au delà, et leurs attributions sont limitées à cet effet. Tout autre est le rôle des compagnies à charte. Le gouvernement leur accorde des droits politiques souverains, avec toutes les attributions qui en dépendent.

Les *Chartereds* anglaises diffèrent essentiellement de la compagnie du Mozambique. Les premières doivent exercer leur influence sur des terres non encore acquises à l'Empire britannique, elles agissent directement pour le compte de l'Angleterre. La compagnie du Mozambique a reçu mission d'organiser la colonie déjà acquise au Portugal, ensuite elle est constituée de groupements internationaux, dans lesquels domine l'élément anglais.

Ce n'est nullement exagérer que de dire que les compagnies anglaises travaillent pour le compte de la métropole. Leur chef, malgré les apparences, n'est qu'un simple délégué de pouvoirs dans un but bien déterminé. Toutes les précautions ont été bien prises à cette fin : les directeurs de compagnies à charte doivent toujours être sujets anglais ; le pavillon de la compagnie doit indiquer clairement son caractère anglais ; elle-même doit se soumettre aux injonctions du secrétaire d'État pour tout ce qui concerne les relations avec les puissances étrangères (art. XXII de la charte de l'*East A. Company*), ce qui n'empêchera pas le *Foreign Office* de se réserver la faculté de désarmer les manœuvres compromettantes. Enfin, le gouvernement britannique peut révoquer la charte de la compagnie et s'y substituer en reprenant les territoires, s'il apprend que la compagnie *n'a pas bien rempli la mission qu'elle avait invoquée pour l'obtention de la charte.* Cette mission consistera notamment à acquérir de nouveaux territoires (art. 1, 2 et 3 *South Africa Company*).

Digitized by Google

I. La Royal Niger Company. — Dans la Nigérie, la *National African Company* ayant à combattre les sociétés commerciales étrangères, notamment la Compagnie française de l'Afrique équatoriale et la Compagnie de la côte occidentale d'Afrique, se vit octroyer une charte lui conférant des droits politiques souverains.

L'Angleterre était puissamment influente là-bas, grâce à ses relations commerciales ; mais elle se voyait sur le point d'être supplantée par les Allemands du Cameroun et les Français de la Côte occidentale, et d'autre part des difficultés d'ordre international étaient à craindre.

Ne voulant pas s'engager directement, elle confia ses intérêts à la *Royal Niger Company* qui s'était substituée à l'ancienne *National Africa Company*.

La *Royal Niger Company* était dotée d'une charte politique : un nouvel État était né, qui allait disputer à l'Allemagne et à la France l'influence politique de cette contrée au profit de l'Angleterre. Sa mission devrait s'exercer sur les pays et les propriétés *comprises dans ses concessions ou dans les territoires, pays et propriétés situés dans le voisinage* (art. 1[er] de la charte). On lui laissait les mains libres. D'ailleurs l'article 12 renouvelle encore la faculté laissée à la compagnie d'acquérir d'autres territoires par achat, cession « ou tout autre moyen *légitime*... » (Le gouvernement britannique prévoyait-il que la *Chartered* allait tenter des moyens illégitimes ?)

La prise de possession de la Nigérie donna lieu à de vifs incidents. Depuis quelques années des commerçants anglais et allemands opéraient dans la région du Niger. Survint l'acte de Berlin, qui déclara que les rives du Niger étaient ouvertes au commerce libre des nations. Aussitôt les Anglais se postèrent fortement à l'embouchure du Niger et cherchèrent à y établir un monopole commercial à leur profit exclusif, au détriment des nations concurrentes et en viola-

Digitized by Google

tion flagrante du traité de Berlin (1). Quand la zone d'influence respective fut fixée entre l'Allemagne et l'Angleterre par les traités de 1884 et 1885, il ne s'agit plus que d'écarter définitivement la France de cette région,

L'Angleterre soutint vis-à-vis du cabinet de Paris qu'elle occupait de fait toute la région du Moyen-Niger à laquelle cette dernière se prétendait droit. Il est vrai que dans la suite, cette occupation se réalisa, mais alors elle était hypothétique. Très confiante, la diplomatie française, se basant sur des renseignements controuvés par après, transigea sur cette base et le traité du 5 août 1890 attribua toute cette région à l'Angleterre.

Les missions Mizon, Toutée et Houet, bientôt après, établirent que l'Angleterre n'avait jamais exercé d'influence effective sur cette région. La diplomatie française était dupe, et l'Angleterre ajoutait un fleuron nouveau à sa riche couronne de conquêtes. Au moyen de l'établissement du travail forcé, l'Angleterre allait bientôt mettre ces contrées en valeur et les rendre productives. Il est vrai que la Nigérie du Sud fut parfois le théâtre d'expéditions sanglantes au cours desquelles de nombreux indigènes furent massacrés et des villages entiers détruits, parce que les habitants refusaient de payer l'impôt.

Ce sont les aspects pénibles de la colonisation anglaise; il n'est pas superflu de les rappeler devant l'humanitarisme dont elle se targue maintenant, pour nous disputer le Congo.

La East Africa Company. — Au moment de la création de l'*Imperial British East Africa Company*, la situation était assez tendue dans l'Afrique orientale. Le traité anglo-allemand de 1886 ne réglait pas tous les différends survenus entre les nationaux des deux États concurrents. De nombreuses difficultés pouvaient encore se présenter. L'occupation du Hinterland

(1) *Bulletin de la Société d'Etudes Coloniales*, 1903, p. 3.

Digitized by Google

prêtait à contestation; seules les limites côtières étaient établies.

Bien que la convention eût été arrêtée par le gouvernement anglais, il n'allait pas lui-même occuper ses territoires ni exploiter ses possessions. De sérieuses difficultés semblaient imminentes. L'Angleterre eut recours à un moyen détourné qui lui permettait d'éviter toutes difficultés et, le cas échéant, de se dérober aux responsabilités directes. Elle confia la mission de colonisation à l'*Imperial British East Africa Company* qui fut fondée le 3 septembre 1888. Des droits souverains lui furent accordés par une charte royale. La mission politique de la compagnie fut bien déterminée (art. 1 et 2). Elle devait gérer les territoires concédés, y exercer toutes les fonctions du gouvernement et acquérir d'autres concessions ou des droits analogues dans l'avenir, mais la compagnie devait avoir un caractère strictement anglais, les possessions acquises, le cas échéant, venant s'ajouter à l'empire colonial britannique.

A plusieurs reprises, le *Foreign Office* intervint auprès de la compagnie pour l'engager à acquérir des territoires nouveaux. Les dépêches du 22 avril et du 10 octobre 1890 montrent bien la pression que le gouvernement britannique a exercée sur la compagnie pour l'occupation de l'Uganda. Aussi quand celle-ci, devant les charges trop lourdes assumées par cette occupation, proposa d'abandonner l'Uganda, l'opinion publique s'émut fortement. Le *Times* disait à cette époque qu' « un tel changement ne serait rien moins qu'une calamité publique. Ce serait la perte définitive du capital dépensé à ce jour et la destruction de l'influence britannique dans l'Afrique centrale. *La compagnie à charte est liée par les mêmes obligations que le gouvernement qu'elle remplace* ».

Digitized by Google

Dans l'Uganda le rôle politique de l'Angleterre fut non moins caractéristique (1).

Les territoires de l'Est africain dans l'hinterland étaient l'objet de vives compétitions. L'Angleterre avait besoin de ces territoires. C'était la région des Grands Lacs atteinte au Nord, comme elle devait l'être par ailleurs au Sud. Mais la tâche était ardue, périlleuse même. Déjà l'Allemagne avait noué des relations dans cette région. Le Dr Peters avait conclu un traité de protection avec Muanga, le souverain de l'Uganda. Il fallait donc agir rapidement. Dès lors les événements se précipitent. L'*East Africa* obtint à son tour un traité avec le souverain indigène. Lugard, le représentant de la compagnie anglaise, nous raconte comment il s'y prit pour l'arracher à ce haut personnage. « Certes j'avais le droit de ne pas me laisser détourner de mon chemin par l'opposition d'un pareil roi. Le traité fut certainement obtenu contre sa volonté. Je n'ai jamais prétendu le contraire... »

L'occupation effective de l'Uganda, le fait accompli furent des titres bien plus sérieux au profit de l'Angleterre que ce bout de papier arraché de vive force (2).

Malgré que l'*East Africa Company* avait étendu ses droits politiques sur cette contrée, l'influence française y allait sans cesse grandissante. Les prêtres catholiques français y étaient nombreux, leurs missions y étaient florissantes. Une révolte éclata fort à propos, quelques jours après que Lugard eut distribué des fusils aux indigènes. Cette révolte fut terrible, autant que bien dirigée. Seuls les indigènes subissant

(1) Cette politique a été mise en excellente lumière par M. Rolin dans un article récent du *Bulletin de colonisation comparée* (1908-1909).

(2) Rappelons ici, que par ailleurs, on a parfois discuté la valeur juridique des traités d'alliance conclus librement et de leur plein consentement par les chefs indigènes avec Stanley au Congo. Si ces critiques s'adressaient à Lugard, elles seraient infiniment mieux fondées et elles auraient une toute autre portée.

Digitized by Google

l'influence française, les missionnaires français, les Pères Blancs, les Sœurs des missions, Mgr Hirsh, lui-même, en furent victimes. Ce fut atroce. Pendant plusieurs jours ce fut une terrible chasse à l'homme qui ne prit fin que lorsque tous les établissements furent brûlés ou pillés, lorsqu'on eut fusillé, noyé, pendu tous les partisans de la France. « C'est par des officiers anglais et des missionnaires anglais que ces efforts ont été dirigés », dit nettement le *Journal des Débats* de l'époque. Et un journal anglais ajoutait que « dans aucune partie de l'Afrique on n'a vu d'aussi déplorables résultats sortir des efforts mal dirigés de la civilisation ». Pour calmer l'indignation de l'opinion publique, une commission d'enquête fut envoyée par l'Angleterre dans l'Uganda. Lugard se disculpa. Et l'incident fut clos.

Inutile de dire que cette révolte servit grandement l'influence anglaise.

Bientôt la compagnie à charte céda le pas à l'Empire britannique et le protectorat devint officiel. Peu après le protectorat fut remplacé par une colonie. Quelques révoltes des indigènes, suivies de répressions sanglantes, eurent pour effet d'assurer définitivement l'influence anglaise dans ces contrées.

La South Africa Company. — Dans le sud africain la même opération allait recommencer avec plus de succès encore cette fois. La côte africaine était partagée entre l'Allemagne à l'Ouest, l'Angleterre au Sud et le Portugal à l'Est. A l'intérieur, il n'y avait que les républiques libres d'Orange et du Transvaal, qui n'allaient pas tarder à être absorbées, et des territoires occupés par des indigènes. C'était un immense champ d'action sur lequel les colonisateurs anglais allaient se donner libre carrière.

De ces trois puissances établies le long de la côté, l'Allemagne et le Portugal songeaient surtout à outiller leurs

Digitized by Google

colonies, et l'Angleterre se préoccupait avant tout d'étendre ses possessions ; son influence avait subi un recul considérable par sa défaite au Transvaal, en 1884.

Un véritable *steeple-chase* vers l'hinterland allait s'organiser, stimulé par l'appât des mines d'or et de diamant.

Quelques financiers anglais, réunis en *consortium*, demandèrent une charte souveraine, permettant d'étendre leurs droits politiques sur le Bechuanaland et les contrées voisines. Cette proposition souriait fort à l'impérialisme britannique. On y voyait à la fois un moyen d'étendre l'influence dans le centre de l'Afrique, l'éventualité d'arrêter l'influence allemande qui allait s'interposer sur la route du Cap au Caire, et peut-être aussi le moyen de conquérir le Transvaal.

De ces trois tâches patriotiques, la *Chartered* en a rempli deux, avec un succès allant au delà de toute espérance, la troisième (la route du Cap au Caire) n'est pas encore achevée ; mais l'Angleterre s'est frayé la voie jusqu'au delà du Zambèze ; elle est sur la rive du Tanganika. Ce n'est plus seulement l'Allemagne, c'est également le Congo belge qui barre la route. Et si l'Angleterre veut se payer un passage, ce sera de préférence du côté du Congo belge qu'elle devra le prendre. Sans doute ce sera désormais un des objectifs les plus puissants de sa politique coloniale en Afrique. Nous verrons que plusieurs tentatives ont été déjà faites dans ce sens. Sans doute ces tentatives échouent, mais avec une inlassable ténacité l'Angleterre reprendra la réalisation de ses projets.

(*A suivre.*)

ARTHUR OLIVIERS,
Avocat.

Digitized by Google

LA BRU DE L'INFANTE ISABELLE

La cession des Pays-Bas, en 1598, à l'infante Isabelle et à son cousin l'archiduc Albert, mariés en 1599, avait été généralement mal accueillie en Espagne. Philippe II s'y était décidé pour des raisons très sérieuses sans doute : la difficulté de gouverner des provinces éloignées du centre de la monarchie ; l'espoir de voir se rétablir plus aisément, grâce au nouveau régime, l'unité rompue par la séparation des provinces du nord. Les Pays-Bas, d'ailleurs, n'étaient pas livrés à eux-mêmes ; la cession avait été faite avec des restrictions telles, que l'Espagne restait maîtresse de leur destinée : c'était elle qui réglait la politique extérieure, qui allait fournir aux archiducs les forces nécessaires pour continuer la lutte avec les Provinces-Unies. Mais cette lutte, on se demandait à Madrid si l'archiduc Albert serait en état de la soutenir. Ne finirait-il pas par souscrire à des conditions préjudiciables au maintien de l'influence espagnole ? Outre qu'il n'était pas homme de guerre, il pouvait entretenir des vues différentes de celles des ministres de Philippe III. On alla jusqu'à concevoir des doutes au sujet de sa fidélité ; on craignit qu'il ne prêtat la main à l'une ou l'autre combinaison contraire aux intérêts de l'Espagne. Pendant que Spinola était à Madrid, en 1605, une instruction absolument secrète lui fut remise, dans laquelle le roi le chargeait de surveiller son beau-frère et, s'il manifestait la moindre velléité d'indépendance, de se saisir de sa personne.

Digitized by Google

Ces appréhensions n'étaient vraisemblablement pas fondées. Comment Albert aurait-il pu songer à trahir? De quels moyens aurait-il disposé ? Au profit de qui aurait-il agi ? Il n'avait pas d'enfants, et il pouvait s'attendre à n'en pas avoir. Déjà en 1599, beaucoup étaient d'avis que son mariage resterait stérile ; sa femme était alors à un âge relativement avancé pour une méridionale : elle était née en 1566. Lui-même était de très faible santé. Dès 1612, on le montre miné par la goutte, dépérissant, comme son frère Ernest, mort à Bruxelles en 1595, après avoir gouverné les Pays-Bas pendant un an. A Madrid, dans l'entourage de Philippe III, on le tenait pour impuissant, et Henri IV prétendait tenir de son confesseur que ce qui se disait en Espagne était vrai. D'autres allaient plus loin : Philippe II, d'après eux, n'ignorait pas cette impuissance et savait aussi que les Pays-Bas reviendraient à l'Espagne dans un avenir prochain. Il est difficile pourtant d'admettre qu'un prince si catholique eût marié dans ces conditions une fille pour laquelle il avait une affection profonde.

Isabelle a-t-elle eu connaissance de ces propos? A-t-elle su qu'on la tenait pour frappée de stérilité et son mari pour incapable d'assurer la transmission des Pays-Bas à un enfant né de leur union ? Si elle l'a su, ses lettres familières au duc de Lerme, publiées à Madrid, en 1906, par M. Rodríguez Villa, prouvent à l'évidence qu'elle considérait un pareil bruit comme sans fondement. Les confidences qu'elle fait au premier ministre de son frère au sujet de ses espérances, l'insistance qu'elle met à l'en entretenir, pourraient faire croire qu'elle voulait répondre à des rumeurs qui lui déplaisaient ; mais elle s'exprime si ouvertement, si franchement, avec tant d'effusion et de simplicité que tout ce qu'elle dit nous paraît être plutôt l'expression spontanée de son sentiment, sans arrière-pensée aucune.

Pendant plusieurs années, nous la voyons préoccupée du

Digitized by Google

désir d'avoir un garçon. Pour ce garçon, elle retient la première fille de son frère dès avant sa naissance. Au mois de mai 1601, la nouvelle lui parvient que l'état de la reine est de nature à l'intéresser particulièrement. Comme elle voudrait être en Espagne pour tenir dans ses bras l'enfant attendu ! Elle croit qu'elle en deviendrait folle. Dieu comblerait ses vœux s'il lui accordait le même bonheur qu'à son frère. Elle apprend que sa belle-sœur est indisposée, qu'elle a des nausées. Elle cherche à la tranquiliser, et elle ajoute : « Moi, je n'en éprouve pas, et je prends en patience de n'être pas comme elle. »

Cette réflexion lui remet en mémoire une petite aventure de jadis qu'elle raconte et qui la fait rire tout en écrivant. Un jour, elle est allée avec son frère Philippe visiter le monastère de San Juan de Ortega, à quatre lieues de Burgos. Le Père Juan qui a donné son nom au couvent, avait été inhumé dans la chapelle, et on rapportait une quantité de miracles opérés par lui de son vivant et après sa mort. Il avait la réputation d'être surtout secourable aux femmes stériles. C'est ainsi qu'Isabelle la Catholique, après sept années de mariage, avait éprouvé l'efficacité de l'invocation qu'elle était venue adresser au saint, en 1477. Les personnes qui avaient recours à lui devaient baiser sa ceinture. L'infant, qui connaissait cette particularité, avait taquiné sa sœur pendant leur visite au monastère et voulu la forcer à se recommander par anticipation à la bienveillance de fray Juan; et c'est ce souvenir qui la faisait tant rire. Elle avoue qu'elle n'avait pas voulu baiser la ceinture, mais elle ajoute : « Je vous assure qu'on ne l'a pas oublié. »

Au mois de septembre 1601, la reine Marguerite donnait naissance à une fille, qui reçut le nom d'Ana. Dès que l'heureuse nouvelle lui arrive, Isabelle s'empresse d'exprimer la joie qu'elle ressent de la venue de sa *bru*; elle ne lui donne pas d'autre nom que celui-là : *mi nuera*. « Bien que le mari soit à

Digitized by Google

naître, il me déplaît fort, écrit-elle au duc, que vous l'appeliez ma « nièce ». Quoi qu'il en soit, j'en suis si contente, je l'aime tant que ses parents n'en sont pas plus joyeux que moi. » Elle s'impatiente de ne pas recevoir plus fréquemment de ses nouvelles. Celles qui lui parviennent la ravissent : tout le monde dit merveille de sa « nuera ». Au mois de février 1602, la petite princesse est affligée d'une éruption à la tête et à la figure. L'infante en éprouve de la peine; mais elle se console à l'idée que plusieurs enfants de Philippe II ont eu le même mal et ne s'en sont pas plus mal portés une fois guéris, au contraire. A mesure qu'elle grandit, sa bru gagne en beauté ; elle est heureuse de le savoir, mais ne s'en étonne pas : « Elle ne peut pas être moins belle, étant fille de son père. » Au mois de septembre, elle reçoit un portrait de sa « nuera » : elle n'a jamais vu plus charmante créature. Un nouveau portrait lui arrive quatre mois après : elle ne sait pas assez le baiser. Comme elle voudrait tenir l'enfant dans ses bras ! Plus que jamais, elle désire avoir un fils pour posséder sa « nuera ». En avril 1607, elle reçoit à la fois les portraits de la reine et de ses enfants : « Il n'y a pas de pareils anges ; ils me rendent folle. » Mais c'est toujours sa bru qu'elle adore par dessus tout.

Rien n'est comparable à la tendresse affectueuse qu'elle lui témoigne, que son regret de ne pas voir arriver le mari qu'elle lui destine. « Maintenant, écrit-elle au duc, le 20 janvier 1602, je désire fort que vienne le mari, car jusqu'ici je vous avoue que je n'y songeais pas beaucoup. » Et, trois mois après : « Ce mari ne veut décidément pas venir au monde. Je le désire beaucoup pour qu'on ne me vole pas la femme. » Un peu plus tard, aux effusions qu'elle prodigue à sa petite nièce, vient s'ajouter le chagrin d'entrevoir une déception : « Je l'aime chaque jour davantage, ce qui me fait regretter fort que tarde tant son mari. Pour tout le reste, je le supporterais patiemment. »

Digitized by Google

Les mois, les années se passent, le garçon se fait toujours attendre; elle finit par n'en plus parler.

Au mois de décembre 1615, Ana, mariée à Louis XIII, devient reine de France. Isabelle ne peut même plus lui donner ce nom de « nuera » qu'elle lui avait gardé : il résumait une affection profonde mille fois exprimée et n'avait plus depuis longtemps d'autre signification que celle d'un rêve évanoui.

Mais cette affection particulière qu'elle avait témoignée à l'infante dès sa naissance, elle la lui garda après son mariage, ainsi qu'on le voit dans la charmante lettre qui suit, écrite entre 1616 et 1619. Le ton, un peu triste, contraste avec l'enjouement répandu dans celles où elle se plaisait à parler de sa bru et du garçon qu'elle lui destinait.

« Madame, chaque fois que je reçois des lettres de Votre Majesté, c'est le meilleur jour qui me puisse venir, comme celui où j'ai reçu par Don Rodrigo (Calderon) des nouvelles de votre santé. Plaise à Dieu qu'il en soit toujours comme je le désire et que, dans la même mesure, il vous accorde plaisir et contentement.

« Je baise les mains à Votre Majesté pour les attentions qu'elle me montre à chaque instant et, en cette occasion, pour l'envoi de la chapelle et de l'image, qui sont la plus belle chose et du meilleur goût que j'ai vue. Je m'en veux de ne pas savoir répondre à tant d'amabilités et de ce que vous ne réclamiez pas de moi mille choses qui vous plaisent; je ne saurais mieux vous témoigner ma satisfaction qu'en employant mon temps à vous servir.

« Tout le monde me dit que Votre Majesté a de si jolies mains. Il me semble ainsi que cette bague lui ira mieux qu'à moi. Je supplie Votre Majesté de la porter. C'est celle qu'avait votre aïeule (Elisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II, mère d'Isabelle) quand elle s'est mariée avec mon père. En la regardant, vous vous rappellerez qu'elle vous a

Digitized by Google

été envoyée par la personne qui vous aime le plus au monde et qui désire le plus vous servir. Et sur cette vérité, je finis en priant Notre Seigneur de conserver Votre Majesté autant d'années que je le désire.

« Le jour de Saint-Laurent (18 août), où Votre Majesté, je pense, se sera souvenue de la fête que l'on célébrait dans sa maison (anniversaire de la bataille de Saint-Quentin, gagnée par Philippe II sur les Français); pour moi, je ne l'oublie pas, bien qu'il y ait tant d'années que je suis ici. »

Après avoir lu cette lettre, on est convaincu qu'Isabelle n'a jamais joué la comédie quand elle exprimait le désir d'avoir un garçon pour sa « nuera ».

ERN. GOSSART.

Digitized by Google

LA FIN D'UN MAITRE

O maître vénérable, je vous devais un hommage posthume : le voici ! Je ne puis oublier que vous fûtes mon guide sagace et prudent. Par vous je connus les délices de l'expertise. Vous m'avez initié aux charmes des arguments raisonnés et, par cela même, irréfutables. Vous m'avez expliqué l'abstrus, et moi, pour vous marquer ma reconnaissance et ma ferveur, je ne puis que révéler en quelles circonstances vous succombâtes. Hélas ! je suis insolvable, cher maître, aussi n'attendez pas que je parle de vous comme il sied que l'on parle d'une ombre illustrissime. J'ignore de quel bois sont faits les calames qui tracent des œuvres immortelles ; mais qu'importe ! il suffit que je parle de vous qui fûtes, pour vos contemporains, le prince de l'Analyse.

L'amour des vieilles choses vous avait fait pénétrer dans ces boutiques d'aspect souvent sordide où sommeillent les objets les plus étranges. Vous connaissiez la plupart des marchands, des antiquaires et des fripiers aussi ; vous visitiez leurs étalages, non en chaland, mais parce que ces spectacles seyaient à votre pensée. Vous vous plaisiez, ô maître ! parmi les choses déchues, je le dis sans irrévérence ! Ces singularités furent toujours les vôtres ; je n'essayerai point de les expliquer.

Ici, une courte digression s'impose. Il faut que ma chétive

Digitized by Google

personnalité intervienne un instant. Je ne sais pourquoi je m'orientais, par un jour brumeux, vers un quartier de la ville que je connaissais à peine. Après avoir parcouru quelques ruelles étroites, désolées, esseulées, où vaguait, dans l'ombre grise, quelque enfant malingre et pensif comme un vieil homme, je m'arrêtai devant la montre d'un antiquaire. Mon attention fut attirée, aussitôt, par un fort beau reliquaire. Dans un angle, une statuette religieuse montrait une face ravagée par les pluies d'un siècle. Il y avait là des chapes aux ors fanés et des trésors dignes de séduire un numismate.

Vivement intéressé, je me demandai comment il se pouvait que je ne connusse pas ce nouveau capharnaüm. J'entrai; un homme m'apparut aussitôt et m'accueillit avec une urbanité discrète. Je jetai un regard rapide autour de la pièce. Des rayons chargés de livres se dressaient jusqu'au plafond; des étoffes rares étaient étalées sur des sièges aux couvertures de vieux cuir, et, au fond noir d'une armoire vitrée, des pierreries scintillaient. Enfin, sur une crédence, se trouvaient des vases aux formes élégantes et finement ciselés.

« Voilà des vases d'un beau style », dis-je.

Sa réponse fut lente à venir. Avec un accent italien très prononcé il me dit que sept de ces vases formaient un présent que la duchesse d'Étampes reçut de Cellini. L'un des vases était perdu, malheureusement. Je lui parlai de vous, cher maître, et lui promis votre visite pour le jour même. Il se montra touché et très heureux.

Je courus vers vous et vous trouvai dans la muette contemplation d'un manuscrit que certains attribuaient à Descartes et d'autres à Spinoza, mais votre perspicacité triompha comme toujours, en prouvant avec une rare subtilité, que l'écrit n'était ni de l'un, ni de l'autre, et votre modestie si discrète, vous épargna la peine d'en désigner l'auteur. Je vous fis part de ma découverte. Je vous parlai des Cellini malheureuse-

Digitized by Google

ment incomplets. Tout à vos méditations, vous paraissiez ne point m'entendre; vos yeux demeuraient baissés, mais je devinai le travail de votre puissant cerveau. Lorsque j'eus terminé et tandis que vous vous leviez, je contemplai l'auguste sérénité de vos traits ; vos yeux disaient si calmement et si souverainement : Allons expliquer ce qui paraît inexplicable.

Je vous suivis, silencieux comme une ombre. Vous vous taisiez, absorbé, distrait et, tout en marchant, je me demandais quel mobile faisait agir ceux qui vous disaient savantasse. Ah ! certes, ils n'avaient pas assisté à votre mimique si expressive qui révélait le penseur de race; non, ils ne vous avaient jamais *vu penser*.

Nous arrivâmes. Incliné devant la vitre, vous examiniez ce qui était offert à la vue des passants, des profanes. Vous aviez des mouvements de tête approbatifs. Je trouvai quelque fierté en songeant que la joie que vous alliez éprouver, vous me la devriez à moi, votre élève. Nous entrâmes.

Près de la table, l'Italien se tenait dans un état de parfaite immobilité. Il examinait avec une attention patiente les diverses pièces d'un service de table en vieil argent. Il nous dit, du geste : voyez... choisissez... je suis à vous... et ses yeux retombèrent sur la loupe. Moi, quelque peu interloqué, je vous regardai et voulai vous prier d'excuser l'insolent, mais vous, magnanime, vous avez souri !

Au même instant, un deuxième personnage se détacha du fond de la pièce. Il venait de saisir dans les rayons d'une vaste bibliothèque quelques volumes qu'il feuilletait tout en reprenant une conversation que, sans doute, notre arrivée avait interrompue :

« Ducis, disait-il, est devenu illisible, décidément. Expliquez-moi, je vous prie, quelle mentalité est la nôtre pour que nous n'aimions pas, dans cet onctueux Ducis, ce qu'adoraient ses contemporains. J'ai tenté de relire son œuvre...

Digitized by Google

je n'y suis point parvenu ; c'est douçâtre... de la guimauve! J'abhorre Ducis, mon cher, il est illisible! »

Il allait continuer, lorsque ses yeux rencontrèrent les vôtres, maître. Oh! alors je compris l'ascendant du génie sur une intellectualité haute et cultivée. L'homme qui venait de juger avec cette témérité et cet orgueil un des plus purs talents, un auteur des plus gracieux et des plus français, celui qui, pour donner son opinion, avait pris un grand air de bravade, celui-là courba la tête sous le pouvoir de votre regard et ne put dire que ces mots :

« Vous, maître!... Quel honneur de vous rencontrer!... »

Mais vous, calme, vos fines mains levées dans un geste généreux, vous refusiez l'hommage de sa vassalité et, dans le silence qui suivit, votre voix, belle comme la vérité, prononça :

« Pourquoi cette diatribe, Monsieur, à l'adresse du pauvre Ducis? Être méconnu de ceux qui suivront, n'est-ce pas le sort réservé à tous les penseurs? Les génies les plus complets connaîtront l'oubli... moi-même... »

Vous vous taisiez, les paupières baissées sur la modestie de vos yeux et, doucement, avec un art infini, vous quittiez ce sujet qui blessait votre « moi ».

« Où donc me vîtes-vous? »

« Au salon des « Dix », maître, répondit le détracteur de Ducis; vous y eûtes affaire à Besnard, l'irascible critique du *Jour*. »

Une ombre légère passa sur votre front. Vous vous souveniez de cette discussion que vous n'aviez pas désirée publique et au cours de laquelle ce « prince de la critique » vous inonda de sa faconde insolente.

« En effet, murmuriez-vous, je m'en souviens. Mais pourquoi se souvenir de cette singulière aventure? Vous qui étiez là, cher Monsieur, vous devez vous souvenir de l'objet de notre débat. Je défendais l'école de jadis, cette école glo-

Digitized by Google

rieuse, contre l'intrusion de ce prétexte d'art qui est l'impressionnisme. J'ignorais l'opinion de mon adversaire; il me la dit véhémentement. Elle était en contradiction avec la mienne; je l'ai longtemps regretté, mais, je le répète, j'ignorais l'opinion du « prince ». Tenez, Messieurs, j'estime que nous tenons de nos ancêtres des legs sacrés qui doivent inspirer l'artiste, et je pleure sur ceux des nôtres qui les oublient pour se livrer à une manière amorphe, invertébrée, que je n'ai jamais comprise et que je ne comprendrai jamais!... »

Vous parliez si doctement, d'une voix si persuasive. Vos belles mains, dans un geste lent qui leur était habituel, semblaient vouer au néant l'art que vous ne compreniez pas...

L'ombre devenait plus dense; les objets s'en enveloppaient et devenaient imprécis, mystérieux. L'antiquaire, qui avait interrompu son examen, fit la lumière et lorsque les yeux s'y furent habitués, vous avez poussé, ô maître! un cri de surprise, en découvrant sur la crédence les vases qui parèrent autrefois des tables ducales. Vos mains caressèrent ces orfèvreries avec une amoureuse sollicitude. L'antiquaire et le contempteur de Ducis s'approchèrent aussitôt et nous eûmes une leçon d'*admiration* comme seul, vous pouviez nous la donner.

« Admirable! que c'est admirable! quelles lignes! quelles fastueuses ciselures! Voyez la finesse de ces entrelacs, voyez l'enchevêtrement de ces feuillages... et quelle forme unique! Dites-moi ce que l'art italien a produit de plus admirable! »

Alors, en vous entendant détailler toutes ces beautés et toutes ces merveilles, j'eus l'impression très vive que vous aviez découvert un chef-d'œuvre et j'en eus la confirmation, de votre bouche, lorsque, vous approchant de moi sous prétexte de mieux voir sous la lumière, vous m'avez glissé ces mots à peine murmurés :

« Du Cellini! »

Digitized by Google

Mais au même instant un cri vous échappa, un cri d'homme blessé dans son âme et, montrant les vases rassemblés, vous avez dit avec l'amertume la plus grande :

« Damnation!.., il en manque un! »

L'antiquaire approuva; c'était la vérité; le maître était infaillible; il savait tout. Alors, pour vous prouver que vous aviez raison, il retira du tiroir d'un buffet sculpté une liasse de papiers dont il sortit, après quelques instants de recherche, un parchemin jauni portant un sceau ducal. Il vous le tendit. Maître! vous aviez en ce moment une attitude magnifique. Le triomphe dilatait vos narines. Vous refusiez de lire d'un geste si grand que je compris l'irréfragable justesse de votre affirmation. L'antiquaire vous regardait, désespéré, prostré, et secouait la tête, par intervalle, montrant ainsi que la perte de cet objet était, pour lui, un désastre. Le Zoïle de Ducis qui avait recueilli des mains de son ami le document révélateur, ne put pas malgré son désir, peut-être, le déclarer illisible.

« Triste! murmura l'antiquaire en remisant les vases, les hommes dispersent des merveilles; les hommes sont des vandales; ils le seront toujours... il m'arrive de les maudire!... »

Il parlait encore quand la porte s'ouvrit. Un grand chien, que nous n'avions pas aperçu encore, se dressa et fit entendre une voix profonde. L'antiquaire fit un geste qui l'apaisa et marcha vers la dame qui venait d'entrer et qui eut un mouvement de recul en nous voyant. Mais elle se décida et accepta le siège qui lui était offert. Elle laissa tomber la mante qui lui recouvrait la tête, et nous vîmes un visage jeune où se lisait une expression de tristesse et de grande misère, qui ne lui ôtait pas cependant une distinction, une grâce patricienne. Elle parla d'une voix que l'émotion rendait tremblante; elle offrit de vendre une bague ancienne, seul bijou qui lui restât.

Je vous regardais, maître. Vos yeux allaient du visage de

Digitized by Google

la dame à celui de l'antiquaire. Votre don merveilleux de l'analyse vous servit ici, admirablement. Vous aviez vu le trouble soudain qui faisait se baisser les paupières sur des yeux de ténèbres, et vous aviez vu l'altération subite des traits du marchand. L'émotion de ce dernier se manifesta visiblement; il demanda :

« Veuillez me la faire voir cette bague? »

La jeune femme la lui tendit. Une larme roula de ses cils, furtive; elle se détourna puis, après un long silence, elle s'écria dans une détente violente :

« Voyez-vous cette bague? La voyez-vous? Je vous dirai son histoire. Elle fut le bien de la famille Vizenci qui la tenait du dernier des doges. Pietro Ercolini en hérita. Il avait trois enfants : Luigi qui fut tué au siège d'Adoua, Paolo qui disparut...

— ... Et Lola, interjeta l'antiquaire, Lola que voici!..

— Oh! s'écria la jeune femme effarée, vous me reconnaissez, mais moi aussi je vous reconnais : vous êtes Gennaro Tornadi, ancien joaillier de Naples...

— Oui, c'est moi, répartit Gennaro, laissez-moi achever le récit que vous alliez nous faire. Le permettez-vous? Oui. Votre fortune avait sombré dans des spéculations malheureuses, mais il vous restait votre grand nom et votre beauté. A celui qui vous élut sa fiancée vous avez offert ce joyau. Des fêtes, de belles fêtes eurent lieu, mais leurs lendemains vous furent cruels car, en signe de rupture, la bague vous fut renvoyée *parce que l'anneau en était brisé.* »

La jeune femme approuva d'un mouvement de tête pathétique.

« Dans quelle détresse je vous vois, Madame, continua Gennaro, quelle douleur est la vôtre! Pourtant je ne puis acquérir ce bijou; je n'en trouverais pas acheteur, car sa valeur historique est telle que j'aurais honte de vous en offrir la somme qui me permettrait de le revendre. »

Digitized by Google

Lola reçut la bague avec un mouvement de désespoir. Alors, vous, maître, vous l'avez reprise de ses mains blanches, vous en avez examiné la beauté avec votre admiration perpétuellement en éveil. Pour vous, son or sortait du même creuset que celui dont on fait des tiares; il avait brillé aux doigts des doges et vous y trouviez encore la cassure fatale qui fit se parjurer un cœur superstitieux. Quel superbe vestige du passé! Alors vous avez glissé dans la main blanche un billet de 50 louis, en interrogeant des yeux, avec une délicatesse exquise, celle qui devait estimer si la somme lui suffisait. Elle vit, vous remercia avec une effusion attendrie et, s'étant inclinée, elle s'en alla, digne, comme une descendante de Vizenci...

L'antiquaire et le bibliophile vous dirent combien votre acquisition était belle. Je vous en félicitai et, vous ne pouviez en détacher votre regard émerveillé. Je m'enthousiasmai en songeant à la place qu'occuperait dans vos vitrines ce bijou unique, et je me représentai l'empressement de vos amis, le dépit de vos adversaires, les études approfondies que vous alliez entamer pour la défense de son origine, et la recherche des arguments et des déductions savantes qu'aucun historien ne pourrait contredire jamais!

L'heure fuyait. Nous prîmes congé. La nuit était complète. La brume, en se dissipant, avait découvert un ciel chargé d'étoiles. Je marchais près de vous, respectant vos méditations lorsque, au pied du monument des Martyrs, vous me posâtes une question à laquelle je ne sus que répondre :

« En quelle année cette bague fut-elle donnée aux Vizenci? »

Fidèle à vos principes, amoureux d'une documentation précise, il vous fallait savoir. Rebroussant chemin, aussitôt, nous sommes remontés vers la vieille demeure. En y arrivant nous avons entendu des éclats de voix. Nous distinguions

Digitized by Google

des mots comme ceux-ci : Cellini, Etampes, doge, Vizenci, Ercolini, Lola et, au moment d'ouvrir la porte, nous vîmes l'atroce spectacle qui devait vous tuer. En pleine lumière, Lola, l'antiquaire et l'ennemi de Ducis, unissaient, dans une joie bruyante, les éclats d'un fou rire. Vous eûtes, alors, un mouvement en arrière et, tombant dans mes bras, vous perdîtes la vie en prononçant le seul mot trivial qui sortît jamais de vos lèvres illustres :

— Roulé!... OMER DE VUYST.

Digitized by Google

Mme D'ÉPINAY ET J.-J. ROUSSEAU[1]

« Quand l'illustre Montesquieu rompit avec le Père de Tournemine, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde : N'écoutez ni le Père de Tournemine ni moi parlant l'un de l'autre, car nous avons cessé d'être amis... » On se prend à regretter que Mme Macdonald ne se soit point rappelé cette anecdote des *Confessions*. Peut-être y eût-elle découvert un enseignement.

Les recherches précises que nous venons de résumer jettent-elles quelque lumière sur le conflit qui mit aux prises Jean-Jacques et Mme d'Épinay? Ce qu'elles nous apprennent des prétendus *Mémoires* de l'amie de Grimm, de leur composition et de leurs retouches intéressées, nous les présente désormais sous un jour fâcheux pour leur exactitude historique. Bon gré mal gré, il faudra bien renoncer à leur accorder encore cette confiance et ce crédit dont s'étonnait déjà Brunetière (2). Et voilà un premier point. Mais il y a plus. Ce ne sont pas seulement les dires de Mme d'Épinay qui nous deviennent suspects, c'est du même coup sa conduite envers Rousseau. Il semble bien qu'elle et Grimm aient eu des torts sérieux à l'endroit du « citoyen » : on peut en trouver un indice dans l'animosité et la passion qu'ils portent dans le débat. Il est moins douteux encore qu'ils aient à se

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'octobre 1909.

(2) Voir son *Manuel de l'histoire de la littérature française*, page 333.

Digitized by Google

reprocher des réticences, des altérations, des mensonges, bref, toutes les menues habiletés qui sont, paraît-il, de bonne guerre dans les querelles littéraires, qui en tout cas l'étaient assurément au siècle de Voltaire.

Je soupçonne que ces conclusions paraîtront chétives à Mme Macdonald, car elle prétend tirer de son enquête d'autres résultats. Pour elle, l'inexactitude démontrée des *Mémoires* entraîne, comme par une suite fatale, l'entière et parfaite véracité des *Confessions*. Montesquieu nous trompe? Croyons donc, croyons en tout point, croyons aveuglément le Père de Tournemine!... Le parallèle que Saint-Marc Girardin établissait jadis entre les deux récits à la plus grande gloire de Mme d'Épinay, elle le reprend pour nous convaincre de la sincérité complète de Jean-Jacques. Et ses conclusions ont tout juste le même degré de vraisemblance que celles de l'académique auteur du *Cours de littérature dramatique*. Les deux textes, en effet, nous sont également suspects : l'un éveille tous les soupçons, l'autre excite toutes les défiances. « Allez donc, s'écriait naguère un spirituel chroniqueur, allez donc faire la part du juste et de l'injuste dans une querelle entre des gens de lettres qui ont cessé de faire semblant de s'aimer! » Et il proposait de clore les débats par ce bel arrêt : « Attendu que tout le monde ment dans cette affaire, tout le monde est déclaré innocent [1] ».

N'attendons point de Mme Macdonald cette sagesse souriante et sceptique : l'ironie et le détachement lui sont choses étrangères. Son livre est un acte de foi, de foi entière, ardente, enthousiaste. Elle croit fermement au « vertueux Jean-Jacques » cher à Robespierre, et lui voue un culte respectueux et attendri. En même temps, elle s'élève, vengeresse, contre les blasphémateurs de son idole : car elle a l'adoration agressive... Quelle énergie — quelle ingéniosité aussi —

[1] Henry Roujon, *L'affaire Jean-Jacques*, dans le *Figaro* du 13 août 1909.

Digitized by Google

pour démasquer les « imposteurs »! Mais d'autre part quelle hauteur de ton, quelle exaltation quasi lyrique pour célébrer « le prophète qui mourut au moment où agonisait l'Ancien Régime »... (1) En vérité, on ne sait ce qui est le plus touchant des persécutions souffertes par l'infortuné Rousseau, génie et martyr, ou du dévouement combatif de sa biographe au grand cœur.

Par malheur, il manque à ce plaidoyer pathétique le fondement d'une argumentation solide. En vain, Mme Macdonald prétend ne s'appuyer que sur des faits établis, en vain, elle réunit des documents et elle accumule des textes. L'interprétation qu'elle en donne reste entachée d'un parti pris qui condamne à une ruine rapide ses ingénieuses constructions. Elle l'a éprouvé déjà. Une des plus tristes erreurs du grand écrivain, c'est, comme chacun sait, l'abandon de ses enfants. Mme Macdonald avait entrepris de le laver de cette grave faute dont il s'accuse à divers endroits et en termes formels. Et elle avait découvert une explication très simple : par cinq fois Thérèse avait simulé une grossesse, par cinq fois Jean-Jacques avait été sa dupe... « Fort bien, lui répondit-on, avec quelque apparence de raison, nous croirons donc désormais que l'auteur d'*Emile* ne fut mauvais père que d'intention. Mais il nous faudra bien admettre aussi qu'il était un prodige de crédulité niaise... » Et ce n'était peut-être pas ce dernier point que Mme Macdonald entendait démontrer (2).

Elle n'a point renoncé pourtant à nous présenter l'image d'un Rousseau plus blanc que l'hermine. Du récit des *Confessions*, elle accepte tout, tout jusqu'aux plus étranges phantasmes d'un cerveau manifestement dérangé. Elle veut établir

(1) Page 275.

(2) Cette « démonstration », qui formait un des principaux chapitres de l'ouvrage anglais, a disparu de la traduction sans y laisser la moindre trace. Mais Mme Macdonald l'a reprise cette année même dans un article de l'*Humane Review* : *The Legend of Rousseau's children*.

Digitized by Google

« l'évidence historique de la conspiration systématiquement organisée pour fabriquer et répandre des rapports mensongers sur la personnalité et les écrits de Rousseau, en vue d'édifier à ce prophète de la nature une réputation d'*artificieux scélérat*, de sophiste et de charlatan... (1) N'insistons pas. La meilleure réfutation de cette thèse hardie se trouve dans l'œuvre même du grand écrivain. Elle est dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, elle est dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, elle est surtout dans les notes ajoutées par après au texte des *Confessions* et où se marquent si douloureusement les progrès d'une ombrageuse manie.

Mais il y a plus. Un seul complot ne suffit point à Mme Macdonald, et voici qu'elle nous dénonce une seconde conspiration contre J.-J. Rousseau. Découverte pleine d'imprévu! Il ne s'agit plus cette fois de confrères jaloux et de haineux rivaux, mais bien d'éditeurs et de bibliographes. Barbier, Brunet, Suard et Michaud sont les imposteurs dont les manœuvres concertées ont déchiré la réputation du malheureux Jean-Jacques. Ainsi parle Mme Macdonald, et elle démasque avec véhémence ces quatre évangélistes de la calomnie encyclopédique... Or, ces révélations sont troublantes. Car les modestes érudits qui s'occupent des œuvres d'autrui pour les classer, les cataloguer, les décrire ou encore pour en procurer des éditions nouvelles, ne passaient point jusqu'ici pour méditer des perfidies et nourrir de sombres desseins. On leur croyait volontiers l'âme honnête et le cœur simple... Et la bibliographie elle-même était tenue pour une science un peu ennuyeuse et lourde, il est vrai, mais probe, mais respectable, mais digne de toutes les confiances.

Faudra-t-il donc changer tout cela?

*
* *

(1) Page 263.

Digitized by Google

En 1812, on imprime pour la première fois la *Correspondance littéraire* de Grimm ; en 1818, paraissent les *Mémoires de M^me^ d'Épinay* ; dans l'intervalle sont édités divers tomes de la *Biographie universelle* qui contiennent des articles hostiles à Rousseau. Il n'en faut pas plus que le rapprochement de ces dates pour donner l'éveil aux soupçons de M^me^ Macdonald. Dans ces publications qui se succèdent, elle aperçoit aussitôt l'effort concentré de nouveaux ennemis de Jean-Jacques, et sur ce seul fait elle édifie l'hypothèse d'un second complot. Voilà une explication bien romanesque d'une coïncidence somme toute fort naturelle !

Les vingt années qui précédèrent la révolution de juillet furent une époque de vogue extraordinaire pour la littérature du XVIII^e^ siècle. Des contemporains de Voltaire quelque peu notoires dans les lettres, il n'y en eut à peu près aucun qui ne reçut alors les honneurs de la réédition. On cherchait de toutes parts à donner de leurs productions des recueils plus complets ou des textes plus fidèles, et surtout on les imprimait à un chiffre d'exemplaires que l'histoire de la librairie n'avait encore guère connu (1). En même temps, on fouillait les bibliothèques et on exhumait des « inédits » qui parfois — c'est le cas pour Diderot — l'emportaient de loin en importance et en intérêt sur les parties de l'œuvre déjà révélées au public. Que dans le nombre il se soit trouvé des ouvrages où Jean-Jacques, brouillé avec

(1) De février 1817 à décembre 1824, il parait douze éditions différentes des *Œuvres de Voltaire*, représentant 1,598,000 volumes, et treize des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, soit 480,500 volumes. Pendant le même laps de temps, on imprime 81,000 volumes d'œuvres détachées des deux philosophes. Sans arriver à ces chiffres, les autres écrivains du même temps obtiennent cependant des tirages fort respectables : Diderot 49,400 volumes; d'Holbach 25,000; Raynal 16,000; Montesquieu 12,000; Helvétius 10,000; Marmontel 8,500; Condorcet 7,500; Saint-Lambert 5,000. (J'emprunte les éléments de cette statistique au *Mémorial catholique*, t. III (1825), p. 270 sqq.)

Digitized by Google

les principaux écrivains de son temps, essuie des appréciations peu flatteuses et des jugements sans aménité, personne ne s'en étonnera, et pour découvrir là les traces d'un complot il faut, en vérité, plus que cet « esprit de défiance » dont parle La Bruyère.

Poussons cependant plus avant, et examinons dans le détail les charges que relève Mme Macdonald contre chacun des prétendus conjurés. Voici d'abord l'académicien Suard et le libraire Michaud, frère de l'auteur bien connu de l'*Histoire des Croisades*. Ils ont édité ensemble la *Correspondance littéraire*; le second a, de plus, dirigé la publication de la *Biographie* qui a gardé son nom et où plusieurs articles décèlent peu de bienveillance envers l'auteur des *Confessions*. A cela s'est borné leur rôle dans ce noir complot. Et on nous épargnera sans doute de discuter des charges aussi accablantes.

Plus spécieux est l'acte d'accusation dressé contre J.-C. Brunet. Il est convaincu d'avoir « altéré frauduleusement » l'œuvre de Mme d'Épinay. De fait, son édition des prétendus *Mémoires* nous présente un texte sensiblement différent de celui des manuscrits. A comparer les deux versions, on se convainc bientôt que le roman de Mme d'Épinay a été soumis, en 1818, à un double remaniement. On l'a d'abord fortement abrégé : Brunet retranche le début languissant et la fin trop « romancée »; du reste du récit, il élague encore les nombreuses redites et surtout les interminables digressions de l'amie de Grimm sur les dilapidations de son mari ou l'éducation de ses enfants. Bref, il réduit, il condense, si bien qu'il arrive à faire tenir en trois volumes in-octavo les neuf tomes de l'imposant manuscrit. Parallèlement à ce travail, un autre s'effectue : c'est la transformation du roman en mémoires historiques. Les noms de fantaisie sont remplacés, autant qu'il est possible, par les noms véritables des personnages; les menus arrangements de détail sont corrigés confor-

Digitized by Google

mément à la réalité, et, pour ajouter encore à l'intérêt de l'ouvrage, on y intercale quelques lettres inédites, et d'ailleurs authentiques.

La question se pose maintenant de savoir si ces « altérations » présentent les caractères d'une machination contre la mémoire de Rousseau, d'une falsification destinée à égarer sciemment l'opinion. Or rien n'est moins prouvé. Brunet n'est plus pour nous qu'un bibliographe érudit, mais, en 1818, c'était aussi un libraire fort soucieux d'achalander sa boutique de la rue Gît-le-Cœur. Ses préoccupations commerciales suffisent à expliquer la rigueur dont il usa à l'égard du malheureux manuscrit de M^me^ d'Épinay. Il y porta les ciseaux avec une rare énergie parce que la crainte des neuf tomes est une « phobie » commune aux éditeurs de tous les temps et de tous les pays. Il travestit le roman en mémoires, parce que la vogue allait en ce moment aux révélations plus ou moins historiques; parce que le public mis en goût accueillait avec une vive curiosité cette littérature d'indiscrétions rétrospectives; parce que, en un mot, ce genre de publication avait alors ce qu'on appelle en librairie un « succès de vente » assuré (1).

Après quoi il est permis de juger sévèrement l'ingéniosité intéressée du libraire Brunet. Qu'on n'oublie point cependant que de son temps la publication des « inédits » n'était pas encore soumise aux règles strictes d'une méthode scientifique. Les éditeurs d'alors ne professaient point notre respect scupuleux du texte d'autrui. Au moment même où paraissaient

(1) Si l'on en doutait, il suffirait de se rappeler que les grandes collections de Mémoires que nous possédons ont été, pour la plupart, inaugurées à ce moment : en 1819 la collection Petitot et Monmerqué, en 1820 le *Choix de Mémoires relatifs à la Révolution française* de Berville et Barrière, en 1822 la *Collection des Memoires historiques des dames françaises* de Colnet et la *Collection de Mémoires sur l'Art dramatique*, pour ne pas parler des collections exclusivement érudites de Guizot (1823) et de Buchon (1824).

Digitized by Google

les *Mémoires de Mme d'Épinay*, Aimé-Martin, installé dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, corrigeait gravement l'auteur de *Paul et Virginie*, qui sortait peu grandi de cette collaboration posthume (1). Et que dire d'un publiciste au nom illustre, le vicomte Gaëtan de la Rochefoucauld, qui, six ans plus tard, supposait des *Mémoires de Condorcet*, découpés d'un adroit ciseau dans les papiers inédits de Suard? Faut-il rappeler, enfin, les audacieuses fabrications que de hardis faussaires mettaient à la même époque sous des noms fameux à des titres divers? Apocryphes les *Mémoires de Mme Manson* (1818); apocryphes les *Mémoires de l'Impératrice Joséphine* (1819); apocryphes les *Mémoires de Billaud-Varenne* (1821); apocryphes, apocryphes encore, les *Mémoires de Fouché* (1824), *de Rose Bertin* (1824), *de Mme de Pompadour* (1830)... En vérité, quand on connaît les mœurs littéraires du temps, les infidélités de Brunet apparaissent singulièrement vénielles.

Faut-il traiter plus durement le quatrième accusé de Mme Macdonald? Son cas mérite d'être éclairci, car le personnage est d'importance. Bibliothécaire du Conseil d'État sous l'Empire, administrateur de la Bibliothèque du Roy pendant la Restauration, A.-A. Barbier a attaché son nom à un *Dictionnaire des anonymes* qui continue à rendre des services aux travailleurs de l'histoire littéraire. En outre, il a donné un *Supplément à la Correspondance littéraire* (1814), il a partagé avec Michaud la direction de la *Biographie universelle*, il a publié enfin un *Supplément au Cours de Littérature de La Harpe* (1818), qui contient une annonce louangeuse de l'édition des *Mémoires* procurée par Brunet. Tels sont les faits dont Mme Macdonald s'autorise pour le désigner comme le chef des bibliographes conjurés contre la réputation

(1) Voir Maurice Souriau, *Bernardin de Saint-Pierre, d'après ses manuscrits*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906.

Digitized by Google

de Jean-Jacques. A vrai dire, elle appuie son accusation sur un document dont elle paraît faire grand cas. Par malheur, c'est un document perdu. Barbier avait eu, avant Brunet, communication du fameux manuscrit de M^me^ d'Épinay, et, selon Quérard, il en avait écrit une analyse. C'est ce morceau sur quoi M^me^ Macdonald avait fondé de grands espoirs et qu'elle regrette fort de n'avoir pu retrouver. J'ai été plus heureux. Il m'a suffi de quelques quarts d'heure passés rue de Richelieu pour mettre la main sur la minute autographe de cet introuvable document. Hélas! je crains fort que ma découverte ne soit de mince valeur! Cette *Analyse rapide* est un résumé sommaire, mais exact, des neuf volumes utilisés par Brunet. Elle s'accompagne d'un essai de *Clef* où l'on peut suivre les efforts du bibliographe, surchargeant, effaçant, raturant, jusqu'à ce qu'il ait réussi à identifier les divers personnages dissimulés sous des noms d'emprunt (1).

On se rend compte aussi de l'intérêt que Barbier prit à ce texte dont il avait en quelque sorte la primeur. Par une erreur commune à bien des découvreurs d'*inédits*, il s'en exagéra la valeur historique. Ne constatait-il point un accord presque parfait entre le témoignage de M^me^ d'Épinay et celui de Grimm et de Diderot? Il en vint ainsi tout naturellement à concevoir une idée peu favorable du caractère de Jean-Jacques.

On savait, écrivait-il vers cette époque, assez généralement depuis une vingtaine d'années que J.-J. Rousseau a été tourmenté pendant la plus grande partie de sa vie par une maladie qui le rendait susceptible au point de le brouiller avec tous ceux qui avaient eu avec lui les plus intimes relations. La vieillesse aggrava tellement cette maladie que Jean-Jacques finit par se persuader qu'il existait contre lui une conspiration générale. On voit dans les *Mémoires* de M^me^ d'Épinay que les torts étaient toujours du côté de J.-J. Rousseau.

(1) On trouvera ces pièces dans les *Papiers inédits* de Barbier à la Bibliothèque Nationale : ms. nouv. acq. fr. 5184, f^os^ 256 r° à 261 r°.

Digitized by Google

Les extrémités auxquelles se portèrent les personnes que la bizarrerie de son caractère avaient aigries peuvent s'expliquer et s'excuser par l'incertitude où elles étaient des vrais motifs de sa conduite. Si Jean-Jacques Rousseau eût toujours joui d'une bonne santé, on devrait le considérer comme le plus méchant des hommes; mais il n'en a été que le plus misérable (1).

Ainsi abusé — comme tant d'autres après lui — par le témoignage de l'adroite amie de Grimm, Barbier pensa en trouver une confirmation décisive dans les articles donnés par La Harpe au *Mercure de France*. Il les réunit dans son *Nouveau Supplément au Cours de littérature de M. de La Harpe*. « Avec l'aide des *Mémoires de Mme d'Épinay* et de la *Correspondance* de Grimm, déclarait-il dans sa préface, ce *Supplément* a pour but de retourner le jugement formulé sur Rousseau par ses contemporains. » — « Aveu dépouillé d'artifice! » s'écrie Mme Macdonald. Oui si l'on avait la preuve que Barbier ne croyait point à la justice de la cause qu'il défendait, s'il était démontré qu'il n'était point persuadé de la véracité de Mme d'Épinay et de sa coterie.

Cette démonstration, Mme Macdonald l'entreprend. Elle la fonde sur une conjecture qu'elle développe longuement et rappelle à divers endroits. Pour elle, Barbier avait habilement préparé la publication des *Mémoires*. Laporte, qui signait, en 1815, l'article *d'Épinay* dans la *Biographie universelle*, en mentionnait le manuscrit, supprimé supposait-il, ou par Grimm ou par Mme d'Épinay elle-même, mais dont elle avait fait « lecture à un certain nombre d'affidés ». Mme Macdonald reconnaît là la main de Barbier. C'est lui qui pour préparer les voies à une publication ultérieure et « l'authentiquer » du même coup, aurait inventé cette fable des

(1) J'emprunte ces lignes inédites à une note sur l'opuscule de Mme d'Épinay : *Mes moments heureux*, qui se trouve, sous le n° 32, dans une *Notice raisonnée d'une petite collection de livres achetés sur les quais de Paris*. (Bibl. nat., ms. nouv. acq. fr. 5183, f° 287 r°).

Digitized by Google

lectures faites à un cercle d'amis. Car ce n'est qu'une fable, assure-t-elle hardiment. La preuve c'est que nul témoignage ne nous en a conservé le souvenir. Une autre preuve encore c'est que personne n'éleva la voix lorsque Ginguené, dans ses *Lettres sur les Confessions*, mit Grimm et son amie au défi de se défendre contre les accusations de Jean-Jacques.

Mais il est permis de ne pas trouver ces raisons pertinentes. Laporte, qui écrivait une trentaine d'années seulement après la mort de M^me^ d'Épinay, disposait de sources orales d'information qui nous échappent aujourd'hui. Quant à l'absence de toute réplique à Ginguené, elle serait peut-être plus probante, si M^me^ Macdonald n'oubliait un détail important. C'est que Ginguené écrivait en 1791, c'est-à-dire en pleine période d'effervescence révolutionnaire et d'adoration passionnée du « vertueux Rousseau ». Où se trouvaient alors les familiers des cercles brillants de l'Ancien Régime, qui réunissaient courtisans, fermiers-généraux et encyclopédistes correspondants des souverains lettrés, devenus depuis les « tyrans de l'étranger » ? Les uns étaient morts, d'autres en fuite, et ceux qui restaient avaient un intérêt trop immédiat à se laisser oublier pour s'engager à ce moment dans une controverse à tout le moins singulièrement compromettante. Leur silence n'a rien d'un aveu. C'est l'effet d'une prudence qui n'est pas sans excuse (1).

Mais il y a mieux. La vérité c'est que M^me^ d'Épinay a bel et bien donné lecture à ses intimes de sa réponse aux *Confessions*. Le mardi 17 décembre 1816, Barbier eut une entrevue avec M^me^ de Vandeul, fille de Diderot. Rentré chez lui, il se hâta de consigner par écrit divers renseignements précieux qu'elle lui avait transmis. Cette note existe dans les

(1) Il est d'autant plus curieux que M^me^ Macdonald ne s'en avise point, qu'elle écrit elle-même, à propos de Grimm : « en 1791 Paris n'était pas un lieu sûr pour le calomniateur et persécuteur avéré de Rousseau. » (p. 64).

Digitized by Google

papiers inédits de l'ancien administrateur de la bibliothèque du Roy. Il n'y a aucune raison d'en suspecter la sincérité, car elle n'était nullement destinée à la publicité : c'est un simple *memento* griffonné à la hâte pour prévenir toute défaillance de mémoire. Or, j'en extrais cette phrase décisive : « Mme d'Épinay a lu à Mme de Vandeul son fameux roman » (1). Ce n'était donc point un mensonge intéressé de Barbier que Laporte insérait dans son article de 1815, et l'auteur du *Dictionnaire des Anonymes* se trouve ainsi lavé de l'accusation de duplicité formée contre lui. Dès lors, il n'est plus nécessaire que Barbier ait été, à l'endroit de Jean-Jacques, le détracteur passionné et de mauvaise foi qu'on nous représente. Il n'est plus nécessaire qu'il ait dirigé, avec autant de perfidie que d'habileté, une « immense armée de publicistes » acharnés à déchirer la réputation de Rousseau. Il n'est plus nécessaire enfin que se soit jamais ourdi contre ce dernier un complot d'éditeurs et de bibliographes.

Ainsi s'écroule tout l'échafaudage ingénieusement élevé par Mme Macdonald sur la base trop fragile d'une conjecture dans laquelle un logicien eût pu reconnaître le dangereux *argumentum ex silentio*.

* * *

Il eût donc mieux valu, pour le bon renom de sa perspicacité critique, que Mme Macdonald n'eût point troublé les ombres paisibles d'honnêtes bibliographes. Aussi bien ne faut-il lui demander ni une froide impartialité ni une objectivité sereine. Chez elle, le jugement ne fait point, comme dit Montaigne, « son jeu à part » : elle décide le plus souvent au gré de ses préférences passionnées, et quand une difficulté se présente, elle la tranche avec une confiance singulière dans les illuminations du parti pris. Sur un point seulement sa

(1) Bibl. nat. ms. nouv. acq. fr. 5184, f° 223 r°.

Digitized by Google

ferveur « rousseauiste » l'a bien servie : elle lui vaut le mérite, très réel, d'avoir la première attiré l'attention sur la genèse compliquée des prétendus *Mémoires de M^me^ d'Épinay*. Pour le surplus, on ne peut qu'admirer la hardiesse de ses constructions hypothétiques et sourire aux belles exagérations d'un zèle toujours touchant.

Et pourtant son livre récèle un enseignement. Nous nous étonnions de la mystérieuse attraction exercée par Jean-Jacques sur les femmes de son temps. Nous criions au fol engouement quand, de tous les rangs et de tous les états, nous les voyions venir à lui, dévouées, affectueuses et tendres, et parer le maussade Génevois de la plus belle couronne d'amitiés féminines dont jamais écrivain ait pu s'enorgueillir. Nous avions tort : la séduction à laquelle elles cédèrent devait être irrésistible et fatale. Car voici qu'après cent cinquante ans de polémique et de critique, alors que la figure du grand homme s'estompe dans un lointain passé, au moment même où les romantiques issus de lui sont honnis, vilipendés et dûment exorcisés — le charme opère encore...

GUSTAVE CHARLIER.

Digitized by Google

La Légende d'Orphée et le Drame Musical [1]

Quoique considéré comme vénitien par les anciens auteurs français, Claude Monteverde naquit à Crémone vers 1568. Dès son jeune âge, il fut un grand joueur de viole. Ce talent lui valut d'entrer au service de la cour de Mantoue où Marc Antoine Ingegneri était maître de chapelle. C'est sous la direction de ce musicien avisé, que le jeune homme acquit la science du contrepoint. Dès 1852, il produisit quelques pièces pleines de hardiesses et de nouveautés. Elles eurent un succès retentissant. Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'envie et la critique.

A l'occasion de l'exécution, à Ferrare [2], de son troisième livre de madrigaux, la guerre éclata sans merci. Le chef de ce mouvement rétrograde fut un moine bolonais : Artusi, auteur de nombreux ouvrages didactiques et naturellement disciple et admirateur de Zarlino. Les incartades géniales de Monteverde lui valurent de la part d'Artusi, l'honneur d'un volume intitulé : *Delle Imperfettioni della moderna musica* [3],

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'octobre 1909.

(2) Pour les doubles noces de Philippe III d'Espagne avec Marguerite d'Autriche et de l'archiduc d'Autriche avec l'infante Claire Eugénie.

(3) Venise, Vinienti, 1600.

Digitized by Google

dans lequel le jeune artiste était combattu au moyen d'arguments sans valeur, puisqu'ils étaient puisés dans les théories surannées que, justement, il s'agissait d'anéantir. Le pauvre Monteverde se montra douloureusement affecté de cette publication. Son chagrin ne désarma pas ses ennemis. Pour le mieux pourchasser, ils se divisèrent en deux camps : l'un, dirigé par Artusi, qui, de bonne foi, luttait désespérément pour le maintien des formules consacrées ; l'autre, méchant, insidieux, sournois, consentait, sous l'égide de Mei (que nous avons vu cependant fréquenter le salon progressiste de Bardi) à accepter certaines licences, mais en déniant à Monteverde toute espèce de talent. A l'exemple des premiers détracteurs de Wagner, ils déclaraient que les audaces du jeune maître étaient occasionnelles, qu'elles étaient simplement constituées par des fautes dues à l'ignorance des lois de la musique. Par malheur, Monteverde chercha à se défendre dans un écrit qui figure au quatrième livre des madrigaux, et il le fit si mal qu'il advint certainement que les esprits non avertis, durent être fort impressionnés par les arguties de la faction Mei.

Faible de caractère, notre compositeur, chagriné et mélancolique, finit par avoir peur de lui-même. Il douta de sa destinée; il alla jusqu'à se jeter aux pieds du pape Pie V et, tout en lui offrant une de ses plus belles œuvres religieuses, il lui demanda pardon d'avoir du génie. Humblement, il sollicita la bénédiction du pontife « ut *mons* exiguus ingenii Mei magis ac magis *virescat* in dies et *Claudantur* ora in *Claudium* loquentium inique [1] ».

Bien que ce discours renferme un jeu de mots, il montre cependant quel était, à ce moment, l'état d'âme de Monteverde. Le génie triompha à la fois des faiblesses de l'homme

(1) Ces défaillances de Monteverde peuvent certainement faire croire à un génie inconscient, qui s'étonne lui-même de ses audaces.

Digitized by Google

et de ses ennemis. L'enfant de Crémone connut le vertige du triomphe. L'envie dut se résigner, les contrepointistes rétrogrades furent réduit au silence. La consécration suivit le succès. Dès 1613, et sans qu'aucun compétiteur osât présenter sa candidature, il fut élevé au rang de maître de la chapelle de Saint-Marc à Venise, où, juste retour des choses d'ici-bas, il occupa le siège délaissé par Willaert et Zarlino. On le combla de présents, d'honneurs et de gloire. Ses « fautes » furent enseignées dans les écoles. La réaction était vaincue; l'ancienne école des flamands sombra dans la vague envahissante du progrès et ne subsista plus que pour mémoire, dans l'église.

C'est à la face de ses ennemis que Monteverde fit représenter à Mantoue, alors qu'il se trouvait encore dans cette ville, la première pièce lyrique qui mérite le nom d'opéra.

A nouveau, c'est Orphée qui va paraître sur la scène. Devant un public curieux et ému, la belle fable antique va dérouler ses pathétiques péripéties, cette fois revêtues des sonorités d'un véritable orchestre.

La partition [1] (cent pages in-folio) porte comme titre : « *L'Orfeo, favola in musica da Claudio Monteverde, maestro di Capella della Sereniss. Republica* [2]. *Rappresentata in Mantova l'anno 1607 et novamente ristampata in Venitia 1615, apresso Ricciardo Amadino.* »

En tête, figure la liste des personnages et la composition de l'orchestre, de la manière suivante :

PERSONNAGES.	INSTRUMENTS.
La musique (prologue).	Deux clavecins.
Orphée.	Deux contrebasses de viole.

(1) Très mal imprimée comme l'Euridice de Peri, d'après les procédés de Petrucci.

(2) A l'époque de la publication.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	INSTRUMENTS.
Eurydice.	Dix dessus de viole.
Chœur des Nymphes et des Pasteurs.	Une harpe double.
L'Espérance.	Deux petits violons français.
Caron.	Deux grandes guitares.
Chœur des Esprits infernaux.	Deux orgues de bois.
Proserpine.	Trois basses de gambe.
Pluton.	Quatre trombones.
Apollon.	Un jeu de régale (orgue portatif).
Chœur des pasteurs qui à la fin dansent la « Moresque » (1).	Une petite flûte (flageolet).
	Un clairon et trois trompettes à sourdines.

L'ouvrage (cinq actes et un prologue) débute par une courte pièce de musique à jouer trois fois par tous les instruments, avant le lever du rideau (2). C'est une véritable ouverture. Scarlatti et Lulli qui passent généralement pour les inventeurs de cette pratique, n'ont fait que développer l'idée émise succinctement par Monteverde.

Dans le prologue, la musique personnifiée, chante son incomparable puissance et la gloire d'Orphée. Après chaque couplet, une ritournelle se fait entendre à l'orchestre.

Le premier acte comprend des soli, des chœurs, des pièces instrumentales, un ballet chanté, avec accompagnement de cinq violes, trois (?) grandes guitares, deux clavecins, une

(1) Sorte de ballet. Cette danse paraît également dans la *Reppresentazione* d'E. del Cavaliere. Elle semble avoir eu une grande vogue dans la première moitié du XVII^e^ siècle.

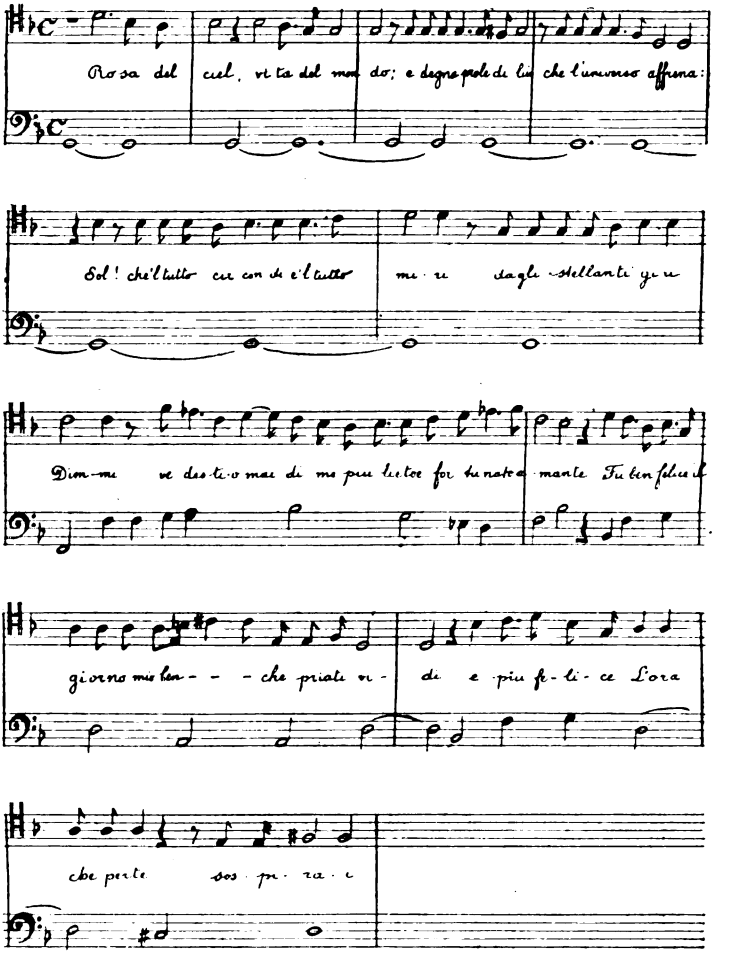
(2) Toccata si sona avanti il levar de la tela tre volte con tutti li stromenti.

Digitized by Google

harpe double, une contrebasse de viole et le flageolet. Le chœur est à cinq voix.

Les instruments jouent une partie spéciale. Cet acte est entièrement consacré à la louange des vertus et de la beauté des époux ainsi qu'à leur union.

Voici le chant d'Orphée au 1er acte (partition citée, page 13) :



Digitized by Google

La catastrophe se produit au second acte. Les ritournelles exécutées par des instruments de plus en plus sombres semblent vaticiner l'événement. Lorsque la messagère termine son pathétique récit de la mort d'Eurydice, l'orchestre se fait grave, lugubre. Le chœur des pasteurs qui succède est accompagné par l'orgue et les grandes guitares.

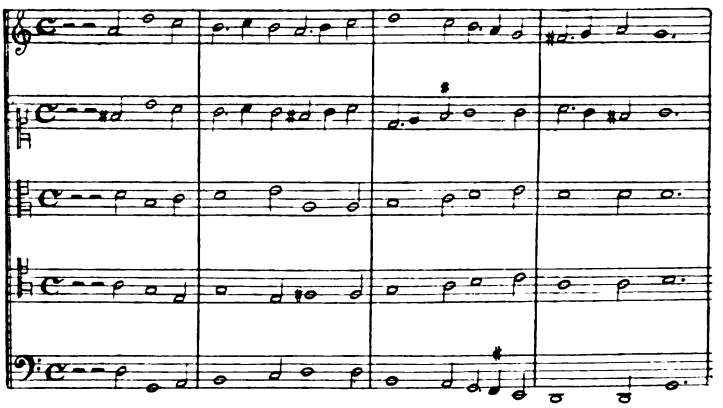
Soudain, éclatent des trompettes, des cornets, des violes, le jeu de régale, l'orgue : le troisième acte s'ouvre, dans un décor infernal. Orphée implore l'Espérance qui accueille sa prière. Caron, le sombre nocher, vaincu par les accents d'Orphée, consent enfin à le prendre dans sa barque.

Au quatrième acte, les Esprits, les uns après les autres, Proserpine de son côté, interviennent auprès de Pluton pour qu'Eurydice soit rendue à la lumière. Le dieu des Enfers se laisse toucher. Aussitôt le chœur entonne un hymne à l'Amour triomphant... Mais voici qu'un grand bruit se fait entendre. C'est l'instant solennel. Orphée marche suivi d'Eurydice. Malheur! il se retourne. C'en est fait, Eurydice n'est plus! « Hélas! dit-elle, ton trop grand amour m'a perdue. »

Le cinquième acte montre Orphée pleurant son chagrin éternel. Que va-t-il devenir? Apollon a pris pitié de lui, il descend dans un nuage et emporte Orphée au Ciel.

En postlogue, la Moresque.

*Moresque extraite de l'*Orfeo (*fragment*).



Digitized by Google

Cette fois encore le poème [1] n'est pas conforme à la tradition antique en ce qui regarde la mort d'Orphée, mais il faut tenir compte des exigences du théâtre. Ni Péri, ni Monteverde, ni Gluck, n'ont osé mettre à la scène le sanglant épisode des Ménades. Politien lui-même a fait mourir Orphée « dans les coulisses ». Les Ménades, il est vrai, apportaient sur le théâtre sa tête sanglante. Quoi qu'il en soit, les exploits brutaux répugnent au public, ils produisent une impression pénible qu'il est de bon aloi d'écarter.

* * *

Les mérites de C. Monteverde ont été consignés avec plus ou moins de détails dans toutes les histoires de la musique. Bien que Emilio del Cavalière eut déjà entrevu l'usage des sonorités orchestrales [1], Monteverde n'en demeure pas moins le père de l'instrumentation. Il sut, avec les moyens modestes dont il disposait, mélanger et adapter les timbres aux situations scéniques, aux sentiments exprimés par les poèmes. Voilà les premiers pas de la symphonie où, plus tard, devaient s'immortaliser Haydn, Mozart et Beethoven.

La perfection des instruments modernes a fait de l'orchestre une palette magnifique, au moyen de laquelle les émotions les plus diverses peuvent être exprimées. Quoi de plus prestigieux que cette symphonie pastorale, où l'auteur de *Fidélio* nous a peint le plus génial tableau champêtre que jamais peintre ait rêvé !

C'est encore Monteverde qui apporta de notables et heureuses modifications dans l'art de l'accompagnement et qui,

(1) Ce livret n'est pas de Rinuccini. Les drames musicaux de ce poète sont : *La Dafne* (musique de Corsi et Caccini), *L'Euridice* (musique de Peri et Caccini). *L'Ariane* (musique de Monteverde). Ces trois pièces ont été réunies dans un volume paru en 1802 chez T. Masi et Cie, à Livourne.

(1) Voir la préface de *Reppresentazione di Anima e dé Corpo.*

Digitized by Google

le premier, fit usage du trémolo d'orchestre. Novateur audacieux, il modifia jusqu'aux lois fondamentales de l'harmonie. Il osa attaquer les dissonances sans préparation, chose inadmise de son temps et qui lui valut les critiques les plus acerbes. Ce fut pourtant grâce à cette hardiesse, que les modulations devinrent praticables. En outre, il n'hésita pas à consacrer, dans ses œuvres, ces usages courants en ce qui concerne l'emploi des tonalités ; il se rapprocha ainsi sensiblement des modes modernes. Son fréquent usage de la tonique et de la dominante eut également pour résultat de donner à ses compositions de la clarté, de la simplicité, de la précision [1].

(1) Il nous reste, comme chacun sait, deux modes, savoir : le *majeur* et le *mineur*. Ces modes sont caractérisés par la disposition des intervalles qui les composent. Ainsi la gamme majeure commence par une suite de deux tons (ut-mi) tandis que la gamme mineure débute par une tierce mineure (la-ut). Le mode ou plus exactement le système (ce que les Grecs appelaient ἁρμονια), majeur n'a fait son apparition que vers le XVI[e] siècle, bien après le mode mineur. Il forme un des quatre modes ajoutés aux huit tonalités liturgiques par Henri Loritus Glareanus. Dans son important ouvrage : Δωδεκαχορδον (Bâle 1547), notre majeur est dénommé *ionique* ou *iastien*. Glaréan a décrit son éthos. Ce mode est clair, gai. Cela tient à la disposition des intervalles majeures. Descartes a pu écrire dans son *Abrégé de la Musique*, rédigé en 1618 : « Le diton et la sixte majeure sont plus agréables et plus gais que la tierce et la sixte mineure. » Le système majeur était très employé, même dans l'église. Mais avant Glaréan, il ne semble pas avoir eu d'existence légale. Par la suite, il absorba les autres modes et devint le *mode-type*. Il est sujet à transformation par l'altération de ses notes, c'est-à-dire par les ♭ et les ♯. La pratique de ces altérations a sans doute beaucoup contribué à la relégation des tonalités liturgiques. Il est à remarquer que le ♭ est antérieur au ♯. La raison en est que, dans la musique antique, on chantait l'échelle musicale de l'aigu au grave et que cet usage a perduré jusque bien avant dans le moyen âge. La disposition des tuyaux dans les orgues hydrauliques en est une preuve certaine. Cette disposition offre l'ordre inverse de la nôtre. (Voir aussi *Probl. music.* 33 d'ARISTOTE). Il s'en est suivi que toute altération d'une note apparaissait sous la forme d'un *abaissement*. Primitivement, on employa le ♭ pour éviter le triton, le *diabolus in musica*. Notons aussi que le *dièsis* grec n'a de commun avec notre *dièze* que son origine linguistique, et que notre gamme

Digitized by Google

L'*Orféo* n'est pas un chef-d'œuvre d'inspiration et de puissance, ses phrases mélodiques sont courtes, hésitantes, timides, peu expressives. La basse, qui est la voûte de l'harmonie (1) est d'une naïve simplicité. Assurément, il règne dans toute l'œuvre un réel sentiment dramatique, mais son manque de passion l'enveloppe d'uniformité et de mélancolie; il y a quelque chose de factice dans le récitatif. Les personnages ne sont pas spontanés. Ils jouent un rôle, ils ne le vivent pas : c'est encore de la musique *plane*. Il est certain que Monteverde n'a pas laissé librement parler son cœur. Malgré lui, il a subi l'influence de la musique religieuse. Le maître de chapelle rigide a tempéré le musicien profane. L'homme d'église a déteint sur l'homme

moderne majeure offre, à quelques proportions près, l'image du mode dorien grec, considéré dans l'ordre renversé.

C'est un trait de génie de Monteverde d'avoir beaucoup usé de la dominante et de la tonique. Sans doute avait-il eu l'appréhension de l'importance de ces deux notes, en écoutant les mélodies populaires. Un chant simple et qui se retient facilement est, en effet, un mouvement de va et vient de la tonique vers la dominante et réciproquement. La tonique marque généralement la *fin*, la *terminaison* d'une phrase, la dominante offre le *repos*. Si ces deux notes fondamentales ne reparaissent pas fréquemment au cours d'une pièce musicale, celle-ci devient obscure et demande un effort d'attention pour être comprise. La déclamation lyrique se trouve souvent dans ce cas. C'est peut-être un des motifs pour lesquels elle demeure lettre morte pour beaucoup de personnes qui disent alors qu'il n'y a pas de *mélodie* — ce qui est faux évidemment. Stendhal n'y comprenait rien; il rappelle, hors de propos, un mot de César à un poète : « tu chantes trop pour un homme qui lit, et tu lis trop pour un homme qui chante ». Il ajoute : « Il en est de la musique dans une pièce comme de l'amour dans un cœur, s'il n'y règne pas en despote, si tout ne lui est pas sacrifié, ce n'est pas de l'amour ! (*Vie de Haydn*. Lettre XIII. 1809.) Stendhal ne considérait évidemment que les *airs*, les *arias* et le récitatif à ornements. Mais, en raison de son despotisme obligatoire de la musique dans le drame lyrique, il aurait été Wagnérien !!! »

(1) Aristote avait prévu l'importance de la basse. Il dit expressément : *Le grave contient l'aigu, l'aigu ne contient pas le grave* ["Η οτι το βαρυ μέγα 'εστιν, ὥστε κρατερον, και ἐνεστιν 'εν τῷ μεγάλῳ τὸ μικρον ; » (Aristote *Probl. musical* XIII*a* XII*b*.)]

Digitized by Google

de théâtre. Son génie aurait dû s'inspirer davantage des lieds populaires. S'ils n'étaient pas aptes à servir de sujets aux messes et aux mottets, quelle source inépuisable ils eussent fourni au compositeur dramatique! Monteverde n'a pas été jusque là; il a laissé à ses successeurs le soin de compléter son œuvre. Ils n'y ont pas failli, et, sans réaliser toutefois un idéal désirable, la musique allait connaître une ère nouvelle avec l'école d'Alexandre Scarlatti dont la production lyrique encombra l'Europe pendant cinquante années (1).

* * *

Il n'existe pas, croyons-nous, de compte rendu de la représentation à Mantoue de l'*Orféo*. Cependant la seule lecture du livret laisse supposer une grande complication de mise en scène (2). Fait digne d'attention : à cette époque les dépenses nécessitées pour l'exécution d'une pièce lyrique, ne semblaient jamais excessives. A preuve, cette relation de la représentation de l'*Andromède* de Ferrari (3) au premier théâtre fixe que Venise fit bâtir : le théâtre Saint-Cassien (4).

La scène figurait un rivage sur les côtes d'Éthiopie. La mer, les rochers étaient si admirablement imités que l'on aurait cru à leur réalité. Dans l'obscurité de la nuit seuls quelques astres brillaient. A l'arrivée de l'Aurore, ils s'éteignaient lentement, un à un.

L'Aurore, personnifiée par une superbe jeune femme toute

(1) Monteverde mourut à Venise le 29 novembre 1643. Il était l'auteur de six opéras.

(2) L'art de la mise en scène semble d'ailleurs remonter à la plus haute antiquité. Dans les *Nuées*, Aristophane fait descendre Socrate du ciel sur la scène, dans un panier, ce qui présume la nécessité de tout un mécanisme.

(3) En 1637. Elle est contemporaine de Monteverde. Comme Wagner, Ferrari était à la fois le poète et le compositeur de ses opéras.

(4) Saint-Cassien de Venise fut le premier théâtre *public* d'opéra.

Digitized by Google

vêtue d'argent et portant au front une étoile, gagnait la scène en passant sur un arc-en-ciel. Au prologue, chanté par l'Aurore, succédait une suave symphonie de théorbes, pendant laquelle Junon apparaissait sur un char d'or flamboyant. Elle était ornée d'une multitude de pierres précieuses. Au même instant, Mercure arrivait en volant (ce qui stupéfia le public). Il portait ses emblèmes et son manteau était d'azur. Puis la scène changeait tout à coup. A la place de la mer et des rochers, c'étaient, à présent, une plaine fleurie, des arbres, des chutes d'eau, des montagnes couronnées de neige. Andromède faisait une entrée solennelle, richement parée de vêtements couleur de feu; douze nymphes la suivaient habillées de blanc, d'incarnat et d'or. La perspective changeait sans cesse. Tantôt on voyait Neptune sur une grande conque d'argent tirée par quatre chevaux marins, tantôt Protée couvert d'écailles étincelantes... Enfin, trois jeunes gens dansaient, dans un intermède, un gracieux pas vénitien inventé par Balbi. D'autres ballets étaient intercalés. L'apothéose était magistrale. Le ciel s'ouvrait et l'on voyait Jupiter, maître des dieux, apparaître, lumineux, dans les nuages, tandis qu'Andromède montait le rejoindre, accompagné de Persée, son sauveur.

Auprès de ces splendeurs des théâtres publics, que dire des théâtres privés! Dans sa villa, le signor Marco Contarini fit construire une salle de spectacle reliée à son habitation, par un long corridor orné de colonnes de marbre et de statues La salle était d'un luxe inouï. Cinq cents personnes pouvaient y tenir. La scène était vaste et admirablement aménagée. En 1679, on y représenta les *Amazzoni alle Isole fortunate*, de Palavicini. Cet opéra fut, dit-on, monté avec une telle richesse de décors et costumes que les spectateurs, éblouis, crurent voir défiler devant eux les fabuleuses péripéties d'un conte des *Mille et une nuits* (1).

(1) ROMANIN, *Storia di Venezia*, t. VII.

Digitized by Google

Il est vrai que nous sommes à la brillante période de l'existence de Venise. Chaque fête qui s'y donne, se revêt d'une richesse inimaginable. La célébration de l'Ascension, la bénédiction de la mer qui se déroulent dans l'incomparable décor de la place Saint-Marc et de la piazzetta, prennent les proportions d'événements mondiaux. Les nations de l'orient et de l'occident s'y coudoient.

Sous le beau ciel du midi, les palais de marbre qui bordent le Grand canal ruissellent de lumière et de splendeur. Aux soirs limpides, dans la féeries des lanternes, glissent sur l'eau silencieuse et immobile, les gondoles sculptées qui mènent vers les réceptions superbes, les spectacles grandioses, les voluptés idéales, les artistes comblés d'honneurs et la jeunesse heureuse de vivre dans la ville du monde, la plus poétique et la plus harmonieuse.

(A suivre). ARTHUR HUBENS.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

— Oui, nous avons eu *Madame Butterfly* et cette incarnation nouvelle d'une héroïne de Loti n'a eu qu'à se montrer, avec ses grâces apprêtées, son sourire équivoque et ses génuflexions sournoises, pour nous transporter dans un monde bien éloigné de notre banal Occident, dans une sorte de pays de rêves, favorable à l'imagination du poète, du musicien et aussi du décorateur.

Le poète fut le même Giacosa, qui nous donna *La Bohème* et *Tosca*, versificateur heureux, possédant au superlatif une adresse quasi simiesque à s'approprier les inventions et les formes de la sensibilité étrangère. Cette fois il s'est surpassé, et l'harmonie douloureuse des impressions que communiquent les deux derniers actes de l'œuvre, soulignée d'ailleurs par le musicien, est peut-être inégalée dans tout le drame lyrique, dont les formules ont peu à peu dépossédé celles de l'opéra. La musique de Puccini, mignonne comme l'héroïne, séductrice, énervante, émasculée aussi, riche en réminiscences de l'auteur et d'autrui, a plu tout de suite à notre public. Elle l'a pris par ce charme d'ingénuité et de sentimentalité plus ou moins maladive qui a assuré la vogue de *La Bohème*. En se répétant, il semble que M. Puccini se renouvelle, et il n'en faut pas davantage pour qu'il triomphe.

Madame Butterfly est remarquablement monté à la Monnaie. On reconnaît le goût de la direction, le goût personnel de M. Kufferath dans les jeux de lumière, l'ordonnance de la fête du premier acte, le soin du moindre accessoire dans les deux autres. Les décors sont exquis de fraîcheur, d'ensoleillement, de vie. M^me^ Dorly joue avec les grâces menues et les petits gestes factices qu'il faut dans le rôle principal. Elle le chante avec vaillance et sans effort apparent. M^lle^ Symiane est bien touchante dans son emploi, où il faut de la tendresse humble et pourtant familière ; M^lle^ Sonia n'a qu'une scène et n'y déplaît point. M. Saldou est beau chanteur, mais j'aime peu sa mimique, il raidit jusqu'à la momification le peu sympathique insulaire dont il porte l'uniforme. M. de Cléry a, comme toujours, saisi le ton de son personnage et M. Dua fait consciencieusement les grimaces de Goro.

Digitized by Google

On a repris *Armide* et *Orphée*, occasion, pour Mmes Béral et Croiza, de confirmer soit des impressions récentes, soit des souvenirs déjà vieux. Mme Béral est sortie à son honneur d'une tâche que beaucoup redoutaient pour elle. Songez donc qu'elle succède à Mme Litvinne! Certes, elle n'a pas l'autorité du chant et la grande expérience de la célèbre artiste. Mais que de compensation elle nous offre, jeunesse, plasticité moins discutable, fraîcheur et joliesse de l'organe, sentiment quasi juvénile d'un personnage si indécis, si mal dessiné en somme chez Quinault, qui l'a pris au Tasse! Ce n'est plus la magicienne avertie et d'autant plus redoutable, c'est Calypso à qui l'on ravit son amant. Mme Croiza a retrouvé dans *Orphée* le succès de choix qu'elle devait désirer. L'œuvre n'a jamais fait recette, et c'est fâcheux pour le bon renom de notre public, qui s'entasse dans les couloirs pour entendre susurrer les mélodies un peu désuètes de *Faust*.

Il faut pourtant lui pardonner beaucoup à ce public, car il s'est disputé jusqu'au dernier strapontin mardi et samedi 9 et 13 novembre. On jouait *Les Maîtres chanteurs*, et M. Van Rooy était chargé du rôle de Hans Sachs. Quel admirable artiste! Certes, l'interprétation d'ensemble du célèbre ouvrage de Wagner est plus qu'estimable cet hiver, et M. Decléry a été tout bonnement admirable dans le personnage falot et grimaçant de Beckmesser. Il en a souligné les ridicules sans tomber dans l'inutile et déplaisante charge. De plus en plus, d'ailleurs, il apparaît que *Les Maîtres chanteurs* ne sont qu'un opéra-comique, le seul opéra-comique que l'on ait su faire en Allemagne, puisque *Hänsel et Gretel* sont plutôt une féerie musicale qu'un opéra. A grand tort les interprètes du passé se croient obligés de dramatiser et de solenniser les scènes, où de braves artisans nurembourgeois disputent exactement avec autant de pertinence sur l'art du chant que les membres de notre *Légia* ou nos *Mélomanes* d'ici. Et de même Hans Sachs, s'il défend l'idéal nouveau, met dans ses plaidoyers tant de bonhomie et de pittoresque qu'il serait absurde de voir en lui une sorte de prophète d'Israël. M. Van Rooy l'humanise ainsi; il apporte son naturel, le flegme hollandais de sa mimique, la sûreté lente et calme de son geste, mais aussi et surtout l'admirable diction du chanteur. Ce fut une fête des yeux et des oreilles; on ne l'oubliera point.

Le Parc nous a donné *La route d'émeraude*, *Mihien d'Avène* et *Connais-toi*. A ces choix, on reconnaît le tact, le métier et le sens de la variété qui n'ont jamais manqué à M. Reding. Une paysannerie wallonne, une paysannerie flamande, voilà pour le patriotisme un peu jaloux de son public. Est-ce bien son public qui veut cela? Disons plutôt une partie de ce public, qui est conquise à des ambitions nationalistes. Mais la foule reste fidèle au génie français.

Pourtant il y avait dans les adaptations d'œuvres de MM. Demolder et Desombiaux de quoi consoler les plus décidément francolâtres. Car ce sont deux poètes d'outre Quiévrain qui ont rimé les légendes du chemineau thudinien et du peintre de Dordrecht. Le thème est nôtre, la mise en

Digitized by Google

œuvre nous échappe, et voilà, en somme, une spirituelle définition de ce que nous sommes par rapport aux maîtres de la scène. Nous n'avons pas moins d'imagination qu'eux; mais il nous manque la « manière de s'en servir ». Comme nos femmes, nous devrions habiller nos sujets à Paris. M. Richepin a montré de la dextérité et assuré la vogue de *La route d'émeraude*, où triompha d'ailleurs une jeune artiste, Mlle Brille. M. Nigond n'eut pas tout à fait le même bonheur. Plus poète que dramaturge, il n'a pas su corser ce même sujet, et son idylle wallonne, devenue par le ton et la langue une idylle départementale, si elle a perdu sa nationalité, n'a pas reçu en échange les dons précieux de la vie scénique, sans lesquels un spectacle est une lecture dialoguée.

Connais-toi n'est pas la meilleure pièce de M. Hervieu. Ce n'est point non plus la pire. L'émoi tragique que provoquent *L'Énigme*, la *Course du flambeau* et même telle scène du *Réveil*, vous le chercheriez en vain ici. Mais peut-être l'analyse des caractères est-elle supérieure, et une difficulté plus grande a-t-elle été vaincue. Le double revirement du général de Sibéran, déçu dans son orgueil paternel et conjugal, exige des préparations savantes où tout l'art de l'écrivain s'est dépensé. De même l'amour révélé à sa femme et qui en elle trouve un écho d'abord indistinct, puis de plus en plus précis et redoutable, cet amour n'est plus la passion déjà allumée chez les autres héroïnes de notre grand tragique. Comme Racine, à qui on l'a justement comparé, M. Hervieu nous montre ses héroïnes déjà mûres dans le péché; le printemps de leurs passions nous reste, en général, inconnu. Ici nous jouissons de cette aube printanière et cette revendication de la liberté du bonheur par Clarisse de Sibéran est évidemment la grande audace de la nouvelle œuvre. Mais cette œuvre reste classique et rigoureusement de bonne tradition française par sa structure et ses éléments essentiels; elle possède même l'unité de temps et de lieu à laquelle il semble que doive toujours revenir le génie scénique de nos voisins.

Bonne interprétation, sans éclat ni trou, où toutefois Mme Clarel sait rendre communicative la vibration que l'amour et le désir d'indépendance morale mettent dans son geste et sa voix.

Les Galeries ont donné *Le Greluchon* et *Le Lys*. M. Fonson n'ayant pas cru devoir nous inviter à la première de cette dernière œuvre, nous n'en parlerons pas ici. De plus en plus, les directeurs bruxellois ont, paraît-il, des tendances à la dictature. C'est regrettable pour le public, pour la presse, mais surtout pour les directeurs eux-mêmes. A moins d'un parti pris, qui serait absurde et blâmable chez le critique, quel profit peut-on attendre d'un jugement dont on suspecte l'indépendance et, par conséquent, la sincérité?

Pour ma part, je crois avoir toujours dit exactement ce que je pensais de nos théâtres et du menu qu'ils offraient à nos appétits. Ce n'est pas un mystère que chacun d'eux a ses fidèles et surtout son répertoire propre. Les pièces de Hervieu, de Bataille et de Brieux appartiennent, par droit

Digitized by Google

d'ancienneté et de conquête à M. Reding, et je n'y vois rien à redire. On n'empêchera point qu'il soit à Bruxelles ce que M. Claretie est à Paris. La vogue parisienne des théâtres du boulevard devait créer ici une émulation plutôt bienfaisante. Après des débuts intelligents dans un tout petit théâtre dont il a fait la fortune, M. Fonson, journaliste et homme averti, a cru pouvoir transformer la vaste scène des Galeries, que l'opérette avait déconsidérée, en un Vaudeville ou un Gymnase bruxellois. Il y a réussi, moins encore par le répertoire auquel il s'est tenu que par une mise en scène brillante et des interprétations réellement supérieures. Ses choix de pièces sont souvent discutables, et j'eusse préféré — je ne cesserai de le répéter — qu'il nous épargnât les gentilhommes cambrioleurs pour lesquels j'ai une répugnance invincible. Mais il nous a donné *Samson*, *Vieil Heidelberg*, et tout le Flers et Caillavet qu'on pouvait désirer. Ce sont des titres à l'estime. Je regrette pour lui que sa mauvaise humeur soit devenue autoritaire. Après la surprise du *Lys*, je paierai mon strapontin et tout sera dit.

Donc parlons du *Greluchon*. C'est une œuvre artificielle plutôt mal bâtie, mais où il y a de l'esprit, beaucoup d'esprit et encore davantage. Cet esprit est parfois laborieux et c'est un signe de jeunesse, à moins que ce ne soit un indice moins favorable, comme chez M. Romain Coolus, irrémédiablement condamné à faire grimacer son rire. Faite de rien, et à la façon d'un bibelot boulevardier, l'œuvre amuse, mais elle ne laisse pas, après coup, d'impressions vives, ni de souvenir favorable. Elle est d'ailleurs jouée supérieurement par Mme Lély, que nous applaudîmes jadis au Parc, et par M. Brulé, qui s'efforce de rendre sympathique un amant de cœur, dont le cœur est très partagé entre les succès littéraires et les succès intimes. Mme Daynes-Grassot est extraordinaire dans un rôle plutôt déplaisant, qu'elle transfigure, et MM. Gildès et Berry m'ont enchanté.

A l'Alcazar, on nous a donné *La femme X...* C'est un mélodrame, oui, tout simplement. Mais il y a ceci de piquant, d'abord que ce mélodrame a été écrit par le plus joyeux de nos vaudevillistes, ensuite que Mme Jane Hading a daigné se déranger pour en incarner l'héroïne Elle y est admirable et sauve de la vulgarité cette histoire de cour d'assises, qui n'avait pas besoin de l'actualité parisienne pour se recommander au gros public. Grâce à elle, c'est un spectacle qui n'a rien de déshonorant pour les délicats.

F. DE W.

* * *

Les livres.

Le soixante-quinzième anniversaire de l'Université de Bruxelles sera-t-il célébré à l'heure où on lira cette chronique? Il n'importe, et il est temps encore de signaler ici les publications auxquelles il a donné lieu. La principale est un in-4°, intitulé *L'Université de Bruxelles pendant son troisième quart de siècle*, par le comte Goblet d'Alviella, ancien recteur.

Digitized by Google

Notre savant collaborateur était tout désigné pour une tâche qui exige une information abondante et variée, de la précision et aussi des qualités synthétiques de pensée et de forme. Il l'a d'ailleurs comprise de façon très intéressante, sacrifiant sa personnalité aux exigences d'un exposé tout objectif. Avec une loyauté à laquelle on devra bien rendre justice, il a rappelé les pénibles incidents qui amenèrent la retraite de M. Hector Denis et ceux qui eurent pour conséquence une modification du régime administratif de l'Université libre. Peut-être aurait-il pu insister sur la persévérance intelligente avec laquelle cette maison de haut enseignement ouvrit ses portes aux victimes de la proscription officielle, à ces jeunes maîtres formés dans les établissements de l'État et qui n'y trouvèrent pas accès plus tard ou qui, même acceptés sans enthousiasme par le gouvernement catholique, végétèrent dans des situations d'attente, alors que de médiocres élèves de Louvain obtenaient les chaires les plus enviées, notamment tout l'enseignement philosophique et une notable partie de l'enseignement juridique à Liège. Ce fut le cas de MM. Grégoire, Kugener et Mallieux dans la seule faculté des lettres, dans celle de médecine, celui de M. Brachet; on peut regretter que ce n'ait pas été aussi celui de M. Nolfs. La vraie tâche de l'Université libre sous un ministère de parti, n'est-elle point de devenir une sorte de bastion définitif pour le savoir indépendant?

On lira avec grand profit l'étude du comte Goblet d'Alviella, à laquelle collaborèrent d'ailleurs tous les spécialistes de cette savante maison. Des portraits fort bien venus et des appendices documentaires la complètent utilement. Rappelons qu'elle fait suite à un exposé identique dû à M. Vanderkindere et portant sur les cinquante premières années de l'Université libre.

* * *

Histoire populaire et illustrée de l'Inquisition en Espagne, par A. Heus. Chez l'auteur à Gilly (Hainaut). Un volume de 324 pages, orné de nombreuses gravures, 1909. Prix 3 fr. 50 c.

Voici un livre qui arrive à son heure. On pourrait croire que l'inquisition n'avait plus qu'un intérêt rétrospectif. Mais l'assassinat juridique qui vient de se perpétrer en Espagne montre que le tempérament clérical n'est guère modifié. Il est bon, dans ces circonstances, de rappeler aux Belges, l'histoire à la main, ce que leurs ancêtres ont souffert de la domination étrangère et de la domination cléricale. C'est ce que M. Heus s'est efforcé de faire dans ce volume palpitant d'émotion, où l'illustration ajoute encore à l'horreur qui se dégage du texte. Cependant il n'y fait que suivre scrupuleusement le long acte d'accusation que les historiens contemporains ont dû dresser, non seulement dans nos provinces mais encore sur le sol même de l'Espagne, contre une des institutions les plus néfastes qui ait jamais été inventée pour étouffer la liberté de conscience et qui a fleuri, dans tous les pays soumis à la domination

Digitized by Google

espagnole, pendant sept siècles ensanglantés de persécutions. Encore de 1741 à 1745, sous le règne de Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, cent trente-six personnes furent brûlées vives pour crime d'hérésie et ce fut seulement au commencement du siècle dernier que Pie VII abolit la torture. L'inquisition elle-même ne fut officiellement supprimée en Espagne qu'en 1820 et on sait qu'elle reparaît périodiquement sous d'autres formes dans ce malheureux pays façonné au cléricalisme par des siècles d'asservissement.

G.

* * *

Vicomte G. d'Avenel, *Les Riches depuis sept cents ans*. Un vol. in-18 (Librairie Armand Colin, à Paris). — Les riches, pour M. d'Avenel, ce sont tous les Français qui tirent de leurs capitaux ou de leur travail un revenu supérieur à 2,500 francs par an, chiffre qui représenterait la part de chaque famille française, si les recettes globales de la nation étaient également partagées entre elles. Ce livre, suite naturelle de *Paysans et Ouvriers depuis sept cents ans*, du même auteur, consacré aux salaires et aux gages, n'est donc pas seulement l'histoire des millionnaires d'autrefois et d'aujourd'hui ; il n'analyse pas seulement, dans leur source et leur détail intime, les fortunes anciennes dont la substance diffère si radicalement des fortunes actuelles; mais il passe en revue toutes les sortes de bénéfices, d'appointements et d'honoraires, et conte leurs vicissitudes depuis le moyen-âge.

* * *

Chez le même éditeur, M. Paul Stapfer a publié d'agréables *Récréations grammaticales et littéraires*. — M. Stapfer n'est pas seulement un penseur, un moraliste et un critique littéraire de haute et vieille réputation, c'est un ami enthousiaste de la langue française, ce qui donne une originale saveur aux pages d'un livre, où sont abordés et résolus les petits et grands problèmes que pose la façon dont les Français du XX^e^ siècle écrivent et parlent la langue de Rabelais, de Bossuet, de Voltaire, de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Flaubert. Nulle pédanterie, pas le moindre formalisme, mais un sens aigu du génie de la langue française, servi par la lecture la plus vaste et le jugement le plus sûr. Les « excès de grammaire » ne paraissent pas à M. Stapfer moins fâcheux que les fautes de grammaire; les divers « jargons » de nos contemporains ne le trouvent pas plus sévère que ceux dont il est possible de relever parfois quelques traces chez les plus notables écrivains des siècles passés; l'autorité d'un exemple, même illustre ne prévaut pas devant lui contre la précision, la clarté, la simplicité élégante. Et c'est pourquoi, avec les lettrés, tout le grand public, resté si friand chez nous de ce genre de discussions, trouvera plaisir et

Digitized by Google

profit à ces pages où beaucoup de souriante malice s'allie à beaucoup de goût et de savoir.

* * *

A rapprocher de cette publication un volume très érudit et très suggestif, publié aussi chez Colin par M. Albert Dauzat, *La langue française d'aujourd'hui*.

Ce volume a pour but d'attirer l'attention du grand public sur les principaux problèmes que soulève l'étude de la langue française contemporaine. Quelques-uns — comme la réforme de l'orthographe — ont déjà été agités devant l'opinion, mais on a généralement mal posé les données, faute de connaître la méthode scientifique indispensable pour quiconque veut étudier, ou enseigner une langue. Cette méthode, que M. A. Dauzat résume dans le cours de son ouvrage, était jusqu'à ce jour l'apanage exclusif des spécialistes. L'auteur a pensé qu'il était utile et intéressant de vulgariser les principes de la science du langage et de faire apprécier quelques-uns de ses résultats.

* * *

On vient de réimprimer (chez Bloud) un choix de *Nicole*. — Nicole est pour nous, Français, le moraliste chrétien par excellence, comme Amyot est le traducteur. A ce titre, il est unique. Les lettres françaises ne peuvent se passer de lui. Cependant on lit fort peu les « Essais de Morale ». Le recueil fort joliment présenté, où M. Bremond a réuni quelques pages plus particulièrement caractéristiques de cet écrivain trop négligé, sera donc une nouveauté très agréable pour la plupart des lecteurs. Ils ne manqueront pas d'admirer l'originalité, le charme paisible, — fait d'un certain mélange très rare de bonhomie, d'indulgence résignée, de charité chrétienne, — d'un écrivain que ceux-là seulement qui ne l'ont pas lu ont pu qualifier d'ennuyeux.

* * *

Nous avons signalé un écrit très suggestif de M. L. de la Vallée-Poussin sur les Védas. Voici qu'il nous donne un plus gros livre, intitulé *Bouddhisme* des « opinions sur l'histoire de la dogmatique », ce qui est une façon de dire modestement que la science n'est pas encore au stade des certitudes. Dans le premier chapitre, l'auteur s'explique très loyalement là-dessus, et il ne dissimule pas, avec les réserves du savant portant sur les limites de notre connaissance, en un domaine obscur, le peu de goût qu'il a pour les théories attribuant au Bouddhisme une part constitutive dans la religion de Jésus. Ainsi se précise à un double égard son point de vue de chrétien un peu sceptique, mais très sincère. Les chapitres, qui viennent après, sont consacrés à un exposé, où les discussions ne sont pas rares, mais qui a surtout l'attrait de rapprocher de nous, tant par le langage que par

Digitized by Google

l'analyse, les formules souvent abstruses à l'aide de quoi le Bouddha a imprimé ses règles de sagesse et de vie dans des cerveaux constitués différemment des nôtres. Tout cela est fait dans une méthode qui paraît scrupuleuse et avec un sens historique qui n'omet point la part des successeurs ni celle des déformations et exagérations populaires, car Bouddha a, comme Jésus, ses guérisseurs et ses sorciers.

*
* *

L'étude des phénomènes religieux est, dans le livre de M. L. de la Vallée-Poussin et dans deux autres édités par la même maison (*La religion des primitifs*, par M. V. Le Roy et *La doctrine d'Islam*, par M. Carva de Vaux, Paris, Beauchesne, in-12) poussée en un sens ne laissant aucun doute sur les convictions des auteurs. Ce serait exagérer que de dire que chez l'éditeur Nourry on soit franchement attelé à une besogne inverse et qu'en se proclamant critique, cette librairie, si abondante en publications nouvelles, se déclare acquise à toutes négations. Au contraire, les méthodes libérales se refusent à tout dogmatisme, et aussi bien au dogmatisme qui nie qu'à celui qui affirme.

Pourtant l'étude de M. H. Guyot, directeur de l'École française de Bruxelles, sur *L'apologétique de M. Brunetière* n'est assurément pas destinée à consolider les idées religieuses sur lesquelles s'appuya le célèbre critique. Après nous avoir retracé l'évolution de cette conscience, M. Guyot nous expose ses arguments et en fait un examen pénétrant qui conduit forcément le lecteur à des conclusions sévères sur la superficialité, les contradictions, le paradoxal des affirmations de M. Brunetière.

Ce procès devait être fait, les catholiques instruits ne l'ignoraient pas. On pourra, désormais, en embrasser l'ensemble avec facilité, grâce à la prose si limpide de M. Guyot.

Un autre écrit de la même « bibliothèque de critique religieuse » est consacré à *Jésus historique* et consiste dans la critique des théories de MM. Harnack et Loisy. L'auteur, M. Piepenbring, entend y défendre « le fond historique résistant qui subsiste dans nos Evangiles, malgré les réserves de la critique moderne ». En somme on retrouve ici, rafraichie et précisée, la thèse de M. Albert Réville, dans son étude sur le dogme de la divinité de Jésus-Christ, à savoir qu'à mesure qu'on s'éloigne des premiers documents pour aller vers des sources plus abondantes, l'élément miraculeux, fondé sur la nécessité du soi-disant rédempteur, prend de plus en plus d'importance ; Jésus apparaît de plus en plus la douce victime, prédestinée au sacrifice, il cesse d'être un combatif, ayant connu les passions des hommes. A ces vues peuvent se rattacher celles d'un troisième écrit de cette collection *Le Christanisme progressif*, par M. Etienne Giran, déjà auteur de notes historiques et critiques sur *Jésus de Nazareth*, parues dans cette même série et d'autres travaux portant le cachet du protestantisme libéral.

Digitized by Google

M. Giran dédie « aux libres-penseurs et aux libres croyants » des jugements et des considérations n'ayant ni la précision, ni non plus l'ambition scientifique des œuvres précédemment mentionnées. En revanche dans son *Jésus de Nazareth*. il a surtout aligné des textes, multiplié les parallèles, souligné les divergences et les analogies de tradition, essayé de dégager l'histoire de la légende, tout cela avec sobriété et netteté.

C'est un vrai manuel que M. Giran a voulu composer et bien des esprits chercheurs lui en sauront gré; mais en ne sacrifiant pas totalement les parties concrètes et même le pittoresque, il a rendu ce résumé largement lisible, sans qu'il cesse d'être profondément instructif. On ne peut trop le recommander.

D'autres livres, qui mériteraient une large étude, ont encore été publiés. Ce sont d'abord, en 1908, *Suis-je catholique?* du défunt Père Georges Tyrrel, dont on connaît la personnalité et le rôle considérable Outre-Manche dans l'évolution moderniste de la foi catholique, et, en 1909, une autre traduction de l'anglais, *Le Christianisme de l'avenir*, du Rév. R. J. Campbell. L'auteur y défend des thèses nettement individuelles. Conscient de la déchéance qui frappe la vieille théologie, il en esquisse une nouvelle, qu'il définit un « socialisme spirituel » et aussi « la religion de la science ». Il ne se désintéresse ni du christianisme envisagé comme fait historique ou fait moral, ni de la tradition des Pères, etc.; mais il semble surtout préoccupé de verser du vin nouveau dans de vieilles outres.

A ces publications il faut rattacher au moins deux autres, plus volumineuses et s'adressant à un public plus restreint. C'est d'abord de M. Saintyves, un volume intitulé *Le Discernement du miracle* (in-8°), où le miracle est étudié par rapport à la critique historique, à la science, à la philosophie et la théologie. M. Saintyves avait déjà donné dans la « Bibliothèque de critique religieuse » une étude plus sommaire sur le miracle (n° 5), dont le présent livre est l'ample développement. Un autre volume in-8° est dû à M. Guignebert, chargé, comme on sait, d'un cours d'histoire ancienne du christianisme à la Sorbonne. Il est intitulé *La Primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome*.

Avec une patience inaltérable, M. G. a soumis tous les textes à un contrôle minutieux afin de déterminer la véritable place de saint Pierre auprès de Jésus et parmi les apôtres avant et après la Passion; puis afin de tirer au clair les traditions et légendes relatives à la venue de l'Apôtre à Rome, à son apostolat et à son épiscopat dans la ville, à sa lutte contre Simon le magicien, à son martyre et à sa sépulture. Les conclusions sont sur l'un et l'autre point nettement défavorables aux prétentions romaines. Prudent, pondéré, absolument étranger à tout esprit de polémique, bien informé et par dessus tout très clair, l'ouvrage de M. G. constitue la meilleure mise au point d'une question fort embrouillée et pourtant d'un intérêt primordial. R.

* * *

Digitized by Google

Ce n'est plus l'histoire des religions, mais l'histoire-sœur des superstitions qu'étudie M. Van Gennep en une de ses manifestations les plus curieuses. Il s'agit des *Rites de passage* (même éditeur, in-8°) qui touchent à toutes les circonstances de vie. M. Van Gennep étudie les cérémonies naïves et souvent compliquées qui accompagnent l'homme de sa naissance à sa mort et il montre qu'elles sont régulièrement constituées par trois phases : d'abord on se sépare de son premier milieu ; dans la seconde on vit comme dans une sorte de marge (noviciat, fiançailles, etc.) ; dans la troisième enfin, on se réunit, on s'agrège au milieu nouveau. L'ensemble de ces rites de séparation, de marge et d'agrégation, c'est là ce que l'auteur appelle les *Rites de passage*.

Ce livre révolutionnaire ouvre ainsi des voies entièrement originales, et sera sans aucun doute le point de départ d'une direction nouvelle dans l'étude comparée du folklore et des religions.

* * *

Après les bruyantes conversions de Brunetière, Coppée, Bourget, Huysmans, Retté et de moindres seigneurs, voici celle d'un jeune israélite, qui nous confesse en un curieux livre, intitulé *La splendeur catholique* (Paris, Perrin), l'évolution de sa conscience. C'est en lisant Barrès qu'il aurait trouvé le réconfort qu'il cherchait et un précieux secours contre le désarroi de son âme ; plus tard, après la lecture de l'œuvre des abbés Lémann sur les Israélites, la Vérité lui apparut tout à coup « dans une intuition fulgurante. »

M. Paul Lœwengard qui se révèle dans ce livre comme un apôtre et un logicien, y apparaît aussi toujours comme un artiste. Les pages sur Lyon, la fête du 8 décembre, la Synagogue, la « magnificence de l'Église éternelle », le peuple juif, les sacrements, sont de la plus émouvante beauté.

* * *

La Déroute de G. Erastoff. Un livre très passionnant et tout à fait vécu, le récit de la guerre de Mandchourie par un témoin, un militaire qui fut au courant de toutes les misères, les lâchetés, les trahisons, les infamies, comme aussi de tous les héroïsmes. Sobrement écrit et avec une certaine indifférence voulue pour l'effet artistique, cette belle étude aura le succès qu'elle mérite. (Nourry, éditeur).

* * *

H. Hansjakob. *Un Allemand à Paris en* 1874. — Trad. Virot, Paris, Savaëte. — Cet ouvrage traduit sur la nouvelle édition de 1904, a révélé au public de langue française un des auteurs les plus justement connus et

Digitized by Google

aimés des catholiques allemands. Les ouvrages d'Hansjakob toujours attendus avec impatience par une foule de lecteurs sympatiques, ont eu de nombreuses éditions : la simplicité, la bonhomie, l'entière franchise de l'auteur captivent dans tous les volumes qu'il a publiés, et ce sont ces mêmes qualités qui donnent un charme réel au récit qui vient d'être traduit. On y admire surtout l'entière indépendance de l'auteur et sa bienveillante impartialité. Hansjacob blâme ou admire avec une égale sincérité et nous ne pensons pas qu'il ait jamais été écrit par un Allemand sur la France des pages plus véridiques. On ne peut dire que ce voyageur vétilleux soit un gallophobe, car s'il note certains ridicules des Français et se montre sévère pour leur incrédulité, il n'hésite pas à déclarer que leur pays est le plus riche en monuments du passé, à reconnaître leur tact naturel, qui leur évite les attitudes bruyantes des Allemands au dehors et leur plate vantardise, leur culte des morts, leur amour du beau, etc., etc. Page 10 il n'hésite pas à condamner l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Bref, c'est un esprit indépendant avec lequel on aura plaisir à faire connaissance.

* * *

Romain Rolland, *Jean-Christophe à Paris*, trois volumes (Paris, Ollendorf). Nous sommes en retard avec *Jean-Christophe*, et nous devons en annoncer trois parties. Celle intitulée *La foire sur la place* est plutôt déconcertante. C'est moins un récit suivi que des notes sur la vie sociale en France, envisagée sous tous ses aspects. On est heureux de trouver dans la troisième partie, *Dans la maison*, la contre-partie de cette peinture, poussée au noir et où l'on dirait que l'on sent l'accent personnel d'un homme légèrement aigri au déplai-ant contact de ses contemporains. *Antoinette* est une idylle douloureuse, qui a rarement été dépassée pour la puissance d'émotion intérieure ; l'auteur y prouve qu'il est capable d'un récit suivi, au lieu de faire l'école buissonnière comme dans le reste de cet interminable ouvrage. Car, il faut le confesser sans parti pris, *Jean-Christophe* prend des proportions inquiétantes. Nous voici au septième tome et loin du dénouement. L'œuvre est pleine de belles et nobles qualités ; mais elle offre aussi les défauts de la facilité. Comme les Méridionaux s'écoutent parler, dit-on, M. Rolland se regarde écrire, il s'en amuse le premier ; il allonge, il allonge à perte de vue son récit, il tire la moelle de ses souvenirs, puis les portions graisseuses, puis il n'hésite pas à racler l'os. S'il ne s'agissait pas d'un écrivain consciencieux, on dirait qu'il « tire à la ligne ». Et tout cela se fait, avouons-le, aux dépens des lois immuables de la composition d'un livre français. W.

* * *

Digitized by Google

Signalons le VII[e] fascicule des *Primitifs Flamands*, de M. FIERENS-GEVAERT (chez Van Oest, à Bruxelles). Admirablement illustré, comme de coutume, il est consacré à Jérome Bosch et Quentin Metsys.

***

La Fille de Racine, par MARCEL DHANYS (P. Ollendorff). — Marcel Dhanys, pour qui les âmes féminines du XVII[e] siècle n'ont plus de secrets, ressuscite pour nous cette Marie-Catherine Racine en qui semblait revivre l'âme inquiète, tourmentée, tenace et passionnée des héroïnes de son père. L'histoire de cette sœur des Monime, des Bérénice et des Iphigénie est émouvante en elle-même et l'auteur double notre émotion par la manière sobre et sincère dont il nous la conte.

Digitized by Google

Mort de S. M. Léopold II

Au moment où la *Revue de Belgique* allait être distribuée à ses abonnés, la Belgique perdait son Souverain. L'heure est trop tardive pour que cette grande mémoire reçoive ici l'hommage qui lui est patriotiquement dû. Néanmoins nous voulons nous associer sans délai à un deuil vraiment national.

Léopold II aura exercé sur les destinées du royaume de Belgique une influence large et féconde. Il se vit réduit, par son rôle de roi constitutionnel, qu'il a tenu avec une scrupuleuse fidélité, à ne remplir dans l'ordre politique qu'une fonction de contrôle sur nos lois et sur les actes du gouvernement; il devait donc dériver ailleurs un besoin d'activité et un sens combatif, gouvernés par une intelligence supérieure. Un voyage de jeunesse autour du monde, appuyé sur des lectures, des consultations et des réflexions prolongées, lui apprit quel champ immense s'ouvrait à l'énergie industrieuse d'un petit peuple, si elle entendait le chercher loin de ses frontières, dans ce mystérieux continent africain, dont son œuvre devait réformer la géographie politique. Quels obstacles lui furent suscités en dehors de ses États, quelles résistances il dut vaincre au-dedans, c'est ce qui a été souvent rappelé dans cette revue, à laquelle collaborèrent quelques-uns des confidents de la pensée royale et le plus étroitement associé peut-être de tous à ses desseins intimes de colonisateur, Émile Banning. Un article d'Émile Banning, publié ici même sous le couvert de l'anonymat et dont on nous fit l'honneur excessif d'attribuer la paternité au Roi, eut notamment pour effet de dissiper bien des préventions et de mettre au

Digitized by Google

point historique l'œuvre de l'Association internationale, qui devait préparer les voies à un nouvel État civilisateur.

Mais ce n'est pas seulement le centre de l'Afrique qui attira l'attention de Léopold II et lui suggéra de belles initiatives. En Chine, au Siam, dans d'autres portions du globe, il sut faire respecter le nom belge, estimer nos ingénieurs et affluer nos capitaux. Notre développement industriel et financier lui doit d'être devenu mondial.

Chez nous, il ne restait à ce roi galant homme qu'un droit d'initiative largement indiscutable, et c'était celui de développer les vertus privées et d'embellir ses États. De ces vertus, il chercha à exalter surtout celle dont notre passé, fait d'émiettement régionaliste et d'embourgeoisement très positif, avait négligé la culture; la loi militaire, votée l'autre jour, est l'imparfaite mais déjà notable consécration de quarante ans d'efforts royaux vers une conception plus généreuse et plus équitable du devoir patriotique. Et quant à la transformation matérielle du pays et particulièrement de sa capitale, à qui faut-il donc apprendre que Léopold II a fait d'une vieille et pittoresque ville brabançonne une cité internationale, digne de rivaliser, sinon avec Paris, du moins avec Londres ou Berlin?

Ce n'est pas là tout l'œuvre du Roi bâtisseur et expansionniste, du chef d'armée qui voulut faire de celle-ci l'image fidèle et complète de la nation. Entre tous les titres à l'estime et à l'admiration de ses sujets, ceux mêmes qui n'envisagent que la politique des résultats, en connaissent-ils de plus glorieux que la leçon d'énergie que constitue sa vie entière?

Les rédacteurs du pacte fondamental, en définissant les pouvoirs de la royauté, n'avaient assurément point prévu que « le premier des Belges » deviendrait, par la force de l'exemple, notre plus haut éducateur national.

La Revue de Belgique.

Digitized by Google

HUBERT VAN EYCK

Le Maître de " l'Agneau Mystique „ (1)

En parlant du polyptyque de Saint-Bavon, chacun dit et répète : *le retable des frères Van Eyck.* Cette formule d'attribution est devenue classique. Elle concilie les indications anciennes inscrites sur le cadre du chef-d'œuvre et les données légendaires publiées dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Néanmoins, le problème de la paternité demeure discuté et les historiens tourmentés par l'irritant mystère des choses obscures ou imprécises, s'ingénient depuis trois quarts de siècle, à démêler les parts respectives d'Hubert et de Jean Van Eyck dans l'œuvre colossale.

Les deux artistes ont chacun leurs avocats convaincus, défendant avec talent la prééminence de leur client. Il y a plus de vingt ans que le docteur Bode a donné son avis : « *Les dates*, a-t-il dit, *me confirment dans l'opinion que c'est à Hubert qu'il faut laisser la partie capitale dans le tableau de l'autel de Gand* » (2). Il est resté le plus autorisé des avocats d'Hubert. Le docteur Otto Seeck, auquel revient la

(1) Cet article appartient à un ensemble de quarante études qui paraîtront dans le courant de l'année prochaine, sous le titre : *Hubert Van Eyck et l'École de Gand.* Nous en avons donné lecture à la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, le 8 décembre 1909.

(2) *La Renaissance au Musée de Berlin,* dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1887, t. I, p. 212.

Digitized by Google

priorité des revendications nouvelles en faveur de celui-ci (1), MM. James Weale (2), Joseph De Smet (3), Salomon Reinach (4), Durand-Gréville (5) se sont ralliés, dans ses grandes lignes, à l'opinion de l'éminent directeur du Musée de Berlin.

Le docteur Karl Voll, de Munich, défend, lui, *per fas et ne fas*, la thèse contraire, celle exposée par feu Ch. Ruelens, en 1863, dans ses annotations à l'ouvrage de Crowe et Cavalcaselle (6) : il est devenu le plus ardent des champions de Jean. Il pousse l'intransigeance jusqu'à refuser à Hubert, dans son dernier ouvrage, la faveur d'un chapitre (7). Pour lui, l'histoire de la peinture flamande du XVe siècle commence à Jean Van Eyck. En dépit de ses propres découvertes, Hubert reste pour lui une quantité négligeable.

M. Max Dvorak (8) est bien près de partager entièrement l'avis de M. Voll. Il ne fait pas la part large à Hubert. D'après lui, Jean a peint la majeure partie du retable, qu'il a ensuite unifié. M. Fierens est telle

(1) *Die Charakteristischen Unterschiede der Brüder Van Eyck*, dans *Abhandlungen der K. Sächsischen Ges. der Wissenschaften Göttingen*, 1899, t. III, p. 7. *Ein neues Zeugnis über die Brüder Van Eyck* dans la *Kunstchronik*, nouvelle série, 1899, t. XI, et 1900, t. XII. — *Zu den Werke des Hubrechts und Jan Van Eyck*, dans la *Kunstchronik*. 1900, nouvelle série, t. XII, n° 17.

(2) *Hubert van Eyck*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1901, t. I, p. 474. — Voir aussi la *Revue de l'Art chrétien*, 1900, p. 281, la *Nineteenth Century*, 1900, p. 785, et le *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1900, p. 251 et *Hubert and John Van Eyck*, un vol. Londres, 1908.

(3) *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 1901, t. IX, p. 193.

(4) *Apollo*, Paris, 1904, p. 212.

(5) *Hubert Van Eyck, son œuvre et son influence*, dans *Les Arts anciens de Flandre*, 1905, t. I, p. 11 et 64; t. II, p. 23.

(6) *Les Anciens peintres flamands*, 1863, t. II, *Notes et additions*, p. XXXIX.

(7) *Altniederlandische Malerei von Jan Van Eyck bis Memling*, Leipzig, 1906. Voir le chapitre consacré à Jean Van Eyck, p. 7.

(8) *Das Rätsel der Kunst der Brüder Van Eyck*, dans le *Jahrbuch der Kunsthist. Samml. des Alth. Hauses*, Vienne, 1904, t. XXIX, p. 161.

Digitized by Google

ment assuré de la supériorité de Jean sur Hubert qu'il va jusqu'à engager l'avenir en prédisant qu'on ne réussira pas à faire de l'aîné un maître de la taille du cadet (1).

MM. Kaemmerer (2), Friedländer (3), Henri Hymans (4) et de Fourcaud (5) partagent la paternité du retable entre les deux artistes, presque tous avec une tendance non dissimulée en faveur de Jean.

Qui a raison?

Après beaucoup d'autres, nous avons à diverses reprises tenté d'entrevoir la vérité par l'étude comparée des panneaux de Gand, Berlin et Bruxelles. Nous avouons en toute humilité que notre longue et patiente enquête n'a pas abouti.

Toutefois, il est deux points sur lesquels nous avons acquis une conviction : d'une part, la composition est homogène et témoigne d'une unité originelle; d'autre part, le coloris et l'exécution dans leur ensemble ne comportent aucun disparate. Nous demeurons surtout frappé par l'unité de style, de couleur et de facture des trois somptueuses figures du centre, de celles d'Adam et Eve, des anges musiciens, de l'Annonciation, des deux saint Jean, des deux portraits, des milices sacrées, des ermites et des pèlerins. Si, çà et là, on constate la présence de certains tons autres, l'introduction d'un métier différent, il faut se rappeler que le retable n'est pas vierge de restaurations. Il est même surprenant qu'ayant eu à subir les entreprises de la race inconsciente des retoucheurs, il ait conservé à un tel point sa fraîcheur et sa beauté. Les retouches sont plus ou moins visibles à l'exploration attentive des panneaux, mais elles ne dénaturent

(1) *La Renaissance septentrionale*, 1905, p. 122.

(2) *Hubert und Jan Van Eyck*, 1898.

(3) *Meisterwerke der Niederländischen Malerei des* XV *u.* XVI *Jahrhunderts auf der Austellung zu Brügge*, 1902.

(4) *Les frères Van Eyck (Collection des Grands Artistes)*, Paris, 1908.

(5) *La Peinture dans les Pays-Bas*, dans l'*Histoire de l'Art* d'André Michel, 1908, t. III, fasc. 44, p. 196.

Digitized by Google

pas, heureusement, l'ensemble de l'œuvre. N'était l'inscription du cadre, qui aurait jamais soulevé la question de la participation de deux peintres à l'exécution de l'*Agneau mystique ?* « *Il n'y a rien dans la peinture*, a déjà dit M. Max Rooses, *qui indique le travail de deux mains différentes* » (1).

J'ai, un jour, espéré pouvoir rendre cet état d'homogénéité tangible et permettre à chacun de le constater facilement *de visu*. En qualité de président de la section des tableaux de l'Exposition des Primitifs flamands, à Bruges, en 1902, et de celle de la Toison d'Or, en 1907, j'ai essayé, avec l'appui de la direction générale des Beaux-Arts, d'obtenir, à Gand et à Berlin, le prêt des panneaux de l'*Agneau mystique*, pour en reconstituer l'ensemble, ne fut-ce que pendant quelques semaines. Je n'ai, dans ce but, épargné aucune peine, près de Mgr l'évêque de Gand et dans les sphères officielles, à Berlin. J'ai échoué et dû m'incliner devant les raisons alléguées.

Le problème de la détermination de la part respective des deux artistes est-il résoluble? La lecture comparée des rapports des meilleurs experts qui se sont patiemment consacrés à cette entreprise malaisée et scabreuse, est plutôt décourageante pour quiconque voudrait encore s'engager dans cette carrière. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que n'a-t-on pas écrit sur les figures d'Adam et Eve?

Crowe et Cavalcaselle déclarent « qu'elles sont, sans aucun doute, le travail d'Hubert » (1863 p. 73); M. Seeck estime, au contraire, que c'est « Jean qui peignit certainement Adam et Eve » (1889), ce qui est également l'avis de MM. Kaemmerer (1894, p. 104) et Friedländer (1902, p. 2). M. Hymans dit : « Adam et Eve peuvent être assignés, avec assez de probabilité, à Hubert » (1902, §96),

(1) *Les chefs-d'œuvres de la peinture de 1400 à 1800*, Paris (sans date), p. 4.

Digitized by Google

ce que conteste M. Hulin : « Pour cette partie du retable de Josse Vyt, dit-il, point de doute : elle est certainement de Johannes et non d'Hubrecht. » (1). » MM. Weale et Salomon Reinach s'entendent de la même manière : Les seules parties dues entièrement à Jean, dit le premier, sont celles où sont peints Adam et Eve. « Elles furent exécutées probablement à Bruges. » (2), à quoi le second riposte : « Je suis porté à croire que la part de Jean se réduit aux deux magnifiques portraits des donateurs » (1904, p. 112), ce qui équivaut à attribuer à Hubert, Adam et Eve et le reste. Les critiques ne sont guère mieux d'accord sur les autres panneaux : telle partie ou telle figure, donnée tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se voit attribuée par un troisième, à Hubert pour le dessin, et à Jean pour la peinture, tandis qu'un quatrième estime que si Hubert l'a peinte, Jean a dû la repeindre. Ceci est évidemment, le chef-d'œuvre de la divination esthétique.

Une méthode d'investigation qui aboutit à une si lamentable cacophonie, ne mérite, finalement, aucun crédit. En dépit de la science et de l'autorité des savants que sa solution a tentés, elle a laissé le problème entier. Nous le croyons, pour notre part, insoluble à l'aide des seuls arguments tirés de la technique et des particularités de style, combinées avec un fragile ensemble de présomptions, de conjectures et d'hypothèses quant à l'âge, l'époque de formation, le tempérament et l'idéal respectifs des deux peintres en cause. En résumé, elle n'a apporté au problème à résoudre, aucune certitude, seulement des impressions personnelles.

Mais si les œuvres peintes que nous connaissons sont insuffisantes pour nous guider et nous éclairer, n'existe-t-il pas d'autres documents qu'il conviendrait de faire parler ? En dépit de leur laconisme, voyons s'ils ne détiennent

(1) *Catalogue critique*, 1902, p. 3.
(2) *Burlington Magazine*, 1902, t. I, p. 48.

Digitized by Google

pas la clef de l'énigme. Ceux que nous allons interroger sont au nombre de cinq, savoir :

1426. — L'épitaphe d'Hubert;
1432. — L'inscription du retable;
1495. — Le journal de voyage du Dr Münzer;
1521. — Celui d'Albert Dürer;
1568. — La chronique de Marc Van Vaernewyck.

I. — L'ÉPITAPHE D'HUBERT VAN EYCK.

Josse Vyt, seigneur de Pamele, échevin de la ville de Gand, (1) qui commanda le retable de l'*Agneau Mystique* pour l'autel de sa chapelle, à Saint Jean, fit donner, sous celle-ci, la sépulture à Hubert Van Eyck, décédé le 18 septembre 1426. Une pierre tumulaire sculptée et portant une épitaphe en vers flamands, gravée sur cuivre fut placée sur la fosse.

La chapelle ayant été en partie démolie et réédifiée, la tombe fut alors ouverte, croit-on, et la dalle tumulaire relevée et attachée au mur. C'est là, qu'avant 1568, la vit le bon chroniqueur Marc Van Vaernewyck, qui en transcrivit le texte, « lettre pour lettre », dit-il (2). L'enquête approfondie à laquelle s'est livrée la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand et l'excellent travail du rapporteur ont définitivement fixé l'histoire de cette tombe illustre (3). Ce n'est

(1) Voir sa biographie par Victor Fris, dans la *Chronique des Arts*, Paris, 1907, p. 61.

(2) *Den Spieghel der Nederlandscher Audtheyt*, Gand, 1568, fo CXIX recto.

(3) Napoléon De Pauw : *Rapport sur l'enquête instituée relativement à l'authenticité de la pierre tombale attribuée à Hubert Van Eyck*, dans le *Bull. de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, 1896, t. II, p. 41, 85, 173 et 239 et Van Werveke : *Ontleding van den tekst van M. Van Vaernewyck betreffende het graf en den grafzerk van Hubrecht Van Eyck*, dans les *Annales* de la même Société, 1895-1896, p. 1.

Digitized by Google

donc que pour mémoire et pour la clarté de notre thèse, que nous rappellons ici ces vers de l'épitaphe :

« Hubert Van Eyck était mon nom;
Maintenant la proie des vers, jadis fameux,
Dans la peinture très hautement honoré,
En l'an du seigneur
Mil quatre cent vingt six
Au mois de septembre, le dix huitième,
Je rendis mon âme à Dieu, dans la souffrance. »

On ignore la date exacte de cette épitaphe. On ne sait pas davantage qui la composa. Ce qui est certain c'est qu'elle est ancienne et témoigne d'une vive admiration pour l'artiste qui reposait aux pieds de l'autel décoré du retable. Nous retrouvons son nom accompagné de termes plus louangeurs encore, sur le cadre de celui-ci.

2. — L'INSCRIPTION DU RETABLE.

Le cadre inférieur des panneaux représentant Josse Vyt, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste et Isabelle Borluut porte, en caractères gothiques et peinte en noir, l'inscription latine suivante, formée de quatre vers léonins hexamètres très lisibles encore, sauf le commencement du troisième vers, qui est complètement effacé.

Nous nous bornons à transcrire ici l'inscription revue, il y a quelques mois, au Musée de Berlin, et à en faire suivre le texte latin d'une traduction française. Nous la discutons dans une étude spéciale.

P(IC)TOR HVBERTVS E EYCK • MAIOR QVO NEMO REPERTVS
INCEPIT • PONTVS • Q (VOD) JOHANNIS ARTE SECONDVS
(Ici la lacune) ..IT • JVDOCI VYD PRECE FRETVS
VERSVS SEXTA MAI • VOS COLLOCAT ACTA TVERI.

Ce que nous traduisons par :

Le peintre Hubert d'Eyck, le plus grand qui se fut trouvé,
Commença la lourde entreprise, que Jean, secondé par son art
(Ici la lacune) acheva, encouragé par Josse Vyt.
Ce vers vous indique que le 6 mai l'œuvre fut exposée.

Digitized by Google

Le quatrième vers forme un chronogramme qui donne la date de 1432.

La rédaction de cette poésie est suffisamment claire et nous ne comprenons pas la boutade qu'elle a provoquée sous la plume du docteur Voll, dont elle énerve il est vrai la thèse : « *Pour l'étude des débuts de l'art flamand*, dit-il, *rien n'a été plus* NÉFASTE *que l'inscription du retable de Gand* » (1).

Sans doute, un peu plus de précision et quelques détails en plus eussent évité de vaines controverses. Mais sans cette *néfaste* inscription, il est probable que nous eussions toujours ignoré Hubert. Sans elle, nous ne saurions pas que l'*Agneau mystique* est, tout au moins, sa conception; on en serait encore fort probablement à se demander quel pourrait être l'admirable peintre gantois auquel il est dû. Ce ne serait pas, les quatre ou cinq maigres mentions d'archives qui auraient fait songer à Hubert. Nous ne saurions pas davantage que le personnage agenouillé à la place ordinaire et dans l'attitude des donateurs, est Josse Vyt, car tous ces détails, d'un intérêt capital, nous sont parvenus grâce à cette seule inscription que le docteur Voll qualifie de « néfaste ». C'est sur le cadre du retable que les ont lus au XVI^e^ siècle, Lucas de Heere, van Vaernewyck et, Guicciardini. Le mot *néfaste* est donc injuste.

Ce qui a dénaturé la biographie des Van Eyck et l'histoire de l'*Agneau mystique*, ce sont les fantaisies poétiques et les inventions légendaires dont les ont enguirlandées les peintres-poètes et les chroniqueurs de la deuxième moitié du XVI^e^ siècle.

Quant aux archives, leur silence est assez inexplicable. Il n'existe, en effet, aucun écrit contemporain qui fasse foi de la commande du tableau, ni de son dépôt à l'église Saint-Jean, ni des dépenses qu'il a dû occasionner.

(1) *Jean van Eyck en France*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1901, t. I, p. 215.

Digitized by Google

Il faut descendre jusqu'en 1475 pour rencontrer une pièce — une seule, celle signalée par Liévin De Bast — qui y fasse allusion, simple mention, du reste, par laquelle les héritiers d'Isabelle Borluut cèdent à perpétuité, à la chambre de rhétorique Sainte-Agnès, l'usage de la chapelle « *et le tableau de Joos Vyts* » (1). En dehors de cette mention, le XV^e^ siècle et le premier quart du XVI^e^ siècle flamands sont muets sur le retable et aussi sur leur auteur. Les archives de l'évêché, dépouillées par M. l'archiviste Van Werveke, ne font pas allusion au polyptyque avant 1530 (2).

Mais, empressons-nous de l'ajouter, s'il est vrai que le nom de l'auteur ne tarda pas à tomber plus ou moins dans l'oubli, l'admiration pour son œuvre ne cessa de grandir. « *Aux jours de fête,* rapporte Van Mander, *quand le retable était visible publiquement, il y avait une telle presse qu'on pouvait difficilement approcher et la chapelle ne désemplissait pas de la journée* » (3).

Pendant les premières années, les volets se refermaient sur l'*Adoration de l'Agneau;* mais plus tard, lorsque l'autel fut garni d'accessoires du culte, il paraît probable que le polyptyque finit par demeurer ouvert, caché seulement par un rideau que le sacristain tirait à la demande des visiteurs. C'est du moins la seule façon d'expliquer comment l'inscription, avec les noms des Van Eyck et celui de Vyt, fut oubliée, non seulement des Gantois, mais aussi des visiteurs qui virent le tableau et le décrirent.

Lorsqu'après le nettoyage entrepris par Scorel et Blondeel, en 1550, et la copie peinte par Michel Coxie, en 1557-1558, l'inscription fut remise en lumière, le nom des deux peintres eut une renaissance, sous le patronage de Vasari; elle se fit au bénéfice de « *Jean de Bruges* », le pré-

(1) *Notice sur le chef-d'œuvre des frères Van Eyck*, dans le *Messager des sciences historiques*, Gand, 1825, p. 160, note 1.

(2) Joseph De Smet : l'*Adoration de l'Agneau par les frères Van Eyck*, dans l'*Inventaire archéologique de Gand*, 1902, fasc. XXV, fiche 250.

(3) *Le Livre des Peintres*, édition Hymans, 1884, p. 34.

Digitized by Google

tendu inventeur de la peinture à l'huile (1). Lucas de Heere (2), Van Vaernewyck (3) et Guicciardini (4), puis, plus tard, Lampsonius (5) et Van Mander (6), qui en furent les principaux artisans, aux Pays-Bas, combinèrent la thèse de Vasari, avec les données de l'inscription.

Qui avait composé les quatre vers de celle-ci?... Quelque lettré gantois, probablement à la demande de Vyt ou de ses héritiers, car l'inscription est certainement ancienne. Qui les peignit sur le cadre des volets extérieurs?

Celui-ci est recouvert d'une peinture imitant le bois, presque intacte, et sur laquelle les vers sont inscrits en caractères noirs, avec majuscules et lettres numérales rouges. D'aucuns croient que ce fut Jean qui rédigea l'inscription, la peignit et aussi que c'est à son amour fraternel que serait dû, en outre, le vif éloge qu'elle renferme à l'adresse d'Hubert. Cela paraît bien peu probable. Jean, auteur principal d'un monument tel que l'*Agneau mystique* aurait inscrit sur le cadre de cette merveille, que son frère défunt était le plus grand peintre qui se soit trouvé et lui, l'auteur véritable, seulement le second dans son art!... Tant de desintéressement et de modestie, par amour fraternel, nous laisse sceptique!... Mais, je me hâte de le

(1) L'ouvrage de Vasari : *La Vie des plus excellents architectes, peintres et sculpteurs*, dit : « Ce fut une très belle invention, un grand perfectionnement dans l'art de la peinture que de trouver la manière de colorier à l'huile. Le premier inventeur fut, en Flandre, Jean de Bruges... » (Chap. XXI). C'est une interprétation fantaisiste des données vagues laissées par les écrivains italiens du siècle précédent, notamment par Cyriaque, Facius et Filarète.

(2) Voir l'*Ode à Jean de Bruges*, composée, en 1559, et publiée, en 1565, dans : *Der Hof en Boomgaerd der Poesien*, p. 35.

(3) *Nieu Tractaet ende curte beschryvinghe van dat edel Graefscap van Vlaenderen*, Gand, 1562, st. 102, et *Den Spieghel der Nederlandscher Audtheyt*, Gand, 1568.

(4) *Description de tout le païs Bas*, Anvers, 1568, p. 131.

(5) *Pictorum aliquot celebrium Germaniæ inf. effigies*, Anvers, 1572.

(6) *Het Schilderboeck*, Harlem, 1604.

Digitized by Google

répéter, ce ne saurait être là que de simples conjectures, des hypothèses tendancieuses.

Une observation faite dernièrement au musée de Berlin, nous porte à croire, qu'en réalité, le retable était très près d'être achevé à la mort d'Hubert et que ce n'est qu'avec une extrême réserve, que Jean apporta les additions indispensables à l'œuvre de son frère.

Devant l'ensemble des douze panneaux extérieurs, nous avons été frappé de ce fait que l'*Annonciation* est demeurée inachevée dans des conditions tout-à-fait anormales. L'appartement entier ainsi que tous les accessoires qu'il renferme, sont peints en couleur : le plafond de bois, les murs de pierre, les colonnettes de marbre noir, le prie-dieu et son livre d'heures; la niche et le lavabo avec ses ustensiles de cuivre, des livres, un sablier, un chandelier, un essuie-mains. La vue de ville que M. Armand Heins (1) croit prise près de la place d'Armes, à Gand, et qu'on aperçoit par delà les quatre baies du fond, est également accomplie.

Si l'on examine ensuite, les deux nobles figures auxquelles cet oratoire sert de cadre, on constate, non sans étonnement, que n'étaient leur robe et leur manteau qui sont seulement exécutés en préparations blanchâtres, elles sont complètement achevées aussi, carnations et chevelures, ornements d'orfèvrerie, couronnes et agrafes, même les galons dorés des étoffes. Gabriel tient en main la branche de lys fleurie et sur la tête de Marie, plane la colombe nimbée de couleur. Enfin, dans les lunettes qui surmontent les quatre panneaux, se voient les figures des prophètes Zacharie et Michée, celles des sibylles d'Erythrée et de Cumes richement parés de vêtements aux vives tonalités. Il n'y a pas jusqu'aux inscriptions de la salutation évangélique placée devant la bouche de chacune des figures principales, qui ne soient achevées et dorées. De telle façon que dans cette vaste composition tout est peint

(1) *Une Vue de Gand peinte par Hubert Van Eyck.* Gand, 1907.

Digitized by Google

en couleur, sauf le manteau et la robe de l'archange et le manteau de la Vierge.

Était-il dans les intentions de l'auteur de laisser les deux personnages habillés de vêtements incolores, pareillement aux deux saints Jean qui, eux, imitent des statues sur leur socle avec inscription gravée dans la pierre? Qu'il ait vêtu Marie de blanc, cela se comprendrait, mais également l'archange?... Nous supposons que l'artiste interrompu dans son travail par la maladie, n'a pu leur donner les glacis de rouge qu'attendait — qu'attend toujours — la préparation, si admirablement modelée en tons blanchâtres, des vêtements.

C'est ainsi que, selon toute probabilité, travaillaient nos vieux peintres, suivant les théories exposées, en 1437, par Cennini de Padoue, dans son *Traité de la Peinture*. Ce n'est pas s'aventurer beaucoup, pensons-nous, que d'avancer que le rouge devait être la couleur dominante des vêtements ; il n'y en a pas encore dans toute la composition et, de plus, des notes vertes complémentaires sont déjà disposées en éventail, autour des figures centrales, sur les ailes de l'archange, sur le manteau et le livre de Zacharie, sur la robe de la sibylle de Cumes, sur celle du prophète Michée, sur l'étoffe du prie-dieu de la Vierge. Le carrelage de la chambre n'est également fait que d'un simple frottis jaunâtre, qui attend son achèvement.

Il semble que Jean Van Eyck chargé par Josse Vyt de parfaire les parties laissées inachevées, n'a pas jugé opportun de glacer de tons les vêtements de la Vierge et de l'archange, non plus que le pavement. J'en déduis que l'éminent artiste n'a touché à l'œuvre délaissée par son frère ainé, qu'avec le plus grand tact, sans être effarouché devant l'anomalie de cette *Annonciation* habillée de draperies monochromes, dans un oratoire coloré.

Ces deux figures de la Vierge Marie et de l'archange Gabriel comptent parmi les plus belles du retable. Dans le milieu réaliste où l'auteur les a présentées, elles ne tar-

Digitized by Google

dèrent pas à partager, avec l'Adam et Eve et avec les deux groupes d'anges musiciens, l'honneur de servir de modèles à plusieurs générations d'artistes, non seulement aux Pays-Bas, mais aussi sur le Rhin, en Westphalie, en France, jusqu'en Espagne et en Portugal. Jan Van Eyck, Roger Vander Weyden, le maître de Flémalle, Pierre Critus s'en sont inspirés les premiers.

Une époque ne saurait plus éloquemment marquer son admiration pour le génie d'un maître, qu'en s'engageant à sa suite par les voies qu'il proclame, qu'en adoptant les formules qu'il a créées, les procédés qu'il a combinés. Pendant un siècle l'Italie vécut sur la donnée giottesque ; les fils et les petits-fils de Rubens, de Rembrandt et de Van Dyck sont légions ; le XX^e^ siècle continuera longtemps encore à subir la troublante influence de Wagner. Durant un siècle aussi, la peinture flamande fut soumise à l'auteur du retable de Gand. Même de l'étranger, des maîtres éminents vinrent admirer le tableau de Saint-Jean. Parmi eux, citons Louis Dalmau de Barcelone et Albert Dürer de Nuremberg.

3. — Le journal d'Albert Dürer (1).

Dans leurs savantes et substantielles *Annotations* à l'ouvrage de Crowe et Cavalcaselle, publiées en 1863, Ruelens et Pinchart n'ont pas hésité à soutenir la prééminence de Jean sur Hubert et à faire du plus jeune des deux frères, le véritable auteur de l'*Agneau Mystique*. « Une tradition universelle, dit Ruelens, représente Jean comme le vrai grand homme... Comme preuve de la force de cette tradition, citons le témoignage d'Albert Dürer.

(1) Le véritable texte du *Journal* de Dürer a été publié avec d'autres écrits de l'artiste, en 1828, par Campe, dans un petit livre intitulé : *Reliquien von Albrecht Dürer*, Nuremberg, p. 71-149. Pour les extraits que nous ferons à ce *Journal* nous renvoyons aux pages de cette édition.

Digitized by Google

En 1521, quand il visite Gand et Bruges, ce sont les tableaux de Jean, c'est le précieux retable de Jean que lui montrent les artistes flamands. Nulle part, dans son *Mémorial de Voyages*, il n'est question d'Hubert. » (1863, t. II, p. LV et note).

Sans ajouter aucun commentaire, sans faire aucune réserve, Pinchart d'habitude si sagace et si prudent, adopte les conclusions de son collaborateur. Il reproduit la partie de la phrase relative à la visite de Dürer au « Johannestaffel » et ajoute : « A ce peu de mots, se borne la mention que le peintre allemand fait de l'*Agneau pascal* de Jean Van Eyck » (1863, p. CCLXXVII). L'*Agneau pascal de Jean Van Eyck!* D'Hubert, il n'est même plus question. En dépit de l'inscription gravée vers 1426, sur la dalle du tombeau d'Hubert et qui porte : *Le peintre Hubert Van Eyck, jadis fameux ;* en dépit de l'inscription peinte, vers 1432, sur le cadre du retable de Saint-Jean et qui débute par ces mots : *Le peintre Hubert d'Eyck le plus grand qui se fut trouvé*, Ruelens et Pinchart soutenus récemment par M. le professeur Voll, déboutent Hubert de ses droits à la paternité du retable.

L'un des principaux arguments sur lesquels s'appuient les commentateurs de Crowe et Cavalcaselle est, prétendent-ils, le témoignage d'Albert Dürer, qui mérite assurément, à tous égards, l'attention la plus respectueuse.

L'artiste allemand arriva, à Gand, le mardi 10 avril 1521, dans la soirée. Le lendemain, il visita l'église Saint-Jean (aujourd'hui Saint-Bavon). Voici comment il s'exprime, à propos de sa visite, dans les notes sommaires de son carnet de voyage :

« *Lorsque j'arrivai, à Gand, le mardi, le doyen et les peintres les plus distingués vinrent me voir à mon logis. Ils me firent beaucoup d'honneurs et soupèrent avec moi. Le mercredi matin, ils me conduisirent à la S. Johannesthurm d'où je dominais la vaste et merveilleuse ville, qui me recevait comme un grand artiste, après quoi je vis le Johannestaffel,*

Digitized by Google

qui est un ouvrage des plus précieux et des plus intelligents, particulièrement Eve, Marie et Dieu le père, qui sont extrêmement bons. J'ai vu après les lions vivants. J'en ai dessiné un au crayon. J'ai donné aux sacristains et aux gardiens des lions un pourboire de 5 stubers » (p. 123).

C'est donc sous la conduite de confrères gantois que le grand artiste allemand visita l'église Saint-Jean. Il commença par monter à la tour, à la « Johannesthurm », pour jouir du panorama de la cité, puis s'en fut, à la chapelle Vyt, dont le sacristain lui ouvrit la porte et il admira le « Johannestaffel » : l'*Adoration de l'Agneau mystique*. Dans la phrase où il relate sa visite à la *Johanneskirke*, Dürer parle successivement de la *Johannesthurm* et du *Johannestaffel*. Les annotateurs de Crowe et Cavalcasselle ont perdu de vue ce détail important. Ils négligent la « Johannesthurm », pour ne parler que du « Johannestaffel » et en arrivent ainsi à traduire ce dernier vocable, non par le « tableau de l'église Saint-Jean » — ainsi qu'un demi-siècle après le répète encore Van Varnewyk » « die tafel't Sint Jan » — mais par le « tableau peint par Jean ». Et ainsi, le renseignement donné par Dürer est complètement dénaturé.

Il est hors de doute que, si un voyageur aussi lettré déclare, d'après des renseignements recueillis sur les lieux mêmes, de la bouche des confrères qui lui servaient de guides et cela moins d'un siècle après l'achèvement du chef-d'œuvre, que Jean est l'auteur de celui-ci, sans faire la moindre allusion à Hubert, c'est que réellement il existait, à Gand, comme l'assure Ruelens, une tradition qui, depuis cent ans, se transmettait de bouche en bouche. Si, en 1521, Hubert de Gand était déjà oublié, s'il avait cédé la place, dans sa propre ville, à Jean de Bruges, il faudrait évidemment en déduire qu'il n'a joué dans l'exécution du retable qu'un rôle secondaire et que la prééminence revient à Jean. Seulement, avant d'adopter une telle interprétation, il importe d'examiner si réellement Dürer a dit dans son journal ce que Ruelens y a lu.

Digitized by Google

C'est en acceptant sans contrôle l'avis de celui-ci, qu'en 1883, je me suis égaré et que j'ai été amené à diminuer Hubert devant Jean. Que les mânes de l'illustre artiste me le pardonnent ! (1)

Déjà depuis plusieurs années, j'avais reconnu mon erreur lorsqu'en lisant le compte rendu de la séance annuelle de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand, du 14 mai 1901 (2), je constatai avec un vif intérêt que l'un de ses membres, M. Joseph De Smet, avait exprimé l'opinion qu'en disant : *Johannestaffel*, Dürer avait entendu parler du tableau de l'église Saint Jean, non du tableau de Jean Van Eyck. De l'échange de vues entre plusieurs de ses membres qui s'est produit à la suite de la communication de M. De Smet, il découle que les opinions restent partagées quant à ce que Dürer a exactement voulu dire.

Je n'ose me flatter de croire que le rappel de la phrase entière de Dürer, si décisive à mon avis cependant, ait fixé les convictions. Qu'on me permette donc d'insister encore et de chercher à prouver, à l'aide d'autres arguments extraits du journal de l'artiste, que celui-ci n'a pas songé à Jean Van Eyck, en écrivant devant l'*Agneau mystique*, « *Johannestaffel* ». L'avis de Dürer a trop de poids pour que nous ne cherchions pas à établir de la façon la plus précise ce qu'il a entendu dire par ce vocable.

« A Bruxelles, écrit-il, j'ai vu à l'hôtel de ville, les quatre tableaux que le grand maître Rudier (Rogier Van der Weyden) a fait — *die der gross Maister Rudier gemacht hat* (p. 88), à l'hôtel de Nassau le tableau de la chapelle qu'a fait maître Hugues (Van der Goes) — *das maister Hugo gemacht hat* (p. 90). Dans la même ville, il est invité à banqueter par van Orley — *Maister Bernhart hat mich geladen* (p. 90). Il s'y rencontre avec l'orfèvre de l'empe-

(1) *La Peinture flamande* (Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts), Paris, p. 44.

(2) *Bulletin*, 1901, p. 206.

Digitized by Google

reur Jean Vanden Perre : — *Maister Jan Goldsmied van Brusselle* (p. 133) et avec Jean Van Roome, le peintre dessinateur de la gouvernante, à l'apprenti duquel il donne un pourboire — *und hab ein stüber Maister Janen knecht geben* (p. 144).

A Anvers, il rend visite à Quentin Metsys : *Auch bin ich gewest in's Meister Quintines Hausz* (p. 84), et se lie d'amitié avec Joachim Patenier : *Maister Joachim, der gut Landschafft maler* (p. 126). Il y rencontre *Maister Lucas von Leyden* (p. 137), *Maister Dietrich* (Velaert), le peintre verrier (p. 94), et *Maister Jahn* (Mone), le sculpteur de l'empereur, auteur du retable de l'église de Hal (p. 139).

A Malines, il se lie avec un autre sculpteur renommé, *Maister Conrad* (Meyt), employé aux tombeaux de Brou, par Marguerite d'Autriche (p. 88).

A Bruges, après avoir visité le château, il fut conduit par les peintres, à l'église Saint-Jacques, qui possédait alors des ouvrages de Vander Weyden et de Van der Goes. Dans cette même église se trouvait, à la chapelle du bourgmestre Morel, le triptyque de Saint-Christophe, par Hans Memling, mais Dürer n'en dit rien. Il fut mené à d'autres églises, notamment à Notre-Dame, où il admira le groupe de Michel-Ange, mais il ne fait pas davantage mention du tableau des *Sept Joies de la Vierge*, par Memling, qui se trouvait sur l'autel de la corporation des brasseurs. Il dit ensuite, mais sans entrer dans aucun détail, qu'il visita encore plusieurs églises, mais ne fait aucune allusion à la *Madone* du chanoine Van der Paele, par Jean Van Eyck, qui se trouvait à la cathédrale de Saint-Donatien. Seulement, arrivé à cette page de son routier, il note : *Und do ich Johannes und der andern ding alles gesehen had, do kamen wir zületz in Mahler Capellen; do is gut ding innen* (p. 121), c'est-à-dire : « Et lorsque j'eus vu Johannes et les autres choses, nous arrivâmes enfin à la chapelle des peintres; elle renferme de bonnes choses. » Ruelens traduit *Johannes* par Jean Van Eyck, Pinchart, par Hans Memling.

Digitized by Google

Je croix que Dürer n'a fait allusion ni à l'un ni à l'autre, mais à l'hôpital *Saint-Jean* (*Johannes*), où l'on n'aura pas négligé de le conduire. Il est vraiment très curieux que l'artiste nurembergeois ne fasse pas une seule fois mention de son compatriote Hans Memling. A-t-il été plus intéressé par les peintures de Vander Weyden et de Vander Goes, dont il cite plusieurs fois les noms, que par celles de l'auteur de la *Chasse de Sainte Ursule?* En tout cas, s'il avait eu à consigner son nom dans ses notes, il l'eût certainement appelé Hans, comme le faisaient les Brugeois eux-mêmes, et non Johannes. Il cite, du reste, plusieurs peintres nommés Hans, dans son journal.

A Bruges, il vit aussi *Maister Jan Ploos* — Proost ou Prevôt — (p. 120), et *Maister Marx* (de Glasener), l'orfèvre de Marguerite d'Autriche (p. 93). Enfin, en repassant par Cologne, il donna deux pfennings à la cathédrale, pour se faire ouvrir le retable que *Maister Stefenne* (Lochner) *zu Coln gemacht hat* (p. 102).

Ainsi, chaque fois que Dürer cite un nom d'artiste, il ne manque pas de le faire précéder du mot *Meister*, conformément à l'usage allemand. « J'ai vu Maître un tel, dit-il, j'ai vu le tableau que Maître un tel a fait. » Il se conforme à cette règle pour les morts comme pour les vivants, pour les peintres et les sculpteurs comme pour les orfèvres et les verriers. Si l'on adoptait l'interprétation de Ruelens et de Pinchart, il aurait fait exception à cette règle pour Van Eyck et pour Memling. Ce n'est pas vraisemblable. En disant qu'il vit *Johannes*, à Bruges, et le *Johannestaffel*, à Gand, nous croyons qu'il a entendu simplement désigner deux édifices, placés l'un et l'autre sous l'invocation de *Johannes :* l'hôpital de Bruges et l'église de Gand.

Evidemment, le commentaire que je viens de faire du texte de Dürer ne prouve rien en faveur d'Hubert. Ce que j'ai seulement voulu démontrer, c'est que ce texte ne prouve rien contre lui, comme on l'a avancé.

Digitized by Google

Les annotateurs de Crowe et Cavalcaselle se sont, persons nous, également mépris en disant que Dürer, en attribuant le retable à Jean Van Eyck, s'est basé sur une tradition locale. Rien ne les autorisait à affirmer qu'une telle tradition existât, à Gand, au commencement du XVI^e siècle. La vérité est, qu'à partir du moment où le retable demeura sur l'autel ouvert et où, par conséquent, l'inscription devint invisible, les noms de Josse Vyt, le donateur, et des peintres qui y travaillèrent, se perdirent, tout au moins ne sont plus cités.

Mais une tradition qui se perpétua, par la pratique constante des sacristains, fut que l'auteur était enterré au pied de son œuvre. L'écho nous en est arrivé grâce au document dont nous allons parler. Il évoque le souvenir d'Hubert — et ce qui est important pour la thèse que nous défendons – d'Hubert seul.

4. — Le journal du D^r Munzer.

La plus ancienne description du retable de l'*Agneau* que nous possédons est allemande. Elle date de la fin du XV^e siècle (1). Elle est due au médecin Joachim Münzer de Nuremberg, qui visita Gand, le 26 mars 1495, soit exactement soixante-trois ans après le placement de la peinture sur l'autel de la chapelle Vyt. Dans un manuscrit latin, dont l'original est perdu, mais dont la Bibliothèque royale de Munich possède une copie ancienne (2), le D^r Münzer

(1) Il faut descendre jusqu'en 1566 pour rencontrer la première description flamande. Elle est due à Marc Van Vaernewyck et on la trouve dans le Journal manuscrit conservé à la Bibliothèque de Gand, sous le titre : *Van die Beroerlicke Tyden in die Nederlanden en voornamelyk in Ghendt (1566-1568)*, publié en 1872-1881, par Ferd. Van der Haeghen, et traduit, en français, en 1905, par H. Van Duyse (Voir la description du retable, t. I, p. 129 de la traduction).

(2) *Itinerarium et Peregrinatio quam fecit tempore pestilentie anno salutis 1494 ad Hispanias et Gallias et totam Europam Occidentalem* (Manuscrit n° 431).

Digitized by Google

dit la vive impression qu'il ressentit devant *l'Adoration de l'Agneau mystique.*

C'est à M. le Dr Voll (1) que nous sommes redevable de ce précieux document qui commence par ces mots : « *Du très noble tableau qui est à l'église Saint-Jean, dont je crois à peine qu'on puisse trouver l'équivalent dans le monde.* » Avec le professeur Otto Seeck de l'Université de Greifswald (2) et contrairement à l'avis du professeur Karl Voll de l'Académie de Munich, je pense que la description du Dr Münzer renferme une preuve irréfutable de la paternité d'Hubert — et d'Hubert seul — sur le retable de Saint-Bavon. Voici les lignes que Münzer lui consacre. Elle est bien faite, tout en témoignant peut-être, en quelques détails secondaires, d'une documentation un peu sommaire et d'une annotation un peu rapide.

« L'église Saint-Jean, parmi ces trois églises principales, est plus belle, plus grande et plus longue ; elle a 156 pas de long. Entre autre chose, elle possède un tableau sur un autel, grand et très précieux au point de vue de la peinture. Au haut de ce tableau est représenté Dieu en majesté. A sa droite la bienheureuse Vierge. Et à sa gauche saint Jean-Baptiste. Et sous eux les figures des huit béatitudes. A l'aile droite, Adam et autour de lui des anges, chantant des hymnes à Dieu. A l'aile gauche, Eve, et des anges avec des instruments de musique. Et sur l'aile droite inférieure, les Justes juges et les Justes soldats; sous l'aile gauche, les Justes ermites et les Justes pélerins. Et tout cela est peint avec un génie admirable et si plein d'art qu'on y trouve, non pas seulement une peinture, mais tout l'art de peindre; toutes les images semblent vivantes. Lorsque le maître peintre eut accompli l'ouvrage,600 couronnes lui furent surajoutées au delà de la convention et du prix. Un autre grand peintre vint un jour et voulut

(1) *Die Reise Jérôme Münzers,* dans le supplément nº 294, du 7 septembre 1899 de la *Münchener Allgemeine Zeitung.*

(2) Voir la note nº 1 de la page 300.

Digitized by Google

imiter cette peinture dans son ouvrage et il devint mélancolique et insensé. Oh! que sont admirables les figures d'Adam et d'Eve tout apparaît vivant; et les membres se correspondent l'un à l'autre. Le maître du tableau est enseveli devant l'autel. »

Combien il est intéressant de rapprocher cette critique si profonde du Dr Münzer : « *Et tout cela est peint avec un génie admirable et si plein d'art qu'on y trouve non pas seulement une peinture, mais tout l'art de peindre,* de celle émise, près de quatre cents ans plus tard, par Eugène Fromentin : *En vérité quand on s'y concentre c'est une peinture qui fait oublier tout ce qui n'est pas elle et donnerait à penser que l'art de peindre a dit son dernier mot, et cela dès sa dernière heure* (1). »

Le visiteur ne parle pas de la prédelle. S'il y avait eu sur le socle du retable une peinture représentant l'*Enfer*, il l'eût notée vraisemblablement. Cette prédelle, signalée pour la première fois par van Vaernewyck, en 1568, doit donc être postérieure à la visite de Münzer. D'autre part, si celui-ci ne décrit que les peintures intérieures, sans faire aucune allusion aux peintures extérieures des volets, c'est qu'on ne les lui a évidemment pas montrées. Il n'a vu que le retable ouvert. C'est ce qui explique son silence quant à l'inscription. Elle l'eût documenté concernant l'auteur dont il s'est enquis près de son guide, puisqu'il termine sa description par ces mots : « Le maître du tableau est enseveli devant l'autel » (*sepultus est autem magister tabelle ante altare*).

Qui a si parfaitement renseigné le voyageur sur cette particularité ? Il ne le dit pas. Il faut alors supposer les choses naturelles et ordinaires. Son informateur aura été le sacristain qui lui ouvrit la chapelle et qui, après avoir tiré le rideau, lui fit le boniment habituel. Or, nous savons que le peintre enterré au pied de l'autel est Hubert et non

(1) *Les Maîtres d'autrefois*, Paris, 1877, p. 430.

Digitized by Google

Jean, inhumé dans l'église de Saint Donatien, à Bruges. Nous le savons positivement par Lucas de Heere, surtout par Marc van Vaernewyck, lequel nous a transcrit le texte de la pierre tumulaire (1).

Notons encore que Münzer ne dit pas : *les maîtres du tableau*, ou : *l'un des maîtres du tableau*. Il dit *le Maître*, au singulier. Donc, à la fin du XV^e^ siècle la tradition, à Gand, était que le tableau de l'église Saint-Jean avait été éxécuté par un peintre, dont on ne cite pas le nom, mais qui, on le savait, était enterré au pied de l'autel de la chapelle Vyt. C'est formel. La rédaction de Münzer met donc à néant la légende introduite, pour la première fois, dans la pancarte rimée de Lucas de Heere, en 1559, d'après laquelle l'*Agneau mystique* serait dû à la collaboration habituelle des deux frères Van Eyck (2) Cette opinion déduite de l'inscription du cadre n'a cessé depuis lors d'être répétée. Elle a encore aujourd'hui de fervents défenseurs. En conclusion, s'il faut en croire le D^r^ Münzer écrivant en 1495, après avoir visité Gand, le polyptyque est l'œuvre d'un maître unique, enterré au pied de l'autel de l'*Agneau*. C'est donc Hubert.

Quant au nom de Jean, inscrit à la suite sur le cadre, il se rapporterait à un parachèvement plus ou moins important. « *Lorsque le maître eut accompli l'ouvrage* écrit Münzer en employant pour la seconde fois le singulier, *600 couronnes lui furent surajoutées au delà de la convention et du prix.* » Il y a évidemment ici confusion de la part, soit de l'informateur, soit de l'auteur. Le guide aura probablement fait une seule et même personne de l'auteur et de celui qui reçut le supplément de prix, pour avoir accompli l'œuvre.

Il faut donc interpréter ici le texte de Münzer et aussi faire des réserves sur le chiffre de la somme payée, attendu que lorsqu'il s'agit de la valeur des ouvrages d'art confiées

(1) Voir page 305.

(2) « *Hubert avait commencé l'œuvre selon sa coutume* », dit l'*Ode* à Jean de Maesyck, par Lucas de Heere. « *On dit que l'œuvre commencée par Hubert fut ensuite achevée par Jean*, écrit Van Mander, en 1604. *Je pense, au contraire, que, dès le début, les deux frères travaillèrent ensemble.* » (p. 30).

Digitized by Google

à leur garde, les sacristains comme les surveillants, ont une égale tendance à l'exagération.

Le Dr Voll considère ce supplément d'honoraires, comme une preuve de la satisfaction de Josse Vyt envers l'auteur du retable. Je le considère plutôt — c'est une autre supposition — comme la rétribution du travail de Jean, de ses déplacements, des frais occasionnés par son séjour à Gand, pour l'achèvement et la mise en état de l'œuvre de son frère. Il est probable que la somme en aura été discutée et convenue, au préalable, entre le magistrat gantois et le peintre du duc de Bourgogne.

Ainsi, les trois sources authentiques d'information les plus anciennes que nous possédions sur le retable et qui, seules, datent du siècle de son exécution :

1° l'épitaphe de la pierre tombale, après 1426,
2° l'inscription du cadre, après 1432,
3° la chronique de Münzer, en 1495

sont d'accord et se complètent. Loin de se contredire et de se gêner, elles s'expliquent. En juxtaposant leurs textes, la vérité se dégage :

Le peintre Hubert d'Eyck, le plus grand qui se soit trouvé, commença le retable. Il rendit son âme à Dieu, le 18 septembre 1426, et fut enseveli au pied de l'autel de la chapelle. La mort empêcha l'auteur de parfaire complètement son œuvre. A la demande de Josse Vyt, Jean, secondé par son art, l'accomplit. Lorsque le travail fut terminé, il lui fut payé 600 couronnes.

D'aucuns s'étonneront peut-être que, dans ces conditions, le souvenir d'Hubert van Eyck n'apparaisse pas en plus de document gantois ; que d'éloquents témoignages de l'admiration populaire n'aient pas, plus hautement consacré son nom ; qu'à l'exemple de ce qui s'est fait pour cet autre grand Gantois, Jacques Van Artevelde, un monument édifié sur l'une des places publique de la ville ne glorifie pas encore l'auteur du retable de Saint-Bavon...

Digitized by Google

De telles objections ne seraient qu'en partie justifiées, car les honneurs rendus au maître après sa mort projettent sur sa courte biographie des lueurs d'apothéose singulièrement suggestives.

5. — La Chronique de Van Vaernewyck.

Nous l'avons rappelé, Josse Vyt donna la crypte en dessous de sa chapelle, pour sépulture à l'auteur, du retable. Il fit, en outre, graver son éloge sur son tombeau et sur le cadre de son chef d'œuvre. Plus tard, probablement lors de travaux à la chapelle ou d'un transfert des restes mortels du peintre, et peut-être en 1533 seulement, la tombe fut ouverte et il se produisit alors un incident tout à fait sensationnel : des mains pieuses recueillirent l'os du bras droit qui fut exposé au cimetière de l'église.

Le fait est indéniable, car il est attesté par un témoin oculaire : Marc van Vaernewyck déclare, en effet, avoir vu de ses yeux la relique : « *Le bras auquel avait appartenu cette main si habile,* écrit-il en 1568, *a longtemps été suspendu dans une gaine de fer, au cimetière,* où JE L'AI VU JADIS *car l'église a été renouvelée et son tombeau déblayé avec plusieurs autres* (1).

C'est là une manifestation rare qui se comprendrait sans peine, si elle s'était produite en quelque ville italienne, mais qui parmi les artistes plus froids du Nord qui n'ont amais abusé de ce genre d'hommage, présente un caractère tellement exceptionnel et significatif, qu'elle requiert, à tous égards, l'attention.

Si nous recherchons dans la vie des peintres illustres un autre fait qui puisse être mis en parallèle avec celui-ci, nous ne voyons que l'enlèvement du corps de Michel-Ange, à Rome, par les Florentins.

(1) *Den Spieghel der Nederlandscher Audtheyt*, Gand, 1568, chap. XLVII.

Digitized by Google

Au derniers moments de sa vie, le maître avait demandé « à revenir, même mort, dans sa chère Florence, puisque devant il n'avait pu ». Sa dépouille avait été déposée à l'église des Saints Apôtres, où avait été célébré la cérémonie funèbre. Les Florentins sollicitèrent la faveur de transporter le corps à Florence. Les Romains refusèrent. Aussitôt, les Florentins résolurent, dans le plus grand secret, de l'enlever. Ainsi fut fait. Il fut enveloppé dans des étoffes, le cercueil dissimulé dans des laines et le glorieux ballot prit, dans la nuit, le chemin de la Toscane.

A Florence, tous les artistes s'étaient rassemblés sans bruit et l'attendaient. A une heure de la nuit, tandis que les plus âgés d'entre eux ouvraient la marche, en priant, la torche en main, les jeunes s'emparèrent du brancart sur lequel le cercueil avait été déposé et le maître fut processionnellement transporté à Santa-Croce. Bien qu'on eut agit en secret, la foule y était si grande que le cortège eut peine à traverser la nef de la vaste église. Dans la sacristie chacun voulut une dernière fois revoir les traits du mort. Le cercueil fut ouvert et Michel-Ange apparut. Il était habillé de damas noir, avec chapeau de feutre à l'antique, botté et éperonné. C'est ainsi que souvent il reposait, prêt à se lever et à se remettre au travail. Il semblait dormir... Ainsi s'exprime Vasari.

Une admiration sans limite est seule capable de faire naître de pareils élans. C'est sous l'inspiration de tels sentiments de reconnaissance passionnelle que des tributs d'hommage ont été rendus à d'autres génies; que la ville de Ravenne, par exemple, où mourut le Dante, s'est constituée la vestale vigilante du mausolée du poète; que de nos jours, le dimanche des funérailles de Wagner, tous les orchestres du monde, tacitement d'accord, célébrèrent son entrée dans l'immortalité.

La *Divine Comédie,* l'*Agneau mystique,* le plafond de la chapelle Sixtine, l'*Anneau du Niebelung* sont les fleurs suprêmes de quatre grandes renaissances. Le génie humain n'est pas allé au delà. Aussi les hommes dans leur émerveil-

Digitized by Google

lement ont-ils fait à leurs auteurs des funérailles de demi-dieux. Le récit de celle de Michel-Ange est fantastique. La flamme qui, jour et nuit, scintille au-dessus du sarcophage du Dante est émouvante. La *Marche funèbre de Sigfried* jouée à l'unisson des symphonies au chantre de Bayreuth, est de la plus empoignante poésie. Mais, songeons-y, l'hommage rendu à Hubert n'est-il pas plus exceptionnel et plus troublant encore !

Ce ne sont plus des parents et des disciples qui soulèvent le couvercle d'un cercueil pour contempler une dernière fois des traits vénérés; ce ne sont pas des amis qui pleurent la disparition d'un compagnon chéri. Ce sont des arrières-petits-neveux qui ne connaissent de l'ancêtre que son œuvre et qui, avant de disperser ses cendres au vent de l'oubli, s'agenouillent, fouillent parmi ses ossements blanchis et dans un pathétique mouvement de pieux enthousiasme y choisissent l'os du bras auquel fut attachée la main créatice, qu'ils enchâssent, élèvent et exposent comme une relique à la vénération publique. Fut-il jamais témoignage d'admiration plus intense !

Voilà ce que firent les Gantois du XVI^e^ siècle. Voilà comment ils glorifièrent leur peintre, « *le plus grand qui se soit trouvé* ». L'inscription du cadre du XV^e^ siècle coroborée par l'hommage des admirateurs du XVI^e^... Quelle preuve plus éloquente pourrait-on souhaiter pour reconnaître le génie transcendant d'Hubert et ses droits à la paternité du retable ?

« Ce n'est pas parce qu'Hubert aurait pu faire quelque chose s'il avait vécu — a dit déjà un de ses avocats les plus perspicaces, M. Joseph De Smet — mais parce qu'il avait déjà accompli de quoi se manifester comme grand homme que ces hommages lui ont été rendus. L'exposition de la relique au cimetière, quel que soit le moment où elle a été accomplie, prouve, par l'intention qui a dictée cette manifestation étrange, le fanatisme le plus rare et le plus extraordinaire (1). »

(1) *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, 1900, p. 73.

Digitized by Google

Cependant depuis près de cinq cents ans, le maître attend de la ville de Gand la consécration définitive de la place d'honneur qu'il a conquise et que d'aucuns essaient encore de lui contester. Mais la vérité historique est en marche.

Inspiré par les exploits des communiers héroïques du siècle des d'Artevelde, Hubert Van Eyck a, dès la fin du XIVe siècle et pendant le premier quart du XVe siècle, magnifiquement célébré les fastes de la société nouvelle que ses contemporains achevaient d'établir. Son génie a porté rapidement la peinture flamande à un idéal, à des procédés et à des sommets inattendus. Il fonda, à Gand, une école qui se dégage peu à peu de ses obscurités. En dépit de la fortune de Bruges, elle nous apparaît comme la plus belle, la plus originale et la plus populeuse que la Flandre ait produite. Saint-Bavon, les musées de Berlin et de Bruxelles en gardent les fleurs suprêmes.

Soyons reconnaissants à Josse Vyt d'avoir donné asile dans sa chapelle familiale à la dépouille de son peintre et d'avoir pris soin de faire connaître son nom sur le cadre du retable.

Soyons reconnaissants à Jean Van Eyck d'avoir complété les parties inachevées de celui-ci, avec une telle piété et un tel talent que son intervention est demeurée indéfinissable.

Soyons reconnaissants au Dr Münzer d'avoir enregistré les traditions gantoises de la fin du XVe siècle ; aux admirateurs anonymes du XVIe d'avoir marqué leur enthousiasme par un geste sans précédent et à Van Vaernewyck d'avoir conservé à la postérité le souvenir de cet hommage épique.

La concordance de ces faits authentiques et significatifs porte aux nues le nom d'Hubert Van Eyck, le maître de l'*Agneau mystique*.

A.-J. WAUTERS.

Bruxelles, le 15 mai 1908.

Digitized by Google

POST-SCRIPTUM.

A la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand où, le 8 décembre dernier, nous donnions lecture de l'étude qui précède, nous avons appris, non sans émotion, l'existence d'un texte ancien, demeuré jusqu'ici inconnu et relatif aux frères Van Eyck et au retable de Saint-Bavon. Il s'agit d'un journal de voyage semblable à ceux du Dr Münzer et d'Albert Dürer, mais plus détaillé, et rédigé par un chanoine italien.

En 1517, un des personnages les plus marquants de l'entourage du pape Léon X, apparenté avec la famille régnante d'Espagne et, par conséquent, avec Charles d'Autriche, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, le cardinal Luigi d'Arragona, entreprit un voyage dans le nord de l'Europe, au cours duquel il visita le Tyrol, la Suisse, le sud et l'ouest de l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Le chanoine Antonio de Béatis, qui accompagnait le cardinal en qualité de secrétaire, laissa de ce voyage une relation, rédigée à Malfi, aux mois de juillet et août 1521. Le manuscrit original est perdu, mais une ancienne copie a été retrouvée à la Bibliothèque de Naples, par M. Louis Pastor, l'éminent auteur de l'*Histoire des papes* et le continuateur de l'*Histoire du peuple allemand* de Jansen, qui en a publié le texte avec commentaires (1). « C'est M. Alphonse Roersch, nous écrit, le 10 décembre, M. le ministre d'État Jules Van den Heuvel, qui a fait connaître chez nous le voyage du cardinal d'Arragona, dans la *Revue générale* du mois de juin dernier, sous la rubrique: *Livres.* »

Le cardinal et sa suite arrivèrent aux Pays-Bas au mois d'août, par Maestricht. Ils visitèrent Louvain, Malines, Anvers, Middelbourg, où ils furent reçus par le roi Charles,

(1) *Die Reise des Kardinals Luigi d'Arragona, 1517-1518, beschreiben von Antonio de Beatis.* Fribourg in Brisgam, 1905.

Digitized by Google

qui, depuis le mois de mai, y attendait les vents favorables pour s'embarquer pour l'Espagne. Puis, viâ Rotterdam, ils repassèrent par Malines pour gagner Bruxelles. Leur séjour en Belgique se termina par une visite à Gand et à Bruges.

A Gand, dit M. Roersch, « *Antonio de Béatis décrit sommairement la cathédrale Saint-Jean avec le chef-d'œuvre des Van Eyck, qu'il attribue à un peintre nommé Robert et à son frère* » (1). Cette rapide information, un peu perdue parmi les notices bibliographiques d'un périodique littéraire et politique, passa inaperçue car nous ne l'avons vue relevée nulle part et, pour notre part, nous l'ignorions, sans doute encore, si MM. Victor Fris, secrétaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie, et Jules van den Heuvel, n'avaient eu l'obligeance de nous la signaler.

La relation du voyage du cardinal d'Arragona à travers la Belgique est pour nous du plus vif intérêt, tant, paraît-il, par l'abondance et la précision des données, que par l'originalité des observations. On apprendra avec plaisir que M. Victor Fris s'apprête à nous en donner une traduction commentée qui paraîtra incessamment.

M. Jules Van den Heuvel, avec une amabilité dont nous lui sommes grandement reconnaissant, vient de nous envoyer une lettre datée du 9 décembre de M. Roersch, qui a transcrit, à notre intention, le texte original du journal d'Antonio de Beatis, contenant le passage relatif à sa visite à San Johanne, publié par M. Pastor (2). Le voici, suivi de la traduction :

« *In la ecclesia magiore parroghiale che è decta San Johanne molto bella, quale ha un choro relevato et molto grande, et socto un succorpo quanto tone dicto choro aeroso con molte cappelle al torno. A la man dextra de quello è una cappella, dove è una tavola che in li doi lochi extremi ha due figure, a*

(1) *Revue générale*, juin 1909, p. 959.

(2) La Bibliothèque royale ne possède pas encore le volume de M. Pastor.

Digitized by Google

la dextra Adam et a la sinistra Eva, de statura quasi naturale et nudi, lavorati ad oglio di tanta perfectione et naturalità si de proportione di membri et carnatura come de ombratura, che senza dubio si puo dire di pictura piana che sia la più bella opera de Christiani; et secondo dicevano quelli canonici, è che forno facte da un maestro de la Magna Alta decto Roberto gia cento anni, et parno che adesso escano di mane di maestro. Et la historia de dicta tavola è de la ascensione de la Madonna, quale non havendola decto maestro possuto finire, perchè se morse, fu compita dal fratello, quale auche era gran pictore..... (1) »

Nous avons conservé au texte italien ses nombreuses erreurs d'orthographe, qui indiquent un copiste peu scrupuleux. En voici la traduction provisoire :

« *Dans l'église majeure paroissiale qui est dite de saint Jean, très belle et qui a un chœur surélevé et très grand. Et plus bas que le chœur, il y a un pourtour spacieux et beaucoup de chapelles à l'entour. A la main droite, il y a une chapelle où se trouve un tableau dont les extrémités sont occupées par deux figures, à droite, Adam et, à gauche, Ève, de grandeur quasi naturelle et toute nue; elles sont peintes à l'huile, avec une telle perfection et un tel naturel, autant en ce qui concerne la proportion des membres que pour la carnation et le modelé, que, sans hésitation, on peut dire que cette peinture est le plus beau tableau de la chrétienté; à ce que nous disent les chanoines, elle fut faite, il y a cent ans, par un maître d'Allemagne, nommé Roberto...*(?) *Le sujet de cette peinture est l'Ascension de la Vierge. Comme ledit maître ne pût l'achever, car il mourut, elle fut terminée par son frère, qui, lui aussi, était un grand peintre* (2). »

(1) L. Pastor, ouvrage cité, p. 117-118.

(2) Sous le titre : *Une description de Gand en 1517*, M. Fris publie, dans le journal *la Flandre libérale*, du 12 décembre 1909, un article sur la découverte de la relation de voyage du cardinal d'Arragona. Il dit : « On y lira une note bien importante sur le retable de l'*Agneau mystique*, qui confirme la thèse de M. A.-J. Wauters : c'est Hubert Van Eyck qui est le maître du chef-d'œuvre. »

Digitized by Google

Pour l'histoire de la peinture flamande au début du XV^e^ siècle et plus particulièrement pour la solution du passionnant problème qui nous occupe, ces quelques lignes écrites à la suite d'une visite à Gand, au mois d'août 1517, sont d'une importance capitale.

De même que le D^r^ Münzer, le chanoine italien de Beatis proclame la beauté du retable qu'il considère comme étant « la plus belle peinture de la chrétienté ». Sous la plume d'un lettré venant du pays de Masaccio, Gozzoli, Mantegna, Signorelli, Ghirlandajo, Léonard, Michel Ange et Raphaël, l'éloge n'est point banal. Mais plus précis que le médecin de Nuremberg, le prêtre napolitain nous fixe exactement sur ses informateurs : ce sont les chanoines de la collégiale, les lettrés de la cité. Ce sont eux, notamment, qui lui ont appris que c'est un maître nommé *Roberto* qui a peint le tableau, un siècle auparavant.

A première lecture, certains renseignements apportés à la question par Antonio de Beatis, sont quelque peu déconcertant : le retable de la chapelle Vyt représenterait l'*Ascension* et serait dû à maître Roberto. On a quelque peine à y reconnaître l'*Agneau mystique*, par Hubert Van Eyck. Il s'agit donc encore d'interpréter un ancien texte, rédigé d'après des renseignements exacts, mais mal compris ou mal annotés, ou inexactement recopiés.

Que signifie, d'abord : « le sujet de cette peinture est l'*Ascension de la Vierge?* »

Le visiteur devant le retable ouvert aura surtout été frappé par les trois imposantes figures de la partie supérieure. Il n'aura pas démêlé le sujet compliqué du triptyque. En voyant la Vierge Marie couronnée, assise à la droite de Dieu le Père, il aura songé au couronnement de la Vierge. De là à l'Assomption, il n'y a qu'un pas. C'est la façon la plus vraisemblable, pensons-nous, d'expliquer le titre fautif d'*Ascensione de la Madonna*.

Digitized by Google

Seconde erreur, soit de copie, soit de lecture dans : Roberto, « *Ro* pour *Hu* », provenant soit d'une mauvaise audition, soit d'une infidélité de mémoire — *Robertus* pour *Hubertus* ; Saint-Hubert était essentiellement néerlandais, quasi inconnu en Italie... Deux erreurs sans importance, du reste, puisqu'il ne saurait y avoir de doute sur l'identité du peintre que les chanoines de Saint-Jean ont entendu désigner aux visiteurs italiens : ils ont ajouté, en effet, que sa mort ayant interrompu le complet achèvement de l'œuvre, c'est son frère, un autre grand peintre, qui la termina. Sans qu'aucune objection puisse être soulevée, nous sommes bien ici en présence des deux frères Van Eyck, et, chose curieuse et tout à fait exceptionnelle, le nom seul de l'aîné est prononcé, tandis que celui du cadet demeure oublié. Le renseignement n'émane plus cette fois, d'un écrivain florentin de 1550, ni de poètes flamands de 1559, ni de Van Mander de Harlem, en 1604, mais des chanoines de Saint-Jean, en 1517. Il doit donc faire autorité. Si comme certains auteurs le veulent, Jean avait peint la plus grande partie du retable ; si Jean « lui avait donné l'unité en effaçant les traces du travail de son frère » ; si Jean « avait marqué le chef-d'œuvre entier du sceau de son génie », le souvenir en fut demeuré vivace et les chanoines de la collégiale, après avoir cité le nom d'Hubertus, n'eussent pas commis l'injustifiable oubli de négliger celui de Johannes. Le texte de Beatis est là pour nous dire qu'il n'en ont rien fait. En 1517, à Gand, la tradition ne prononce que le nom d'Hubert.

En écrivant « maestro Roberto », c'est donc bien de celui-ci que de Beatis entend parler, dans son journal de voyage. Devant ce document d'une incontestable autorité, daté de quatre-vingt-cinq ans seulement après l'achèvement de l'œuvre et apporté par un voyageur érudit, qui cite la source autorisée de son information, la légende de la paternité de Jean et celle de la collaboration habituelle des deux frères s'écroulent enfin. Elles dataient

Digitized by Google

de 1559. Il a fallu exactement trois cent cinquante ans pour en avoir raison. Les légendes ont la vie dure.

« Ce qui est essentiel, nous écrit M. Vanden Heuvel, c'est de montrer la continuité de la tradition. Vous tenez trois anneaux de la chaîne : le Dr Münzer, le chanoine de Beatis et le chroniqueur Van Vaernewyck. A chaque demi-siècle, ou peu s'en faut c'est l'affirmation du même fait, c'est la proclamation de la même paternité. »

De Beatis confirme les dires de Münzer : le retable est l'œuvre « d'un maître », et ce maître, « jadis fameux », dit l'inscription tombale, « le plus grand qui se soit trouvé », dit celle du cadre, est Hubert, celui dont les Gantois vénérèrent un jour le bras si habile, à l'égal d'une relique. Jean n'est intervenu que par le fait de la mort prématurée de son aîné et la question de savoir quelles sont les parties qu'il a achevées passe, dès lors, au second rang.

Le « retable des frères Van Eyck » devient « le retable d'Hubert Van Eyck », affirmation qui fixe définitivement la prééminence artistique de celui-ci.

A. J. W.

23 décembre 1909.

Digitized by Google

TUTHUR ET LE BONHOMME NOËL

A Mme Blanche de Mendibi.

On a placé Tuthur à genoux sur une chaise. On l'a revêtu de ses plus beaux habits pour l'événement inouï qui se produira ce soir. Et Tuthur qui ne sait pas encore la formule des prières, incline cependant la tête sous le souffle terrible et doux des miracles.

Ses mains sont jointes sur le dossier coupant de la chaise. Sa respiration est malaisée. Une pâleur verdâtre a défleuri ses joues. Ses dents claquent. Toute sa personne respire une émotion tragique...

Tuthur a eu cinq ans au début de cet automne. Depuis juillet dernier, il a quitté l'école maternelle pour fréquenter celle des « grands garçons ». On lui enseigne mille choses déconcertantes et rebelles, avec lesquelles son esprit a engagé une formidable lutte, et dont la possession enfièvre son amour-propre. On lui apprend à nommer ses lettres, à compter des boules, à comparer des bâtons striés et de longueur inégale. Il a un jour répondu à l'instituteur que 1/4 était plus grand qu' 1/3. Ce n'était pas juste, bien que 4 fût plus grand que 3. Et Tuthur rentré chez lui a eu une crise de larmes. Cette réponse-là et quelques autres non moins déplorables lui ont fait douter du succès final. Mais ces découragements étaient passagers; et il suffisait qu'on rappelât la visite prochaine du Bonhomme Noël. Or ce soir du 24 décembre était arrivé, et Tuthur, sur sa chaise, tremblait comme un condamné.

Digitized by Google

Heureusement que cette semaine il a obtenu une carte rose avec le maximum des points pour l'application et la conduite ! A-t-il travaillé ! A-t-il été, lui toujours si sage, plus sage encore ces huit longs jours ! Et c'est bien quelque chose, le maximum; mais vraiment, est-ce assez ? Tuthur craint fort que non. Et tandis qu'il eût souffert mille hontes d'avouer 53 ou 50 points seulement sur 55, il souffre quand même de n'avoir pas plus que le maximum dans une telle circonstance.

Pourtant, il essaye de se rasséréner là-dessus; et tout en regardant sa carte rose devant lui, sur la commode, près des carottes qui sont pour l'âne du Bonhomme Noël, Tuthur répète mentalement :

« J'ai deux cuillers ! j'ai deux cuillers ! »

Car l'instituteur de Tuthur a une façon de tracer le chiffre 5 qui rappelle la silhouette d'une cuiller à café. Et « deux cuillers » sont pour une trentaine de bambins l'insigne de la perfection et de l'honneur scolaires.

« J'ai deux cuillers ! j'ai deux cuillers ! »

Et si Tuthur ne se contenait pas, il en pleurerait ! Puis, ces carottes, ces carottes de l'âne ! Mon Dieu, pourvu qu'elles soient suffisantes ! Elles sont ridiculement petites. Le Bonhomme Noël ne voudra jamais les emporter.

Et Tuthur qui ne bouge d'une ligne, adresse de côté à ses parents un regard de prière. Ils sont là, papa et maman, souriants, confiants, aveugles, près de la cheminée en coin, c'est-à-dire loin, si loin que Tuthur ne serait même plus entendu d'eux, à supposer qu'il pût crier encore. On dirait que les murs de la pièce, la cheminée, papa, maman, la commode, les carottes et la carte rose se sont reculés à des distances irréelles, et que Tuthur est abandonné au milieu de tout cela, sur une chaise, depuis plus longtemps que le commencement de cette interminable semaine.

Il en a les membres tremblants ; et ses mâchoires dansent

Digitized by Google

comme de sourdes castagnettes. Mais le plus terrible, c'est le trou noir que découpe la porte ouverte, c'est l'ombre du corridor d'entrée. Songer qu'Il entrera par là ! *Et que ce sera trop tard !* Peut-être qu'Il oubliera ! Il y a tant de petits garçons dans le faubourg, et dans la ville et dans d'autres villes qui entourent celle-ci ! Peut-être qu'Il oubliera ! Car c'est miracle que d'aller chez tant de petits garçons en une nuit. Mais le miracle n'est miraculeux que pour les incrédules. Et Tuthur devine trop bien que lui n'échappera pas. Il sait que le Bonhomme Noël sait tout, même que lui, Tuthur est présentement tout seul sur une chaise. Le Bonhomme Noël n'oubliera pas, ne se trompera pas. Il a bien eu l'adresse. Papa, qui connaît beaucoup de monde, l'a probablement rencontré un soir, ou lui a envoyé une lettre. Alors, Il viendra sûrement ; et ce sera par ce trou noir du corridor. Et Tuthur a beau fixer le dossier de sa chaise, l'assiette sur la commode, papa, maman ; l'inexorable vision du trou noir entre toujours dans un coin de son œil.

Maintenant, il y a comme un tambour qui roule dans son ventre. Nul chariot dans la rue cependant. Un silence de neige. Et de longs sifflements, ou des bruits de sirène traversent son oreille. Il en a complètement oublié la liste de ses désirs. Éperdu, il songe uniquement, précipitamment :

« J'ai deux cuillers ! j'ai deux cuillers ! Mais les carottes ! les carottes ! »

Tout à coup, un hi-han bondissant, formidable, surnaturel, éclata au dehors. Tuthur en eut les sangs gelés. Jamais, au grand jamais, il n'avait ouï rien de pareil. Et Dieu sait si les ânes des maraîchers, en descendant chaque matin vers la ville, menaient un joli tapage dans le faubourg. Mais ceci jamais ; et il n'y avait qu'un âne du paradis pour faire un bruit comparable à celui-là.

Ce fut interminable. Tout là-bas, au fond des ténèbres, l'huis s'était déclos. Un vaste chuchotement avançait. On ne

Digitized by Google

voyait rien, rien encore, jusqu'à ce qu'enfin une lueur blanchissante et très élancée flottât parmi l'ombre du vestibule, à deux mètres. Les prunelles épouvantées de Tuthur buvaient la vision fantômale, derrière qui on sentait remuer un cortège. Puis, Tuthur baissa, crispa ses paupières, comme s'il tombait infiniment dans un gouffre ; et quand il les releva, le Bonhomme Noël s'encadrait lumineusement entre les chambranles de la porte.

Tout blanc, éblouissant, la robe, la barbe, le visage et le bonnet pointu dressant comme une immense colonne d'irréalité, et d'une majesté plus haute que dans les images peintes...

Il lui suffit de deux pas, quand les autres en font quatre, pour être auprès de Tuthur qui était plus blanc que lui. Le cortège, respectueux et entièrement composé de voisins, était demeuré au seuil de la pièce.

Alors, le Bonhomme Noël parla. Et il commença par dire une chose tout à fait déconcertante :

« Bonjour Tuthur. »

Sa voix était extraordinaire de naturel. Il semblait qu'on l'eût entendue depuis toujours, auprès de vous, en famille ; et pourtant, c'était le Bonhomme Noël, de même que ces yeux si mystérieusement encavés, et d'une lueur si troublante, à la fois si indéterminée et si précise, comme le souvenir d'une chose qu'on aurait jadis connue, étaient bien, eux aussi, les yeux du Bonhomme Noël.

Il dit encore, en montrant la commode :

« Ces carottes, c'est pour mon âne? »

Tuthur ne pouvait pas encore répondre, pas même rendre à Noël son salut de bienvenue. Bien plus, déjà affolé par cette voix et ces yeux, il venait de découvrir dans la joue gauche du veillard, ô merveille, un trou, un trou noir, glacé, aux bords déchiquetés, et dont on ne voyait pas le fond. Et cette constatation inouïe recouvrit toutes les réflexions tourbillon-

Digitized by Google

nantes de Tuthur. Une grande pitié soudaine, intolérable, le fit trembler plus fort qu'il ne tremblait quelques secondes auparavant, trembler de froid à la pensée du vent qui devait s'engouffrer dans la tête blanche de Noël.

Alors seulement, Tuthur souffla :

« Oui, l'âne, grand Bonhomme... Noël...

— Et tu as la carte rose?

— Oui, grand Bonhomme... Noël...

— Avec deux cuillers.

— Oui..., grand Bonhomme... Noël...

— Est-ce que tu as souvent deux cuillers?

— Oui, grand Bonhomme... Noël...

— Et est-ce que tu es toujours sage à la maison?

— Je... je... Oh oui!... »

Il n'aurait jamais pu dire tout ce qu'il aurait voulu dire : qu'il essayait, qu'il croyait que oui, qu'on ne savait jamais ces choses-là, que papa et maman le renseigneraient en toute justice. Et comme s'il avait mille fautes confuses à se faire pardonner, mille promesses à fournir, il répéta sur un ton suppliant :

« ...Oh oui... grand Bonhomme... Noël...

— Alors, pour ta récompense, qu'est-ce que tu aimerais bien avoir cette année?

— Un... un...

— Un dada ?

— Un dada.

— A roulettes?

— Oui, grand Bonhomme Noël.

— Avec un petit chariot?

— Oui, un chariot.

— Et peut-être un jeu de patience, en pierres, pour faire des châteaux.

— Oui, grand Bonhomme... Noël.

— Puis des billes, je suis sûr que tu aimes les billes?

Digitized by Google

— Beaucoup. »

Et une grande détresse fit ruisseler une plus abondante sueur sur les tempes de Tuthur. Car non seulement le Bonhomme Noël devinait juste, point par point, mais Tuthur venait de se voir jouant aux billes dans le trou noir du blanc visage.

« Et ainsi, est-ce que ce sera assez?

— Oh oui, Bonhomme... Noël.

— Et si je t'apportais quand même des pastels, une boîte à couleurs avec des pinceaux?

— Oh oui, grand Bonhomme... Noël... des pinceaux.,. des vrais... comme papa.

— Eh bien, tu les auras, mon ami. »

Tuthur pensa tomber de sa chaise. Tout cela était d'un tel prodige qu'il ne savait plus s'il était extrêmement heureux ou extrêmement malheureux. Il y avait dans sa poitrine, son ventre, ses jambes, comme un grouillement de bêtes. Il ne savait plus où il était, si ce n'est que le Bonhomme Noël se trouvait devant lui, qu'il semblait grandir, traverser le plafond de son bonnet pointu, et qu'il devenait toujours plus blanc avec la tache noire de son trou au milieu du visage.

Mais le Bonhomme demanda :

« Tu n'as pas encore appris tes prières? »

Cette question tomba sur Tuthur comme un coup de massue. Tuthur crut que sa nuque se mettait à brûler. Il retrouva brusquement toutes choses autour de lui. Et anéanti par une angoisse suprême, il eût voulu se tourner vers ses parents, tout là-bas, implorer leur secours. Plus rien ne remuait dans son cou, ne sortait de sa gorge. Mais le Bonhomme Noël, qui lit aisément dans la tête des petits garçons, fit lui-même la réponse :

« Bah, ce n'est rien. Tu les apprendras bientôt. Tu as le temps. Sois toujours sage, à la maison et à l'école, et continue de bien travailler. Surtout dors très fort cette nuit.

Digitized by Google

N'ouvre pas les yeux, même si tu m'entends descendre par la cheminée dans ta chambre. Au revoir, Tuthur. »

Et le grand Bonhomme Noël prit dans l'assiette, sur la commode, les carottes dédiées à l'âne. Et d'un pas lent, comme à la procession du faubourg, il regagna le corridor. Au seuil de la pièce, le groupe de voisins s'ouvrit ; et l'apparition merveilleuse, l'apparition blanche s'évanouit dans l'ombre parmi les chuchotements...

Tuthur ne bougeait toujours pas. Il était sur sa chaise, les mains jointes sur le dossier, les genoux morts, statue vivante et minuscule de la détresse, absolument comme s'il attendait encore la divine visite. Et la terre se fût ouverte sous lui, qu'il fût resté dans le même état...

Cela dura longtemps...

Tout à coup, un tonnerre de hi-han ébranla le silence de la rue. C'était de la frénésie, une clameur de triomphe, à croire que l'âne de Noël n'avait plus mangé de carottes depuis d'innombrables semaines. Et Tuthur dégringolant de sa chaise courut à sa mère, les joues blêmes, les yeux fous, hurlant d'inquiétude pitoyable :

— ... Oh... oh... maman ! Le Bonhomme Noël... il doit... a... avoir froid... Il... il... a un trou... dans sa figure... »

Alors, Tuthur éclata en larmes, et un désastre incoercible anéantit son beau costume des dimanches...

E. Gérard-Gailly.

Digitized by Google

UNE HISTOIRE DES LETTRES BELGES [1]

Oui, mais des Lettres françaises seulement, et il est permis de le regretter. Car du moment qu'on admet l'existence d'une littérature belge, il devient impérieusement nécessaire de ne point l'amputer, de l'envisager tout entière. Et pourquoi pas Albrecht Rodenbach, si George Rodenbach y est analysé? Est-ce que le mysticisme de Guido Gezelle est indifférent à celui que sollicite le mysticisme de Max Elskamp? Et le réalisme de Styn Streuvels, ne fera-t-il point le plus juste parallèle avec celui de George Eekhoud? Une logique supérieure préside, semble-t-il, à ces comparaisons suggestives; elles n'ont qu'un inconvénient, c'est d'exiger, de celui qui s'y risque, la pleine possession des deux « langues nationales ».

M. Liebrecht s'est soustrait à la moitié d'une tâche, que sa philosophie historique aurait dû lui rendre agréable tout entière. Pourquoi? Je l'ignore. En remontant au plus lointain passé d'une de nos races, il était encore incité davantage à n'omettre aucune des créations intellectuelles de la Flandre. Il nous aurait de la sorte appris que Maerlant, le *Renard* thiois, les *Abele spelen* et les vers de Van der Noot étaient également tributaires du génie français; il nous aurait donné un portrait vu de face du grand Marnix, au lieu du plus fuyant des profils, il aurait restitué à Van Hasselt les por-

(1) Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge d'expression française*, avec préface d'Edmond Picard, Bruxelles, Vanderlinden, in-8°.

Digitized by Google

tions néerlandaises de son œuvre, etc., etc. Puisque les écrivains français nés sur le sol belge ne sont plus que des écrivains belges, il est d'une radicale injustice de les séparer de leurs frères de vie politique et sociale (1).

On dira que c'est là une sotte querelle. On aura tort. Car un historien n'a pas le droit de se désintéresser d'une grosse moitié du sujet que lui impose sa doctrine. Est-ce que M. Pirenne, constructeur ingénieux de l'âme belge, a sacrifié, lui Wallon, la Flandre et le Brabant dans son exposé du passé national? Certes non, il a poussé la coquetterie jusqu'à sacrifier plutôt la Wallonie, et lorsque M. Liebrecht oublie qu'il y a eu des écrivains du passé — et de grands — sur les rives de la Meuse et de la Sambre, il s'avère le disciple respectueux de notre éminent historien, gantois d'adoption. Mais que va penser celui-ci de l'omission de tous les Néerlandais qui ont eu la fierté de leur idiome? Vraiment, je n'ose anticiper sur les sévérités de son jugement...

Ce que j'oserai, c'est m'étonner des lacunes et des erreurs vraiment exorbitantes de cette histoire de nos lettres. Les comptes rendus que j'ai lus du livre de M. Liebrecht font bon marché de la partie historique et s'acharnent sur les soi-disant

(1) Cette préoccupation de « belgeoiser » tout conduit à d'étranges affirmations. P. 57 M. Liebrecht loue Jean d'Outremeuse d'avoir entrepris ses deux vastes compilations « pour glorifier sa patrie et pour en faire connaître « les hauts faits. C'est la première fois que pareille remarque peut se « faire pour un écrivain belge ». Le plaisant, c'est que Jean d'Outremeuse, dans les vers allégués ensuite déclare qu'aucun pays n'est « d'aussi noble resogne — Com la vesqueit de Liège », et par son particularisme, réfute victorieusement l'écrivain qui le cite. Car peu lui chaut le sort de la Flandre et celui du Brabant. S'il parle des Flamands c'est surtout pour narrer leurs luttes contre les Liégeois (voyez IV, 159, 162, 248-9, 347; V, 329 etc.), pour enregistrer avec un malin plaisir leurs défaites et pour nous rapporter que tel évêque de Liége les traitait de « chiens excommengiez » (IV, 347), tandis que le chroniqueur lui-même oppose les maudits Brabançons (maleois) dans sa *Geste* (V, 592) a ses « hardis et preux » compatriotes. Singulier Belge, en vérité!

Digitized by Google

négligences ou intolérances de sa critique, lorsqu'il étudie les lettres contemporaines. On lui reproche d'avoir trop dit de Pierre, qui est vivant et parlant, et pas assez de Paul qui a bon pied et bon œil. J'avoue que je me soucie assez peu de ces défauts de proportion ou de ces minuscules dénis de justice. Nous manquons de recul et de sang-froid pour juger nos pairs; M. Liebrecht, me parait-il, n'espérait pas davantage que le meunier de La Fontaine, et il savait, avant d'avoir pris la plume, qu'il ne contenterait pas tous nos gens de lettres.

Mais, lorsqu'il étudie le passé littéraire, il est comptable à une opinion qui ne varie guère, une opinion qui, pour être moins courante et facile, n'en repose que plus solidement sur des recherches et des documents de parfaite rigueur. On ne discute plus les classiques d'une langue, pas plus que les vieux maîtres d'un art. Nons n'aimons pas de la même façon les Van Eyck, Memling, Metzys, Rubens; mais qui donc ne les aimerait point du tout et quelles divergences graves peuvent subsister entre nos admirations foncières? A celui qui attribuerait l'*Agneau mystique* à Roger de le Pasture nous ririons au nez, d'un rire unanime. Et c'est le même rire qui logiquement devrait éclater lorsqu'on attribue *Le Chevalier à l'épée* à Chrétien de Troie ou qu'on vieillit d'un siècle Herman de Valenciennes. Une disgrâce particulière de notre éducation veut qu'il n'en soit point ainsi. Mais cette disgrâce n'est pas mienne, et, quelle que soit ma très vieille sympathie pour un collaborateur de cette *Revue*, j'entends garder la franchise de mon propos devant une anomalie aussi fâcheuse. Pour sévère que sera ma critique, elle aura ce mérite d'être sincère, désintéressée et exempte de parti pris.

Je renonce donc tranquillement à examiner ici les opinions — toutes provisoires — de M. H. Liebrecht sur nos contemporains plus ou moins notoires. Il a consacré plus de la

Digitized by Google

moitié de son gros volume — soit 258 pages — aux morts, et c'est de cette moitié que j'ai l'intention de vous entretenir. Aussi bien a-t-elle passé presque inaperçue devant une critique, incompétente ou assujettie au désir d'actualité.

*
* *

Mais il n'est pas superflu de se demander quels ont été les devanciers de notre jeune historien. Car il n'est pas entré le premier — ni le dixième — dans la carrière, et la bibliographie de son livre a beau être incomplète, elle suffit à nous édifier sur le labeur essentiel de ceux qui, avant lui, avaient chez nous dressé, tantôt en style de notaire, tantôt dans une forme plus captivante, l'inventaire de nos richesses intellectuelles.

Pour ne pas remonter au delà de 1880, il faut citer de M. Nautet l'*Histoire des lettres belges d'expression française* et une brochure, qui fit quelque tapage, de M. Carton de Wiart. Voilà, pris dans le tas, deux écrits, que les noms de leurs auteurs désignent, me semble-t-il, à l'attention du bibliographe. M. Nautet est mort, et assez malheureusement. M. Carton de Wiart est vivant, bien vivant et d'une activité qui déroute, tant elle est multiple. Plût à Dieu qu'il se fût abstenu de publier, en 1894, ses *Caractères de l'ancienne littérature belge*, car il nous eût épargné le désagrément de relever jadis (1) une admirable collection d'erreurs matérielles et de jugements faux. Reprenant la tâche sous laquelle Nautet avait plié, il ne fit que mieux accuser les insuffisances de son devancier. Celui-ci s'en était tenu aux notions périmées depuis longtemps de Van Hasselt, dont l'*Essai sur l'histoire de la poésie française* remonte à 1838. Pour l'époque l'*Essai* était plus qu'estimable. Mais cinquante ans plus tard il n'en subsistait vraiment rien. C'est qu'en ces cinquante ans une science était née, la philologie romane, et qu'un grand

(1) Je fais allusion à un article de la *Revue wallonne*, imprimé en 1894.

Digitized by Google

nombre de livres, de dissertations et d'articles de revues avait renouvelé, en France comme en Allemagne, un champ d'études, dont les Belges, en dehors des universités, n'avaient pas même mesuré du regard l'étendue. Des tentatives honorables, mais insuffisantes, de Charles Potvin, plus poète qu'historien et surtout que philologue, un ou deux travaux de Kervyn de Lettenhove, quelques pâles notices de Scheler, excellent éditeur à sa date, mais peu doué pour la critique littéraire, tel fut le médiocre apport de la Belgique. Encore avait-il échappé à la curiosité butinante, mais superficielle de M. Nautet. Celui-ci ne s'était même pas douté que Gaston Paris et ses élèves avaient, lorsqu'il publia son livre, revisé d'assez complète façon les documents de notre passé littéraire. Il n'est pas une date, pas une attribution d'œuvres, pas même l'orthographe d'un nom qui n'avaient été soumises à une critique patiente et appliquée aux sources. De tout cela rien n'a filtré dans les minces volumes de M. Nautet, détestablement composés. Lorsqu'il cite Arthur Dinaux, loue avec emphase une « floraison strictement autochtone », cite tel jongleur liégeois « vivant vers 1101 » et dont il se garde, et pour cause, de préciser la personnalité, lorsqu'il oublie que Froissart a tout crûment pris son premier livre à Jean le Bel et nous affirme qu'il a simplement « noté ce qu'il a vu », lorsqu'il ajoute au nom de Jehan Desprez (*sic*) le patronymique de *d'Oultremont*, lorsqu'il fait naître Martin Franc (*sic*) à Arras, etc., etc., il désarme quasi notre critique par la persévérante énergie avec laquelle, ignorant tout de notre histoire intellectuelle, il dogmatise à son propos.

M. Carton de Wiart ne procède pas différemment. Peut-être même est-il encore en recul sur son devancier. On le voit, accumulant les hérésies scientifiques avec la plus douce sérénité, mêler sans souci de nulle distinction les trouvères d'Arras et ceux de Belgique, comme si la Belgique actuelle pouvait tirer gloire d'écrivains d'une province, étrangère

Digitized by Google

depuis des siècles et qu'en s'annexant on contredit le dessein même dans lequel on écrit. Il est plus sage et plus charitable de ne point insister.

En 1902, M. Chot publie le *Syllabus* d'un cours où il expose « L'évolution de l'art littéraire français en Belgique »; puisque M. Chot est professeur et qu'il a une formation scientifique, on s'attend à quelque progrès (1).

Or, il faut confesser qu'en 1902 le progrès est nul. Les plus formidables erreurs commises par M. Carton de Wiart sont paroles d'évangile pour M. Chot. Visiblement il a suivi, sans penser à le corriger, ce devancier mal averti. Il veut que Chrétien de Troyes soit mort en 1191. Qu'en sait-il? Quel est le document qui lui a fourni cette précieuse indication? Il affirme que Chrétien (qu'il écrit *Chrestien*) (2) « donna à la poésie française, peu stable encore, des règles définitives ». Voilà ce qu'il serait difficile de démontrer. Chrétien n'a inventé ni l'octosyllabe, ni le goût des aventures, ni l'art du monologue, ni même la conception totale de l'amour courtois. C'est un psychologue, et il ne fallait dire que cela (d'après M. Gaston Paris, Lanson, etc. si l'on n'était pas en état de le lire) pour l'individualiser. M. Chot s'en garde bien. Loin de là, il cite son *Lancelot* et, comme dans *Perceval*, il veut que le héros y méconnaisse l'amour. C'est le contre-pied de la vérité. S'il avait lu ce poème, soit dans la faible édition de Jonckbloet,soit dans l'édition critique de Foerster, il aurait su — et il aurait appris à ses auditeurs — que Lancelot sacrifie tout à l'amour, même son honneur de chevalier. Enfin nous dire que Chrétien est « le Ronsard du XII^e siècle », c'est ne rien dire du tout.

(1) On a annoncé un volume de M. Chot sur ce même sujet; je l'ai fait demander à son éditeur à Charleroi; il m'a été répondu qu'il n'était pas encore achevé. Je me propose de l'analyser avec le même soin rigoureux que celui de M. Liebrecht lorsqu'il aura paru.

(2) Il faut pourtant opter entre l'orthographe ancienne *Crestien* et celle d'aujourd'hui *Chrétien*.

Digitized by Google

Toujours empressé à suivre M. Carton de Wiart, qui, lui-même, suit des auteurs plus anciens et ne songe pas à les contrôler, il nous enseigne que « la propagation des chansons de geste et des poèmes » se continua après Chrétien, et il cite « Jean de Nivelles ou de Nevele mort en 1193 ». Autant d'hérésies que de mots. Dès 1886 j'avais montré que Jehan de Nivelles, ou plutôt le *Nevelois*, n'était qu'une mauvaise lecture et que probablement c'est Jehan le Venelais qu'il fallait lire. En tout cas le faible continuateur du *roman* d'Alexandre (et non d'une *geste*) n'est ni flamand, comme l'imagine M. Carton de Wiart, ni de Nivelles, comme semble l'admettre implicitement M. Chot. S'il est du sud de la Belgique ou de la Champagne (opinion de M. Suchrow) c'est ce qui n'est pas établi. En ce qui concerne Audefroi on est surpris de le voir rangé chronologiquement avant Quesne de Béthune, son aîné d'un siècle. Au surplus, ce n'est pas à ces trois noms, ou plutôt au dernier (car Arras a pu faire partie du comté de de Flandre [1]), mais est à distance respectable de nos frontières), qu'il fallait borner l'énumération de nos titres littéraires à l'estime, pour la période qui a suivi Chrétien. Pourquoi omettre Raoul de Houdenc, qui *pourrait* être de chez nous,

(1) Répétons qu'Arras n'a rien à faire ici. Qui dit « littérature belge » entend littérature circonscrite à nos frontières actuelles. Sinon, Liége étant un fief allemand au moyen âge, de même que le comté de Flandre relève de Paris, les historiens de la littérature allemande auraient le droit de s'annexer toute l'historiographie liégeoise, et les historiens de la littérature française se devraient d'analyser nos auteurs de langue néerlandaise au même titre qu'un Chastellain et un Marnix, qu'ils ne négligent que trop. C'est une erreur de point de vue qui est vieille et tenace. L'Académie la commet dans sa *Biographie nationale*, lorsqu'elle nous annexe la riche littérature artésienne. Il est vrai qu'à se montrer scrupuleux, on devrait renoncer à Froissart, qui est de Valenciennes, et Jean Le Maire, qui est de Bavai. A la rigueur même, il conviendrait d'exclure Olivier de la Marche et Marnix le franc-comtois. M. Liebrecht n'est pas de cette école, lui qui imprime bravement : « Watteau est un Flamand authentique » (p. 18).

Digitized by Google

si toutefois cela n'est pas démontré? Pourquoi surtout ignorer les deux chefs-d'œuvre de notre poésie au XIIIe siècle, le *Poème moral*, écrit vers 1200 à Liége par un pieux anonyme, et l'adorable chantefable d'*Aucassin et Nicolette*, qui est du Hainaut méridional?

Est-ce tout? Hélas non. Car si M. Chot a des omissions regrettables, il n'est pas plus heureux dans ses attributions. Il nous annexe Adenet, et c'est entendu. Mais il lui attribue un *Oger le Danois* qu'il n'a pas écrit. Nous avons de lui les *Enfants Ogier*, poème assez faible, et nous avons aussi et surtout son grand roman de *Cléomadès*, son chef-d'œuvre, dont M. Chot ne souffle mot. Quant à affirmer qu'il a écrit *Berte* à la cour du duc Henri III, c'est peut-être s'avancer beaucoup. Et c'est trop que de faire de Jean de Condé (XIVe et non XIIIe siècle, donc à 150 ans d'intervalle) un élève de Chrétien. Car je ne sache pas que Jean nomme et je ne découvre nulle trace de son influence chez le rimeur tard-venu, pas plus que je ne vois figurer dans ses œuvres complètes les « deux mystères, œuvre de pure imitation » qui lui sont bénévolement attribués par notre auteur. Et pourquoi celui-ci omet-il — ou ignore-t-il — Baudouin de Condé et Watriquet de Couvin, pourtant inséparables de l'auteur du *Lai du blanc chevalier*? (1) Le premier est son père et maître, l'autre se rattache directement à sa manière laborieuse. La vérité est que M. Chot traite d'ouï-dire un sujet difficile qui, pour d'excellentes raisons, ne lui est point familier.

Est-il plus précis et plus exact pour la période suivante? On en jugera. Il fait de Martin Franc *(sic)* un Wallon. Or Martin Lefranc est né « en la doulce conté d'Aumalle »,

(1) M. Chot nous apprend que « Jean de Condé, dans sa *Défense des Menestrels*, attaqua si violemment les ordres monastiques... » En réalité, c'est dans le *Dit des jacobins et des fremeneurs* (Scheler, II, 249) qu'il vitupère de la sorte, et il fallait citer aussi *De l'ipocrisie des jacobins*, dont le thème est peu différent.

Digitized by Google

comme il nous l'apprend lui-même dans son *Champion*, et c'est une assertion vieille de quatre cents ans, qui le naturalisa bien à tort Artésien, et un Artésien, ce ne serait tout de même pas un Wallon ! Le premier coupable ici, c'est Jehan Le Maire de Bavai, qui vécut au XVI^e^ siècle et dont M. Chot, qui confond toutes les dates, veut qu'il soit mort en 1473, c'est-à-dire l'année même de sa naissance.

Parle-t-il de Froissart? C'est pour omettre son *Meliador*, bien plus volumineux et plus important que ses médiocres poésies. Il escamote Chastellain et oublie que Commynes est, comme lui, un pur Flamand de Flandre, ce qui lui permet d'avancer qu'au XV^e^ siècle « la Flandre avait renoncé tout à fait à cultiver les lettres françaises ». J'ai surabondamment prouvé le contraire dans un travail récent (1).

Mais c'est assez s'occuper d'un résumé qui n'aurait nulle importance, s'il ne condensait pas la matière d'une leçon faite sous les auspices de l'Université libre de Bruxelles. Lorsqu'un professeur de l'État, patroné et estampillé par une institution universitaire, se moque aussi agréablement de ses auditeurs, avons-nous le droit de nous montrer bien sévères pour de simples hommes de lettres qui, à quelque vingt ans d'intervalle, sans grand souci des recherches et des progrès scientifiques, nous entretiennent d'un passé, dont l'accès reste interdit à leur curiosité littéraire?

*
* *

Pourtant il serait injuste de dénier à M. Liebrecht le désir de l'information exacte. C'est le sens qui lui en manque, et cela pour la très simple raison qu'il n'est ni philologue, ni historien et qu'il ne suffit pas de mettre le nez dans beaucoup de livres pour acquérir une méthode d'investigation. Rien que le départ entre les opinions surannées ou fausses et les

(1) Voir *Bulletins de l'Académie de Belgique*, 1908.

Digitized by Google

vues progressives, neuves ou toujours fondées suppose un flair, qu'on ne peut acquérir tout de go. S'agit-il de distinguer entre trouvères et troubadours, M. Liebrecht va demander à Villemain (à Villemain !) une explication qui fait sourire des différences entre les uns et les autres. Il semble ignorer que cette poésie « réaliste, satirique, grave, souvent triste des poètes du Nord », le Midi l'a connue également, tandis que la légèreté gracieuse du Midi s'est reflétée exactement chez les plus grands lyriques du Nord, un Gace Brûlé, un Blondel, un Gautier d'Espinaus, un Tibaud, etc... Les races ne sont nullement intéressées, mais bien les époques et les milieux, dans des classifications qui tiennent au genre de poésie et à la qualité sociale des poètes. Ce sont des notions élémentaires pour un initié; mais je conçois qu'elles embarrassent, ou plutôt qu'elles s'embarrassent chez un amateur. De même lorsqu'il dit que le peuple « mêle des mots celtes (1) et barbares » au latin qu'il sépare « du bas-latin que les conquérants y introduisaient », M. Liebrecht s'exprime peu exactement. Le nombre des mots celtiques du langage commun est tout à fait insignifiant dans notre langue, celui des mots francs, alamans et gothiques y a été très considérable, et leur apport s'accroît d'importance, lorsque nous nous demandons à quelles notions correspondaient cette foule de vocables empruntés. De même lorsqu'il écrit : « L'Allemagne, à qui la France a emprunté les premières (2) cantilènes d'où est sortie toute entière l'épopée nationale », je me

(1) Il y a pis, il définit le wallon « langue d'origine celtique (p. 9) », alors qu'il n'avait qu'à se renseigner autour de lui, s'adresser à M. Grojean, de la Bibliothèque Royale, par exemple, qui lui aurait évité cet horrible pataquès !

(2) M. Liebrecht imprime *premier*; mais il doit savoir que *cantilène* est féminin. Ce n'est pas la seule négligence de l'espèce, et j'aurais beau faire de relever toutes les traces d'une revision des épreuves par trop hâtive dans son livre. J'aurais aussi beau jeu à le quereller au sujet d'une bibliographie mal ordonnée et qui, avouons-le, donnerait parfois le soup-

Digitized by Google

demande en vérité à quelle théorie scientifique il entend faire allusion. Nos plus anciennes gestes sont écrites en excellent français et ne mettent en scène que des héros nationaux. Certes, on a cru y retrouver un souffle inspirateur, venu d'Outre-Rhin, mais cette hypothèse fort acceptable n'a rien de commun avec la thèse de « l'emprunt », laquelle n'a jamais cessé d'être vigoureusement contredite. Je crains que ce soit à d'Héricault et à ses vues désuètes que se réfère ici notre auteur (1).

Ailleurs le désir de tirer la couverture vers nos provinces induit celui-ci en des affirmations bien imprudentes. Il veut que Renard soit né dans notre pays; mais qui prouve que l'*Isengrimus* de maître Nivard soit la plus ancienne version ? Au contraire les branches aînées des poèmes français sont dues à des non-Belges. Et d'autre part, qu'est-ce que ce rapprochement avec le fabliau de *Barat et Haimet* (p. 37) et non de *Barat, Truvers et Duhamet* dont l'auteur est Jean Bodel d'Arras, et non pas Jean de Boves, de je ne sais où ? Qui

çon d'une collaboration adventice. En ne se relisant pas, l'auteur nous cause d'étranges surprises. Voir p. 180, notes, où il reproduit, sans le guillemetter, un passage de Faber, qui nous apprend qu'on joue « le vaudeville, l'opéra-comique et le mélodrame » au théâtre du Parc. On devine la stupeur d'un lecteur moins averti.

(1) De même lorsqu'il nous montre dans une page agréablement colorée (p. 38) les trouvères et les jongleurs se chargeant, moyennant honnête récompense, de distraire un châtelain, il ne me paraît pas se douter que le jongleur chantait l'œuvre des trouvères, comme l'éditeur révèle au public l'œuvre de l'écrivain. De même encore, lorsqu'il invente un « cycle légendaire » dans lequel il range pêle-mêle la geste plutôt historique des *Loherains*, les *Quatre fils Aymon* (c'est-à-dire un poème de la famille de ceux consacrés à Ogier, à Huon de Bordeaux, à Tierry d'Ardane, etc.) et... *Geneviève de Brabant* (p. 43). En tout ceci, il y a évidemment les traces d'une préparation générale par trop hâtive pour aborder utilement les problèmes, que soulève l'étude de notre passé littéraire. La distinction qui est faite page 49 entre les *Istores* et les Chroniques n'est non plus fondée. L'auteur se contredit d'ailleurs dès la page 55, car Mousket aurait, d'après sa définition, écrit une *istore* et le voilà promu, à juste titre, chroniqueur. J'aurais bien d'autres remarques de l'espèce à faire, mais il y a un terme.

Digitized by Google

atteste que Chrétien « passa une partie de sa vie » en Flandre? Il put fort bien connaître Philippe d'Alsace pendant le long séjour que ce prince fit à Paris. En tout cas il n'y a pas, dans toute son œuvre que j'ai lu et relu, une seule allusion précise à notre pays.

Est-ce tout? Hélas, non. Page 43, M. Liebrecht étale sa prédilection pour Gillebert de Berneville (dont il paraît ignorer les éditions Scheler et Waitz [1]), car il ne cite en note que les extraits de l'*Histoire littéraire* et du dangereux Dinaux). Pourquoi ? Parce qu'il est « né à Courtrai vers 1260 ». J'en suis désolé, mais Gillebert est d'Arras et s'il a été à une certaine date du cercle littéraire de la comtesse Béatrice à Courtrai, c'est tout ce qu'il y a de Belge en lui. Il eût mieux valu nous intéresser à Gontier de Soignies, certes moins doué, mais aussi digne que maint autre de figurer dans cette nomenclature. Je m'épuise en conjectures pour savoir ce qui lui a mérité sa proscription.

Mais poursuivons. M. Liebrecht (p. 37) fait naître vers 1080 Herman de Valenciennes, qui devait composer sa *Bible* après la mort de Henri II Plantagenet, survenue en 1189. Il attribue (p. 41) à Chrétien le conte du *Chevalier à l'épée*, ce que M. Chot lui-même n'avait pas osé; il réédite la vieille erreur d'un Jean de Nivelles auteur d'une suite du roman d'Alexandre; il attribue à un Renaud de Saint-Trond le *Chevalier au cygne* (mais quelle version et sur quelle autorité?) Il imagine un Aymond de Valenciennes, auteur de *Philippe et Florimond*, alors qu'il ne peut s'agir que du roman grec de *Florimont*, dont l'auteur s'appelait Aimon de Varenne, était Lyonnais et écrivait à Châtillon sur Azerghe en 1188. La méprise est un peu forte. L'est-elle

(1) Dans une petite anthologie, par quoi son livre se termine, M. Liebrecht a donné, d'après Dinaux, trois strophes d'une pièce de Gillebert, s'imaginant qu'elle était ainsi complète (or elle en compte cinq et un envoi) et dans une forme si fautive que je le défie de les traduire lui-même.

Digitized by Google

moins, celle qui lui fait attribuer à Adenet « en dehors de ses chansons... un roman de longue haleine, *Bueves de Comarchis* ». Le lecteur conclura qu'il s'agit d'un roman en prose, les autres œuvres de cet auteur appartenant à la lyrique, enfin que *Bueves* est le plus gros morceau qu'on ait, en lisant Adenet, à se mettre sous la dent. Point du tout, Adenet a écrit quatre poèmes d'inégale longueur; *Bueves*, qui compte 3,946 vers, est un des plus courts. *Cléomadès* en compte 18,688, c'est-à-dire plus de quatre fois autant. Voilà où mène la critique d'ouï-dire...

Pire que ces négligences et ces confusions regrettables sont les lacunes de ces trente pages. Pourquoi nous annexer un Gillebert de Berneville, qui n'est pas de chez nous, et oublier notre aimable Gontier de Soignies? Pourquoi rien de Gautier de Tournai et de son *Gille de Chin?* Pourquoi l'omission des deux Henri de Valenciennes? Pourquoi pas une syllabe sur le réformateur liégeois Lambert le Bègue, sur nos vies de saints, dont quelques-unes ont une étrange beauté? Et ces poésies dédiées à la Vierge, et dont un manuscrit est au château de Grosbois et un autre à Liége, ne devaient-elles pas être mentionnées? Et l'admirable *Poème moral*, l'un des chefs-d'œuvre de notre ancienne littérature, qu'on sait depuis vingt ans être liégeois, M. Liebrecht l'ignore donc? Et s'il doute que, comme je crois l'avoir prouvé, le conte d'*Aucassin* et *Nicolette*, ce bijou, a été ciselé sur les confins du Hainaut, peut-être à Thuin, que ne nous donne-t-il ses raisons?

Quand il aborde le XIV^e^ siècle, on est en droit d'espérer plus de précision et quelques lectures personnelles. Hélas, la manière dont il s'y prend pour nationaliser Jean d'Outremeuse n'est pas faite, on l'a vu, pour nous rassurer. Ne voilà-t-il pas qu'il s'avise de voir en ce lourd compilateur une sorte d'annonciateur (p. 56) de Froissart? C'est qu'il perd de vue que celui-ci est né en 1337 et celui-là en 1338; car,

Digitized by Google

pas plus que Jacques d'Hemricourt, il n'a jamais intéressé la curiosité du chanoine valenciennois! Quant à dire que le plus grand forgeur de fables du moyen âge « a un très noble et « très constant souci du caractère et du devoir de l'histoire », c'est se moquer agréablement de nous. Certes, Jean d'Outremeuse a beaucoup compilé, et M. Liebrecht a entendu citer parmi ses sources la *Chronique des Vavassours;* il est fâcheux qu'il s'en tienne là, car cette source est perdue, tandis que nous pouvions suivre les traces de ses emprunts chez Renier et bien d'autres annalistes de la « bonne ville ».

Jean d'Outremeuse retient notre attention pendant six pages; c'est beaucoup pour un médiocre compilateur; c'est infiniment trop si l'on songe qu'on en concède à peine autant à Jehan Le Bel qui lui est supérieur, à peine huit à Froissart qui le domine de toute la hauteur du génie. Le sens des proportions manque évidemment à M. Liebrecht. Mais il paraît non moins indifférent au scrupule chronologique; car ayant à traiter de l'histoire jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle, il vient s'embarrasser de chroniques latines étrangères à son sujet (celle du *Muisit* notamment) et enferme dans son exposé une notice, peu précise d'ailleurs, sur Jacques Meyer, « né en 1491 en Flandre » comme lui-même nous l'apprend.

Il n'importe. Malgré ces taches vénielles, le chapitre III, consacré à l'histoire, est supérieur aux précédents; il oriente assez adroitement le lecteur à travers cette vaste composition que constituent les chroniques de Froissart; il résume avec conscience ce que l'auteur appelle un peu bizarrement la « turbulente existence » de ce chanoine si peu attaché à sa stalle. Dans le chapitre suivant il complète sa monographie par une rapide analyse de quelques poèmes du même personnage; il est à regretter seulement qu'il n'ait parlé que d'ouïdire du *Meliador*, publié par M. Longnon. Ses notions sur Martin Lefranc sont enfin plus exactes que celles de ses devanciers; il renonce à en faire un Belge; mais on peut

Digitized by Google

regretter qu'il expédie si prestement Chastellain poète et les autres rimeurs contemporains de Philippe le Bon. Certes, s'il avait pu lire à temps le livre de M. Doutrepont, il se serait montré moins parcimonieux à leur égard. Il aurait plus fortement éprouvé et exprimé que l'éclat de nos lettres au XV^e^ siècle ne le cède guère à celui de nos arts, si notre goût moderne est plus orienté vers ceux-ci qu'indulgent pour celles-là. Or, il nous communique un sentiment tout opposé.

Les remarques plutôt favorables que m'a suggérées la lecture du chapitre III de cette histoire, je suis heureux de les appliquer à plusieurs des chapitres suivants. Tout est loin d'y répondre à l'attente d'une critique minutieuse ; mais on perçoit que l'auteur s'avance sur un terrain plus ferme, qu'il est plus familier avec les écrivains dont il parle ; ce qu'il dit en particulier de Commynes offre de l'intérêt et suppose des réflexions personnelles. En revanche, j'ai été singulièrement déçu en lisant ses déductions sur notre ancien théâtre. Il est peu fondé, s'il veut rester fidèle à son plan, d'y rattacher les *Sept joies de Marie*, dont nous n'avons conservé qu'une, car il ne peut ignorer qu'elle est rimée en flamand. Et s'il se croit justifié à la mentionner, pourquoi exclure les amusants *Abele spelen*, plus vieux d'un siècle? Et le *Paachspel*, dit de Maestricht, où les influences de l'art français ont été depuis longtemps reconnues? Et les *Kluitjes*? Mais il y a pis. Un mystère wallon du XV^e^ siècle a été signalé par moi depuis 1893, et voici que M. G. Cohen a retrouvé à Chantilly un texte mosan de *Nativité* infiniment précieux. Certes, M. Liebrecht, qui n'assistait point au Congrès archéologique de Liége de 1909, a pu ignorer cette découverte ; ce n'en est pas moins fâcheux pour son exposé. Il devrait, en tout cas, s'abstenir (p. 119) de considérer une moralité de 1558 (où donc l'a-t-il lue?) comme étant « peut-être la première pièce connue d'un dramaturge belge ». C'est se contredire

Digitized by Google

ou c'est ne rien dire, l'auteur en question n'étant pas plus belge que Jean d'Outremeuse.

Nous voici au XVI^e^ siècle, c'est-à-dire à Marnix, sommairement étudié, à toute une série d'obscurs rimeurs, parmi lesquels j'ai été heureux de trouver Sylvain de Flandre, signalé par moi-même il y a un an et demi à l'attention de l'Académie. Mais pourquoi donc, dans le préambule qui sert de portique à cette partie de l'œuvre, notre jeune historien réédite-t-il imperturbablement cette vieille histoire des « trésors de l'antiquité » sauvés et importés en 1453 de Constantinople, comme une simple pacotille, par quelques fugitifs? Veut-il bien nous dire quels sont les textes grecs ou latins que ces escapés révélèrent à l'Italie, c'est-à-dire à une terre qui avait donné depuis longtemps au monde ces grands humanistes, Pétrarque et Boccace, pour ne citer d'autres noms? Et en France, est-ce que l'humanisme n'est pas plus vieux que la chute de Constantinople.? N'a-t-il pas illustré Gontier Col, Jean de Montreuil et bien d'autres? Je suis vraiment confus de ressasser ici des notions qui depuis les travaux de Burckhardt, Voigt, de Nolhac, Thomas, etc., sont tombées dans le domaine vulgaire (1). Mais j'y suis contraint par mon sujet; l'exemple de M. Liebrecht n'aura pas été inutile s'il démontre à nos jeunes écrivains que ce n'est pas assez d'une réelle intelligence des œuvres et d'une active bonne volonté pour composer et documenter un livre d'histoire.

Mais nous approchons du présent, et ma critique va s'atténuant et se modérant de plus en plus. Je ne cacherai pas le plaisir que j'en éprouve. Les tentatives audacieuses, comme l'était celle-ci, ne déplaisent point à un esprit chercheur, à

(1) De même on s'étonne que (p. 133) M. Liebrecht écrive que « survenue (*sic*) un siècle plus tôt l'imprimerie aurait reproduit les manuscrits du moyen âge ». Il oublie que ç'a été là une de ses grandes tâches; les éditions du *Roman de la Rose* sont bien plus nombreuses que les manuscrit qui nous en restent.

Digitized by Google

la condition que la sincérité de l'homme qui s'y livre lui épargne ce qu'il y a toujours de ridicule à trop embrasser. Or, M. Liebrecht est sincère et il a cette vaillance dont notre âge nous enlève le bénéfice. Ecrit dix ans plus tard, son livre serait une faute grossière, presque un crime. L'auteur dramatique, surtout dans cette quasi-juvénilité où il s'attarde agréablement, avait préparé le critique et l'avait rendu suffisamment endurant pour une non-réussite.

La période de la Révolution et de l'Empire a été particulièrement stérile. Mais on devait s'attendre à tout un chapitre sur la pénétration française aux Pays-Bas. Déjà aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, que ce soient les saints de Port-Royal, ou le Père Bouhours en voyage, ou encore les dramaturges lus et joués sur nos théâtres, les rapports littéraires se multiplient entre Bruxelles ou Liége et Paris. A partir de 1789, c'est un afflux, dont il est surprenant qu'on ne souffle mot ici, surtout après les travaux de MM. Küntziger, Henri Francotte, Magnette, etc. Certes, les exilés du 2 décembre ont mérité la trop brève mention dont on les honore; mais leurs grands-pères possédaient de plus sérieux titres à l'attention d'un historien. L'histoire des idées, en notre pays, n'est-ce pas, à bien peu près, l'histoire des idées françaises?

Mais en voilà assez, en voilà trop peut-être (1). Est-ce ma faute, n'est-ce pas celle de M. Liebrecht, si cette analyse d'une grosse moitié de son gros livre est devenue une sorte de nomenclature, fastidieuse pour le lecteur? J'aurais été ravi de discuter pied à pied des idées antithétiques à celles qu'ont mûries en moi vingt-cinq années d'enseignement de l'histoire littéraire. Avec un adversaire outillé comme il convenait, et préparé à un débat sérieux, les passes eussent été de quelque

(1) Et pourtant une dernière omission a fait scandale autour de moi, celle d'Emile de Laveleye, qui obtient une demi-ligne dans un chapitre où la misérable *Histoire des Belges* de Van Hasselt en obtient dix.

Digitized by Google

attrait, et je comprends le plaisir que MM. Séverin, Rency et d'autres juges ont goûté en cuisinant des comptes rendus dont ils ont — volontairement ou non — restreint la matière, indifférents à la partie la plus délicate de la tâche que M. Liebrecht s'était assignée.

On comprendra maintenant pourquoi je leur ai laissé l'agréable monopole de discussions de pur goût, où les omissions et les confusions relevées étaient rares, mais où il importait surtout de marquer des différences de sentiment d'avec l'auteur. Ma part, plus ingrate, aura consisté à chicaner celui-ci, à lui signaler sans ménagement les insuffisances de sa critique. J'espère qu'il me lira, comme j'ai écrit moi-même, sans acrimonie. Répétons-le, M. Liebrecht est jeune, intelligent, plein de hautes et nobles ambitions. Lorsqu'il a publié des vers, des comédies, des romans, je ne lui ai jamais ménagé mon attention ni ma sympathie. Son *Histoire de la littérature belge* est une erreur, erreur pas plus grave, en somme, que celle de son préfacier et de beaucoup d'autres écrivains. Ceux-ci visent à l'universalité et oublient que l'histoire est une science, qu'elle a du moins sa méthode et ses exigences de documentation et d'interprétation, et qu'à vouloir la traiter en bonne fille, l'assujettir à nos curiosités éphémères et à l'*a priori* de nos fantaisies, on risque de nuire aux idées mêmes pour le triomphe desquelles on a tant sacrifié. C'est, en effet, mal servir une cause dont on s'institue l'avocat que de ne pas étudier scrupuleusement son dossier. Et, si la cause est plutôt mauvaise, on fait vraiment la partie trop belle à l'adversaire. La générosité et la loyauté de celui-ci n'exigent pas qu'il coure en silence à un verdict peu éclairé. C'est la raison — et l'excuse, s'il en est besoin d'une, — de ce trop long article.

M. Wilmotte.

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE [1]

II

LES GRANDS MAITRES DE L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE.

Les archéologues de la première partie du XIX[e] siècle, qui se pressaient autour de De Caumont, le grand ancêtre de l'archéologie avaient déjà étudié un certain nombre de monuments. L'inventaire des richesses artistiques de la France augmentait chaque jour. Les provinces revendiquaient à juste titre les magnifiques églises qu'elles possédaient. Les revues des départements énuméraient avec joie les temples, indiquaient les inscriptions, montraient les fragments de sculpture qu'on pouvait réunir dans les musées. Chateaubriand, Victor Hugo avaient enflammé les cœurs des doctes pour ces époques délaissées. On croirait, en lisant les travaux de cette période, qu'on découvrait un passé déjà lointain!

Des variétés, de petites monographies sur telle ou telle église étaient déjà publiées. Ce fut l'âge d'or de l'archéologie chrétienne. Le *Bulletin monumental* connut alors une période de vrai enthou-

(1) Suite. Voir la *Revue de Belgique* de septembre 1909. Un malentendu a fait réserver ces quatorze pages de l'étude de M. Marignan, qui devaient prendre place avant le fragment de son étude, publié dans le dernier fascicule de la *Revue*. Il y a eu là une erreur, aisément réparable; nous prions le savant archéologue, ainsi que nos lecteurs, de vouloir l'excuser. (N. de la Réd.)

Digitized by Google

siasme. Mais il fallait plus encore, il était nécessaire de trouver des érudits plus avertis, des architectes plus instruits, pour retracer le développement de l'art du moyen âge. Ce n'était pas chose facile. Les études historiques naissaient à peine et l'art du moyen âge était encore méconnu par le grand public; il était loin d'être toujours compris par les artistes. Il était même considéré par la plupart des hommes cultivés comme barbare. La méthode employée ne pouvait donner des résultats excellents. Au milieu de cet enthousiasme pour un art retrouvé, les historiens et les archéologues attribuèrent une origine fort lointaine à des créations relativement récentes. On dressa l'inventaire des édifices ; on catalogua les églises romanes par région, on décrivit les grandes constructions gothiques. Les auteurs de ces travaux sincères, mais hâtifs, avaient songé au plus pressé. Ce qu'il fallait en effet créer, c'était un milieu assez docte qui ferait pénétrer dans le grand public l'amour du passé monumental de la France. Ce n'était pas chose facile, car l'École des Beaux-Arts, les membres de l'Institut, bref la science officielle n'avait que mépris pour ces époques de nuit obscure, pour ces temps dits barbares. On savait du reste si peu! L'histoire basée sur des documents critiques naissait à peine. Ceux qui s'occupaient d'études historiques n'avaient aucune notion d'un processus régulier, fort lent sans doute, contrarié par les invasions étrangères, retardé par des guerres intérieures. On aime si peu ce qu'on ne saurait comprendre.

Au milieu de ce chaos historique, comment aurait-on acquis une notion exacte des changements apportés par les invasions germaniques, sans connaître ce qu'était, à l'heure où elles se produisirent, la Gaule au v^e^ siècle? Est-ce que les polémiques relativement récentes entre Fustel de Coulanges et M. Gabriel Monod ne sont pas là pour attester les incertitudes de l'histoire, même après tant de travaux, tant de textes exhumés et critiqués? Cinquante ans plus tôt, la situation était bien pire, les érudits choisissaient une époque spéciale, sans savoir ce qui précédait ni ce qui avait suivi. Le travail de cabinet, se résolvant en une œuvre littéraire, procurait à l'histoire quelque renommée, mais contribuait fort peu au développement des connaissances histo-

Digitized by Google

riques. Il serait trop long de citer les noms de tous ceux qui ont décrit d'une manière romantique les différents moments de notre histoire, nous retraçant des rois troubadours, des chevaliers légendaires. Ces études historiques ne pouvaient conduire à une datation plus méthodique de nos monuments français.

Il était nécessaire d'attendre que de nouvelles méthodes historiques, que des textes publiés, que des chroniques éditées avec un plus grand soin permissent un exposé plus conforme à la vérité, une analyse plus pénétrante des documents. L'archéologie est avant tout solidaire de l'histoire. Et c'est à cause de cette ignorance presque absolue des sources éparses de la première partie du moyen âge qu'on a considéré bien à tort cette époque comme barbare. On pourrait montrer par différents exemples combien fut grande l'ignorance des érudits et des littérateurs. Le XI^e^ siècle fut considéré par eux comme le moment le plus obscur de notre histoire. Or le contraire est vrai. Figurez-vous la France ravagée encore au milieu du X^e^ siècle par les hordes hongroises, le clergé errant et exilé, les paroisses sans pasteurs, les biens ecclésiastiques pillés ou pris par les seigneurs avides et cupides, le peuple décimé et fort réduit. Telle était la physionomie des *pagi* de la Gaule à la fin du X^e^ siècle. Il fallut un clergé énergique, des évêques autoritaires pour ramener la discipline dans les cloîtres, l'ordre administratif dans les évêchés; il devint nécessaire de trouver un ordre ecclésiastique pour rétablir les lettres, restaurer la culture. Il s'imposa de faire donner aux monastères les biens ravis, d'assurer au peuple la paix. Ce fut l'effort jamais lassé du XI^e^ siècle. Il créa l'ordre de Cluny, il évangélisa des pays redevenus barbares, il multiplia les paroisses, assura les biens des instituts religieux.

Il fit plus encore ; il chercha à donner la paix, il imposa aux populations turbulentes la Trève de Dieu, création française, acceptée peu à peu par les nations voisines. Et tandis qu'encore ces nations étaient fort troublées, la Gaule donnait le premier exemple d'un effort louable et créait des institutions qui allaient l'aider à devenir la nation la plus cultivée de l'Europe. On peut avancer que cette tâche formidable était à ce point accomplie qu'à la fin du XI^e^ siècle, la France put pré-

Digitized by Google

parer la première croisade, fait vraiment unique dans l'histoire!

Ce XI^e siècle, si honni, si décrié par les littérateurs le plus souvent ignorants, fut un temps vraiment fécond. Il permit de manifester un sentiment religieux profond, qui enflamma les cœurs des chevaliers de la croisade, qui exalta leur courage. Il nous vaudra aussi, grâce à un long travail, un temps de prospérité inconnu jusqu'alors et donnera, par un bien-être désormais acquis, une littérature unique et bien française. Dès le début du XII^e siècle, la France, soit par ses œuvres littéraires, soit par son art, devint la première des nations civilisées occidentales et ce n'est qu'au commencement du XV^e siècle, après les ruines accumulées de la guerre de Cent ans, qu'elle se trouva un moment vaincue par l'Italie qu'elle avait civilisée. On ne saurait donc trop étudier ces siècles dits obscurs, car ils servent de base à la connaissance des temps modernes.

Si des historiens français ont reconnu désormais la nécessité des études consacrées à ces époques, il n'en est point de même des littérateurs. Quoi de plus étrange que de voir en quoi consiste encore l'histoire de la littérature française. Malgré l'effort louable du Pouvoir, qui donne sans compter, qui multiplie les chaires, sans avoir même toujours les professeurs qualifiés pour enseigner, ceux qui dirigent l'instruction publique en France n'ont pu créer l'unité dans l'enseignement supérieur de la littérature. Nous n'entendons pas juger les hommes qui étudient ces périodes; mais nous avons le droit d'affirmer qu'ils se divisent en deux camps étroitement fermés. Le premier connaît les disciplines historiques, sait fort bien l'évolution lente et progressive de notre littérature, il appartient à la tradition de l'École des Chartes ou à celle de l'École des Hautes Études. Ceux qui en font partie ont appris les langues étrangères et nos langues du moyen âge. En revanche, ils se sont désintéressés, comme la plupart de leurs maîtres, de cette partie de la critique qui est la psychologie, le sentiment des époques, la reconstitution individuelle des talents. Leur suprême réalisation est d'éditer un texte, ou d'établir qu'il est de tel ou de tel auteur, le plus souvent de nous donner une étymologie, une datation, l'exégèse d'un passage.

Digitized by Google

Ceux-là, ce sont les Gaston Paris, les Meyer, les Thomas, qui les ont instruits.

Le second camp, au contraire, professe un profond mépris pour ces époques dites lointaines. Il considère encore le moyen âge comme un temps obscur qui ne mérite aucune mention. Ce sont les élèves de Normale, ceux que M. Brunetière accoutuma à faire dater la culture française de 1550, qu'il éleva dans le mépris de ce que Pope appelait la « nuit gothique ». Seul, peut-être, M. Lanson veut bien accorder quelques mentions à ces époques éloignées, de même que M. Bédier daigne écrire des pages fines et pensées sur les écrivains des XII^e^ et XIII^e^ siècles. Dans ce monde littéraire, à la fois pédant et prétentieux, la phrase règne en maîtresse; quand on a formulé quelques appréciations sur un livre, sans même être tout à fait sûr que l'on cite les passages tels qu'ils ont été écrits, on croit avoir tout fait. On éternise et on répète Laharpe avec sérénité. Les érudits n'ont aucune influence sur ces soi-disant historiens de la littérature. On voit bien vite que pour eux la littérature française ne commence qu'en 1550, avec Du Bellay. Nos chansons de geste ne leur sont pas accessibles. Lisent-ils seulement la langue d'oïl? Le grand XIII^e^ siècle les laisse indifférents. Se doutent-ils que son rayonnement fut peut-être supérieur à celui du XVII^e^ siècle, qu'il fut tout près de l'égaler en littérature, qu'il le surpassa en architecture et en sculpture?

De là une séparation, fâcheuse comme une cloison étanche, qui se dresse entre les hommes chargés de l'enseignement littéraire. En Allemagne, M. Tobler ou M. Suchier s'occupent, pendant un semestre, de la littérature des trouvères; pendant un autre, des écrivains qui illustrèrent le règne de Louis XIV. En ce pays de la spécialisation par excellence, on est moins spécialisé — dans le mauvais sens du mot — que dans celui des belles généralisations, dans notre chère France!

Ce qui est vrai de l'enseignement littéraire l'est aussi de l'enseignement des arts. Mais avant de le montrer, reprenons cet exposé à l'endroit où je l'ai l'ai laissé, c'est-à-dire aux environs de 1830, lors du triomphe du romantisme.

Au moment où les Henri Martin, les Augustin Thierry, les

Digitized by Google

Michelet, etc., étudiaient avec amour les différentes époques de l'histoire de France, deux archéologues, dont l'influence fut déterminante, cherchèrent à créer une méthode plus sûre, moins subjective. Nous voulons parler de Quicherat et de Viollet-le-Duc. Le premier, disons-le bien haut, a contribué à nous donner une connaissance plus exacte du développement de l'art français. Courajod sera le seul, après eux, qui cherchera, par deux fois, à faire comprendre des périodes assez obscures, la décoration des monuments français du VI^e^ au XI^e^ siècle et l'art royal de Charles V et des ducs de Berry et de Bourgogne. Après lui, nous vivons encore sur les idées pas même revisées de Quicherat, et ce n'est point M. R. De Lasteyrie, à qui on devra, confessons-le, des connaissances nouvelles sur l'art français. Cet érudit a simplement cherché à maintenir les idées de son maître et il est ainsi devenu le représentant patenté et officiel de la doctrine orthodoxe.

Le second historien de l'art subit sans conteste l'utile influence des études historiques de son temps. Il les accepta même sans critique. Ce n'était déjà plus l'époque des De Caumont, l'âge de l'enthousiasme, qui admirait sans trop raisonner. Le livre si vanté d'Augustin Thierry sur l'origine des communes, livre aujourd'hui bien démodé, fournit à Viollet-le-Duc ses conceptions artistiques sur l'art ogival. Les premiers volumes de Henri Martin le décidèrent à proclamer la part importante de l'élément celtique dans la constitution de l'art français. « Nous pensons, écrit-il, qu'on a donné une place trop large à l'influence de la civilisation romaine sur la Gaule, et que cette influence toute gouvernementale et administrative, malgré trois siècles de domination sans troubles, n'a jamais fait pénétrer dans le sol national que des racines peu profondes, que le régime féodal et l'introduction d'éléments identiques à ceux de la vieille Gaule celtique au V^e^ siècle n'ont pu que raviver le génie national comprimé pendant la période romaine, et qu'enfin, à cette époque du moyen âge où un ordre se rétablit, ce génie national considère comme un temps d'arrêt, une lacune, la période de domination et de désordre entre le I^er^ et le XI^e^ siècle. »

Il cherche, chemin faisant, les éléments décoratifs celtiques

Digitized by Google

qui ont survécu, sans même se demander ce qu'apportèrent les races germaniques qui ont envahi la Gaule (1). Il écrit, en parlant de l'Ile-de-France : « Dans les autres provinces, au fond de toute sculpture, on retrouve quelque chose de l'art antique admis dans les Gaules et plus spécialement dans les pays de langue d'Oc, mais autour de Paris des éléments neufs ou renouvelés apparaissent (2). » Et comme nous étions à cette époque sous l'influence des études des mythes, des légendes, etc., il accepta sans discussion le caractère vraiment populaire de l'art gothique.

Certes, il a écrit des pages charmantes sur cet art. « Quand l'art n'est plus qu'un luxe, le jour de sa proscription est proche. » Il nous déclare qu'au moyen âge, la puissance vitale de l'art se montre partout. Les moindres objets, même les plus vulgaires en sont pénétrés. C'est à ce moment que l'art et l'industrie sont étroitement unis (3). Avec quelle éloquence, et avec quelle véhémence, il s'élève contre les époques qui ont vécu d'imitation, cherchant soit en Grèce, soit en Italie, la forme, le décor de l'architecture ! « Un mode de bâtir ne peut pas être séparé du peuple qui l'a créé, à moins que ce peuple ne soit remplacé par un nouveau avec les mêmes besoins et les mêmes aspirations. Ce qui est beau dans une société ne l'est plus dans une autre différente : L'imitation est donc condamnable (4). » Cette imitation éteint même le génie national (5). Avec quelle sévérité il juge l'art français du XVII^e^ siècle (6). « Cette imitation irraisonnée d'un art exotique, que la nation qui l'accepte n'a pas su créer, c'est l'oubli complet de la nature, de son étude directe. » C'est

(1) Il suffira plus tard d'ouvrir le petit *Manuel d'ancien français*, de GASTON PARIS, et d'y lire la nomenclature des principaux mots empruntés au francique, au gothique, au burgondion, etc., pour être édifié sur la place considérable qui revient à cet apport germanique. Mais trente ans plus tôt on n'y songeait guère.

(2) *Dict. d'Architecture*, t. VIII, p. 207-208-209.

(3) *Ibidem*, t. VIII, p. 336.

(4) *Ibidem*, t. VI, p 37.

(5) *Art Russe*, p. 3, 29.

(6) *Dict. d'Arch.*, t. VI, p. 246.

Digitized by Google

même un poison pour la race, destinée à périr. « A vrai dire, tout art qui manque d'originalité, qui ne vit que d'emprunts, ces emprunts fussent-ils faits aux meilleures sources, ne peut conserver une place dans le cours des siècles, il est bientôt effacé et va remplir ces limbes où demeurent dans l'oubli toutes les œuvres qui n'ont possédé qu'une vie factice (1). »

S'il n'a pas connu l'influence de l'art syrien, néo-grec, prouvée par notre ami Courajod, il a pressenti celle de la première croisade sur les architectes des premières années du XII^e^ siècle. Il a dit avec raison combien avait été superficielle l'action de l'art gréco-romain sur la formation de celui de l'époque franque. « A la fin de l'empire, sans qu'il y ait eu d'interruption dans les travaux, sans que l'enseignement d'art fût supprimé, sans qu'on ait cessé un seul jour de sculpter ou de bâtir, l'exécution était tombée si bas qu'elle n'inspire plus que du dégoût et fait presque désirer l'irruption des véritables barbares, mais jeunes, vigoureux, ayant l'avenir devant eux pour effacer les traces de ces arts séniles qui ne sauraient plus rien produire. » Il voit même l'influence des éléments décoratifs saxons sur la sculpture française des XI^e^ et XII^e^ siècles. Il lui est impossible de méconnaître les rapports qui existent entre la sculpture d'ornement des monuments de ces provinces et certaines peintures des manuscrits saxons, ou encore les objets ciselés que ces peuplades émigrantes du Nord ont laissés dans les sépultures. Il ajoute même, sans développer sa pensée, que « ces artistes ont subi d'autres influences orientales évidemment venues par le Nord et par la voie de la mer ». Il avoue encore qu'ils ont utilisé aussi des éléments gallo-romains. De tout cela, dit-il, ils composent des mélanges dans lesquels parfois un de ces éléments domine. On ne saurait mieux dire pour la période qui s'étend du VI^e^ au XII^e^ siècle.

L'art roman fut pour cet éminent architecte un art rétrograde, exécuté par les moines, tandis que l'art gothique est né des artisans laïques. L'un regarde le passé, l'autre l'avenir. Pour lui, et ce fut son idée chère, les corporations laïques ont créé l'art ogival. Il revient bien souvent là-dessus (2). L'architecture ogivale

(1) *Dict. d'Arch.*, t. VIII, p. 275.

(2) *Ibidem*, t. VIII, p. 232; t. IV, p. 30. Préface du *Dictionnaire*.

Digitized by Google

répondait aux désirs du peuple, à ses besoins. Toute architecture qui ne remplit pas sa fonction n'est point belle, n'a pas de style (1). Il ajoute avec raison que chaque peuple s'est peint dans son art (2). L'art doit donc être populaire, et l'architecture est une production démocratique comme la langue, elle naît des idées, des moyens d'action de la société. On ne doit pas repousser le jugement public (3), même les critiques des amateurs (4).

L'erreur de Viollet-le-Duc s'explique par les travaux des Paulin Paris, des Grimm, etc. On voyait de tous côtés l'influence populaire s'exerçant sur les cantilènes, sur les gestes, sur l'épopée animale, etc. Il eût été alors hétérodoxe de soutenir, ce qui est pourtant la vérité toute simple, qu'il n'y a rien de populaire dans l'art si aristocratique de la fin du XII^e^ siècle. Certes, nous ignorons si les architectes, qui cherchaient au commencement de ce siècle à défendre l'église, si riche et si ornée, contre les ravages du feu meurtrier, étaient tous clercs. Ce que nous savons, ce que les sources nous enseignent, c'est que les transformations se firent surtout sans violence. Le laïque ou le clerc, sortis du peuple, furent obligés de passer par les différentes disciplines des écoles, des cloîtres, par les études savantes.

Le sentiment républicain, antireligieux de Viollet-le-Duc lui fit commettre bien des erreurs regrettables. Il méconnaît que l'âme d'un moine lettré fut aussi grande que celle d'un laïque cultivé. L'art roman fut toujours pour lui un art qui relève d'un passé suranné et, partant, qui s'atrophie. Mais que de contradictions à travers les deux *Dictionnaires* du maître! Il ne voit point le mouvement parallèle des deux arts, il ne cherche même pas à dater d'une manière plus sûre les églises analysées par ses prédécesseurs. Ses travaux indiquent surtout une hâte regrettable, comme ils attestent très peu de lectures historiques. Il oublie souvent les textes, il néglige l'étude des sources. On travaille

(3) *Dict. d'Arch.*, t. VI, p. 33-34.
(4) *Ibidem*, t. VIII, p. 49.
(1) *Entretiens*, t I, p. 324.
(2) *Dictionnaire*, t. VI, p. 31.

Digitized by Google

autour de lui et pour lui; on note hâtivement et il fait siens les résultats des recherches des P. Paris, des Ed. Du Méril, de tous ceux qui s'occupent en ce moment de la littérature du moyen âge.

Pour ne relever qu'une omission grave dans toutes les synthèses d'alors, est-ce que les travaux de M. De Vogué ne nous ont pas permis de déclarer combien fut grande l'influence de l'architecture syrienne sur les premiers croisés; pourtant de tout cela nulle trace dans les exposés si abondants de l'histoire de notre art à l'âge précédent !

Lorsqu'on étudiera l'influence de Viollet-le-Duc sur la connaissance de l'art français, il faudra se rappeler la timidité des archéologues de 1840 à 1860 devant les monuments médiévaux. Il ne faudra pas oublier cette période d'infinie tristesse, ces heures où une des plus belles époques de l'art français était encore méprisée. Viollet-le-Duc chercha à gagner le plus de partisans à sa thèse. Il se montra fort habile, ne parla que de l'art du XIII^e^ siècle, osa même le comparer à celui de la Grèce, aux belles œuvres du siècle de Périclès. Son dessin si fin, si gracieux lui conquit des fidèles nombreux. Mais sa noble tâche lui fut rendue difficile par les clameurs des architectes, ses confrères, par les artistes dévoués à l'art romain. Ce n'était pas chose aisé, que de réhabiliter le passé; l'École des Beaux-Arts et l'Académie n'avaient que mépris pour un art honni depuis des siècles.

Ce n'est point ici le moment de discuter pas à pas les conceptions esthétiques de l'éminent architecte et de montrer ses erreurs. Elles sont fort nombreuses, car il était peu préparé à cette œuvre si importante de décrire dans un dictionnaire à la fois l'architecture et les arts du moyen âge. Les lacunes y sont naturellement fort grandes. Injuste pour les XI^e^ et XII^e^ siècles, il ne connaît que le XIII^e^ siècle, n'a point de considération pour les XIV^e^ et XV^e^; bref l'enchaînement historique lui échappe. Les artistes de cette dernière période étaient pour lui réalistes. « Malheureusement dans les choses d'art le progrès, en nous élevant promptement à l'apogée, nous en fait descendre, la sculpture comme chez les Grecs, après *avoir idéalisé la nature*, veut sans cesse

Digitized by Google

s'en rapprocher et tombe dans la recherche de la réalité (1). »

N'oublions donc pas que Viollet-le-Duc fit œuvre de polémiste, qu'il avait surtout à combattre les rancunes, les haines de tous ceux qui n'avaient que mépris et dédain pour les œuvres du moyen âge. Il fut toujours sur la brèche, cherchant à désarmer ses adversaires, qui reprochent stupidement à ces artistes anonymes du passé de n'avoir su « que faire des figures allongées, sortes de gaines, drapées en tuyaux d'orgues, corps grêles sans vie, sans mouvement, terminés par des têtes à l'expression ascétique et maladive ». Pour eux, il voudra un musée comparatif où se trouveront côte à côte les belles créations de l'art grec et celles du XIIIe siècle. Le Christ d'Amiens pourra lutter avec les œuvres du temps de Phidias.

Il va même plus loin; il charge avec vaillance contre tous ceux qui ne font commencer l'histoire de la statuaire qu'au XIVe siècle, en Italie, qui sont aveugles et ne voient aucune œuvre intéressante, en France, avant ce temps.

Viollet-le-Duc contribua donc à populariser notre art français. Certes, on pourra toujours discuter ses conceptions esthétiques, montrer la fragilité de ses doctrines, la faiblesse de certaines argumentations, les insuffisances de son savoir et de sa méthode, il n'en reste pas moins un maître qui aima et fit aimer l'art le plus organique et le plus beau après celui de la Grèce. Et au milieu de ces contradictions, de ces polémiques, que de lueurs sur le développement de la culture française! Nous n'avons plus désormais l'analyse froide des œuvres d'art, mais des points de vue nouveaux, fort intéressants pour l'histoire de la civilisation française. Et les descriptions empruntées aux érudits de cette époque deviennent, grâce à son dessin toujours si vrai et si souple, l'illustration d'une chanson de geste ou le récit d'un roman d'aventure. On parcourra toujours avec joie les écrits où ce grand architecte fait preuve d'un tact vraiment exquis, d'une divination vraiment surprenante.

Le savant directeur de l'École des Chartes, Quicherat, peut être considéré comme le plus remarquable archéologue de la seconde

(1) *Dictionnaire*, t. VIII, p. 235.

Digitized by Google

moitié du XIXe siècle. Mais combien sa méthode est autre ! Certes, il analyse avec un soin très réel les monuments français, mais il s'abstient de toute généralisation hâtive et partant erronée. Son style, exempt de tout lyrisme romantique, est clair, toujours sobre et vraiment scientifique.

Ce fut Quicherat qui s'efforça le premier de nous donner une notion adéquate du développement total de l'art français. Les temps lui étaient propices : les édifices n'avaient point été restaurés encore et pouvaient être étudiés avec méthode. Nous possédions des éditions de nos principales chroniques; on avait exhumé de nombreux cartulaires, mille documents qu'avait ignorés la génération précédente, trop éprise d'*a-priori*. Quicherat ne dédaignera pas de se pencher assidument sur les vieilles paperasses, de discuter même certains textes au point de vue archéologique; mais ce qui surtout intéressa le savant historien de l'art français, ce fut d'indiquer la naissance des églises voûtées. On ne pouvait avancer sans la solution de ce problème si difficile. La période antéromane ne sut le retenir. Il avait compris bien vite qu'il fallait des voyages, la connaissance des monuments romains, même de ceux de l'Orient. La restitution qu'il fit de la basilique décrite par le chroniqueur Grégoire, de Saint-Martin de Tours, témoigne de connaissances assez étendues sur la basilique antique. Mais elle est contestable, à notre humble avis, car Quicherat a supposé des tribunes au-dessus des bas-côtés, ce qui n'est point vraisemblable. La basilique de Saint-Martin de Tours avait, au contraire, de doubles bas-côtés, ce qui explique le nombre mentionné des colonnes.

Le moment historique qui intéressa surtout Quicherat fut donc le XIe siècle. Il chercha, par la lecture de certains auteurs, à indiquer la date précise des églises voûtées. En lisant les chroniques de la fin du Xe siècle, il fut frappé d'un passage de celle écrite par Raoul Glaber, qui annonçait, en termes pompeux, l'édification d'un grand nombre de monuments aux premières années du XIe siècle. Il déclara, *urbi et orbi*, que ce passage, reproduit ensuite par les archéologues, *prouvait la naissance de la voûte aux approches de l'an mil.* Rien ne put l'arrêter. Certes, en étudiant le Xe siècle, il aurait pu se rendre compte de la

Digitized by Google

nécessité de reconstruire les églises détruites, les monastères disparus dans la tourmente; en lisant attentivement les chroniques du XI^e^ siècle, il aurait vu que la voûte n'est nullement mentionnée, mais, au contraire, qu'il n'est question que des *trabes* qui couvrent les édifices religieux. S'il avait seulement scruté les termes en lesquels s'exprima, dans sa chronique, ce moine trop crédule, il aurait vu que les églises citées par lui comme les plus belles de son temps n'étaient point voûtées; mais le *texte fatidique* revenait toujours dans sa pensée d'une manière obsédante et proclamait pour lui la naissance de la voûte.

La méthode toujours si sévère du savant professeur subit donc une entorse; elle devint subjective et, sans se demander si les monuments qu'il allait invoquer et citer à la barre pouvaient être sûrement considérés comme des œuvres du premier tiers du XI^e^ siècle, s'ils correspondaient vraiment à ceux cités par les textes, il déclara, *urbi et orbi*, que l'église Saint-Savin, la nef de Saint-Germain-des-Prés, etc., étaient des créations de ce temps. L'erreur était fort grave et allait retarder presque d'un demi-siècle les études archéologiques; elle faussait, en tout cas, le vrai développement de l'art français. Et comme elle facilitait désormais les recherches des archéologues français, elle contribuait à une datation désormais plus facile, mais ne reposant sur aucune donnée réelle.

Nul historien de l'art ne protesta contre l'affirmation de Quicherat. Le maître avait acquis une telle autorité qu'il n'y eut personne pour montrer l'erreur d'interprétation trop évidente qu'il avait commise. Viollet-le-Duc lui-même paraît avoir accepté ses conclusions. Les élèves du maître à l'École des Chartes, le plus réputé d'entre eux, M. de Lasteyrie, se rangèrent à cet avis respecté et étudièrent, aidés par lui, les profils, les bases, les colonnes de ces édifices déclarés comme des œuvres du XI^e^ siècle. Ces moyens de datation allaient servir à un classement erroné des monuments français. Les archéologues reportèrent donc au commencement du XII^e^ siècle la forme des bases et des piliers, celle des colonnes et des chapiteaux du milieu du XII^e^ siècle. C'est encore aujourd'hui de telles conceptions qui président au classement des monuments historiques!

Digitized by Google

La méthode de Quicherat avait été toute subjective; elle fut la cause d'erreurs sans nombre. Aucun archéologue après lui ne s'est demandé pourquoi ces profils, ces formes se sont maintenus si longtemps et quelle est la raison des changements si rapides des différents membres architectoniques dès la fin du XII^e^ siècle. Nul ne s'est demandé pourquoi il les retrouve encore les mêmes vers le dernier tiers du XII^e^ siècle! La question ainsi posée, il aurait bien vite reconnu que ces transformations, attribuées au XI^e^ siècle, devaient appartenir au deuxième tiers du XII^e^ siècle. Les historiens de l'art auraient alors recherché avec soin ce qui existait au XI^e^ siècle, et la lecture des documents épars leur aurait appris que nous n'avons encore, aux dernières années du XI^e^ siècle, que des églises non voûtées, de simples basiliques, transformées cependant par le goût des Francs.

On ne chercha donc pas à reviser les théories de Quicherat. Les doctes s'en servirent, au contraire, et, à l'aide du guide Joanne, ils entassèrent monuments sur monuments, datant à tort et à travers notre passé monumental. C'est en ce moment le chaos. La géographie de la France, publiée par la librairie Hachette, permet d'être grands clercs à des archéologues improvisés. La doctrine orthodoxe, cause de tout le mal, est défendue avec éclat par MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis. Malheur à ceux qui nient l'existence de la voûte dès le XI^e^ siècle! Les archéologues officiels patentés n'ont que profond mépris pour tous ceux qui n'acceptent pas les théories du maître et cherchent à faire avancer par des études sérieuses la connaissance artistique de notre passé.

Il est donc nécessaire de montrer par de nombreux exemples combien est subjective et empirique la méthode dite orthodoxe. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

(*A suivre.*) A. MARIGNAN.

Digitized by Google

La Légende d'Orphée et le Drame Musical [1]

III. — L'œuvre de Gluck.

Sous l'impulsion que Monteverde lui avait donnée, l'opéra fit de rapides progrès. Bientôt il eut ses compositeurs spéciaux et c'est ainsi que la musique profane se sépara de la musique religieuse. Ce n'est plus qu'accessoirement que les successeurs du maître de Crémone s'occupèrent de liturgie [2]. Pour briser la monotonie du récitatif, on intercala des mélodies qui prirent le nom d'*Airs* d'*Aria*. Ce genre trouva sa formule définitive dans Alexandre Scarlatti, que d'aucuns ont appelé, non sans raison, le père de l'opéra moderne. Scarlatti fut le chef de l'école de Naples et c'est au profit de cette ville que Venise fut détrônée de sa gloire musicale.

Les cent opéras de Scarlatti, depuis longtemps couverts de la poussière de l'oubli [3], demeurèrent, pendant de longues années, les modèles sacrés qui servirent aux compositeurs européens. En même temps, l'art du chant, du *bel Canto*, prenait une extension considérable.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'octobre et de novembre 1909.
(2) Cependant Scarlatti composa deux cents messes!
(3) Scarlatti mourut pauvre et oublié.

Digitized by Google

Ainsi commença l'ère des grands chanteurs et des grandes cantatrices. Ils eurent sur l'évolution de la musique dramatique une influence détestable. Ils faillirent compromettre ses destinées. Il arriva même que les compositeurs devinrent les tributaires de leurs interprètes. Les potentats des vocalises poussèrent l'orgueil de leur voix jusqu'à exiger des auteurs une soumission complète. Elle se traduisait par une visite officielle au cours de laquelle l'œuvre était soumise à l'appréciation de l'artiste! Le castrat Caffarelli fut un des plus célèbres parmi ces personnages. Sa virtuosité était prodigieuse. Il savait, à l'aide de son gosier, chevaucher une gamme chromatique avec la facilité que mettait à l'exécuter, sur son violon, cet autre acrobate de génie : Paganini. Caffarelli, grâce à sa cupidité, avait pu acheter un Duché et faire construire un palais magnifique, sur lequel ces mots étaient inscrits : *Amphion Thebas, ego Domum* (1)! Plus d'un génie a tremblé devant cet autocrate, hautain et rapace.

D'une manière générale, les Italiens — on pourrait dire presque tous les chanteurs — n'exécutaient que fort rarement la musique telle qu'elle était écrite. Non contents d'avoir astreint les compositeurs à sacrifier à leurs caprices, ils entendaient encore se réserver les improvisations vocales qu'ils jugeaient les plus aptes à contribuer à leurs succès (2). Le Père Martini n'a pas hésité à écrire : « Ils voulaient briller seuls en faisant montre de leur voix et de leur agilité, en insérant dans leurs airs certaines petites tournures de chant qu'ils jugeaient propres à faire valoir leur adresse, bien

(1) « Amphion a construit Thèbes, moi j'ai construit cette demeure. »

(2) Cette pratique remonte à une époque éloignée. Elle fut sans doute la conséquence du *déchant*. On sait que les déchanteurs improvisaient leur partie. Ils chantaient « sur le livre », c'est-à-dire qu'ils composaient, au hazard du moment, un *dessus* ou un *dessous* à la mélodie notée. Nous ne savons donc pas exactement de quelle façon les pièces furent interprètées parce que, naturellement, on n'a pas pris soin de noter les fantaisies des

Digitized by Google

qu'elles soient le plus souvent étrangères au sens des paroles et au caractère de la musique du compositeur (1). »

Grétry (2) raconte que, en 1775, on interrompit une des répétitions de *Cephale et Procris* par le dialogue suivant, qui peut faire juger de l'état des choses :

L'ACTRICE *(sur le théâtre).*

Que veut dire ceci, Monsieur? Il y a, je crois, de la rébellion dans votre orchestre!

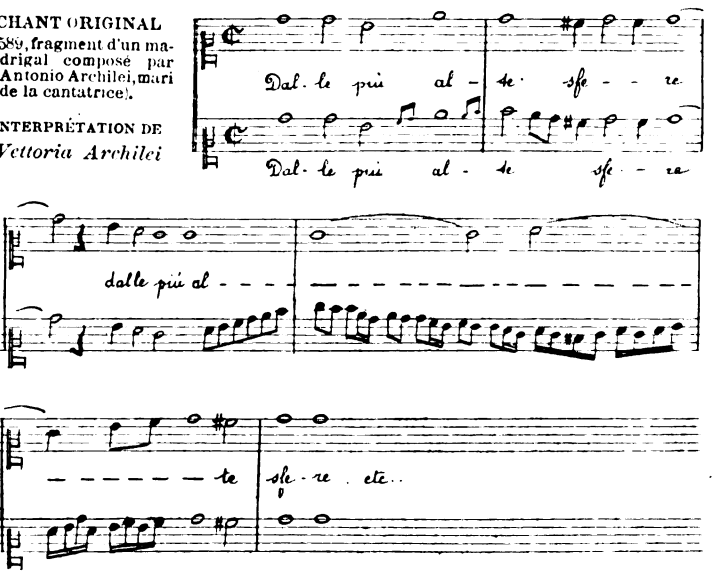
LE BATTEUR DE MESURE *(dans l'orchestre).*

Comment, Mademoiselle, de la rébellion? Nous sommes tous ici pour le service du Roi et nous le servons avec zèle.

chanteurs. Cependant, en voici un exemple. Que l'on compare la mélodie originale ci-après avec la façon dont Vettoria Archilei l'a chantée :

CHANT ORIGINAL (1589, fragment d'un madrigal composé par Antonio Archilei, mari de la cantatrice).

INTERPRÉTATION DE *Vettoria Archilei*



(1) Lettre du Père Martini consignée dans les *Mémoires* pour servir à la révolution opérée dans la musique par Gluck, Naples et Paris, 1781.

(2) GRÉTRY, *Mémoires*, t. I, p. 279.

Digitized by Google

L'ACTRICE.

Je voudrais le servir de même, mais votre orchestre m'interloque et m'empêche de chanter.

LE BATTEUR DE MESURE.

Cependant, Mademoiselle, nous allons de mesure.

L'ACTRICE.

De mesure! Quelle bête est-ce cela? Suivez-moi, Monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui chante.

LE BATTEUR DE MESURE.

Quand vous récitez, je vous suis, Mademoiselle; mais vous chantez un air mesuré, très mesuré.

L'ACTRICE.

Allons, laissons toutes ces folies et suivez-moi.

Haendel avait engagé, à Londres, Francesca Cuzzoni (1), la plus célèbre des cantatrices italiennes de l'époque, celle que l'on surnommait la « Lyre d'Or ». Comme elle refusait de chanter la musique telle qu'il l'avait composée, le terrible auteur du *Messie* empoigna sa cantatrice et, la tenant suspendue dans le vide d'une fenêtre très élevée, il la menaça de la laisser tomber dans la rue si elle ne s'exécutait pas. Effrayée, Cuzzoni consentit à tout ce que Haendel voulut (2).

(1) Elle fut la rivale de Faustina Bordoni, l'épouse de Hasse. Cuzzoni était très laide. On l'accusait d'avoir empoisonné son mari.

(2) Anecdote rapportée par M. DAVID (*Vie de Haendel*).

Digitized by Google

Si ces deux anecdotes ne sont que... des anecdotes, elles prouvent au moins l'esprit du temps. Rameau, le créateur de l'opéra français, avait déjà tenté de réagir contre cette pratique. On se rappelle les événements qui se déroulèrent à l'occasion de la représentation de son *Hippolyte et Aricie*. L'élite de la nation était « italienne ». J.-J. Rousseau, qui avait appris le plus clair de ses connaissances musicales dans la patrie du Dante, prit la tête du mouvement. Il déclara la langue française impropre à la musique; que la France n'aurait jamais de musique; que, si elle en avait une, ce serait tant pis pour elle. Les protestations des *Ramistes* ou partisans de Rameau ne le désarmèrent pas. « Mon seul tort, écrit-il, c'est d'avoir raison. »

Rien de plus vrai, cependant, que cette comparaison de la musique italienne et de la musique française, rapportée par un anonyme contemporain dans son *Jugement de l'orchestre de l'Opéra :*

« La musique italienne est pleine d'épigrammes, la française est plus noble, elle cherche plus à être vraie qu'à être ingénieuse. Il faut donc un grand art pour ne prendre aux Italiens que ce qui pourrait nous appartenir aussi bien qu'à eux. Leur musique doit prêter quelques ornements à la nôtre, mais elle ne doit pas en altérer la beauté. Gardons-nous bien, cependant, de négliger notre récitatif à leur exemple. *C'est la partie du poème qui contient l'intérêt.* Comme ils n'ont pu donner à leur langage un chant qui fût simple, ils ont fait un récitatif précipité dont les sons inarticulés ne rendent jamais le sentiment des paroles; ainsi, n'ayant point de scènes, il semble que leurs opéras soient composés de pièces de rapport; un musicien qui a six ariettes ne fait plus qu'un remplissage pour les coudre les unes aux autres. »

Voilà où en était l'opéra italien et, d'une manière générale, le drame lyrique un siècle et demi après ses débuts. Il

Digitized by Google

y a plus, l'harmonie elle-même sombra dans le fatras des vocalises, des airs de bravoure, des roulades. Les compositeurs négligèrent la partie orchestrale de leurs œuvres et réduisirent l'accompagnement à quelques accords et quelques trémolos. Les instrumentistes n'eurent plus l'occasion d'exercer leurs talents. Ils devinrent un accessoire sans importance. L'opéra fut désormais la propriété exclusive des chanteurs et des cantatrices, et Dieu sait s'ils en abusèrent ! Le malheur voulut que le public prit goût à leurs fantaisies et que, de la sorte, leurs pratiques se répandissent par toute l'Europe. « La musique italienne promet de donner du plaisir à tout homme qui a des oreilles, dit Grimm dans sa lettre sur *Omphale* (1), et il n'y faut pas plus de préparation que cela. Si tous les peuples l'ont adoptée, malgré les différences de langues, c'est qu'ils ont préféré leurs plaisirs à leurs prétentions. »

Il est juste de dire que, somme toute, il ne s'agissait pas seulement d'abolir un idéal exécrable, il fallait encore pouvoir le remplacer par un idéal nouveau. Le public intelligent ne demandait pas mieux que d'applaudir une « nouveauté ». Encore devait-elle se produire et renfermer assez de génie pour écraser le passé. Ce n'était certes pas chose aisée que d'anéantir les errements consacrés par l'usage et imposés par l'Italie, grâce à son prestige et au talent de ses compositeurs !

Quelle chute fut la sienne cependant ! C'était l'Italie qui avait réduit le contrepoint à sa juste valeur, c'était elle qui avait créé le récitatif, elle avait institué les « formes » de l'opéra. Elle avait, par la puissance de ses efforts, refoulé les hommes du Nord, après leur avoir arraché leur gloire. A présent elle connaissait les détestables sophistes de la musique, comme la Grèce connut ceux de la dialectique.

(1) Tragédie de Lamothe, musique de Destouches.

Digitized by Google

L'Italie abusa de sa vocation musicale, comme l'Hellas de ses talents oratoires. Et ce sont les hommes du Nord qui vont infliger à la patrie des Galilée et des Peri, une défaite dont elle ne s'est pas encore relevée. Chose humiliante, la victoire fut remportée à l'aide d'un poème écrit dans la propre langue des vaincus!

La lutte fut énorme. Le pauvre Rameau n'y trouva que déboires et critiques. Le génie de Gluck triompha. C'est l'Allemagne et la France, où flottaient éparses, même avant Monteverde, la plupart des innovations de ce maître, qui possèdent la gloire de cette nouvelle restauration musicale. Christophe Gluck en est le héros, Vienne et Paris le théâtre, Orphée le sujet.

*
* *

Gluck (1) ne reçut pas une meilleure éducation musicale que tous les compositeurs de son époque. Fils d'un pauvre garde-chasse, il ne dut qu'à la générosité du comte Melzi de pouvoir continuer ses études en Italie — à Milan — où il fut confié au contrepointiste Sammartini. Il débuta en 1741, par un opéra *Artaxerce*, écrit dans le goût du temps, avec certains écarts cependant auxquels le public italien ne pouvait se tromper. Il fallut à Gluck une longue incubation avant de tenter l'effort définitif. Il n'avait pas moins de 48 ans lorsqu'*Orphée* parut à Vienne, et ce n'est que douze ans plus tard qu'il vint à Paris. A vrai dire, on n'est pas bien certain que Gluck prémédita sa rénovation du drame lyrique. On pourrait la croire le résultat fortuit de sa liaison avec Raniero de Calzabigi, conseiller à la cour des comptes des Pays-Bas, poète et biographe de Métastase. Dans ce cas, il ne serait pas impossible d'inférer que Calzabigi fut pour

(1) Gluck est né à Weidenwang (Palatinat) en 1714.

Digitized by Google

beaucoup dans la détermination que prit Gluck, de modifier les pratiques condamnables qui encombraient l'opéra. Il semblerait, au moins, que le poète ait suggéré au compositeur ses idées personnelles et, dès lors, il faudrait restituer à l'Italie une partie des mérites de l'œuvre de Gluck, Calzabigi étant en effet né à Livourne, homme fort érudit et artiste de choix. Ce qui tendrait à accréditer cette hypothèse, c'est que pendant les années qui séparèrent l'*Artaxerce* de la parution d'*Orphée*, Gluck ne cessa de faire représenter des opéras et même des opérettes écrites dans le style italien. De plus, le musicien allemand était fort ignorant, il ne possédait qu'une instruction générale rudimentaire ; ce n'est que fort tard qu'il se mit à l'étude et qu'il apprit le latin et le français, que d'ailleurs il ne posséda jamais que très approximativement. Toutefois, la vie de Gluck a des côtés si bizarres et si imprévus (1) qu'il ne faudrait pas s'étonner qu'il ait songé aux innovations dont fourmille son *Orphée*, tout en composant le *Chinois poli* et l'*Ivrogne corrigé*.

Son concept de l'opéra pouvait découler de trois sources : d'abord les réflexions amenées par l'étude et l'observation, ensuite sa connaissance de la querelle des Ramistes et des Lullistes, enfin les méditations qui durent suivre la chute de sa pièce *La Caduta de' Giganti* à Londres, où il tenta vainement d'enlever le sceptre de l'opéra à l'illustre Haendel.

(1) Sa devise était : *Argent — vin — gloire*. — En vertu de quoi il était d'une cupidité rare, d'une ivrognerie invétérée (il en mourut) et d'un orgueil foudroyant. Son testament est énigmatique. Il légua 4 florins aux établissements charitables de Vienne. Il signa une pièce, *les Danaïdes*, de son élève Salieri, pour en retirer de l'argent. Il fit un mariage d'argent. Ses ennemis l'ont accusé de n'être venu à Paris que pour gagner de l'argent. La conscience de Gluck était fort élastique. Il n'a hésité devant aucun moyen pour assurer le succès de ses opéras. En dehors de sa musique, on a même raconté qu'il s'occupait de brocanter des montres.

Digitized by Google

Les idées de Gluck sur la réforme de l'opéra sont contenues dans l'épître dédicatoire d'*Alceste* (1) que voici :

« Lorsque j'entrepris de mettre en musique l'opéra d'*Alceste*, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs, avaient introduits dans l'opéra italien et qui, du plus pompeux et du plus beau des spectacles, en avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule ; je cherchai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie, pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres qui servent à animer les figures, sans en altérer les contours.

« Je me suis bien gardé d'interrompre un acteur dans la chaleur du dialogue, pour lui faire attaquer une ennuyeuse ritournelle, ou de l'arrêter, au milieu de son discours, sur une voyelle favorable, soit pour déployer, dans un long passage, l'agilité de sa belle voix, soit pour attendre que l'orchestre lui donnât le temps de reprendre haleine pour faire un point d'orgue.

« Je n'ai pas cru non plus devoir ni passer rapidement sur la seconde partie d'un air, lorsque cette seconde partie était la plus passionnée et la plus importante, afin de répéter régulièrement quatre fois les paroles de l'air (2) ; ni finir l'air

(1) En tête de la partition d'orchestre italienne, (Vienne, Thomas de Trattnern, 1769). Cette épître ne figure pas dans la partition française de 1776 (éditée par Boieldieu, à Paris). Elle se trouve traduite en français, dans les *Mémoires pour servir à la révolution de Gluck*, publiés à Naples et à Paris en 1781. — Le poème d'Alceste est de Calzabigi comme celui d'Orphée.

(2) Usage courant dans les opéras italiens.

Digitized by Google

où le sens ne finit pas, pour donner au chanteur la facilité de faire voir qu'il peut varier à son gré et de plusieurs manières un passage.

« Enfin, j'ai voulu proscrire tous ces abus contre lesquels, depuis longtemps, se récriaient en vain le bon sens et le bon goût.

« J'ai imaginé que l'ouverture devait prévenir les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on allait mettre sous leurs yeux, et leur en indiquer le sujet (1); que les instruments ne devaient être mis en action, qu'en proportion du degré d'intérêt et de passion et qu'il fallait éviter surtout de laisser dans le dialogue une disparate trop tranchante entre l'air et le récitatif, afin de ne pas tronquer à contresens la période et de ne pas interrompre, mal à propos, le mouvement et la chaleur de la scène. J'ai cru que la plus grande partie de mon travail devait se réduire à chercher une belle simplicité, et j'ai évité de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté; je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression; enfin il n'y a aucune règle que je n'ai cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de l'effet. »

Ce sont ces principes mêmes que Gluck avait déjà mis en pratique dans son *Orphée*. La première représentation de cette pièce précédée de longues et laborieuses répétitions, eût lieu à Vienne le 5 octobre 1762 (2). La nouveauté du spectacle étonna d'abord, mais bientôt, le public fut enchanté des grandes beautés qui y étaient renfermées. Les préventions

(1) Scarlatti usait de cette pratique: la musique de l'ouverture rappelait les motifs de l'opéra.

(2) En italien. Le titre porte : *Orfeo ed Euridice, azione Teatrale...*, représenté à Vienne en 1764 (?), gravé à Paris par Chambon. C'est une date dans l'histoire de la musique. Acteurs : Orphée, le célèbre chanteur Guadagni; Eurydice, M^lle^ Marianna Bianchi; l'Amour, M^lle^ Lucia Clavarau.

Digitized by Google

tombèrent et l'opéra fut applaudi et repris, avec succès, pendant deux années consécutives. On l'exécuta à Parme, malgré les appréhensions des Italiens à qui la personnalité allemande de Gluck était encore suspecte. Néanmoins la réussite fut complète. Triomphalement joué vingt-huit fois de suite, Traetta ne put que retirer son *Armide* en face de ce succès extraordinaire.

Le poème de Calazbigi exalta à tel point les sentiments, que Venise chargea son compositeur attitré Bertoni de s'en servir pour composer un opéra de sa façon. Bertoni, le peureux Bertoni s'y essaya et y gagna quelques applaudissements. Mais, lorsque vint le moment de faire graver la partition, il eut tant de crainte qu'il crut devoir avouer :

« Ce n'est pas sans frayeur que j'ai accepté de mettre en musique l'*Orphée* de Calzabigi, après l'heureux succès qu'a justement obtenu, dans la même entreprise M. le chevalier Gluck, chez toutes les nations de l'Europe... (1) ».

A Paris, *Orphée* vit le jour le 2 août 1774. Grimm en a fait le compte rendu dans sa Correspondance littéraire... (2).

« L'Académie royale de musique, après nous avoir ennuyé longtemps du *Carnaval de Parnasse*, nous a donné enfin le mardi 2, la première représentation d'*Orphée et Eurydice*, drame en trois actes. M. de Molines, l'auteur des paroles, a sans doute abusé de la permission qu'on peut avoir d'être médiocre, lorsqu'on s'engage à traduire littéralement un poème et à mettre des vers français sur une musique toute italienne (3). Mais il y aurait de l'ingratitude à ne pas lui

(1) Chose inconcevable, l'architecte parisien Coqueau, mort sous la Terreur, a prouvé que Gluck avait littéralement copié de Bertoni l'aria n° 17, d'*Orphée*. Cet aria est d'ailleurs connu aujourd'hui sous le nom de « Aria de Bertoni ».

(2) GRIMM et DIDEROT, *Correspondance littéraire et politique* (août 1774).

(3) La partition qui fut donnée à Paris différait notablement de la partition italienne. Acteurs : Orphée, M. Legros ; Eurydice, Sophie Arnould ; l'Amour, Mlle Rosalie Levasseur.

Digitized by Google

savoir gré de son travail, puisque, tel qu'il est, nous lui devons le plaisir d'entendre la musique la plus sublime que l'on ait peut-être jamais exécutée en France. On sait qu'*Orphée* est de tous les opéras du chevalier Gluck, celui qui a réussi le plus en Italie. Le transport avec lequel il vient d'être reçu sur notre théâtre, malgré la vieille cabale des Lully et des Rameau, prouve le progrès que ce célèbre compositeur a déjà fait faire au goût de la nation; il prouve qu'on ne doit pas désespérer de nos oreilles et qu'à force de patience et de génie, on triomphe parfois des préjugés les plus respectables. L'ensemble de l'opéra d'*Iphigénie* (1) a plus de dignité, plus de pompe et plus d'intérêt que celui d'*Orphée*. Quelque défiguré qu'il soit, un plan de Racine vaut encore mieux que ceux de M. Calzabigi. Avouons-le encore, il y a peut-être plus de choses agréables, plus d'idées touchantes dans la composition d'*Iphigénie* (1), que dans celle d'*Orphée*; mais il n'en est pas moins vrai, que les beaux morceaux de ce dernier, sont encore supérieurs aux plus beaux morceaux du premier. Les cris douloureux et pénétrants par lesquels Orphée interrompt, d'une manière si vraie et si pathétique, le chant sensible et doux des nymphes qui pleurent sur le tombeau d'Eurydice, l'air mélodieux avec lequel il attendrit les démons qui lui défendent l'entrée des Enfers; ce chœur superbe, où sont exprimées, avec tant d'art et de vérité, les différentes gradations de leurs fureurs et de leur attendrissement; le duo d'Orphée et d'Eurydice rendus à la vie, mais préférant la mort à l'indifférence que son époux est obligé de feindre à ses yeux; la scène entière qui peint avec tant d'énergie les combats qu'éprouve Orphée dans ce moment terrible, sa faiblesse et le dernier terme de son désespoir; tous ces morceaux sont autant de chefs-d'œuvre d'harmonie et d'expression.

« J'ai vu plusieurs personnes, sans avoir aucune connais-

(1) *Iphigénie en Aulide*, première pièce de Gluck, représentée à Paris.

Digitized by Google

sance de l'art, avouer de bonne foi que jamais musique ne leur avait fait une impression si vive et si profonde. »

On le voit, *Orphée* consacra à Paris le génie de Gluck, mais ce ne fut pas sans bassesse. Pour gagner l'affection du terrible Rousseau qui, on le sait, niait toutes les musiques du monde, exception faite pour l'italienne, il n'hésita pas à le flatter de toute façon. Dans l'envoi à la Reine qui figure dans la partition française, il proclame la petite pièce lyrique de Jean-Jacques : *Le Devin du village* « un modèle qu'aucun auteur n'a encore imité ». Or, cet ouvrage n'avait eu qu'un succès d'estime et n'a qu'une valeur fort minime : Gluck ne pouvait l'ignorer.

C'est encore pour entrer dans les bonnes grâces du philosophe de Genève que, après avoir signalé qu'il s'est vu obligé de modifier la mort d'Orphée (1), il ajoute : « M. Calzabigi est l'auteur du poème italien ; on a suivi aussi littéralement que possible l'original dans la traduction : Ce faible ouvrage semble exiger plus d'indulgence qu'aucun autre *par l'extrême difficulté d'adapter la poésie française à la musique expressive d'un opéra*, qui a déjà été représenté avec succès, sur les principaux théâtres de l'Europe. »

Cette tactique réussit pleinement. Rousseau se déclara enchanté d'*Orphée* et comme Gluck lui disait un jour : — Il y a longtemps qu'on ne vous a vu à l'opéra ! — Hélas, répliqua le philosophe, « j'ai perdu mon Eurydice ! (2) »

Les représentations d'Orphée étaient, en effet, interrompues à ce moment.

Tant s'en fallut cependant que l'admiration fut générale. Les partisans des compositeurs italiens, parmi lesquels se trouvaient Marmontel et Ginguené, escortés d'ailleurs de nombreux approbateurs, blâmèrent la simplicité que Gluck

(1) Comme Peri et Monteverde. Nous avons dit pourquoi cette modification était nécessaire.

(2) P. Hedouin, *Gluck*. Paris, 1859.

Digitized by Google

introduisait dans ses œuvres. M. Gluck, disaient-ils, dédaigne le charme du chant, M. Gluck n'excelle pas dans le chant, M. Gluck manque de chant.

On opposa Piccinni, le compositeur napolitain, à l'auteur d'*Orphée*, c'est-à-dire la routine italienne aux innovations allemandes. Ce fut la lutte du Midi contre le Nord. On en connaît toutes les âpres péripéties.

La passion des combattants produisit les pires excès. Paris devint un champ de bataille, comme aux beaux jours de l'affaire Dreyfus. « Piccinni touche du clavecin et fait sortir les pièces de l'anéantissement (écrit un Piccinniste anonyme), au lieu que Gluck a beau souffler sur ses morts, il n'en revient aucun sur la scène et, s'il en reparaît, ce sont des cadavres sortis du tombeau. Ses meilleures pièces auront quelque jour le même sort. Son *Orphée* ira tant aux Enfers qu'à la fin, il y restera. En attendant le jugement de Pluton, on peut dire que les chœurs et récitatifs de ces spectacles sont détestables. Il est permis aux Allemands de s'adonner à la jurisprudence et à la géométrie, mais il leur défendu d'être peintres et musiciens ([1]). »

La Harpe — celui que Grimm appelait La Harpie — n'était pas aussi tranchant. Il consentait à admettre *Orphée* : « Je m'en tiens à cet opéra, dit-il à Gluck, puisque depuis lors, il vous a plu de ne plus faire de mélodies ([2]). »

([1]) *Problème qui occupe la capitale française.* (Paris 1777.)

([2]) Compte rendu d'*Armide*. La Harpe était un poète médiocre. Il se permettait parfois des incartades contre J.-J. Rousseau :

Quand La Harpie, oracle de Mercure,
Du grand Rousseau vient déchirer le nom,
Que pour le prix de cette insulte obscure,
Voltaire élève au ciel ce myrmidon.
Expliquez-nous qui des deux, je vous prie,
De plus d'opprobre a souillé son pinceau,
Ou La Harpie en détruisant Rousseau,
Ou bien Voltaire en louant La Harpie?

(Rapporté par GRIMM, *Correspondance littéraire*. Tome VIII.)

Digitized by Google

Orphée n'avait pas besoin de la bienveillance de La Harpe pour passer à la postérité. Il est vraisemblable même que ce poète eût désiré, pour ses œuvres, des destinées aussi belles que celles de cet opéra.

Il serait bien imprudent, du reste, de formuler un choix décisif dans les pièces célèbres de Gluck. Est-ce *Orphée* qui prime par sa tragique et simple beauté? Est-ce *Armide?* Est-ce *Alceste?*

En vérité, ce sont trois chefs-d'œuvres.

* * *

Après une longue éclipse, *Orphée* fut sensationnellement repris à Paris, au théâtre Lyrique, le 18 novembre 1859.

Le rôle d'Eurydice était tenu par M^lle^ Sax, qui le joua correctement, s'il faut en croire la critique. Mais M^me^ Viardot, la cantatrice célèbre, fut l'âme de cette restitution théâtrale. Elle interpréta le rôle d'Orphée avec un prestige émouvant. Admirable de pathétique dans l'air fameux « J'ai perdu mon Eurydice » (1), elle fut l'objet d'une ovation enthousiaste.

L'opéra de Gluck retrouva toute sa gloire et toute sa nouveauté. Il parut aussi jeune qu'au temps de Marie-Antoinette. Berlioz eut beau découvrir des fautes d'orthographe dans la partition, il eut beau rappeler le mot de Haendel : « Gluck ne sait pas plus le contrepoint que mon cuisinier », ces petites manœuvres n'anéantirent point le succès de la pièce (2).

(1) Gluck professait une vraie crainte à l'égard de l'exécution de cet air. « Il s'en faudrait de bien peu, écrit-il, pour que l'air d'Orphée » : Che faro senza Euridice (j'ai perdu mon Eurydice), en changeant quelque chose dans la façon de le dire, ne devint une saltarelle. Une note plus ou moins tenue, une altération de mouvement, un trop grand déploiement de voix, une appogiature inopportune, un trille, une roulade peuvent ruiner toute une scène, dans un opéra comme le mien, et même embellir un opéra ordinaire. » (NOHL, *Lettres de Gluck*).

(2) Il est certain que Gluck était très négligent.

Digitized by Google

Il y avait même dans ce concert de louanges de l'étonnement, de la surprise. C'est que, il est urgent de le dire, l'influence immédiate des idées de Gluck, sur le drame lyrique fut mince. Ses contemporains, ses successeurs, n'adoptèrent ses idées que d'une façon très imprécise. Le progrès se trouva arrêté dans sa marche.

L'Italie reprit le dessus avec l'orgueilleux Spontini qui prétendait avoir rénové l'orchestre, en y introduisant la grosse caisse et qui croyait que sa *Vestale* était « pillée » par tous les compositeurs (1).

Mozart, celui qui possédait à la fois la mélodie italienne, la clarté française et la science allemande, laissa parler son doux génie, frais comme les fleurs du printemps, spirituel comme une ode d'Horace, poudré comme les petites marquises de son temps, sans faire siennes les innovations gluckistes.

Rossini, son émule, tenta malheureusement de le dépasser. Il retomba pitoyablement dans tous les errements de l'opéra italien. Les Français suivirent ce mouvement rétrograde. L'air de bravoure retrouva sa vogue!

Ces pratiques surannées trouvèrent leurs plus détestables exemples dans Verdi et dans Gounod. Au point de vue dramatique, *Faust* est un déplorable recul vers le passé. Tout y est faux, expression, sentiment, dialogue, récitatif. C'est une suite d'arias, (où trône l'*air des bijoux*) dont quelques-uns n'ont même pas le mérite de l'élégance et jamais celui de l'originalité. Leur popularité ne prouve rien. *Faust* ne saurait satisfaire l'élite. En art, la majorité a presque toujours tort.

Le succès des pièces de Gluck a été l'œuvre de vrais artistes et de vrais connaisseurs. Et si le public a applaudi les premiers essais d'opéra, c'est parce qu'il trouvait enfin

(1) R. Wagner, *Souvenirs sur Spontini*.

Digitized by Google

une musique à sa portée, la musique classique de l'époque des Peri et Monteverde étant devenue incompréhensible. Quant à Verdi, sa vogue paraît diminuer. En dehors de l'Italie, ce n'est plus qu'accessoirement qu'il fait partie du répertoire.

Toutefois, M. Schuré [1] va trop loin, lorsqu'il biffe d'un éloquent silence, toute la musique dramatique qui sépare Gluck de Wagner. Il y a quelques belles pages dans Meyerbeer et dans Weber, en France, il y a *Carmen*. Cette pièce-là mérite l'immortalité. Quoique habillée à la vieille mode, elle est le plus bel ornement de la musique française. Bizet l'a écrite comme Rouget de Lisle composa la « Marseillaise » d'un seul jet, d'une seule inspiration avec tout son cœur, toute sa passion. Il mourut de l'échec que le public parisien infligea à ce chef-d'œuvre [2].

* * *

L'épître dédicatoire d'*Alceste* n'avait pas dit le dernier mot. Auprès de ces nouveautés, ou plus simplement de cette

[1] *Histoire du drame musical*. Tome I, p. 273. Paris 1886.

[2] Cette musique de Bizet me semble parfaite. Elle approche avec une allure légère, souple, polie. Elle est aimable, elle ne met point en sueur. « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats »... Cette musique est riche. Elle est précise. Elle construit, organise, s'achève... A-t-on jamais entendu sur la scène, des cris plus douloureux, plus tragiques? Et comment sont-ils obtenus! Sans grimace, sans faux-monneyage, sans le *mensonge* du grand style... Encore une fois, je me sens meilleur lorsque Bizet s'adresse à moi..... Bizet me rend fécond. Tout ce qui a de la valeur me rend fécond..... Je ne connais aucun cas où l'esprit tragique, s'exprime avec une semblable âpreté, revête une forme aussi terrible que dans le cri de don José qui termine l'œuvre :

« C'est moi qui t'ai tuée,
Carmen, ma Carmen adorée! »

Une telle conception de l'amour (la seule qui soit digne du philosophe) est rare. Elle distingue une œuvre d'art entre mille. (NIETZSCHE, *Le cas Wagner*.)

Digitized by Google

application générale des principes de Galilée, Gluck avait conservé les formes consacrées pour la composition de l'opéra. Ce sont ces formes mêmes auxquelles le progrès allait s'attaquer, afin d'établir une stricte cohésion entre toutes les parties de l'œuvre. Wagner se chargea de cette mission. Il créa le motif conducteur, le *leit-motiv*. Il se fit, en outre, l'apôtre de la déclamation lyrique pure.

Rien ne prouve cependant que ces éléments, qui sont, en somme, des détails d'architecture, soient absolument indispensables à la création d'une bonne pièce dramatique.

« Ne pourrait-on pas, avec autant de raisons, opposer au drame musical résultant des innovations wagnériennes, un opéra d'une forme plus lyrique, qui permettrait à la musique de se développer davantage dans la forme du lied, de l'air? (1)... »

Ces paroles du savant musicologue allemand Riemann méritent d'être méditées.

Voici en quels termes R. Wagner parle de Gluck :

« Je définis Gluck, par son identité avec le Vinci. L'un et l'autre sont, pour moi, la vérité, les génies de la force, de la puissance, de la grandeur, avec *je ne sais quel défaut*, qui ne se manifeste qu'après l'étude, qui est certain et réel cependant, une force mêlée de quelque dédain, quelque indifférence, quelque apathie. *Gluck n'a rien écrit que ses opéras et l'histoire n'en conserve que quatre : Orphée, Alceste, Armide, Iphigénie.*

Ensuite Wagner reproche à Gluck de ne pas surveiller avec soin la gravure de ses œuvres.

Il y a un abîme entre Gluck et Wagner. Le premier s'est laissé parler sans s'écouter (2) le second s'écoute toujours : avant tout il est musicien.

(1) Hugo Riemann, *Dictionnaire de musique.*

(2) « Lorsque j'écris un opéra, disait Gluck, je veux oublier que je suis musicien. »

Digitized by Google

Wagner a classé ses admirations 1° Beethoven, 2° Bach (1) Son idéal eût été de réunir les qualités de ces deux maîtres, et, par là, d'être le sur-homme rêvé par Nietzsche. Beethoven récèle en lui toute la puissance de l'orchestre. C'est de l'expression musicale suprême. Les instruments parlent, ils sont à la joie, à la tristesse, à la colère. Il s'adresse au cœur. Bach est le virtuose de la technique, il fait magistralement la solution des problèmes harmoniques les plus compliqués. Il s'adresse surtout à l'esprit.

Réunir en soi Beethoven et Bach, c'est allier la plus grande manifestation de la vie à la plus grande somme de beauté. C'est posséder l'œuvre d'art parfaite, l'idéal symphonique. Il va de soi que le poème du drame n'est plus, en ce cas, que l'explication verbale de la musique. Il devient accessoire, il est relégué avec les décors. Il n'est venu à personne l'idée de dire que les livrets composés par Wagner dépassaient les chefs-d'œuvre de Goethe ou de Schiller. Personne ne songe à vanter la valeur littéraire des écrits de Wagner, pas même ses plus grands fanatiques. Wagner lui-même n'insiste pas. Il insiste sur la mise en scène. Cela est capital. Il faut au moins des images, sans quoi l'auditeur se perdrait et cesserait de comprendre (2).

(1) 3e Gluck, 4e Mozart, 5e Haydn, 6e Haendel. (R. WAGNER, *Mon évolution*.)

(2) Wagner a, en effet, donné au langage musical une importance extraordinaire. Chez lui, l'orchestre constitue un véritable chœur dont les intruments doués des sentiments les plus divers, constituent les personnages. Wagner a voulu faire ainsi la transposition moderne du chœur antique. Toutefois, le chœur ne primait qu'au temps de Thespis et de Phrynique, son importance est déjà moindre chez Eschyle, il perd encore en autorité avec Sophocle et Euripide et, l'action se transportant de plus en plus sur la scène, il se réduit à peu de chose dans les pièces d'Aristophane. Nietzsche conteste la valeur de cette évolution du chœur dans l'antiquité. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce philosophe était à l'époque où il défendit cette thèse (*Les origines de la Tragédie*) un wagnérien convaincu. Il voyait dans le colosse de Bayreuth, un Eschyle moderne. Le principe de Wagner consiste

Digitized by Google

Wagner a vite renoncé à devenir le musicien universel. Il s'est bientôt renfermé alors dans son sentiment *allemand*, et il est devenu le plus *allemand* de tous les compositeurs.

Gluck a subi heureusement l'influence du Midi tout en gardant sa personnalité. Le soleil d'Italie a chauffé de ses rayons ardents l'enfant des humides forêts du Palatinat, Wagner est resté teuton, sans plus, sans moins. Pour lui, les beaux lacs tranquilles et majestueux bordés de gracieuses montagnes sont sans intérêt. Il aime le Rhin, le Rhin romantique, dominé par les donjons ruinés et mystérieux, le Rhin aux eaux inquiètes. La Méditerranée, infiniment bleue, ne parle pas à son âme, il veut l'Océan du nord, boueux et agité, formidablement.

L'œuvre wagnérienne découle de Weber et semble inspirée par Victor Hugo. C'est une cathédrale gothique,— style flamboyant. — Lorsqu'on y pénètre, on se sent petit, écrasé par ces voûtes énormes arquant sur des colonnes gigantesques. Il n'y fait pas clair. La lumière ne passe qu'à travers des vitraux, somptueux, magiques, qui induisent au res-

à subordonner le poème à la musique alors que jusqu'à lui c'était l'orchestre qui était subordonné au poème. Dans Gluck, la musique constitue un *accompagnement*, elle semble les colonnes qui supportent l'édifice du drame musical, chez Wagner, c'est le contraire qui a lieu : le poème s'adapte sur la musique, il ne sert qu'à éclaircir le texte musical, à préciser les événements qui se déroulent dans la symphonie. L'opéra wagnérien se divise donc en deux ensembles, *a*) l'action lyrique proprement dite qui se trouve dans l'orchestre, *b*) l'action dramatique, interprète de l'action musicale, qui se déroule sur la scène. Le procédé wagnérien est fort intéressant, mais non pas rigoureusement nécessaire, ni incontestable. Wagner en a d'ailleurs abusé. Souvent, il a sacrifié le poème à la musique. Peut être a-t-il eu raison, en temps qu'*Allemand*, c'est-à-dire que, considérant la langue germanique comme ne possédant ni le rythme, ni l'harmonie des langues latines, il valait mieux la faire sombrer dans les sonorités de l'orchestre. Sans conteste l'orchestration wagnérienne est extraordinairement raffinée. Beaucoup d'admirateurs du maître croient que les œuvres de Wagner demeureront en temps qu'œuvres symphoniques, mais non pas en temps qu'œuvres dramatiques.

Digitized by Google

pect, à l'effroi. L'œuvre de Gluck ressemble au Parthénon d'Athènes, tranquille et calme sur son rocher illustre. Il est beau dans sa magistrale simplicité, grandiose dans sa gloire marmoréenne, qui se détache, puissante, sur le ciel immaculé d'Orient. La cathédrale est en dehors de la force humaine, elle est l'expression de la volonté de Dieu.

Le Parthénon est l'œuvre sublime de l'homme, sa propre déification, l'enfant de son génie.

Toutefois, la cathédrale wagnérienne — quoique mystique — n'a rien de religieux. Elle loge le panthéon ténébreux des héros du Nord, si parfaitement Allemands qu'ils en deviennent incompréhensibles pour ceux qui ne possèdent pas le génie de la langue germanique. Vainement de multiples traductions ont surgi. Peine perdue. Wilder est à côté de la vérité, Ernst s'exprime par hoquets, cris, lambeaux de phrases déchiquetées, Brinn-Gaubast avoue : « La traduction qu'on offre de la tétralogie wagnérienne ne se donne point comme définitive, mais comme provisoirement fidèle... »

En attendant, la bibliothèque wagnérienne qui tente de définir le titan de Bayreuth, sa philosophie, son art, comporte déjà onze mille volumes et la question demeure ouverte!

Aussi bien, comme ces fables germaniques sont inférieures à la mythologie grecque! Ses héros sont des géants poilus connus aux premiers âges du monde. Ils sont brutaux! On frappe les « Niebelungen » à coups de fouet. Ils sont nés dans la montagne abrupte ou dans la forêt — une forêt vierge — avec les loups et les ours. Wagner aime les ours. Il a failli faire représenter un opéra comique : *l'Heureuse famille d'ours*. Il aime les monstres! Alberich, Fasolt, Fafner sont, à proprement parler, des monstres.

Loin de moi la pensée de faire ici le procès de Wagner, ce n'est pas le but de cette étude. J'admire l'immensité de Wagner. C'est un édifice aux proportions énormes. Je ne

Digitized by Google

songe pas à blâmer sa musique, je la trouve très belle; c'est un plat copieux, un festin de Burggraves. Tout cela est même trop grand, voilà le défaut! trop grand! trop vaste! La tétralogie est un monument cyclopéen, une pyramide. *Wagner n'a pas su composer son œuvre à l'échelle humaine.* Il n'a pas conscience des proportions, il voit trop loin. [1]) Je ne classe pas Gluck après Wagner. Je les classe par ordre alphabétique. Ils marchent parallèlement. Wagner termine, avec éclat, la période ultra romantique. On admire son œuvre éblouissante mais on ne la recommence pas.

Et puis, il y a la formule, car Wagner a sa formule. Peut-on emprisonner l'expression idéale dans une formule,

(1) Qu'il me soit permis de rapporter ici cette plaisanterie d'une cantatrice italienne, dont je regrette de ne pouvoir citer le nom :

« Signore, me confia-t-elle confidentiellement, les Italiens ne comprennent pas Wagner, alors qu'ils apprécient Richard Strauss et Claude Debussy. Cela tient peut-être à ce qu'ils ne boivent pas assez de bière. J'ai toujours imaginé que, pour goûter la tétralogie, il fallait avoir bu de la bière de Munich, beaucoup de bière de Munich, énormément de bière de Munich. Avez-vous remarqué comme on boit fréquemment de l'hydromel dans le Walhall et que cet hydromel est servi par les « filles du Désir » ? Voilà l'apothéose des « Kellnerinn », à propos desquelles les étudiants allemands se battent volontiers à la rapière. Le Walhall serait une bien belle taverne... mais, je le répète, il n'y a pas assez de « caves » de Munich à Rome. On y boit trop de chianti, trop d'Asti spumante et de vermouth-angustura; on n'y mange pas assez de saucissons et trop de sorbets. Il faudra changer cela, Signore, et alors vous verrez le succès de Wagner grandir, grandir.....»

Elle reprit après une pause :

« Je sais ce que vous allez dire : c'est que, à côté du sorbet italien, il y a le macaroni et que l'auteur de *Cavalleria Rusticana* s'est chargé de le rappeler aux deux mondes... Patience ! Nous en avons d'autres, ne pensez-vous pas qu'un grand, un intégral chef-d'œuvre, doit pousser et mûrir sous le soleil, comme les fleurs et les fruits ? »

Cette boutade sans importance marque cependant bien la différence existant entre le tempérament du Nord et celui du Midi. Nous avons besoin, pour être émus, de sensations plus épaisses que les Méridionaux. Comparez une Vénus de Rubens à une Vénus du Titien !

Digitized by Google

c'est-à-dire dans l'étau de règles obligatoires ? Schubart n'a pas hésité à écrire : « La musique n'exprime pas le sentiment. Elle ne peut être son langage. Le sentiment ne saurait se renfermer dans des règles comme celles du contrepoint. »

Schubart est trop dogmatique. L'homme de génie a le devoir de laisser parler librement son cœur. Plus le cœur parle haut, plus l'œuvre est sublime.

Quel est le compositeur qui, à nouveau, revêtira la belle légende du Chantre thrace d'une musique si belle, qu'elle effacerait Gluck de nos mémoires ?

Que les « jeunes » y songent ! La colonne de Libètre est renversée. L'urne s'est ouverte et les ossements d'Orphée ont vu la lumière ; leur poussière règne dans l'immensité harmonieuse.

Je rêve d'une œuvre idéale élevée à la gloire humaine — à son génie — qui magnifierait Dionysos, le créateur, symbole de l'éternel recommencement des êtres et des choses ; Eros, la source sublime de la vie ; Apollon, la beauté prestigieuse, et qui contiendrait en elle tous ces facteurs revêtus d'une musique claire, lumineuse, telle que — s'ils avaient été musiciens — l'aurait imaginée un Phidias ou un Ictinos !

Qui sait si ce chef-d'œuvre n'éclora pas certain jour ? « Par tous les dieux ! s'écrie Anaxilas dans son Hyacinthe, la musique est comme la Lybie, elle enfante tous les jours de nouveaux prodiges. »

ARTHUR HUBENS.

Digitized by Google

LA POLITIQUE COLONIALE ANGLAISE

EN AFRIQUE (1)

IV

La conquête de l'Hinterland.

Lors du débat à la Chambre des communes sur l'octroi d'une charte à la Compagnie Sud-Africaine, le sous-secrétaire d'Etat pour les colonies fut amené à déclarer (séance du 3 septembre 1889) que l'Empire britannique voulait répandre la civilisation (lisez l'impérialisme britannique) sans encourir les graves responsabilités d'un protectorat.

De fait, de graves responsabilités ont été encourues dans l'Afrique du Sud. L'Angleterre ne définissait pas exactement les limites de leur champ d'action. Au contraire elle leur laissait tout faculté d'extension territoriale. Les chartes des compagnies stipulaient spécialement ce point. C'était en quelque sorte une invitation qui leur était adressée. Les compagnies y ont largement répondu.

Leur œuvre peut se résumer en ces quelques mots : elles ont conquis à l'Angleterre l'Hinterland africain. Ce programme a surtout été réalisé par la *South Africa*. Toute la région intérieure de l'Afrique du Sud fut appelée *Rhodesia*

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de novembre 1909.

Digitized by Google

du nom de son conquérant Cécil Rhodes, l'inspirateur de la *Chartered*.

On n'a pas manqué de faire de nombreux griefs aux compagnies. Dans l'Uganda les massacres des missionnaires et des indigènes leur ont été imputés, dans la Nigérie on leur a reproché de graves sévices envers les indigènes; au sud ceux-ci ont été molestés dans de nombreuses et sanglantes expéditions. Ailleurs encore on a soutenu que ces compagnies ne pouvaient mener utilement de front leur action politique et leurs opérations commerciales.

Quand l'opinion publique exigeait des répressions, une commission d'enquête était constituée. Lugard et Jameson notamment furent l'objet de ces mesures. Mais toujours l'Angleterre récolta le produit des opérations, parfois très contestables, de ces organismes plus ou moins indépendants.

La Politique d'intervention.

Un moyen fréquemment employé par l'impérialisme britannique pour étendre son action est l'intervention dans les affaires intérieures d'une autre puissance. Cette intervention peut se présenter sous les aspects les plus divers et dans les circonstances les plus différentes, on pourrait dire même, les plus inattendues.

Sous prétexte d'intervention dans les difficultés intérieures de l'Égypte, l'Angleterre occupa militairement le pays et depuis lors n'en a plus retiré ses troupes. Son influenc en Égypte devient de jour en jour prépondérante. Bien qu'en droit international l'Égypte relève incontestablement du Sultan, on ne peut nier que l'Angleterre y a, de fait, la haute direction des affaires, au point d'entreprendre des expéditions militaires sans l'assentiment, et même contre le gré de l'Égypte. Est-ce une action d'influence directe? Est-ce un

Digitized by Google

protectorat? Il serait difficile de définir exactement la chose. Nous nous trouvons en présence d'une situation de fait, et cette situation tend à s'empirer encore; la direction politique de l'Égypte est absorbée lentement par l'Angleterre. Le Gouvernement britannique empiète constamment sur les pouvoirs du Khédive, bien qu'il ne soit pas suivi par le conseil législatif égyptien, ni par la cour d'appel d'Alexandrie, ni par les autorités égyptiennes.

Cette politique d'intervention est une des manifestations les plus curieuses de l'impérialisme britannique. En Égypte ce fut peut-être la première fois qu'elle trouva son emploi; elle y fut appliquée avec succès, bien que timidement.

Ailleurs, on n'usera pas de tous ces ménagements. Là, il fallait temporiser, composer avec les puissances européennes, les mettre insensiblement en présence du fait accompli.

Une circonstance qui retarda l'établissement définitif de la domination anglaise en Egypte, ce fut que l'intervention britannique n'était pas dirigée directement contre la région convoitée, c'était plutôt dans son intérêt et pour sa sauvegarde qu'on y recourait, en apparence. Plus tard, ailleurs on n'eut plus besoin d'afficher ces beaux sentiments.

Le Transvaal était convoité depuis longtemps. Plusieurs tentatives de conquête étaient restées infructueuses. Une intervention armée, dirigée directement contre le Transvaal au profit du droit de vote des immigrés, et d'autres griefs semblables, voilà le prétexte dont on usera pour justifier la conquête.

Au Congo, la politique d'intervention sera préconisée également. Les prétextes seront tôt trouvés, il ne faudra que le moment propice et l'assurance de la non-intervention des autres puissances européennes.

L'occupation de l'Égypte. — La politique d'intervention ayant amené l'occupation de l'Égypte par les troupes

Digitized by Google

anglaises, l'Angleterre s'efforcera par tous les moyens de s'y maintenir.

L'Égypte venait en peu de temps de passer par les vicissitudes les plus diverses. En 1874 la nouvelle Égypte s'étendait sur toute la vallée du Nil jusqu'au Bahr-el-Gazal et l'Ouadaï. Cet immense empire avait été édifié en quelques années. Quelques mois suffirent à le détruire. En 1879 Ismaël était détrôné, le Mahdi régnait sur le Soudan, et l'Angleterre estimait qu'il y avait lieu d'occuper l'Égypte. Une fois implantée sur la rive du Nil, il devint impossible de l'en déloger.

Sans doute ce ne fut pas du plein gré de l'Égypte ni du Sultan qu'elle s'y maintint. On fit entendre de nombreuses protestations. L'Angleterre n'en tint nul compte. En février 1896, notamment, le *Times* publia une note disant que le Sultan avait engagé l'Angleterre à prendre en considération l'évacuation de l'Egypte ; le *Foreign Office* s'empressa de démentir la nouvelle et lord Salisbury déclara n'avoir connaissance de rien ; pendant ce temps-là, l'Angleterre préparait sur Dongola et le Haut Nil une expédition qui allait retarder de longtemps la possibilité de l'évacuation de l'Égypte.

Pour cette expédition, l'Angleterre voulait prélever 500,000 livres sur le fonds de réserve général de la caisse égyptienne. La Chambre française, consultée par la Commission britannique, s'y opposa vivement, M. Berthelot, mettant toutes choses au point, dit à cette occasion (séance du 19 mars 1896) : « L'expédition a un caractère essentiellement offensif et mal défini qui peut entraîner des dépenses illimitées. Elle paraît devoir absorber des fonds très élevés. Dans ces conditions financières, la proposition anglaise doit rencontrer le consentement unanime des puissances. Il en est de même au point de vue politique à cause de la modification profonde et inattendue que cette expédition apporterait aux

Digitized by Google

conditions actuelles de l'occupation de l'Égypte. *En tout cas, elle tendrait à prolonger indéfiniment une occupation dont le gouvernement britannique a reconnu le caractère provisoire.* » L'Angleterre, qui s'était bien passée du consentement des puissances européennes, ne s'est pas souciée non plus des protestations de la France. Elle en a fait à sa guise.

Cette expédition du Haut Nil fut féconde en incidents. Lord Salisbury s'exprimait ainsi à la Chambre des lords (le 12 juin 1896): « Je ne m'engage pas à aller au delà de Dongola cette année ni l'année suivante ni à un moment quelconque bien déterminé, puisque cela dépend des circonstances qui sont complètement incertaines. Je pense cependant qu'un des arguments en faveur de l'expédition de Dongola, c'est qu'elle marque un pas en avant sur la route de Kharthoum. » Nous nous écartons sensiblement, on le voit, de la manière de voir de la France.

Pendant ce temps (23 décembre 1896) le Conseil législatif égyptien refusait le budget de l'année d'occupation, et le mois précédent la Cour d'appel d'Alexandrie décidait que *l'Etat égyptien n'était pas dûment autorisé à prélever des sommes pour l'expédition de Dongola, sur les fonds de réserve.*

L'expédition de Dongola fut utile à l'impérialisme britannique, elle ouvrit la route de Khartoum, elle mena les troupes anglaises au Bahr-el-Ghazal, à Fachoda. Depuis lors rien n'a été changé. La question de l'évacuation de l'Égypte ne se pose plus. C'est la consécration du fait accompli.

En ce qui concerne l'occupation du Bahr-el-Ghazal, si la France a eu la part glorieuse de l'exploration, l'Angleterre s'est réservé la part la plus profitable. En présentant au Parlement britannique la convention franco-anglaise du 14 juin 1898, lord Salisbury disait, faisant allusion aux terres peu fertiles que l'Angleterre abandonnait à la France, au nord de la frontière du Niger Tchad : « Il y a là assez de terres

Digitized by Google

légères pour que le coq gaulois puisse y gratter à l'aise. » L'impérialisme britannique a parfois l'ironie amère.

La confédération britannique de l'Afrique australe. — La prise de possession la plus intéressante et qui caractérise le mieux la politique d'intervention de l'Angleterre, est sans contredit celle qui fut accomplie dans le Sud.

Indépendamment de l'occupation de l'immense territoire avoisinant le Zambèze, abandonné à la Compagnie de la Rhodésie, le sud de l'Afrique a été le théâtre de véritables guerres d'extermination, d'expéditions meurtrières, de répressions rigoureuses fondées parfois sur des prétextes futiles.

Quand l'occasion ou même le prétexte faisait défaut, on avait recours à d'autres moyens ; tantôt, c'étaient des explorations, tantôt des travaux de prospection à exécuter. Il n'en fallait pas plus pour justifier le marche en avant des colonisateurs.

Depuis le « Sandriver convention », le sud de l'Afrique était occupé par deux colonies libres, peuplées de colons venus d'Europe : les républiques d'Orange et du Transvaal. En 1867, la découverte des gisements de diamant, au nord de l'Orange, attira une première fois l'attention sur ces contrées. Dès lors ce fut comme une avalanche d'aventuriers qui s'abattit sur ces pays. A partir de ce moment-là, c'en est fini de la quiétude des colons.

Quelques défaites infligées par les Boers aux Anglais assurèrent un répit momentané au Transvaal. Lord Churchill, le ministre anglais, appréciait cette situation d'une manière très caractéristique. (*Men, mines and animals in South Africa*) : « Si le gouvernement britannique avait profité de sa supériorité militaire et *exterminé les forces boers*, il aurait pu reconquérir le Transvaal mais perdre le cap. Les sentiments hollandais dans la colonie avaient été tellement exaspérés par ce qu'ils considéraient comme une politique injuste, arbi-

Digitized by Google

traire et sans foi poursuivie contre les Hollandais du Transvaal, que le triomphe de l'autorité britannique par la force brutale les eût aliénés sans retour. » Le ministre anglais veut-il dire par là que l'extermination des Boers était une éventualité très admissible et que de tous temps la conquête du Transvaal était décidée, mais simplement remise au moment opportun ? Cependant les territoires des Zwazis et des Bechuanos tombèrent successivement sous la domination envahissante de la Grande-Bretagne. La découverte des gisements d'or au Transvaal près de Prétoria, dans le Witwatersand, dans la montagne du Shela, allait ranimer les convoitises un moment assoupies. Un action énergique allait être entamée, mais des difficultés diplomatiques étaient à craindre. L'Allemagne touchait par deux côtés aux territoires convoités. N'allait-elle pas s'opposer à une action directe de l'Angleterre ? Il fallait donc une absorption rapide qui se fît sans attirer l'attention ; dans un certain sens, la guerre du Transvaal servira même cette politique en détournant l'attention des agissements de la compagnie dans les autres régions de l'Afrique australe.

La *South Africa C°* assurera cette mission dans sa sphère d'action qui s'étendait sur toute la région au nord du Bechuanaland, à l'ouest et au nord du Transvaal et à l'ouest des possessions portugaises, au delà du Zambège et jusqu'au Congo belge. Les plus optimistes prévoyaient déjà à ce moment qu'un jour les trois grandes compagnies africaines se rencontreraient au centre du continent africain. Mais pour réaliser ce vaste projet il importait d'agir avec célérité.

Le raid de Jameson. — Ici se place l'incident le plus significatif de la politique coloniale en Afrique, le moins glorieux pour les armes anglaises et pour la politique coloniale britanique :

Le directeur d'une compagnie coloniale, qu'une charte

Digitized by Google

royale autorise à administrer une contrée et à lever une armée pour la défense de ses intérêts, se livre brusquement, sans rien qui l'y justifie, sans provocation, sans déclaration préalable, à une agression sanglante contre une nation amie, dont l'Angleterre avait reconnu l'indépendance.

Cet acte inqualifiable souleva la réprobation du monde entier et l'Angleterre dut s'interposer. Partout elle l'avait préparé de longue date. La situation était telle que ce conflit devait surgir fatalement. Le général Joubert, à la veille de la guerre du Transvaal, disait dans son appel à la reine Victoria : « ...pour notre malheur des gisements d'or furent découverts ». Cette découverte devait précipiter la conquête du Transvaal.

Le coup de main de Jameson n'avait rien d'improvisé. Jameson s'était fait une spécialité de ce genre d'expéditions. Toujours il les préparait minutieusement, ne négligeant aucun élément de réussite. Tout était prévu, sauf l'insuccès. La campagne du Matébéléland, menée par lui, peut être considérée comme un modèle du genre. Les brillants résultats de cette première expédition auront, sans doute, développé l'esprit d'initiative de ces « colonisateurs » et décidé Jameson à entreprendre une nouvelle campagne qui eût été infiniment plus profitable, si elle n'avait piteusement échoué. Elle devait coûter dans la suite à l'Angleterre 40,000 hommes et plusieurs millions de francs. Si Jameson n'avait déjà réussi antérieurement, dans des entreprises de cette nature, il est certain que son raid au Transvaal aurait été inexplicable, disons inouï. Les succès de cet aventurier l'avaient rendu trop confiant.

Peu avant l'expédition de Jameson, celui-ci disait à l'*Impérial institut* de Londres, devant un nombreux auditoire, aux premiers rangs duquel se trouvait le Prince de Galles :

« Etant donné qu'une combinaison existe pour arriver à une fédération des États du Sud de l'Afrique, qu'elle réunit

Digitized by Google

les concours du Cap, de l'État d'Orange, de la Rhodésie, et rencontre uniquement la tiédeur du Natal et l'hostilité du Transvaal qui compte 50,000 Anglais et 15,000 Boërs; je ne pense pas qu'on puisse considérer la fédération du sud de l'Afrique comme un rêve extravagant, mais plutôt comme un sujet politique qui doit inévitablement aboutir. »

L'expédition était minutieusement organisée. Peu avant le *raid* Jameson écrivait à M. Wite : « Je suis sûr que la meilleure date serait le 26 septembre. Je ne crois pas avoir besoin d'autres uniformes et d'autres chevaux. Si vous manquez de selles, dites à Stevens (le représentant de la *Chartered* au Cap) de les préparer. L'équipement est important, mais *ce qui est le plus important c'est que nous n'excitions d'aucune façon la suspicion.* » Voilà, dans toute sa beauté, la politique coloniale anglaise.

Le prétexte imaginé par Jameson était vraiment original. Il déclarait au comité indigène qui protestait : « Je suivrai mon projet n'ayant aucune intention hostile contre la population du Transvaal. Nous sommes ici en réponse à une invitation des principaux résidents du rand pour les assister dans leurs revendications au point de vue du droit, de la justice de tous les citoyens d'un État civilisé. »

On disait même dans les journaux de l'époque, lors du procès Jameson, que celui-ci se proposait d'agir sous le couvert du drapeau anglais, car il était assuré de la sanction impériale en cas de succès. — N'est-ce pas le *fair play* britannique dans toute sa saveur?

Le dénouement fut aussi imprévu que l'agression était inattendue. La veille de Noël — sans doute se proposait-on d'offrir un *Christmas* d'un nouveau genre à l'empire — Jameson fut fait prisonnier avec ses collaborateurs, parmi lesquels on citait des jeunes gens des meilleures familles, notamment le frère d'un secrétaire particulier de lord Salisbury.

Digitized by Google

La nouvelle de l'échec de Jameson parvint rapidement à Londres et le ministre des colonies fit immédiatement paraître la note officielle : « M. Chamberlain ayant appris que le Dr Jameson était entré sur le territoire du Transvaal avec une troupe armée, est venu immédiatement à Londres. Une correspondance s'est échangée entre M. Chamberlain, le Président Krüger et le représentant du Transvaal à Londres. M. Chamberlain a travaillé de concert avec le Gouverneur du Cap pour empêcher les conséquences naturelles de l'action *extraordinaire* du Dr Jameson. » La conséquence naturelle de son « extraordinaire action » était sans doute qu'il fût fusillé.

Jameson, battu et fait prisonnier, fut désarmé et condamné par la justice anglaise. — Mais l'Angleterre reprit pour son propre compte l'entreprise de cet aventurier.

La guerre du Transvaal. — Le prétexte fut tôt trouvé : il fallait soutenir les *uitlanders*, les étrangers qui prétendaient avoir autant de droits politiques que les nationaux.

Une campagne de presse fut entamée. L'opinion publique fut remuée; des agents provocateurs entretinrent pendant quelque temps le mouvement, jusqu'à ce que le moment semblât opportun pour intervenir. Le président Krüger, décidé à faire toutes les concessions pour éviter l'effusion du sang, en vint à consentir exactement à tout ce que sir Milner avait demandé à Bloemfontein : la naturalisation après cinq ans de séjour avec tous les droits politiques y afférents.

Mais la guerre était inévitable. Les griefs invoqués par l'Angleterre n'étaient que vains prétextes. L'impérialisme britannique avait des exigences impérieuses ; il fallait une guerre aussi audacieuse qu'inévitable. L'Angleterre n'admettait plus une soumission pure et simple à la souveraineté britannique, et le Transvaal se voyait forcé d'accepter immédiatement la commission d'enquête qui lui était imposée par

Digitized by Google

le cabinet de Londres, sans aucune garantie contre les immixtions intempestives futures de l'Angleterre. Il semble vraiment que la campagne menée actuellement par nos voisins contre le Congo ne soit qu'une réédition de la campagne du Transvaal.

Sans doute, l'opinion publique anglaise ne suivait pas unanimement le gouvernement dans cette campagne. A la veille de la guerre, le *Manchester Guardian* écrivait: « Nous voilà donc à la veille de cette guerre. Mais nous croyons que même aujourd'hui si notre pays pouvait se rendre compte des faits tels qu'ils sont, il reculerait avec dégoût devant le gouffre béant, et cette disgrâce lui serait évitée. »

La lutte fut sanglante et difficile. La victoire fut chèrement payée par l'Angleterre, mais elle ne recula devant aucun sacrifice. Trop souvent déjà elle avait fait des tentatives de conquête au Transvaal. Cette fois elle était résolue à vaincre, quoi qu'il lui en coûtât. Il le fallait pour assurer la domination anglaise en Afrique australe et pour réaliser dans ces contrées le programme politique de l'impérialisme britannique.

(*A suivre.*)

ARTHUR OLIVIERS,
Avocat.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

TOURNAI. — *Concert Massenet.* — Les concerts de Tournai jouissent d'une réputation qui n'est peut-être pas usurpée. Dimanche 28 novembre, le programme était entièrement consacré à Massenet, auquel M. de Loose, le directeur de la Société de musique, a voué depuis de nombreuses années un culte qu'il entend évidemment imposer à ses auditeurs. Nous avons écouté l'ouverture de *Phèdre*, assez pâle, dont le succès a été médiocre, ensuite des airs de *Werther* et du *Cid* chantés par Mme Dubois, de l'Opéra, dont la voix puissante et généreuse a mérité les acclamations du public. Noté, le grand tournaisien, a été l'objet d'une ovation chaleureuse après l'air du *Roi de Lahore*. Rappels sur rappels. Son grand talent méritait ces suffrages, et, même dans son pays, Noté est prophète. Les *Scènes Alsaciennes* nous ont paru la meilleure pièce de la séance. Dans ce poème symphonique, Massenet a fort agréablement usé des couleurs orchestrales, mais avec des effets d'opposition trop bien calculés et trop peu sentis. Cependant, à diverses reprises, nous avons failli être émus. Pourquoi Massenet s'obstine-t-il à n'être Massenet que malgré lui ? Pourquoi tenter de donner l'illusion de l'enthousiasme ou de la passion ? Pourquoi ne pas rester le rêveur efféminé, le décadent distingué, le chantre des demi-teintes et des clairs-obscurs ? Car enfin cela seul est bien la manière du compositeur français. Dès lors, pourquoi gonfler l'orchestre et faire du tapage inutile? Ce n'est pas le bruit qui rendra l'œuvre plus belle et plus grande. Qu'il se souvienne des paroles que Caphésias disait à un de ses disciples, lequel cherchait à tirer de gros sons de la flûte et ne s'occupait que de cela : « ce n'est pas dans le *grand* qu'est le *bien*, mais le *grand* est toujours dans le *bien* ». Ces observations s'appliquent rigoureusement au fragment du *Mage* (La Montagne sainte) qui n'avait rien de magique et pour l'exécution duquel M. Swolfs de la Monnaie avait prêté l'assistance de son talent, plus rigoureusement encore à la *Terre promise* qui promettait davantage qu'elle n'a tenu. Le public y a surtout applaudi les solistes : Mme Dubois, MM. Noté et Swolfs. Cette musique est vide de pensée, l'inspiration est en

Digitized by Google

dessous du sujet, malgré les coups de timballes et les stridents appels de trompettes. M. Combarieu n'a certainement pas songé à Massenet lorsqu'il a défini la musique, *l'art de penser avec des sons*.

* * *

Bruxelles. — Combien plus intéressante, cette soirée que M. Alb. Zimmer a consacrée à J.-S Bach, le vendredi 3 décembre à la salle Patria. Au programme figuraient les cantates religieuses : *Ich habe genug* et *Wachet auf*, ainsi que la cantate burlesque : *Mer hahn en neue Oberkeet*. Pas de tapage inutile. Voilà de la musique qui ne *ment pas*. Ce n'est pas sans raison que Taine a pu écrire que la musique, en Allemagne, était le fruit des méditations religieuses, de l'extase. Bach fut, sans conteste, le plus génial extasié de son temps. C'est le Palestrina du Nord, avec plus de vie et de technique, une technique qui tient du vertige, et dans laquelle il sait se complaire, s'amusant, avec je ne sais quel sourire énigmatique, à résoudre les problèmes les plus compliqués du contrepoint. Et cependant, il sait être un *homme*, il sait se réjouir et même chanter la bière, à preuve cette cantate burlesque si pleine de verve et d'esprit. Il faudrait dresser un autel à MM. Baroen et Rogister, les précieux altistes, qui ont, avec les excellents instrumentistes de M. Zimmer, interprété le *Concerto brandebourgeois* en *si* bémol, hérissé de multiples difficultés. Dans l'adagio, page sublime, ils ont été au dessus de tout éloge, nous y avons goûté le plaisir raffiné du dilettante devant une musique qui parle au cœur et à l'intelligence. Ce fut grand ! Jamais les paroles de Caphésias ne vinrent mieux à propos : Legrand est toujours dans le bien ! Nous voulons associer aux succès que M. Zimmer a justement recueillis, en dirigeant, avec religion, cette séance de grand art, Mlle Tilia Hill, de Berlin, et M. Büttner, de Carlsruhe qui ont tenu les soli des cantates avec talent. La voix de Mlle Hill est claire, vibrante ; celle de M. Büttner a eu des accents pleins de « profondeur » et de noblesse. Le public fort attentif les a vivement acclamés.

* * *

Si nous n'avions pas d'autres concerts à Bruxelles, les multiples séances de M. Félicien Durant suffiraient, à elles seules, à nous faire connaître le grand répertoire classique. Son second grand concert a eu lieu, le 5 courant, à la salle de l'école française, 67, boulevard d'Anderlecht. Public trop peu nombreux, hélas ! Nous avons écouté la huitième symphonie en *fa*, de l'immortel Beethoven, page suave, pleine d'émotion et de poésie.

Mlle Agnès Borgo, belle sculpturalement, vêtue d'une robe verte, un voile vert jeté sur les épaules, les cheveux ceints d'une bandelette étincelante, semblait sortir d'un temple grec. Elle a évoqué avec prestige, avec

Digitized by Google

passion, la grande figure d'Alceste, au moment pathétique où l'héroïne d'Euripide refuse d'implorer les *Divinités du Styx*. Ovationnée, elle n'a pu calmer l'enthousiasme du public qu'en chantant la prière de la *Tosca*, ce qui nous a permis aussitôt, de faire une dangereuse comparaison entre la mélodie sentimentale de Puccini et la musique marmoréenne de Gluck.

Une admirable sérénade de Brahms (en ré majeur) nous a conduit dans les ténébreuses forêts du rêve germanique. Originale, pleine d'imprévus, de conversations instrumentales intéressantes, cette sérénade était surtout un beau poème descriptif, dont M. F. Durant a donné une lecture orchestrale fort belle.

La séance se terminait par la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Mlle Borgo y a victorieusement lutté contre les éclats de l'orchestre. Tragique au milieu de l'épouvante grandiose de la symphonie, elle a rappelé avec autorité la page vertigineuse qui clôt la tétralogie de Wagner.

* * *

Malgré les multiples concerts qui se donnent à Bruxelles en ce moment, il y avait salle bien garnie au récital de violon, que M. Deru nous a donné mardi 7 courant à la salle *Patria*. M. Deru a exécuté avec maîtrise, émotion, sincérité, la sonate en *ré* de Mozart, spirituelle, exquise; le concerto en *ré* de Tartini, tout rempli de belles pensées un peu graves ; une chaconne difficile et splendide de Vitali et, pour terminer, la sonate en *la* de C. Franck, œuvre compliquée, d'une envergure magnifique, où règne cependant, parfois, une fâcheuse obscurité. Pour l'exécution de Mozart et de Franck, M. Deru avait comme partenaire au piano M. Arthur Degreef. C'était nous offrir le *nec plus ultra* de l'exécution. Si M. Deru, en violoniste accompli, nous a vivement ému par son jeu sobrement expressif, sa correction parfaite, M. Degreef de son côté, nous est réapparu le virtuose brillant, interprète attitré de Mozart, auquel il sait, à merveille, prêter les sentiments menus, si chers à l'auteur des *Nozze*.

Mlle Germaine Cornélis, harpiste, offrait le concours de son gracieux talent, de son gracieux instrument, de sa gracieuse personne à cette soirée. Sans toutes ces grâces, la harpe, j'entends la harpe solo, serait bien peu de chose.

Mais c'est si joli, une harpiste !

Mlle Cornélis a obtenu un grand succès. Elle a joué du Rameau, du Bach du Ciarlone, du Debussy. A moins qu'elle n'ait exécuté un autre programme, car Mlle Cornélis sait y apporter, sans coup férir, des modifications qui déconcertent le public, ce qui est très désagréable dans un concert.

M. Deru a été victime, au cours de la séance, du bavardage indiscret

Digitized by Google

d'un piano joué dans le voisinage de la salle. La direction de *Patria* devrait veiller à ce que l'attention du public ne soit pas troublée par des bruits discordants.

* * *

Mercredi 8. Nous avons retrouvé les concerts Durant, sous la forme d'une audition de la *Société des Instruments anciens* de Paris.

M. Hewitt a joué du *quinton*, qui est un dessus de viole tendu de cinq cordes, M. Henri Casadesus tenait la *viole d'amour*, instrument plein de charme, que ne remplace pas notre alto, M. Marcel Casadesus avait la partie de la *viole de gambe*, qui est l'ancêtre de la basse de viole et du violoncelle et la *basse de viole*, qui n'est, en somme, qu'une viole de gambe, était confiée à M. Devillers. Au clavecin : M. Casella.

Ce petit orchestre, aux sonorités douces et agréables, a exécuté deux pièces instrumentales : *La 5e symphonie* de Bruni, compositeur médiocre de plus de vingt opéras représentés à Paris de 1786 à 1815, et les *Plaisirs Champêtres* de Monteclair, l'auteur des *Fêtes de l'été* représenté en 1716, et de *Jephté* (1736).

Ces deux morceaux, par leur archaïsme, leur teinte vieillotte, ont beaucoup intéressé les nombreux auditeurs qui assistaient à cette séance originale. Ils y ont goûté le charme des souvenirs poudreux, des fleurs passées, des rubans décolorés ; car cette musique du XVIIIe siècle est, en grande part toute enrubannée. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ! Cela n'élève pas la pensée, cela ne trouble pas le cœur, mais c'est si coquet ! Il n'y a que l'art d'Orphée pour nous donner des évocations pareilles.

En quartetto, nous avons applaudi du Nicoley, auteur malheureusement peu intéressant, en dehors de sa valeur en tant que date historique. Son quartetto a des phrases fort banales.

La suite pour viole d'amour (Lorenziti) a permis à M. Henri Casadesus de cueillir les lauriers du triomphe. Il l'a exécutée avec finesse, humour, correction parfaite et une belle compréhension des demi-teintes sans exagération.

Mlle Marie Buisson a emporté tous les suffrages. De sa belle voix passionnée et chaude, elle a chanté *Pour la vie...* composition de l'illustre Legrenzi (1625-1690), une ariette de Bach ; ensuite, deux pièces : *L'amour de moi* qui, malgré l'affirmation de l'affiche, n'est sûrement pas du XVe siècle, pas plus que *Margot la Vigne* n'est du XVIe, tout au moins dans la forme où ces morceaux nous ont été présentés. Ils n'en étaient pas moins exquis, bien exquis, avec une pointe de gaîté, une pointe de mélancolie... L'intelligente cantatrice a été tellement applaudie, qu'elle a remer-

Digitized by Google

cié ses enthousiastes auditeurs par l'interprétation de la mignonne romance connue :

J'entends mon cœur qui bat, qui bat,
Je ne sais pas pourquoi...

Et rien qu'à entendre chanter Mlle Buisson, notre cœur battait aussi, encore que nous en sussions la raison... .

* * *

Dimanche 12. — *Concert Populaire.* — La séance débutait par l'ouverture dramatique pour *Phèdre*, par Martin Lunssens (1re audition). L'auteur s'est attaqué à une œuvre compliquée. Sa musique n'avait que la ressource d'interpréter des idées. Elle n'avait que fort peu d'images à décrire. Le sujet était plutôt psychologique, je dirais volontiers philosophique. Or, rien de plus difficile que d'exprimer des réflexions par la musique. De plus savants que M. Lunssens y ont échoué, et cela, à propos du même sujet. M. Lunssens ne leur a pas été supérieur. Il a fait des efforts louables, qui méritaient mieux que les quelques applaudissements qu'il a recueillis. Mais il ne doit se faire aucune illusion sur la valeur orchestrale de son ouverture en temps que récit lyrique. Nous avons entendu du meilleur Lunssens que cela. Avant d'aborder des interprétations littéraires pareilles à la *Phèdre* de Racine, il faut des études générales fort larges, un sentiment parfait de l'antiquité, une vision personnelle de l'Hellas harmonieuse. Notre jeune auteur n'a pas encore eu l'occasion de se livrer à de multiples spéculations sur cet objet.

C'est pourquoi son ouverture dramatique est pâle, manque de souffle, de coloration, de passion, d'enthousiasme. La note, fort intéressante d'ailleurs, qu'il a fait distribuer aux auditeurs ne pouvait que nuire, car cette note promettait beaucoup plus que M. Lunssens n'a tenu. Je ne sais pas pourquoi M. Louis Delune a absolument voulu orchestrer le concerto pour violoncelle, de Tartini, déjà revu par Grützmacher. Mme Jeanne Delune n'y a rien gagné, certainement. Cette aimable violoncelliste s'est montrée d'un grand raffinement dans l'expression des sentiments.

Elle a obtenu, tant dans le concerto de Tartini que dans celui composé par M. Delune, un véritable succès. J'ajoute aussitôt que la composition de M. Delune, fort mélodieuse et correctement écrite, m'a beaucoup plu. C'est déjà de la musique. Mais j'ai pris un véritable plaisir à l'audition de la Sérénade de Sekles Il n'y a guère d'idées dans cette pièce, c'est de la conversation menue, mais elle est si habilement colorée, si originale ! L'orchestre de M. Sekles se composait de 11 instruments solo : 2 violons, alto, violoncelle, contre-basse, flûte, haut-bois, clarinette, cor, basson et

Digitized by Google

harpe. Cela formait un ensemble singulier. L'auteur en a tiré des effets imprévus et curieux, que n'ont pas fait oublier les airs de ballet du *Prince Igor*, de Borodine, pièce qui clôturait le concert.

M. Sylvain Dupuis a dirigé l'orchestre avec sa maîtrise habituelle.

ARTHUR HUBENS.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

ENVOI DE SCHOTT FRÈRES, éditeurs : *L'Art de diriger*, par M. KUFFERATH ; *La Décadence du Bel Canto en Italie*, par E. WOLF ; *Pour l'Art*, par J. NIN ; *Hector Berlioz et Robert Schumann* ; *Art et Politique*, par R. WAGNER ; *R. Wagner et la Neuvième Symphonie*, par R. WAGNER (trad. : KUFFERATH) ; *Johannes Brohms*, par L. WALLNER.

ENVOI DE BREITKOPF ET HARTEL, éditeurs : *Premiers chants*, par C. WATELLE ; *Menuet* et *Impromptu*, par AUG. DEBOECK ; deux *Arabesques*, par JOSÉ SEVENANTS.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION : *Les Maîtres classiques du XVIII^e siècle*, par VICTOR HALLUT. (Bruxelles, édition du *Thyrse*.)

Il sera rendu compte de ces divers ouvrages dans un prochain numéro.

A. H.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Ce mois n'a pas été fécond en agréables surprises, et la besogne du chroniqueur en sera singulièrement simplifiée. Il s'en afflige, le chroniqueur, et il a de bonnes raisons pour cela. A la différence du soiriste, qui rédige son bulletin avec la hâte savante et l'indifférence enjouée d'un informateur, il dispose, lui, de longs jours pour remuer, renouveler, varier, recuire ses primes impressions. Un rien de philosophie vient se surajouter à ses analyses. Déjà le public a prononcé son verdict, et c'est un élément dont il doit tenir compte aussi.

Des reprises de notre Opéra, il s'interdira de signaler la principale. Quelle impertinence d'épiloguer sur *Alceste*, lorsque vingt pages sont consacrées à Gluck dans cette livraison! Tout ce qu'on lui permettra, c'est de signaler l'intérêt d'une reprise d'où le *germanisme* de M^me^ Litvinne fut absent, ce qui fut assez léger à ma conscience artistique.

Et *Le Caïd*? Dans l'ombre de son burnous, il m'a paru cacher assez mal ses rides. Est-ce que notre gaîté ne serait plus celle de nos pères? Je suis assez disposé à le croire, lorsque j'entends quelques-uns des vieux opéras-comiques, qui firent leurs délices et nous déconcertent plutôt qu'ils ne nous enchantent. *Le Caïd* reste un des plus vivants, un des plus mouvementés, concédons-le. Les artistes de MM. Kufferath et Guidé l'ont joué avec un rare souci de l'ensemble et une verve très communicative. Citons particulièrement M^lle^ Dupré et MM. Dua, Artus et La Taste, qui eurent tout l'entrain désirable

Le Parc a remporté un succès avec *Suzette*, succès de douce sensibilité plus encore que de correction morale. Brieux est un dramaturge, on l'a bien vu par *La robe rouge* et *Petite amie*. Le premier acte de *Simone*, joué de si admirable façon par M. Grand sur cette même scène, n'était-il pas du plus pur tragique? A cet écrivain, qui aime les situations fortes et tranchées, la demi-teinte psychologique ne peut réussir. Il simplifie son

Digitized by Google

action, justement parce qu'il l'ampute de toutes ces dégradations infinies du sentiment, de toutes ces variations minuscules de l'âme humaine, qui font les petites incertitudes au théâtre et rendent les grandes superflues. Puis, bien qu'il ait le verbe agile et coloré, il semble se désintéresser de cet art du dialogue qui masque chez Donnay ou Lavedan les faiblesses constructives.

Mais, dira-t-on, Brieux parle à l'esprit plus qu'aux sens! Répliquons qu'il essaie d'impressionner plus encore qu'il ne réussit à convaincre. Sa dialectique serait souvent à court, si elle n'appelait à son aide les moyens de drame; et, en comparant son théâtre à celui de M. de Curel, on n'a pas de peine à reconnaître la supériorité de tenue de ce penseur, mais aussi les raisons de l'échec relatif de son théâtre. Il faut ne point trop attendre de l'effort cérébral d'un homme qui a plus ou moins bien soupé...

Dans *Suzette*, délicieusement interprétée par les artistes du Parc, il faut tirer hors pair Mlle Yoyo, une gamine qui ne récite pas, qui joue, qui a le sang-froid, la mimique attentive, le nerf et la justesse des intonations. Mlle Brille a un tempérament de tragédienne. Elle stylise peut-être à l'excès un personnage que je me représente plus ondoyant, plus en souplesse et en indécision. Mais il n'est que juste de louer sa belle voix et la grâce prenante de son jeu. Mlle Terka-Lyon est charmante dans sa trop brève apparition, Mme Angèle Renard, despotique à souhait. Les rôles du mari et du beau-père sont bien tenus, mais faiblement dessinés.

A l'Alcazar, signalons une bonne reprise du *Ruisseau*; aux Galeries Saint-Hubert, une œuvre très amusante et interprétée excellemment, *S. A. R.*, mais qui n'est pas du ressort de cette chronique.

J. DE W.

* * *

Les prix littéraires.

C'est une chronique dont on s'est dispensé ici. A titre exceptionnel de sympathie, signalons les derniers bénéficiaires du Prix Goncourt : MM. Marius et Ary Leblond. La presse, la grande presse, qui s'agite si fort pour Mme Steinheil et qui court derrière les bois de justice, n'était vraiment pas préparée pour ces modestes triomphateurs. Elle a causé, par ses âneries, quelque gaieté à des gens plus avertis. Ceux qui ont, comme moi, pélerinè vers le logis de ces écrivains, indifférents à la réclame et persévérants au labeur, ont dû demander plus d'une fois leur route. Par le Jardin des Plantes, on arrive, en traversant un quartier désert, à la rue Guy-de-la-Brosse. Le no 7 est une vieille maison provinciale, où nul n'irait épier une activité littéraire. C'est là que gitent obscurément les deux écrivains qui ont créé le roman de mœurs créoles, renouvelé Bernardin de

Digitized by Google

Saint-Pierre ou, si vous l'aimez mieux, qui l'ont rapproché de nous avec un sens aigu des réalités d'hier et d'aujourd'hui.

Mais est-ce là tout le talent de ces deux écrivains? Certes non, et ils ont dû éprouver quelque amertume de lire dans les journaux l'éloge exclusif de cette fraction de leur œuvre, qui est sans doute la plus abondante, mais aussi la plus extérieure. Au contraire, on les eût touchés profondément en insistant sur l'admirable effort de fraternité humaine qu'ils ont accompli dans ces dernières années, en louant ces unions franco-slaves, franco-italiennes, qu'ils ont créées et dont l'avenir semble maintenant assuré. Mettre en contact des penseurs et des artistes et, dans ce grand Paris, où l'intellectuel étranger est si petit, si perdu, lui assurer un accueil équivalent à sa notoriété, lui ouvrir des portes, des bras, n'est-ce pas une initiative admirable et digne de toutes les récompenses académiques? J'aurais voulu, pour ma part, qu'on spécifiât qu'il entrerait dans la préférence accordée aux deux écrivains une part de la gratitude due à leur aimable et vaillant apostolat.

M. W.

* * *

Les livres.

Signalons un volume intitulé *Les premiers interprètes de la Pensée américaine*, de M. A. Schalck de la Faverie (Paris, Sansot, in-12). C'est un essai historique sur « l'évolution du puritanisme aux États-Unis ». L'auteur essaie de dégager tout d'abord l'essence même de l'esprit puritain; il le montre favorisé chez les émigrés de la *Mayflower* et ceux qui les rejoignirent par une vie indépendante et un sol vierge. Comme il devait arriver, il connut ses outrances et ses iniquités; il posséda aussi ses héros, Cotton Mather, Benjamin Franklin. M. Schalck étudie les causes de la désaffection, qui devait conduire à la séparation politique d'avec la mère patrie; il nous montre la nouvelle nationalité constituée, puis il arrive à la caractéristique des « tendances littéraires dans la première moitié du XIX^e^ siècle ». L'élément français est bientôt l'élément étranger prépondérant. Cependant l'Angleterre chez Washington Irving et Emerson, l'Allemagne chez Longfellow, ont laissé des traces reconnaissables. Le volume s'achève sur des généralités assez pessimistes, l'auteur constatant combien la culture française cesse de passionner les *Yankees*, attirés par des formes de pensée et de sensibilité à la fois moins délicates et moins libres.

* * *

M. Lanson vient de publier la onzième édition (120,000 exemplaires) de son *Histoire de la littérature française* (Hachette, éditeur), et c'est

Digitized by Google

l'occasion bienvenue de louer encore ce beau livre, qui résume tant de savoir sans fatigue pour le lecteur et qui, à la différence des manuels vulgaires, a la haute tenue d'une œuvre personnelle, lentement méditée et élaborée. Chaque édition nouvelle atteste, par des additions et des retouches, le souci d'une information exacte et complète. On lira, avec un intérêt particulier, le chapitre intitulé « La fin du siècle », où les plus proches de nous d'entre les écrivains actuels sont saisis d'un crayon agile et nerveux. Il y a quelques mois, M. Lanson réunissait en volume à la librairie des *Annales* (après les avoir données à ce périodique, pour une publication fâcheusement espacée) ses études sur l'*Art de la Prose*. Pour la première fois en France (et ce n'est pas faire tort à M. Albalat et à d'autres critiques que de s'exprimer ainsi) est envisagée, avec un double scrupule d'histoire et de psychologie, la continuité de l'effort littéraire qui de « l'art confus des vieux romanciers », en passant par la prose toute barbelée d'hellénismes et de latinismes de la Renaissance, devait enfin conduire à la période de Balzac et de Bossuet, à la phrase coupée et si admirablement équilibrée du grand siècle, enfin à cette langue nerveuse et tout esprit du XVIII^e^. Mais le XIX^e^ siècle — et c'est là la principale nouveauté — est pris en particulière considération; le tiers du volume lui est consacré. Ainsi se complète la synthèse historique, et ce petit volume en reçoit une signification et en acquiert une portée sur quoi il serait puéril d'insister. W.

* * *

La fille de la Sirène est le nouveau roman de MATHILDE ALANIC (Paris, Plon). Dans une jolie écriture, on y définit, avec une autorité impressionnante, la supériorité du droit de l'enfant dans les luttes passionnelles. Un mari, médecin renommé, honnête homme d'une probité un peu anguleuse, se venge de sa femme, une cantatrice au grand cœur, de vie irréprochable, en lui enlevant sa fille. Mais l'obscure justice qui gouverne les choses et prend souvent le pseudonyme de *hasard*, met l'enfant, devenu une vierge charmante et aimée, en face de sa mère. Il lui faut prononcer sur le grave différend d'amour-propre qui la rendit à demi-orpheline. Non, elle ne condamnera personne, elle souhaite ardemment l'oubli, la réconciliation. Les parents ennemis résistent à ces tendres tentatives. Cependant l'intérêt de leur fille, le souci de son avenir les amènent forcément à se revoir. Peu à peu, les anciens griefs s'amortissent. Un petit-fils leur naît. Et au chevet du berceau, réunis dans une commune émotion, les deux aïeuls joignent leurs mains. C'en est fait du passé mauvais. Touchante solution d'une situation dramatique entre toutes.

* * *

Digitized by Google

En attendant qu'on y revienne sous une autre rubrique, signalons, chez le même éditeur, le livre composé par le baron Despatys d'après les *Mémoires de Gaillard*. Il est intitulé *La Révolution, la Terreur et le Directoire*, titre un peu général, mais que justifie, avec les restrictions sus-indiquées, l'intérêt bien vivant des souvenirs de l'ex-oratorien qui enseigna à Arras et y connut Robespierre, avant d'occuper les fonctions administratives et les charges judiciaires.

Les souvenirs que M. le baron Despatys présente au public sont extraits des papiers mêmes de Gaillard communiqués par l'arrière-petite-fille de celui-ci à l'auteur. Citons, parmi les pages d'un intérêt exceptionnel : la mort de Mirabeau, le récit dramatique des émeutes de famine, Mme de Staël à Nemours, la mission de Bourbotte, l'arrestation de Bailly à Melun, la tragique entrevue avec Couthon en présence de Charlotte de Robespierre, la mort de Fouquier-Tinville et d'Herman, enfin les relations de Gaillard avec la famille de Jaucourt, notamment avec le comte François, l'ami de Talleyrand, dont la correspondance a été publiée chez Plon. Ces récits très vivants, très anecdotiques, éclairent, complètent ou rectifient bien des points de l'histoire de la Révolution.

* * *

Chez Armand Colin, un nouveau roman pour jeunes filles, *Sur l'Aile des Moulins*, par Lya Berger. C'est une histoire sentimentale qui renferme un conseil toujours neuf depuis le livre IV d'*Emile*, toujours vrai, et toujours trop peu suivi : Et ce conseil, c'est qu'il faut épouser son fiancé, non celui d'une autre. On nous transporte en Hollande, bien qu'il s'agisse d'une jeune Française, prétexte à des descriptions et à d'agréables études de mœurs.

* * *

Chez Colin aussi, M. Blaize a publié son *Art de dire*. M. Blaize est avec MM. Baillet, Truffier, Rameau, Dubost et quelques autres, un de ces professeurs de diction et de beau langage qui continuent courageusement une tradition très française. Leurs pèlerinages à travers le monde font penser à ces pérégrinations, autrement audacieuses, des jongleurs qui portaient la gloire des héros carolingiens et arthuriens au delà des Alpes et des Pyrénées. Dans une série de chapitres, M. Blaize étudie la voix, le mot, le débit, l'expression, le geste, enfin l'art oratoire. Sa méthode, pour n'être pas celle de Legouvé dont la notoriété n'a jamais été surpassée, n'est pas moins digne d'examen. En Belgique on devrait être particulièrement attentif à tout ce qui peut aider à rectifier le langage.

* * *

Digitized by Google

L'éditeur Nourry a publié une seconde édition du livre de M. Victor Henry, ce savant trop tôt enlevé à la science, *La Magie dans l'Inde*. C'est une curieuse contribution à des recherches qui passionnent aujourd'hui tant de folkloristes et d'historiens des religions. Voici la table des matières de ce livre suggestif :

Chap. I. *Notions générales sur la magie hindoue* : les sources écrites; les bénéficiaires; les opérateurs; les opérations; les ingrédients et accessoires. — Chap. II. La *Divination* : divination générales, épousailles et postérité, la prévision du temps, l'issue d'un combat, retrouver un objet perdu. — Chap. III. *Charmes de longue vie* : sacrements, autres cérémonies, amulettes. — Chap. IV. *Charmes de prospérité* : la maison, le feu et l'eau, le bétail, l'agriculture, les voyages et le commerce, le jeu.— Chap V. *Charmes sexuels* : l'amour et le mariage, les rivalités, la constance, les réconciliations, la virilité, la fécondité et la postérité mâle, la grossesse et l'accouchement. — Chap. VI. *Rites de la vie publique* : en paix, en guerre. — Chap. VII. *Rites antidémoniaques* : Nirrti, la plèbe démoniaque, exorcismes par représailles, autres exorcismes. — Chap. VIII. *Charmes curatifs* : la fièvre, les vers intestinaux, les affections cutanées; les blessures, etc., etc.— Chap. IX. *Rites expiatoires*. — Chap. X. *Rites de magie noire* : la liturgie démoniaque, l'imprécation pure et simple, les envoûtements, autres ensorcellements, le serment. — *Conclusions* : magie et mythe, magie et religion, magie et science.

* * *

Deux mots d'attention à une brochure de M. Jules de Soignies qui est le premier fascicule d'une étude intitulée généralement : *A la recherche du bien-être pour tous*. L'auteur, ennemi des solutions radicales et sceptique devant les panacées qu'on offre à nos maux, croit que c'est dans les œuvres de mutualité et autres analogues qu'il faut chercher le remède désiré. Dans ce premier fascicule, l'auteur prend l'enfant dès sa naissance et nous expose comment, depuis lors, la charité et la prévoyance privées et gouvernementales pourvoient aux nécessités de l'humanité pauvre. Après les œuvres d'assistance de la première enfance, viennent les œuvres scolaires. L'auteur nous conduit successivement jusqu'à l'âge de la milice et nous montre la vie de caserne sous son vrai jour, ce qui, on l'avouera est tout à fait d'actualité.

* * *

Sous ce titre *Médaillons romantiques* M. André Pavie a publié chez Emile Paul, à Paris, un volume qui aurait dû être signalé il y a déjà quel-

Digitized by Google

ques mois. Le ton en est biographique et anecdotique; mais ce qui en rehausse singulièrement l'intérêt, c'est, outre les souvenirs de feu Victor Pavie et de son frère Théodore, le grand nombre de lettres inédites du premier, de Sainte-Beuve, de Mme Ménessier-Nodier, de Boulay-Paty, etc. Sainte-Beuve, qui, malgré toutes les séparations, resta l'ami fidèle de Victor Pavie, eut avec lui toute une correspondance dont M. André Pavie s'est servi avec tact pour lui consacrer trois chapitres, qui ne sont pas les moins intéressants de ce volume. Le premier est intitulé « La tristesse d'âme de Sainte-Beuve » et rappelle, avec documents à l'appui, quelques épisodes de ses variations religieuses, les autres ont moins d'importance. Le récit de la bataille d'Hernani, une visite à Goethe que fit Victor Pavie en compagnie de David d'Angers, d'autres pages encore assurent à ce beau volume un prix qu'on doit refuser à trop de publications rapides sur l'âge romantique. M. W.

* * *

Il nous reste juste assez de place pour signaler les trois volumes de la traduction des œuvres de Swinburne qu'a publiée M. Stock, l'éditeur bien connu. Le premier, ce sont les *Poèmes et ballades*, dont la version élégante et précise est due à M. Gabriel Mourey, comme celle des fameux *Chants d'avant l'aube* (Bibliothèque cosmopolite, nos 35 et 37). Les *Nouveaux poèmes et ballades* avaient été traduits, dès 1903, par M. Albert Savine (même bibliothèque, no 6). On connaît la manière grandiloquente, richement métaphorique de Swinburne; en le relisant, on est frappé des identités de son inspiration, mais surtout de ses visions tyranniques avec celles des vieux *rhétoriqueurs*, dont Spenser, dans ses allégories laborieuses ses personnifications, etc., reste bien l'élève. Il est vrai que cet arrière-petit-fils de Jehan Le Maire a lu Baudelaire et qu'on s'en aperçoit trop.

* * *

Frantz Funck-Brentano, *Figaro et ses devanciers*, avec la collaboration de M. Paul d'Estrée. Paris, Hachette, in-12. — Ce livre mériterait une longue étude, tant par la grande nouveauté du sujet que par la façon spirituelle, aisée et agréablement critique dont il est traité. On connaît la méthode discursive et documentaire de M. Funck-Brentano; elle lui a valu des succès de librairie que lui pardonnent difficilement ses confrères de l'érudition. Qu'il y ait chez lui quelque coquetterie, un art tout journalistique d'aiguiser la pointe, de faire le blutage et l'épluchage de sa matière, je n'y contredirai point. Mais jamais ce désir de réussite n'a été

Digitized by Google

autant excusable que dans un livre où il s'agit précisément de la presse, de ses aïeux obscurs, mais authentiques. On avait de vagues notions sur les nouvellistes que flétrit La Bruyère et que Mme de Sévigné et tant d'autres ont honorés d'une mention rapide et dédaigneuse. Maintenant on en possède l'histoire à peu près définitive, non seulement dans sa suite chronologique, mais aussi en tenant un compte distinct des variétés d'informations qui sollicitèrent la curiosité du public aux XIIIe siècle et en classant avec rigueur les catégories d'informations, depuis l'homme qui écoute aux portes et questionne les laquais jusqu'aux fonctionnaires, utilisant les secrets d'État à leur intime profit. Les chapitres sur Chevrier de Mouhy, Mme Doublet, etc., sont aussi amusants que neufs, et le nouveau volume de M. Funck-Brentano est assuré de la vogue de ses aînés.

W.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Pages.

A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. . . 5

Niculae Ganea. Pierre le Sacristain (Petrea Dascălul). Nouvelle roumaine. (Traduit par AUREL DINU.) 23

M. Wilmotte. Un poète wallon 31

Léon Dumas. Autour de la littérature scientifique 45

Benoît Bouché. A propos de l'enseignement intuitif. *(Fin.)* 62

M. G. Les poètes. 73

Petite chronique. 93

LIVRAISON D'OCTOBRE

Arthur Hubens. La Légende d'Orphée et le Drame Musical 97

J. Lecocq. Deux essais de grève générale : Argentine et Suède . . . 119

Antonine Coullet. Poésie 131

E. Gérard-Gailly. La guirlande des mains fragiles. — Une idylle à huit ans. 137

Gustave Charlier. Mme d'Épinay et J.-J. Rousseau. 150

Essais et notices 164

Petite chronique. 174

Digitized by Google

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Pages.

Léopold Rosy. La religion dans l'enseignement public 189
A Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. (*Suite.*) 207
Arthur Oliviers. La politique coloniale anglaise en Afrique 222
Ern. Gossart. La bru de l'infante Isabelle 245
Omer De Vuyst. La fin d'un maître 251
Gustave Charlier. Mme d'Épinay et J.-J. Rousseau. (*Fin.*) 260
Arthur Hubens. La Légende d'Orphée et le Drame musical. (*Suite.*) . 273
Petite chronique 285

LIVRAISON DE DÉCEMBRE

Mort de S. M. Léopold II 297
A.-J. W. Hubert Van Eyck, le Maître de l'*Agneau mystique* 299
E. Gérard-Gailly. Tuthur et le bonhomme Noël 332
M. Wilmotte. Une histoire des lettres belges 339
A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. (*Suite.*) 357
Arthur Hubens. La Légende d'Orphée et le Drame musical. (*Fin.*) . . 371
Arthur Oliviers. La politique coloniale anglaise en Afrique. (*Suite.*) . 394
Arthur Hubens Chronique musicale. 405
Petite chronique 411

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 06096840 1
OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 03 10 30 8 17 016
Digitized by Google